

L'ESPION
DANS
LES COURS
DES
PRINCES CHRETIENS.

TOME TROISIE'ME.

L'ESPION DANS LES COURS DES PRINCES CHRETIENS,

OU

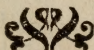
LETTRES ET MEMOIRES

d'un Envoyé ſecret de la Porte dans les Cours de l'Europe; où l'on voit les découvertes qu'il a faites dans toutes les Cours où il s'eſt trouvé, avec une Diſſertation curieuſe de leurs Forces, Politique & Religion.

Par * * *

TOME TROISIE'ME.

Nouvelle Edition augmentée dans le corps de l'Ouvrage, enrichie de Figures en taille-douce, & diviſée en VI. Volumes.



A COLOGNE,

Chez ERASME KINKIUS.

MDCCXXXIX.



L'ESPION DANS LES COURS DES PRINCES CHRETIENS, OU MEMOIRES

Pour servir à l'Histoire de ce Siécle depuis 1646. jusqu'à 1654.

LETTRE PREMIERE.

A Mustapha, Bassa de Silistrie.

Il impute la perte d'Asac à la valeur des Moscovites. Caractére de cette Nation, & de l'ordre qui s'observoit autrefois pour la succession des Czars.



LE hazard de la guerre a enlevé Asac au Grand Seigneur, mais il ne t'a pas fait perdre la gloire que tu t'es acquise depuis trois ans, par la conquête de cette Place ; & tes armes que tu as employé

depuis peu avec tant de vigueur pour le ſecours de cette Place, n'ont rien perdu de leur réputation. Si les Moſcovites avoient fait, lors qu'avec les forces Ottomanes tu inveſtis ce nid de Pirates, ce qu'ils ont fait aujourd'hui, les Coſaques n'euſſent pas alors abandonné ſi doucement leur pays natal, & n'auroient pas laiſſé des marques de leur déſeſpoir, par les ruines de leurs habitations. La protection de cette puiſſante Couronne leur a donné nouvelle vigueur; & c'eſt à la valeur de ces Barbares Septentrionaux, qu'ils ſont redevables de la liberté qu'ils ont, d'être à préſent auprès de leur feu.

Les Moſcovites ſont fiers, belliqueux, & faits à la fatigue dès leur naiſſance. Leurs enfans ne ſont pas plûtôt nés, que les Sages-femmes les plongent dans l'eau froide; & ſi l'enfant ne peut pas réſiſter à cette épreuve, la mere croit qu'il ne mérite pas qu'elle le pleure. Les femmes n'ont point une tendreſſe intéreſſée pour leurs enfans, mais elles les chériſſent tous pour le ſervice de la Patrie. Elles leur apprennent durant la jeuneſſe à ſe rouler dans la neige, & à ſe baigner dans de l'eau de glace fondue. Elles les accoutument aux extrémités du chaud & du froid, de la faim, de la ſoif & du travail; afin qu'étant en âge de porter les armes, ils aillent hardiment à la guerre, & expoſent courageuſement leur vie pour le ſervice du Public. Il ſemble qu'ils imitent en cela la ſageſſe des anciens Lacédémoniens, qui ne ſe vantoient de rien tant, que d'élever leurs enfans à la fatigue, & hors de la moleſſe effeminée des autres Nations. Ils regardoient l'en-

l'enfance & la jeunesse, comme le printems des bonnes mœurs, c'est-à-dire, comme la saison où la vertu est en sa fleur. Si l'on gâte la fleur ou qu'elle se gâte d'elle-même, il faut de nécessité que le fruit réussisse mal & devienne inutile. De-là vient qu'ils prenoient soin de cultiver la jeunesse de leurs enfans, & de l'assaisonner par de bonnes instructions, & par des exercices mâles.

Qui des belliqueux Osmans ne se mocque point de l'indigne éducation des Sophis de Perse, qui n'ayant eu durant tant d'années que des femmes pour compagnie & pour Précepteurs, sont ce semble plus propres à gouverner un Séminaire de femmes, qu'à monter sur le Trône.

Mais tu diras que je fais de grands sauts de passer ainsi tout à coup du Septentrion de l'Europe, à un des pays de l'Asie le plus méridional. J'avois commencé à parler des Moscovites, & du secours qu'ils ont donné aux Cosaques pour reprendre Asac. J'ai passé de-là à l'éducation des enfans Moscovites; permets-moi maintenant pour te divertir, de te faire le portrait des femmes Russiennes, & de te dire sur ce sujet quelque chose de particulier & d'extraordinaire. Je connois un Gentilhomme de cette Ville, qui a voyagé dans tous les pays de l'Europe, & qui a demeuré quelques années à Moscou. Il dit que les femmes Russiennes ne se croyent pas aimées de leurs maris, à moins qu'ils ne les battent tous les jours. Elles regardent cette correction comme une marque de l'estime & de l'affection que leurs époux ont pour elles. Si ces femmes simples sont fâchées ou chagrines, il n'y a point d'autre

moyen de les mettre de bonne humeur que de les bâtonner. C'est-là la seule preuve convainquante de l'empire des Maris sur les femmes; une démonstration de leur virilité, & le véritable moyen d'affermir les femmes dans l'amour, & dans l'obéïssance qu'elles doivent à leurs Maris.

Il loue beaucoup l'absolue résignation où sont les Moscovites à l'égard de leur grand Duc; en ce qu'ils ne prétendent posséder leurs biens & leurs vies que par sa faveur, & autant qu'il le trouve bon. Il dit que la succession des Czars, ou grands Ducs de Russie, étoit autrefois reglée de la maniere suivante. On mettoit une grosse pierre dans un champ de grande étendue, situé près de Moscou. Après la mort du Czar, ses fils, ou ses proches parens, étoient menés dans ce champ, & placés à égale distance de la pierre. Ensuite à un certain signal qui se donnoit, ils couroient tous à la pierre, & celui qui y étoit le premier, & qui pouvoit s'y tenir debout dessus, étoit mis sur le Trône.

On peut dire que le respect que les Moscovites ont pour leur Prince, vient en partie de ce qu'ils le voyent rarement, & quand ils le voyent, c'est au travers de ses Bojares ou Nobles, & dans l'équipage le plus magnifique, & le plus propre à son avis, d'inspirer à ses Sujets de la crainte & du respect, & de les obliger à lui rendre des honneurs qui ne sont guéres inférieurs à ceux qu'ils rendent à Dieu. L'éclat de tant d'or, d'argent & de bijoux, éblouit les yeux du vulgaire; & quand le Duc fait sa cavalcade, ou se produit au Public en céré-

rémonie, peut s'en faut, que la populace ne croye que Dieu est descendu sur la terre, pour lui faire l'honneur de la visiter. Voilà quelle est la politique des Russiens; & voilà comment une infinité de gens obéïssent si volontiers à leur Souverain. Il est certain que les ornemens extérieurs ne donnent pas peu de lustre à la Majesté Royale; tant il est vrai que la plûpart des gens se laissent prendre aisément à tout ce qui a du brillant & de l'éclat. Cependant nos glorieux Sultans croyent qu'il seroit au dessous d'eux de tirer avantage de la parure, ou d'être redevables de leur grandeur, à autre chose qu'à leur sang illustre, & à leurs vertus sublimes & naturelles.

Mais chaque Nation a ses coutumes particulieres, & sa politique distincte. Tous les Etats ne se gouvernent pas de la même maniere. La politique de Lacédémone ne quadreroit pas avec celle d'Athénes, & l'une seroit un méchant modele pour l'autre.

Toi qui as été élevé dans le Serrail des Empereurs Osmans; qui as appris à faire comme l'abeille, qui tire le miel de toutes les fleurs indifféremment. Toi qui sçais choisir les bons exemples & laisser les mauvais; prens la valeur d'une Nation, la prudence d'une autre, la frugalité d'une troisiéme: tu acquerras par ce moyen une vertu consommée, & t'acquitteras des devoirs de bon Général.

LETTRE II.

A Soliman Cyzlar Aga, chef des Eunuques noirs.

Il lui mande la mort du Prince de Condé. Portrait de ce Prince, & abregé de sa vie.

J'Arrive tout présentement de la Cour ; & en passant dans les rues, j'ai vû sur tous les visages des marques d'une profonde tristesse. Il semble que cette tristesse soit générale ; elle l'est en effet, puisque la Cour & la Ville sont en deuil de la mort de Henri de Bourbon, dernier Prince de Condé.

Il n'avoit pas encore soixante ans accomplis quand il a quitté ce monde visible, pour aller dans un autre entiérement inconnu aux mortels. Les François pleurent avec raison la perte d'un homme, qui pour en parler modestement, soutenoit le dedans de ce Royaume, qui sans lui auroit paru chancelant. C'étoit la balance qui pesoit les différentes passions de la Cour & de la Ville, & qui calmoit l'une & l'autre par sa prudence & par son équité.

Il nâquit quelques mois avant la mort de son pere, qui mourut d'une mort anticipée ; car il fut empoisonné.

Tant que Henri IV. fut sans héritiers, il eut les yeux sur ce jeune Prince posthume, & le fit élever comme devoit l'être celui qu'il avoit envie de faire son héritier à la Couronne. Cependant après que ce Prince se fut marié à Charlotte fille du

du Duc de Montmorenci que Henri IV. aimoit passionnément, la jalousie réfroidit l'affection du Roi.

Il est dangereux d'avoir un Prince Souverain pour Rival. Ce mariage ayant presque ruiné le Prince de Condé, il fut forcé de s'enfuir en Hollande avec son épouse, & de faire de cette Province, l'azile de l'honneur de sa femme. Delà il voyagea en Allemagne, & ne revint en France qu'après la mort de Henri IV.

Durant la minorité de Louis XIII. il se mit à la tête des factions, affectant d'être populaire. S'il n'avoit pas eu d'ambition, sa vie auroit été sans reproche, & il auroit été l'homme que Diogene cherchoit en plein midi avec un flambeau; mais chacun a son défaut. Toute la différence qu'il y a entre les vertueux & les vicieux consiste en ceci, que l'un commet moins de crimes que l'autre, & qu'il ne les commet ni par intention, ni par habitude, mais par le penchant insurmontable de la nature. Chacun a ses vices de génie, ses erreurs de tempéramment; & quoiqu'il paroisse un saint dans toutes les autres choses, il péche néanmoins encore par rapport à celles-ci.

Il fut cinq ans prisonnier à la Bastille, qui est un lieu destiné au même usage que le Château des sept Tours à Constantinople. La Princesse son épouse lui a toujours tenu compagnie, & a partagé avec lui la bonne & la mauvaise fortune.

Durant cette ennuyeuse prison, il devint pere d'une fille, qui s'est depuis mariée au Duc de Longueville; & après qu'il eut été mis en liberté, nâquirent le Duc d'Anguien, à présent Prin-

ce de Condé, & le Prince de Conti ses fils.

Les François parlent avantageusement du Prince défunt. Il étoit d'un esprit vif, d'une conversation gaye & commode; mêlant toujours les récréations aux choses sérieuses, & observant un ordre exact dans toutes ses affaires. On dit pourtant qu'il étoit avare, & qu'il avoit amassé de grandes richesses par une épargne dont personne de son sang ne s'étoit encore avisé.

En mourant, il recommanda deux choses au Duc d'Anguien son fils, la premiere, de ne jamais se venger d'une injure particuliere, & la seconde de hazarder volontiers sa vie pour le bien public.

Il n'est pas bien besoin en te faisant sçavoir la nouvelle de la mort de ce Prince, d'y ajoûter un long détail de sa vie, & un portrait circonstancié des qualités de son esprit, puisque tu le connois déja pour l'avoir vû en Allemagne; & je me souviens que je t'en ai entendu parler avec éloge.

Aime-moi toujours, & sois persuadé que je n'oublie jamais de faire plaisir à mes amis quand je le puis.

LET-

LETTRE III.

Au Kaimakam.

Du contre-tems arrivé au Comte d'Harcourt en décampant de devant Lérida. Des progrès des François en Italie. D'une Fontaine extraordinaire qui est dans l'Isle d'Elbe. *

LA Poste arrivée de Catalogne la nuit passée, a apporté de mauvaises nouvelles de l'armée. Elle a été contrainte de décamper de devant Lérida, & d'abandonner aux Espagnols la plus grande partie de son Artillerie. Cette Place a toujours été fatale aux François. Cependant la Cour décharge sa colere sur le Comte d'Harcourt, & lui fait un crime de n'avoir pû renverser les décrets de la destinée. Cette disgrace toute inévitable qu'elle étoit, a ce semble, effacé tout ce qu'il a fait autrefois de grand; tant les Princes sont de mauvaise humeur lorsque leurs espérances sont traversées. Les uns le soupçonnent d'intelligence secrette avec les Espagnols; les autres l'accusent de poltronnerie; & tout cela se dit dans le fort de la passion & du ressentiment. Ceux-mêmes qui parlent de cette maniere, changeront peut-être de langage, lorsqu'ils auront consideré que le Comte a demeuré sept mois devant cette Place, & qu'il n'en a décampé qu'après que ses lignes ont été remplies de neige, &

* *C'est une Isle en Italie, sur les côtes de la Toscane vis-à-vis de Piombino.*

lorſque ſes Troupes commençoient à mourir de faim ou de froid ; car les rigueurs de l'hiver étoient inſupportables, & le Pays étoient dépouillé de toutes les choſes néceſſaires à la ſubſiſtance d'une armée. Je ne vois pas que ce Général mérite d'être blâmé, à moins que ce ne ſoit un crime d'être homme, & d'avoir à commander à des gens qui ſont faits de chair & de ſang auſſi bien que lui.

Les François ont pris en Italie Piombino & Portolongone. Cette derniere Place eſt la plus importante de l'Iſle d'Elbe ; cependant elle ne pouvoit pas ſoutenir plus de dix-neuf jours de ſiége.

On dit qu'il y a dans cette Iſle une Fontaine, qui a de l'eau lorſque le Soleil ſe leve, mais qui demeure à ſec à meſure que la nuit vient. Les ſuperſtitieux renouvellans les anciennes viſions des Payens, ont de cette Fontaine des idées ridicules ; mais les ſçavans ſoutiennent qu'elle n'a rien dont les cauſes ne ſoient naturelles. Les Juifs parlent auſſi d'une Riviere d'Orient, qui demeure immobile le ſeptiéme jour de la ſemaine : ce qu'ils regardent comme une confirmation de leur Loi, qui leur ordonne de ſe repoſer le ſeptiéme jour ; parce que ce jour-là Dieu ſe repoſa, & ceſſa de travailler à la création du monde. Ils diſent auſſi que les Satyres, & autres monſtres du déſert, évitent ce jour-là la lumiere du Soleil, & ſe cachent dans les cavernes de la terre, où ils maudiſſent le Sabbath, parce qu'il ſurprit Dieu avant qu'il eût achevé de donner la derniere main à leur forme ; & que c'eſt pour cela qu'elle eſt demeu-

demeurée imparfaite, & monſtrueuſe juſqu'à ce jour.

Veuille la Divine Unité, qui eſt la racine de tout nombre, & qui a conſacré le nombre de ſept à pluſieurs Myſtéres, que ni toi ni moi n'oublions point de répondre ce que nous devons aux ſept Queſtions du Portier du Paradis.

LETTRE IV.

A Bajazet, Baſſa de Gréce.

Il lui mande qu'il ſoupçonne que la Cour de France a un grand deſſein. D'un homme qui avoit excité une ſédition à Paris.

IL me paroît par des marques évidentes que la Cour de France a quelque grand deſſein. Les Grands s'aſſemblent ſouvent, & font de longues ſéances. On dépêche des couriers extraordinaires; & il en arrive ici toutes les nuits On fait répandre adroitement dans la Ville des bruits étrangers. Le commerce eſt ſuſpendu; les Banquiers ſont dans la réſerve, & ceux qui ont de l'argent le gardent chez eux; ce qui fait murmurer le peuple. On ſe plaint du tems comme on fait d'ordinaire quand tout le monde eſt mécontent. Les vieux découragent & irritent les jeunes, en comparant ce ſiécle & ce régne avec les heureux jours de Henri le Grand. Ils leur parlent magnifiquement des tems précédens, & leur faiſant aimer le gouvernement paſſé, ils leur inſpirent de l'averſion pour le préſent. Ce ſont là des artifices ordinaires de la faction. Et quoique per-

personne ne paroisse, il est néanmoins aisé d'augurer de ces préludes, qu'on levera bien-tôt le masque, & que la sédition se produira dans peu tout à découvert.

L'autre jour il courut un homme dans les rues, criant *Dieu sauve le Roi, mais le Diable emporte l'Italien.* Il fut suivi de peu de monde, & ceux qui le suivirent étoient de la lie du peuple. Cependant ni Officier, ni Magistrat ne se mit en devoir de le faire arrêter, ou d'étouffer la sédition. Les Bourgeois sourioient de cette hardiesse, & on lui envoya de l'argent par des personnes inconnues. Les femmes le bénissoient comme un Prophéte, & les filles se mettoient à genoux devant les Autels pour l'amour de lui; les Eglises étoient remplies de Dévots, ou pour mieux dire de fauteurs de cette nouvelle sédition. Comme s'ils eussent voulu mettre leurs Dieux dans leur cabale, & obliger le Ciel à se déclarer en leur faveur Sa suite augmentoit à mesure qu'il couroit les rues; tant qu'enfin l'homme fut arrêté par les Gardes du Roi, la canaille dispersée, & tout remis dans la premiere tranquillité. On doubla les gardes par toute la Ville cette nuit-là; le drôle fut examiné avec soin, & appliqué à la question; cependant on ne put lui faire avouer autre chose, sinon que le bien public l'avoit obligé à faire ce qu'il avoit fait; que la tyrannie & l'oppression du Cardinal Mazarin étoient insupportables; & qu'il étoit prêt de *sacrifier sa vie pour l'intérêt de sa patrie.* Il a été condamné aux Galeres pour toute sa vie, & l'on fait tout ce qu'on peut pour découvrir les Auteurs de cette

nou-

nouveauté. Car pour le criminel, on ne le regarde que comme un inſtrument dont des Mécontens d'un rang plus relevé ont jugé à propos de ſe ſervir, & comme l'avant coureur d'un ſoulevement plus redoutable.

On a fait défenſe à tout le monde de parler d'affaires d'Etat ; mais le peuple ne laiſſe pas de dire tout bas ce qu'il penſe.

Le jeune Roi eſt tombé malade, & ſa maladie ne diminue pas les ſoupçons publics. Ceux qu'on voit dans les rues branlent la tête, & paroiſſent conſternés. Les uns avec un ſourcil furibond menacent de ſe venger; les autres diſent ouvertement, *qu'on a vendu le Royaume à un Etranger.* On voit par tout une conſternation & un deſordre general ; & la peur qu'on a , fait eſperer tous les jours que les choſes changeront. Pour prévenir les malheurs dont ces émotions populaires menacent, on tire des troupes de divers endroits par les ordres du Cardinal Mazarin , & on les loge à petit bruit à Paris par ci par là. Il ne ſe paſſe guéres de jour que les Bourgeois & les Soldats ne ſe querellent , & ſouvent ils ſe tuent. La nuit qui couvre tout de ſes tenebres, ſert de voile à leurs outrages mutuels ; & à leurs vengeances particulieres, C'eſt ainſi qu'on fomente les calamités publiques. Le tems nous aprendra quel en ſera le denouement.

Cependant les affaires d'Allemagne & de Suede paroiſſent en bon train d'accommodement. Divers expédiens ont été propoſés pour conclure une paix generale dans la Chrétienté.

Les Ambaſſadeurs & Députés de diverſes Couronnes intéreſſées ont de fréquentes conferences. Mais chacune inſiſte avec tant de chaleur ſur les circonſtances, qu'il ne s'eſt encore rien conclu dans ces aſſemblées. La France a beaucoup de part à toutes ces affaires : Et il eſt paſſé en proverbe, que *le Cardinal Mazarin a dans ſon ſein toutes les Cours de l'Europe.*

Les Suedois traitent comme Vainqueurs ; & les Allemans quoique fort affoiblis, ne peuvent néanmoins oublier la Majeſté du Sceptre Imperial. L'intérêt des Danois eſt de pourſuivre ; & les Polonois ne ſont pas ſans prétentions. L'orgueil de la nation & l'honneur ont beaucoup de pouvoir ſur ces Puiſſances ; mais les Hollandois comme Marchands n'agiſſent que ſuivant les régles de l'intérêt. Ils ne s'arrêtent point à des vetilles : mais ils s'attachent à tout ce qui peut être avantageux à leur commerce, ſçachant bien que l'argent eſt le nerf de la guerre. On doit les regarder en cela comme des gens ſages. Leur République eſt encore dans ſa minorité ; ſes forces ſont encore mal affermies, & elle n'eſt pas en état de prêter le colet à ſes puiſſans Voiſins.

L'Angleterre trouve aſſez d'occupation chez elle, où elle a tant de moyen d'employer ſon argent, ſon eſprit, & ſes armes, qu'elle n'a pas le loiſir de ſonger à ce qui ſe paſſe chez ſes Voiſins.

L'Eſpagne ſuit toujours le parti de la Cour Imperiale, parce que le grand intérêt de la Maiſon d'Autriche eſt de demeurer unie, comme

me étant le moyen de s'aggrandir.

L'Italie a divers intérêts ; & Venise en particulier est étroitement unie avec cette Cour.

Le Portugal est toujours sur ses gardes contre les remuans Espagnols, & Dom Jean de Bragance fait des alliances avec les Etrangers.

Veuille le Souverain Monarque du monde visible & invisible, qui est assis sur un Trône de Diamans, sous le couvert de l'arbre éternel, que les divisions des Princes & Etats Infidéles continuent jusques au tems ordonné par la destinée, où les fidéles Osmans posséderont la pomme rouge.

LETTRE V.

A son Frere.

Il le remercie du Journal de ses voyages ; le felicite de s'être sauvé des voleurs & des voleuses ; lui raconte une avanture du pere du Mogol, & une autre de la veuve d'un Marchand Indien, & autres histoires de même nature.

JE croyois que le fils de ma mere m'avoit oublié, puisqu'il avoit été durant tant de mois dans un si cruel silence. Il y a aujourd'hui trois ans que je n'avois pas entendu parler de toi : Mais je n'ai pas sujet de me plaindre d'une faute si ingenieusement réparée, quoiqu'un peu tard. Tu m'as fait une ample satisfaction en m'envoyant une relation si courte & si travaillée de tes voyages. Je ne sçai si j'ai fait cette

lecture

lecture avec plus de plaisir que d'utilité. Tu as si agréablement entremêlé tes avantures & celles d'autrui, & as fait sur les unes & sur les autres des remarques si curieuses & si solides, qu'on se rend sçavant insensiblement. Tes recueils sont si judicieux, & écrits d'un stile si pur & si charmant, que c'est un aiguillon, pour ainsi dire, qui réveille & attache tout ensemble l'attention sur les choses les plus importantes à sçavoir.

Les Chrétiens ont du panchant à mépriser les vrais Croyans, & à les regarder comme une société d'ignorans, mal informés des affaires du monde, grossiers, soit pour l'esprit, soit pour les mœurs, peu versés dans les arts liberaux, & ne s'appliquans à rien qu'à acquerir des richesses & des dignités, à trouver les moyens d'aggrandir leur Empire. Ils ne considerent pas en parlant ainsi, que Dieu en nous donnant la raison aussi bien qu'à eux, nous a revêtus des mêmes facultés naturelles; qu'il a inspiré à toutes les nations le desir de devenir sçavans, & leur a donné les facultés & les moyens d'y réussir. Ils ne considerent pas que si l'Imprimerie est défendue parmi nous; c'est pour supprimer une infinité de Livres inutiles, dont l'Europe n'est que trop abondante: Et qu'au lieu d'Imprimerie nous avons mille habiles Ecrivains, qui s'occupent à traduire tout ce que les Anciens ont fait de plus docte & de plus excellent; & par consequent qu'un Mahometan qui aime l'étude ne peut manquer des Livres qui lui sont necessaires pour aprendre la veritable Philosophie, la bonne

Morale, & l'Hiſtoire de tout ce qui eſt arrivé dans le monde de plus mémorable. Notre Arabie peut ſe venter d'un Avicenne, d'un Meſué, d'un Averroës, d'un Hali, & d'un Albumazar, & d'avoir mis au monde pluſieurs autres perſonnages qui n'étoient inferieurs en rien pour toutes les ſciences humaines & divines, aux plus célébres Docteurs, Philoſophes, Orateurs, & Poëtes Chrétiens. Joins à cela les progrès non moins conſiderables que les gens de Religion font en voyageant dans les pays étrangers; progrès qui couronnent toutes leurs études d'une ſageſſe acquiſe par l'experience, & qui les rendent auſſi ſçavans dans la connoiſſance des divers naturels des Nations, & des differentes formes de leurs gouvernemens, qu'ils l'étoient déja dans la litterature.

Cela ſe prouve évidemment par ta Lettre, remplie de tant de remarques ſolides & de ſages commentaires ſur les loix & ſur les coûtumes des pays où tu as paſſé; ſur leurs religions; ſur leurs forces; ſur les richeſſes; & généralement ſur tout ce qui eſt digne d'être remarqué: que ſi la relation que tu en fais paroiſſoit chez les Chrétiens, ils ne parleroient plus des vrais Croyans avec tant de mépris.

Mais ils ſe flattent, & s'imaginent fauſſement, que les Ottomans ne ſortent jamais des limites de leur Empire, & que perſonne ne voyage, à la reſerve des Chiaoux que le Grand Seigneur envoye dans les pays étrangers. Ils ne ſçavent pas que l'auguſte Porte entretient ſecretement des Agens chez toutes les Nations;

& qu'à peine y a-t-il de Cour Chrétienne où il n'y ait de tems en tems quelque Musulman. Il est vrai que nous n'y paroissons pas dans l'équipage des Orientaux, parce que notre emploi nous oblige à nous accommoder aux modes de ceux parmi lesquels nous résidons. Mais nous retenons toûjours dans le cœur la pureté Mahometane ; & nous sommes, pour ainsi dire, doublement circoncis. Ainsi tandis que les Chrétiens nous regardent comme des stupides, des ignorans, & des gens depourvûs du sens commun, nous pénetrons leurs secrets, & nous en rendons les maîtres.

De plus, quand nous serions destitués de ces avantages dans les Pays Occidentaux, le privilege universel de voyager, & d'entretenir un libre commerce par tout l'Orient, contribueroit beaucoup à nous mettre en état de nous perfectionner à la faveur des caravanes de tant de Chrétiens, qui vont voir la Perse, l'Inde, la Chine, la Tartarie, & autres lieux où l'on fait profession de la foi de l'Envoyé de Dieu.

J'ai une extrême joye de ce que tu as été assez heureux pour te garantir des voleurs de grand chemin, qui dépouillent presque toujours les passans de tout ce qu'ils ont ; de sorte que ceux qui sont sages ne comptent jamais fort sur leurs biens présens. J'ai beaucoup plus de joye encore que tu te sois mis à couvert des insultes des voleuses, qui enlevent en même tems & le cœur & la raison ; quoique ce soit le plus excellent de nos biens, & le seul proprement que nous possedions. On ne voit que des Courtisanes en

Perse

Perse & dans les Indes ; & pour résister à tant & à de si fortes tentations, il faut avoir la chasteté des Osmans.

Tu ne dois pas être surpris de la molesse du Mogol regnant, qui se laisse mener & gouverner ses Etats aux femmes. Ce sexe est adroit & ambitieux, & a de tout tems cherché les moyens de se secouer de l'empire que nous avons sur lui. Les femmes se tiennent derriere le rideau, & cependant elles jouent leur personnage dans toutes les Tragedies & révolutions du monde. Le Roi qui regne aujourd'hui sur l'Inde se dépouilla pour vingt-quatre heures de toute son autorité en faveur de la Reine. Ce Prince par une ridicule affectation s'appelloit Roi du monde. Sa femme étoit fille d'un Capitaine Arabe qui l'avoit servi durant ses guerres ; & qui ayant merité de perdre la tête par une trahison insigne & notoire, sa fille vint se jetter aux pieds du Mogol, demandant la vie de son pere. Comme il n'y avoit rien de si beau dans tout l'Orient, & que le Mogol en étoit passionnement amoureux, il lui accorda ce qu'elle lui demanda, & se maria avec elle. Elle acquit depuis un si grand empire sur lui, qu'il ne faisoit rien sans son conseil & sans son approbation. Il faisoit la guerre ou la paix à la solicitation de sa femme ; & pour plaire à son humeur cruelle, il fit arracher les yeux à son fils aîné. Non contente de ces marques de l'amour de son époux, & voulant s'immortaliser par quelque action extraordinaire, elle ne cessa de solliciter le Roi avec tous les artifices que la politique d'une femme est capable de mettre

en œuvre, jusques à ce qu'elle l'eût fait consentir à lui résigner son autorité pour un jour seulement. Elle profita si bien de ce peu de tems, qu'ayant préparé à l'avance tout ce qui lui étoit necessaire, elle fit fabriquer en or & en argent deux millions de Roupies, sur lesquelles elle fit graver les douze signes du Zodiaque ; ce qui étoit contraire aux Loix fondamentales de l'Empire, à la défense expresse de notre saint Prophéte, & à la pratique universelle des Musulmans, qui n'approuvent pas qu'on fasse aucune représentation des créatures vivantes. C'est un fait que je tiens de mon Oncle Useph, qui a residé onze ans à la Cour Indienne. Il ajoûtoit à cela, que durant le peu de tems que cette femme regna, elle fit décoler sept des plus grands Seigneurs, & de tous les Indiens les plus zélés pour la foi des Musulmans ; & mit autant d'Idolâtres en leurs places. Et afin que si ses ordres étoient entierement executés, la forme du gouvernement se trouvât toute changée, elle consacra les plus belles Mosquées au service des Idoles, & rétablit les anciennes abominations des Infidéles. Tu ne regarderas pas cela comme une chose impratiquable, si tu considéres que le nombre des incirconcis est beaucoup plus grand dans les Indes, que celui des Musulmans ; car de cent qui font profession de croire l'unité de la nature divine, il y en a dix mille qui ne la croyent pas. On trouve cependant de la fidélité chez ses Payens, & il y en eut qui ne voulurent pas souffrir qu'on se dispensât de l'obéïssance qui étoit dûe à leur Roi, sous ombre du zéle

aveugle

aveugle qu'ils avoient pour le ſervice de leurs Dieux.

La deſcription de Candabar, * & le projet que tu as fait pour rendre cette Place imprenable, fait voir tout à la fois ta prudence & ta diligence, d'avoir ſçû te procurer ainſi la liberté d'examiner avec tant d'exactitude la plus importante Fortereſſe de l'Inde : cela fait voir auſſi ton habileté dans les fortifications, & la promptitude avec laquelle tu inventes des choſes auſquelles tous les Ingenieurs de l'Aſie n'ont jamais ſongé. C'eſt là le veritable uſage qu'on doit faire des voyages : Un homme ne doit jamais revenir des pays étrangers, que la tête pleine d'une ſcience fondée ſur l'experience, & pourvû des connoiſſances qui peuvent le rendre utile à ſa Patrie.

Tu condamnes l'injuſtice & l'avarice des Indiens du Mogol, qui auſſi-tôt que leurs Omrahs ou grands hommes ſont morts, font incontinent ſaiſir à leur profit tous leurs biens & effets. De-là vient que la veuve & les enfans du mort ſont réduits à la derniere pauvreté, & contraints ſouvent à mandier leur pain. C'eſt à la verité une oppreſſion qu'on ne peut juſtifier, & principalement en ceux qui font profeſſion de croire un Dieu Créateur de toutes choſes, & Juge incorruptible de l'Univers. Mais que penſes-tu ſur ce pied-là de nos Sultans, qui n'ayans pas la patience d'attendre que la mort naturelle d'un Baſſa les rendent heritiers de ces richeſſes, ſe

* *Ville du Grand Mogol, & autrefois des Rois de Perſe. Elle eſt capitale, & donne le nom à la Province.*

mettent

mettent presque toujours en devoir d'assûrer leurs prétentions, & ont recours au Cordon pour les en mettre en possession avant le tems ? Ce sont des violences de Souverains, quoique les sujets qui doivent payer d'obéïssance ne soient pas en droit de leur en faire un crime, parce que les Rois ne sont obligés de rendre compte de leurs actions qu'à Dieu.

La veuve d'un riche Marchand se donna néanmoins la liberté de dauber par une plaisante raillerie cette injuste coûtume du Mogol. Le Mari de cette femme étoit Idolâtre, & avoit amassé par le moyen du commerce, & des voyes usuraires, des richesses immenses : De sorte qu'il laissa en mourant deux cens mille Roupies de bien. Quelques années après son fils étant en âge demanda à sa mere un certain fonds pour commencer quelque négoce. Soit par avarice, ou par quelque autre raison, elle n'en voulut rien faire, & ne lui donna qu'une somme très-médiocre, qui ne servit qu'à fomenter son mécontentement, & à le jetter dans la débauche & dans la faineantise. Ne pouvant enfin résoudre sa mere à lui donner ce qu'il souhaitoit, il s'en plaignit au Mogol, & lui dit en même tems combien son pere avoit laissé de bien. Sur cet avis le Mogol envoya querir la mere du jeune homme, lui commanda de lui envoyer la moitié de son argent, & de partager le reste avec son fils. La Veuve n'étant du tout point surprise ni déconcertée d'une proposition si injuste, fit au Mogol cette courte réponse : *Que les Dieux te rendent heureux, ô Roi. Mon fils a quelque raison*

de

de demander sa part du bien de son pere, puisqu'il est de son sang. Mais je te prie de me dire, ô Roi, quelle parenté il y a entre toi & mon mari ou moi, qui te mette en droit de prétendre à la succession de ses biens. Le Prince confus d'une replique si vive & si hardie, lui ordonna d'en donner la moitié à son fils, ensuite il la renvoya.

J'ai entendu de nos Chiaoux faisant l'éloge de la Cour du Mogol, & loüant la nombreuse suite du Prince. Ils élevent sur tout la grandeur inimitable de son Trône, enrichi de tant de Topases, de Rubis, d'Emeraudes, de Perles, & de Diamans, que tous ces bijoux ensemble valent plus de trente millions de Roupies. Mais ne vaudroit-il pas beaucoup mieux, qu'au lieu de toute cette gloire inutile, le Mogol pût se vanter, que son Empire est fondé sur le cœur de ses Sujets? Il ne considere pas qu'un si prodigieux amas de richesses enviées, ne sont qu'autant de pieges éclatans, qu'autant de chaînes dorées, qui ne servent qu'à le dépouiller de la liberté & des plus innocens plaisirs dont joüissent les moindres de ses Sujets.

Je m'apperçois que tu t'es entretenu avec les Bramans * des Indes. Ne remarques-tu pas que ces Idolâtres mêmes ont du mépris pour les richesses? Quelles petites idées n'ont-ils point de l'éclat & des magnificences de la Cour? Combien peu de cas font-ils de cette longue & orgueilleuse suite de qualités, à la faveur desquelles les Mogols tâchent de se rendre recomman-

* *Bramins. Payens des Indes, ainsi nommés parce-qu'ils se disent descendus du Dieu Bramma.*

dables?

dables ? Ils ſe font appeller les flambeaux du monde, & les compagnons du Soleil ; & ces pauvres Philoſophes ne ſçavent pas, qu'en peu de tems ils ſeront couchés dans les tenebres, & n'auront pour toute compagnie que des vers. Que ſignifie leur généalogie, ou que veut dire ce qu'on avance du Mogol régnant ; qu'il n'eſt que le dixiéme deſcendu du puiſſant Tamerlan, qui fit trembler toute l'Aſie ? que veut dire, dis-je, une race ſi illuſtre, ſi le Mogol a perdu les glorieuſes vertus de ſon Ancêtre ? C'eſt la vertu ſeule qui annoblit veritablement.

Tu me dis que le Mogol a plus de revenu, que les deux plus puiſſans Monarques du monde. J'ai déja entendu dire la même choſe à d'autres ; ce qui fait que je demeure convaincu que tu t'es bien informé de l'état préſent des Indes. Mais crois-tu que ce Monarque en ſoit plus riche pour cela ? Conſidere la vaſte étendue de ſes Etats, qui ont, à ce qu'on dit, plus de ſix cens cinquante lieuës de long, & tu trouveras, que pour défendre un ſi vaſte pays, & le mettre à couvert des ennemis étrangers & domeſtiques, il eſt obligé d'avoir continuellement à ſa ſolde des millions compoſés de ſes Sujets ou des Etrangers : car il eſt environné d'Ennemis parmi ſes propres Sujets mêmes. Il y a dans ſon Empire plus de cent Souverains, qui le haraſſent continuellement tour à tour, qui refuſent de lui payer tribut, & qui levent des Armées contre lui : ce qui fait qu'il eſt obligé de faire des dépenſes infinies pour ſe défendre, & pouſſer

des

des guerres qui ne finiſſent jamais. Tu as remarqué toi-même, qu'il eſt indiſpenſablement obligé de payer ces prodigieuſes armées de deux en deux mois ; parce qu'il n'y a point de Soldat dans toute l'étendue de ſon Empire, qui ait de quoi vivre, ſinon de la ſolde qu'il reçoit du Roi.

Conſidere de plus que ce Monarque entretient continuellement pour ſa garde un très-grand nombre des plus beaux chevaux du monde, qui lui coûtent mille Roupies la piece. Il entretient auſſi quantité d'Elephans, avec un nombre incroyable de Mulets, de Chameaux, & autres bêtes de charge, dont il ſe ſert à tranſporter ſes femmes, ſes effets, & ſes proviſions, lorſqu'il va en Campagne. Repréſente-toi que toutes les Villes, même celles qui ſont auſſi grandes que Conſtantinople, ſont obligés de ſuivre le camp pour ſubſiſter, parce qu'elles n'ont abſolument pour vivre que celles qu'ils tirent de l'armée. Ajoute à cela les ſommes immenſes que lui coutent ſon Serrail, ſes châteaux, & ſes ports de mer, ſans compter toutes les autres dépenſes qu'il eſt néceſſairement obligé de faire pour l'Etat ; & puis tu concluras de là, que quand ce Potentat fait ſes comptes, il ſe trouve un fort pauvre Prince.

Mais pour finir, je m'en vais te parler de choſes que tu ne peux pas ignorer.

Dis-moi ſeulement s'il y a un des Rajas, ou Princes ſujets du Mogol, qui ſoit effectivement deſcendu de Paris, ancien Roi d'Italie, qui regnoit du tems d'Alexandre le Grand ? Plu-

sieurs Voyageurs m'ont dit qu'il y en a un qui s'appelle Rana, & qu'une centaine de ces Princes idolâtres lui rendent hommage comme à leur Souverain naturel.

Tu confirmes ce qui a été dit si souvent en ce pays-ci, que le Prince de Java a six doigts à chaque main, & autant à chaque pied.

Mais je trouve fort étrange ce que tu raportes d'un certain langage Indien, qui n'est pas le langage vulgaire ; cependant tous les livres de Théologie, les Pandectes des Loix, les Archives de la Nation, & tous les traités des Arts & Sciences humaines sont écrits en cette langue ; & que cette langue s'enseigne dans les Ecoles, Colleges & Académies, comme le Latin chez les Chrétiens. Je ne puis assez admirer cela ; car où & quand a-t-on parlé cette langue ? Par quel moyen s'est-elle répandue ? Il semble qu'il y ait en cela du mystere. Tout ce que les Brachmanes en disent, est que c'est la langue en laquelle Dieu donna au premier homme les quatre livres de la Loi, il y a selon leur calcul plus de trente millions d'années. Je t'avoue, mon cher frere, que cela m'a fait naître d'étranges idées ; car enfin quand je considere que la langue dont tu parles n'a rien de commun avec l'Indien qui se parle aujourd'hui, ni avec aucune langue de l'Asie, ou du monde ; & que cependant elle est abondante & réguliere, qu'elle s'aprend par la Grammaire comme les autres langues-meres, & que c'est en cette langue inusitée que sont composés les livres, où il est dit, que le monde existe depuis tant de millions d'années, peu s'en

faut

faut que je ne devienne Pithagoricien , que je ne croye que le monde eſt éternel. Et où en ſeroit l'abſurdité ? Dieu a la même puiſſance infinie de toute éternité , la même ſageſſe , & la même bonté qu'il a euë depuis cinq ou ſix mille ans. Qui a dû donc l'empêcher d'exercer plûtôt ſes divins attributs ? Quelle raiſon a t-il pû avoir pour tirer ſi tard cette glorieuſe fabrique du ſein du néant ? Promene ton imagination au travers même de pluſieurs millions de ſiécles , & après tout il ne te ſera pas poſſible de concevoir un tems , où ce beau & vaſte eſpace n'ait pas été étendu. Quelques fortes & quelques rapides que ſoient nos idées , elles ſont beaucoup trop foibles & trop lentes pour remonter vers le tems & le ſuivre juſqu'à ſon éternelle origine , comme ſi la nature avoit gravé ſur nos eſprits une preuve de l'impénétrable antiquité du monde.

La révolution de la Chine ſurpaſſe les changemens qui arrivent d'ordinaire dans les Royaumes & Empires. Il y a quelque choſe de fort tragique dans la cataſtrophe de la Maiſon Royale.

En voyant cela , cher frere , tu as vû la nature hors du ſens , & tu y es toi-même , ſi après cela tu peux avoir de l'attachement pour rien qui ſoit au monde. Adieu , Voyageur.

LETTRE VI.

A Asis Bassa.

De la querelle survenue entre Monsieur Chanut Ambassadeur de France à Stokholm, & le Secretaire d'Etat de Suede. Replique d'un Ambassadeur de France au Roi d'Espagne.

LEs dépêches venues depuis peu à cette Cour, & de cette Cour à celle de Suede, contiennent plûtôt des matieres à complimens, que des affaires importantes. La Reine Christine a été fort mal, ce qui a donné lieu à la Reine Regente de France d'écrire des lettres de condoléance.

Celles qui viennent de Suede, disent que le Général Torstenson a été fait Comte, & qu'en recompense des grands services qu'il a rendus à la Couronne, cette dignité passera jusqu'à ses descendans.

Ces mêmes lettres ajoûtent qu'il y a eu de grosses paroles entre Monsieur Chanut, & le Secretaire d'Etat de Suede; & que le dernier en sortant de la Chambre où ils se disputoient, mit la main sur son épée, & dit ces mots à Monsieur Chanut: *Si le droit des gens ne mettoit pas votre personnes à couvert, je vous répondrois en une autre langue.* Monsieur Chanut répondit à cela; *qu'il portoit une épée pour s'en défendre, & pour défendre son honneur aussi-bien qu'aucun Suedois.*

Le sujet du démêlé étoit, que trop d'étran-

gers Catholiques Romains alloient à la Chapelle de Monſieur Chanut ; que cela déplaiſoit aux Suedois, qui ne permettoient pas dans le Royaume l'exercice de la Religion Romaine. On coupe les génitoires à tous les Prêtres qu'on peut attraper, & l'on inflige de rigoureuſes peines aux particuliers. Monſieur Chanut ſoutint le droit des gens ; & après que le Secretaire lui eût dit, que la Reine permettoit à lui & à ſa maiſon l'exercice de leur Religion ; mais qu'elle le prioit de ne recevoir dans ſa Chapelle aucune autre perſonne de quelque nation qu'elle fût ; ce Miniſtre répondit : » Qu'il ne pouvoit recevoir » de ſa Majeſté la liberté d'exercer ſa Religion » comme une faveur, ou comme une permiſſion, » puiſqu'il la tenoit ſeulement du Roi de France » ſon Maître, qui l'avoit envoyé en Suede ; & » qu'il ne fermeroit point la porte de ſa Chapelle » à ceux qui y viendroient. Que leur Loi, qui » ſelon leur ſupputation, avoit été fait plus de » deux cens ans après la fondation de leur Etat, » ne pouvoit point abroger le droit des gens, » qui eſt éternel : Que cette Loi particuliere » accordoit des privileges particuliers à cer- » taines gens, & ſur tout aux Miniſtres des » Princes étrangers : Que leur nouvelle Loi, » telle qu'elle étoit, n'ayant été faite que pour » maintenir le Service public, ne regardoit en » aucune façon ce qui ſe faiſoit chez un Miniſtre » étranger par un privilege ſpecial : & qu'il » n'étoit d'aucune conſequence à l'Etat, que ces » étrangers ſervent Dieu, ou ne le ſervent pas, » ou qu'ils le ſervent bien ou mal : Qu'il ne ve-

» noit aucun Suedois à sa Chapelle, mais seulement quelques François demeurans dans le » pays : Qu'en France on ne traitoit pas ainsi les » Ambassadeurs de Suede, qui recevoient dans » leur Chapelle ceux qu'ils vouloient. Que la » Maison où il demeuroit apartenoit au Roi de » France ; & que par consequent il n'en pouvoit » refuser l'entrée à aucuns Catholiques, & prin- » cipalement à ceux qui étoient nés sujets du Roi » son Maître : Et qu'enfin il étoit fort dur de » l'obliger d'être l'exécuteur de cette rigou- » reuse Loi, en le contraignant, contre les » loix d'hospitalité, contre l'honneur d'un » Ministre public, & contre la volonté de » son Souverain, à fermer ses portes à ses » compatriotes.

Le Secretaire répondit à cela d'une maniere trop picquante. Ils s'échaufferent sur cela, & l'Ambassadeur François résolu de maintenir son privilege, le Secretaire éclata avec emportement, de la maniere que j'ai déja dit, & mit la main sur son épée en sortant de la chambre.

Les Suedois ont le défaut des peuples des autres pays Septentrionaux de l'Europe ; c'est-à-dire qu'ils sont de leur naturel brusques & offensans. La civilité & les manieres honnêtes & obligeantes des François, sont des choses qu'ils ne connoissent point. La Reine cependant, ayant apris la chose, ne fut pas contente de son Ministre, & fit des excuses à Monsieur Chanut, en lui disant : *que le Secretaire étoit un serviteur fidéle, mais qu'il avoit été elevé dans les bois avec les Ours.*

Cela

Cela me fait ſouvenir de ce que les François diſent d'un autre Ambaſſadeur que Louis XIII. envoya à la Cour d'Eſpagne. Les Eſpagnols ſont naturellement fiers, & ils veulent des ſoumiſſions extraordinaires de ceux qui aprochent de la perſonne de leur Roi. Sur ce fondement on voulut obliger cet Ambaſſadeur à rendre un hommage qui ne s'accordoit pas avec les inſtructions que le Roi ſon Maître lui avoit données: auſſi ne voulut-il jamais faire ce que les Eſpagnols vouloient qu'il fit. Le Roi d'Eſpagne croyant décontenancer l'Ambaſſadeur, lui dit tout haut: *Quoi! eſt-ce que le Roi de France n'a pas d'autres gens à ſa Cour, qu'il ſoit obligé de m'envoyer un fou?* l'Ambaſſadeur répondit: *Le Roi mon Maître a des gens plus ſages que moi, mais à tel Roi tel Ambaſſadeur.*

Tu diras peut-être que des railleries de cette nature ne ſont pas à propos auprès des Têtes Couronnées, qu'on doit traiter avec reſpect & gravité. Je ſuis perſuadé néanmoins que tu n'aprouveras pas la cruauté d'un Duc de Moſcovie, qui fit clouer le chapeau ſur la tête d'un Ambaſſadeur de France, parce qu'il s'étoit aſſis couvert devant lui. Cela eſt contraire à l'eſprit des Orientaux, qui ne peuvent voir qu'avec horreur un homme nu-tête.

Mais chaque nation a ſes manieres; & moi ſelon la coûtume de mon pays, je baiſe le bord de ta Veſte, pour te faire connoître la ſoumiſſion & le reſpect que j'ai pour toi.

LETTRE VII.

Au Moufti, très-vénérable, digne de tout honneur.

Parallele des trois Miniſtres d'Etat, Ximenès, Richelieu, & Mazarin.

LEs critiques qui pour faire voir leur eſprit, paſſent leur tems à raiſonner ſur la Cour & ſur les Grands, trouvent toujours ſujet de parler du Cardinal Mazarin. Ses actions journalieres leur fourniſſent à tout moment de nouveaux ſujets de réflexions; quelquefois ils ne laiſſent pas de repaſſer les vieilles. Ils le comparent à Richelieu ſon prédéceſſeur, & au Cardinal Ximenès Miniſtre d'Eſpagne. Ils les appellent tous trois la Trinité des Politiques Chrétiens. Voici comme ils diſtinguent leur caractere perſonnel. Richelieu, diſent-ils, étoit artificieux, avare, & vindicatif; Ximenès étoit politique, ſévere & vaillant; Mazarin eſt ſage, bon & liberal.

Le portrait du premier eſt fidéle, diſent-ils. Richelieu a amaſſé des Tréſors prodigieux; il a élevé au faîte des plus grands honneurs tous ceux de ſa Maiſon ou de ſa dépendance; il fut cauſe de l'exil volontaire de la Reine Mere; il ruina tous ceux qui lui furent ſuſpects; & enfin il ſe rendit tellement maître de tous les ſecrets, qu'encore que le Roi s'en fût dégoûte, & qu'il eût conçu de l'averſion pour lui, il ne put jamais s'en paſſer tant qu'il vêcut; & après

après sa mort il n'osa jamais confier à aucune de ces créatures l'administration des affaires publiques. C'est ainsi qu'on parle de ce grand Ministre.

Quant au Cardinal Ximenès, on dit qu'il fit connoître qu'il avoit les qualités qu'on lui donne, par la maniere dont il s'y prit pour s'élever à une Grandeur tant enviée, qui fut de faire semblant de refuser des honneurs qu'il souhaitoit dans le cœur. Il fut un Moine dévot, & parut le plus austere de son Ordre. Cela ne fut pas plutôt connu, qu'il fut fait Provincial; dignité d'où il n'eut qu'un pas à faire pour parvenir à la Pourpre. S'étant enfin rendu célebre par son habileté, il devint premier Ministre d'Espagne.

Il leva seize mille hommes à ses dépens, s'empara de la Barbarie, prit d'assaut les Villes les mieux fortifiées, & réduisit entierement les Royaumes de Tripoli & d'Alger à l'obéïssance du Roi son Maître.

Etant un jour à la tête de son Armée, les Troupes se mutinerent. Un certain seditieux traversa les rangs, & cria tout haut qu'il faloit choisir un autre Général, étant une chose honteuse, disoit-il, d'être commandés par un Ecclesiastique sans esprit & sans experience. Le Cardinal voyant cela, suivit le seditieux & lui coupa la tête d'un seul coup. Cette action fit tant de peur à tout le monde, que depuis ce tems-là il n'y eut pas dans son Armée le moindre bruit ou le moindre désordre.

On dit qu'il fut enfin empoisonné en mangeant

geant du poiſſon, & qu'un de ſes amis en fut averti en chemin, comme il alloit à un lieu où le Cardinal devoit dîner. Mais cet ami arriva trop tard pour prévenir les effets du poiſon. Le Cardinal étoit à peine hors de table, qu'il commença de jetter du ſang par les oreilles, & par les extrémitez des doigts, & peu de jours aprés rendit le dernier ſoupir. Il étoit grand & bien proportionné. Les deux dents de devant de la machoire ſuperieure avançoient ſi fort hors de ſa bouche, qu'on l'appelloit l'Elephant Eccleſiaſtique. Les ſutures de ſon crâne étoient tellement entre laſſées & ſerrées que les humeurs groſſieres ne pouvoient non plus tranſpirer par-là, qu'au travers de la partie la plus ſolide de l'os. De là vient qu'il avoit des douleurs de tête continuelles ; ce que n'avoit pas le Cardinal de Richelieu qui n'a jamais eu mal à la tête, parce qu'il avoit à l'endroit de ſa couronne deux petites ouvertures, par où les fumées s'exhaloient.

Voilà les remarques qu'on fait ſur le Cardinal Ximenés. Pour Mazarin on dit qu'il eſt plus moderé que n'ont été les deux autres, & auſſi habile pour imaginer ou pour trouver moyen de faire réuſſir les affaires, qu'il eſt ſolide pour le conſeil, ſecret & prompt pour l'execution. Il a auſſi ceci de particulier, c'eſt que perſonne n'eſt plus aſſuré de faveur, que ceux qui l'ont offenſé. Il eſt magnifique en dépenſe & en bâtimens, qu'il conſtruit ſi ſplendidement qu'ils ne cedent en rien aux plus célebres édifices des anciens Romains. Il eſt curieux & ramaſſe les

bonnes

bonnes pieces de peinture & de sculpture, & meuble ses Palais d'Ustensiles de Cedre, d'Ivoire, d'Argent, d'Or, & autres ornemens propres à meubler le Palais d'un Roi. Liberal à ses Amis & à ses Domestiques au-delà de leurs esperances, & non cependant jusqu'à la profusion. Il a une pénétration merveilleuse pour découvrir les Fourbes & les Imposteurs ; & autant d'adresse pour connoître les gens de merite, quoique cachés qu'ils soient dans les obscurités de la mauvaise fortune.

Il n'y a pas long-tems qu'il surprit un Gentilhomme dans un crime, qui l'exposa à la risée & au mépris de toute la Cour, mais non à la haine du Cardinal. Il avoit été recommandé à ce Ministre par une Dame de la Cour qu'il estimoit beaucoup. C'est pour cela qu'il avoit libre accès auprès du Cardinal, & qu'il vouloit toujours être de sa suite.

Mais son Patron avoit remarqué quelque chose en lui, qui donnoit sujet de ne pas s'y fier. Il se mettoit toujours le plus près qu'il pouvoit d'une certaine table de la chambre où le Cardinal donne audience. Il y a sous cette table un tiroir, qui est presque toujours demi ouvert, parce que c'est-là où tous les supplians mettent leurs présens, n'étant pas honnête qu'un Prince de l'Eglise prennent de l'argent lui-même. Le Cardinal remarqua que ce jeune homme avoit continuellement les yeux sur ce tiroir, comme s'il eût désiré ce qui étoit dedans. Le Prélat cependant ne fit pas semblant d'y prendre garde, mais lui donna toutes les occasions imaginables de faire

faire ce qu'il vouloit. Il arriva néanmoins des accidens qui empêcherent encore ce Gentilhomme d'exécuter son dessein, qui étoit d'emporter une partie de l'or qui étoit dans ce tiroir. Il arriva enfin que le Cardinal ayant fait faire des chars de triomphe pour célébrer la naissance du Roi, il étoit avec divers Courtisans à la fenêtre pour les voir passer. Le Gentilhomme se servant de l'occasion, & pendant que tout le monde avoit les yeux sur ce qui se faisoit dehors, passe vers la table, prend dans le tiroir un sac d'or qu'il mit dans sa poche, & se remit à la fenêtre. Il crut que personne ne l'avoit vû, & se félicitoit déja de sa capture. Quand le spectacle fut passé, & qu'on se fut ôté des fenêtres, la compagnie prit congé peu de tems après, & se retira; le Gentilhomme entr'autres se retiroit; mais le Cardinal le pria de demeurer, qu'il avoit quelque chose à lui dire. Le Gentilhomme frappé du crime qu'il venoit de faire, & déja tout tremblant, étoit prêt à se jetter aux pieds du Cardinal. Mais il le pria d'avoir bon courage, & lui tint ce langage. *Ce que tu as fait, mon Ami, ne m'est point caché. Si tu n'as pas assez d'or, je t'en donnerai autant que tu en as pris.* En effet, il lui donna un autre sac d'or de même valeur, & lui dit, *va-t-en, & que je ne te voye jamais. Je te pardonne, mais je ne sçaurois avoir de confiance en toi.*

Veux-tu sçavoir oomment le Cardinal découvrit ce voleur? Il a toujours au doigt une bague, où il a un joyau d'un prix inestimable; c'est un miroir naturel, par le moyen duquel il découvre tout ce qui se fait dans la chambre, quoique cela

se

ſe faſſe derriere. Ce fut ſur cette pierre que le Cardinal jetta les yeux, lorſque le Gentilhomme croyoit qu'il regardoit par la fenêtre. Par le moyen de ſa bague il le vit aller à la table, en tirer l'argent & le mettre à ſa poche. Tu vois combien ce Miniſtre eſt curieux d'avoir des raretés qui lui ſoient utiles.

Puiſſe le grand Chancelier du Ciel, l'Ange qui dans l'Eſſence divine, comme dans un miroir, voit tout ce qui ſe ſait ſur la terre, & écrit dans ſon Livre toutes les actions humaines, ne découvrir jamais rien en moi, capable de me rendre digne d'être exclus de la préſence de Dieu.

LETTRE VIII.

A Danecmar Keſrou Cadileſquer * de Romanie.

De la perfidie des Ecoſſois qui avoient vendu le Roi Jacques I. au Parlement d'Angleterre. Avanture de l'Evêque Hatto.

TOi qui es le premier entre les Juges de haute dignité, l'illuſtre ornement des trois Empires, le fort appui de l'équité, qui maintiens la raiſon, & corriges le vice, je te félicite d'un honneur que tu mérites, & je ſouhaite en mêmetems augmentation de joye à tous les fidéles Oſmans.

La connoiſſance que tu as acquiſe dans le droit des gens, & dans les plus parfaites Loix de

* *C'eſt le Chef de Juſtice qui juge ſouverainement.*

notre

notre auguste Monarchie, t'a rendu célébre par toute la terre, t'a revêtu de la robe de sublime honneur, qui est un don du Lieutenant de Dieu.

Je choisis cette occasion pour satisfaire à mon devoir, & en même-tems pour t'informer de l'infamie d'une nation, & de la violation de la foi publique d'un Royaume, qu'il seroit difficile de comparer.

Les guerres civiles d'Angleterre sont connues par toute la terre ; & tu n'ignores pas les avis particuliers que j'ai envoyés à la sublime Porte sur cette nation.

Les Rébelles ont depuis gagné pied peu à peu sur leur malheureux Roi, qu'ils ont chassé d'un lieu à l'autre. Ce Prince voyant que ni par armes ni par accord il ne pouvoit les porter à aucun accommodement ; & se voyant enfin assiégé dans une Ville qui n'étoit pas en état de faire une longue résistance, se déguisa & se sauva durant la nuit, contraint de courir ça & là par des chemins impratiqués, & d'endurer mille fatigues & mille incommodités. Il se retira enfin sous la bonne foi des Ecossois, qui s'étoient solemnellement engagés par serment, de le défendre contre tous ses ennemis.

L'Armée Ecossoise étoit alors en Angleterre à la solde, & au secours des Rébelles. De-là vient que quelques-uns ont accusé ce Prince d'imprudence & de trop de crédulité, d'avoir recherché la protection de ceux qui avoient commencé la rébellion, & qui avoient sali les Archives d'Ecosse du sang de plusieurs de leurs Rois. Mais l'in-

l'innocence n'eſt pas ſoupçonneuſe ; & comme ſes intentions étoient droites, & celles d'autrui ne lui furent point ſuſpectes.

Les Ecoſſois firent ſemblant d'abord de jouer le rôle d'honnêtes gens. Les Anglois rébelles les ménacerent ; firent publier des Déclarations, & diſcontinuérent leur paye ; mais les Ecoſſois continuérent à ſoutenir la juſtice de leur procédé, en recevant & défendant leur Roi outragé, qui leur étoit venu demander ſecours.

Ils le gardérent depuis le quatriéme de la cinquiéme Lune de l'an 1646. juſqu'au trentiéme de la premiere Lune de la préſente année. Ce fut alors qu'étant convenus avec le Parlement d'Angleterre de la ſomme de 400000. ſéquins pour le prix de leur Souverain, ils le livrerent aux Commiſſaires Anglois que les rébelles députerent pour le recevoir.

L'Ambaſſadeur de France étoit alors à l'armée des Ecoſſois ; mais ayant été témoin de leur déteſtable parjure, il ſe retira. Il fut accompagné juſqu'au port de mer par une garde de Chevaux-legers. En la quittant, il tira une piéce d'argent d'Angleterre valant un demi écu, & demanda au Capitaine des Gardes en combien piéces d'argent monnoyé ce demi écu pourroit être diviſé ? En trente, répondit le Capitaine. Pour autant, répliqua l'Ambaſſadeur, Judas trahit ſon Maître.

Tu comprendras mieux la force de cette replique, ſi tu conſidéres que, ſelon la créance des Chrétiens, ce Judas étoit eſclave de JESUS Fils de Marie, & que pour trente piéces d'argent il livra ce Prophéte aux Juifs. Mais

Mais ces Infidéles ont trouvé moyen d'éluder tous leurs engagemens & toutes leurs promesses. Leurs sermens sont conçûs en termes plus ambigus que les Oracles de Delphes ; comme s'ils s'imaginoient tromper par leurs équivoques, non seulement les hommes, mais aussi celui qui a formé la langue & l'oreille, je veux dire Dieu, qui a une connoissance parfaite de toutes choses.

Voici ce que j'ai lû d'un certain Hatto Evêque Allemand, du parjure duquel il est fait mention. Ce Prélat avoit un parent qui fut accusé d'être traître à l'Empereur. Ce fut pour cela qu'il fut assiégé par les troupes Impériales, & serré de près dans un château, situé sur le sommet d'un rocher imprénable. L'Empereur, désespérant de le prendre de vive force, avoit fait retirer son armée lorsque l'Evêque se présenta, & promit de livrer son parent à l'Empereur pour une somme d'argent.

Le marché étant fait, l'Evêque vint voir son cousin, & le résolut de sortir du château, & d'aller se soumettre à l'Empereur, avec promesse qu'il lui feroit avoir sa grace. Il s'obligea même solemnellement par serment, de le ramener sain & sauf, s'il vouloit se fier en lui, & se reposer sur sa parole.

Le parent trompé par ces belles apparences, & comptant sur un serment si solemnel, s'abandonne à la conduite & à la prétendue bonne foi du Prélat. Il ne fut pas plûtôt à demi lieue du château, que l'Evêque faisant semblant d'avoir oublié dans sa chambre des papiers de conséquence, revint avec son parent au château. Les papiers

piers ayant été trouvés, ils continuerent leur chemin pour se rendre au camp de l'Empereur. Ils n'y furent pas plûtôt arrivés, que le lâche Prélat livra son parent à l'Empereur, qui le condamna à la mort. Il se plaignit de l'Evêque, & lui reprocha la violation de son serment. Le perfide Prélat voulut s'excuser, en disant qu'il avoit fait ce qu'il avoit promis, en le ramenant au château, où il étoit retourné chercher ses papiers. C'est ainsi qu'il trahit par un équivoque son cousin, qui eut la tête tranchée. Cette lâche action acquit à l'Evêque l'infâme qualité de *Hatto le traître*. Les Allemands rapportent que les Diables l'emporterent quelque tems après, & le jetterent tout vivant dans un trou du Mont Etna ; & que dans le même instant qu'il y fut jetté, on entendit en l'air une voix qui disoit : *voilà la récompense du parjure*.

Les Nazariens croyent que cette montagne, qui vomit des feux & des flâmes, est une des bouches de l'enfer. Ils ont la même opinion du Mont Vésuve, & de l'Isle de Stromboli. Je ne suis point curieux de pénétrer la vérité d'un secret qui a coûté si cher ; j'en laisse l'expérience aux traîtres & parjures Ecossois, qui par une action si barbare, méritent d'être traités comme Hatto.

L'intégrité & la vertu des anciens Romains, que ces Infidéles mettent au rang des damnés, étoit bien autre chose. Ils croyoient qu'il n'y avoit rien de plus sacré que la foi publique ; ils bâtissoient des Temples à son honneur, & gravoient sur leur monnoye la figure de deux mains jointes, avec cette devise : LA FOI DES ROMAINS.

Mais les Ecossois firent voir qu'ils étoient de l'avis de Lisandre, qui avoit accoutumé de dire ; *il faut tromper les enfans par de bonnes paroles, & les hommes par les sermens.*

Les sujets rébelles de ce Prince l'emmenent aujourd'hui en triomphe comme un esclave ; ils l'ont confiné dans une de ses maisons de campagne, & ne laissent approcher de lui personne de ses amis ou fidéles serviteurs ; mais ils font tout ce qu'ils peuvent pour rendre sa captivité insupportable.

Toi qui expliques avec tant d'exactitude les Loix de la Justice, tu feras le procès à ces Infidéles, & les condamneras comme des traîtres horribles, cependant tu ne sçaurois disculper les Musulmans, qui ont souvent déposé nos plus augustes Empereurs.

Je partage les avis que j'ai à donner entre les Ministres de la sublime Porte, & les autres Grands de l'Etat ; & je prie Dieu qu'il garantisse le Sultan des machinations secrettes, & des ennemis déclarés, & lui fasse la grace qu'un excès de bon naturel ne le jette jamais dans les malheurs arrivés à ce Monarque emprisonné.

LETTRE IX.

A Ragel Hamet, Antiquaire du Sultan.

*Remarques ſur des images magiques & anciennes. Du Palladium * & de l'Ancile. ** Du vrai nom de la Ville de Rome.*

CEtte Ville eſt infectée d'une infinité de chauve-ſouris, & d'une eſpece de ſerpens qu'on appelle Lezardes. Ces inſectes s'engendrent dans les murailles des maiſons, & fatiguent les Habitans nuit & jour. Ils ſont en plus grande abondance de neuf en neuf ans.

Les Pariſiens donnent une ridicule raiſon de ce fleau : ils diſent qu'un certain Magicien ayant autrefois entrepris de nettoyer la Ville de bêtes vénimeuſes, fit faire pour cette effet diverſes images de ces ſortes d'animaux, y attacha des enchantemens. & les cacha ſous la terre dans des lieux obſcurs ; avec promeſſe que tant qu'on ne toucheroit pas à ces images, Paris ne ſeroit jamais incommodé d'aucune choſe nuiſible. Cela arriva comme il l'avoit dit ; ce qui dura juſques à ce que travaillant à creuſer les fondemens d'un vieux Temple, les travailleurs trouverent diverſes Statues de bronze ; les unes repréſentant une chauve-ſouris, & d'autres une lezarde. Ces Ou-

* *Palladium, Statue de Pallas, qui, dit on, tomba du Ciel.*

** *Ancile eſt le Bouclier qui tomba du Ciel ſous le regne de Numa Pompilius.*

vriers faifant peu de cas de ces Réliques magiques, les vendirent au premier Chaudronnier. Le Marchand ne ſçachant pas non plus la vertu ſecrette de ces images, les fondit pour ſon uſage. Et c'eſt depuis ce tems-là qu'il y a eu dans la Ville une infinité de chauve-ſouris & de lezardes.

Je te dis ceci, parce que je t'ai ſouvent entendu parler d'anciennes Statues, qui étoient à l'Atmeidam * à Conſtantinople, & autres lieux de la Ville, & ſur tout de la colonne autour de laquelle étoient entortillés trois ſerpens de cuivre. Lorſque Mahomet le Grand les vit, il donna un coup d'hache d'armes à un, & lui emporta la manchoire inférieure. Après cela, la Ville fut infectée d'une infinité de ſerpens; mais ils furent bien-tôt exterminés, parce que le Sultan, averti par les Habitans, ne fit plus aucun mal à ces ſerpens, qui étoient les gardiens de la Ville.

Les Annales de l'Empire Muſulman font mention de ces ſtatues, comme auſſi d'un cheval de bronze, & d'un taureau du même métail. Les premieres furent érigées comme un charme contre la peſte; l'autre le fut comme un ſigne infaillible, que les ennemis de la Monarchie ne ſeroient point repouſſés en ce lieu, & chaſſés de la Ville: cependant il en arriva autrement. Les victorieux Muſulmans contre qui les enchantemens des Infidéles ne furent d'aucune force, percérent juſques au marché où étoit cette ſtatue, & en

* *Atmeidam*, *Place de Conſtantinople*, *où ſe font les courſes de Chevaux*.

chaſ-

chafferent les Grecs épouvantés. Ils taillerent en piéces tout ce qui fit réſiſtance, & ſe rendirent maîtres de Conſtantinople, qui étoit alors la plus riche Ville du monde.

Les Romains étoient extrêmement attachés à ces vaines ſuperſtitions. Ils s'imaginoient que la conſervation de Rome & de l'Empire, conſiſtoit dans la conſervation du *Palladium*; Image qu'ils croyoient que Jupiter leur avoit envoyé du Ciel; & qu'Enée tranſporta de Troye en Italie. Elle fut miſe dans le Temple de Veſta, & brûlée dans l'horrible embraſement qui arriva ſous le régne de Néron.

Ils n'avoient pas moins de vénération pour le Bouclier, qu'ils croyoient être tombé du Ciel entre les mains de Numa Pompilius, & ſur lequel étoit gravée la deſtinée de Rome, en caractéres que perſonne ne pouvoit lire. Ils avoient tant de peur que ce ſacré Bouclier fût dérobé, qu'ils en firent faire onze autres de la même figure, qui furent tous pendus dans le Temple de Mars. Et de peur que le Génie Gardien de la Ville ne leur fût enlevé par les charmes de leurs ennemis, le vrai nom de la Ville de Rome étoit un ſecret pour ſes Habitans mêmes. Cela eſt ſi vrai que Valerius Soranus fut fait mourir pour l'avoir dit à un de ſes amis. Pluſieurs ont fait des conjectures ſur ce nom caché. Les uns ont dit que c'étoit Valence, les autres Velia, & d'autres ont cru que c'étoit Anthuſe. Mais il n'y a rien de certain dans ces conjectures. Les Payens avoient ſoin ſur toutes choſes, de cacher les noms de leurs Villes & de leurs Dieux tutélaires, perſuadés

ſuadés qu'ils étoient que ces eſprits ne les abandonneroient, que quand on les appelleroit par leurs propres noms.

Ils avoient auſſi accoutumé d'enchaîner aux Autels les Statues de leurs Dieux, de peur qu'elles ne fuſſent dérobées. Les Tiriens aſſiéges par Alexandre ayant été avertis par leurs Prêtres qu'Apollon leur Dieu étoit mécontent d'eux, attacherent ſa Statue avec de groſſes chaînes de fer. Les Lacédémoniens firent la même choſe de la Statue de Mars, & c'étoit une coutume uſitée parmi ces Nations idolâtres.

Pour nous qui avons une Loi claire & intelligible, & qui croyons l'Unité de l'Eſſence Divine, nous ne nous ſervons point de charmes, & nous ne craignons point les enchantemens magiques des Incirconcis. Nous nous confions entiérement en Dieu, & nous aſſurons ſur la protection de ſon Prophéte. Nous allons hardiment à la guerre, parce que nous ne combattons que pour défendre le Livre rempli de vérité & de lumiere, le Livre apporté du Ciel par un Ange; & non pour la défenſe des Statues & de vaines Reliques.

LET-

LETTRE X.

Au Visir Azem.

Il lui mande son retour d'Orléans, & lui apprend pourquoi il y a un si grand concours d'Etrangers en cette Ville.

JE suis de retour d'Orléans, où je m'étois rendu selon tes ordres; & j'ai fait ce Voyage avec beaucoup de plaisir, parce que c'est le tems de l'année où tout conspire au divertissement d'un Voyageur. Cependant je n'en suis pas revenu content, parce que je n'ai pû faire ce que je voulois, ni te donner la satisfaction que tu demandes, soit pour l'achat des bijoux, soit pour l'établissement de quelque correspondance. Ceux qui t'ont informé des Allemands qui demeurent en cette Ville, se sont équivoqués, dans le portrait qu'ils t'en ont fait. Ce n'est qu'une société d'étudians qui n'a aucune part aux affaires du commerce.

Ils ont mieux rencontré lorsqu'ils t'ont dit qu'il y a quantité d'Etrangers à Orléans. Je ne crois pas que la Ville Impériale qui commande à toute la Terre, puisse se vanter de plus de langues différentes, qu'on en entend tous les jours parler dans les rues & dans les maisons. Il y a des gens en cette Ville de presque toutes les Nations.

Veux-tu sçavoir la véritable cause d'un si grand concours d'Etrangers. C'est qu'on y peut étudier ce que les Nazariens appellent Droit

Civil,

Civil, qui s'y enſeigne dans une Académie établie pour cet effet par Philippes le Bel, un des Rois de France.

Si tu ne ſçais pas ce que c'eſt que Droit Civil, il faut te dire que c'eſt un recueil des anciennes Loix Romaines, compilées par ordre de l'Empereur Juſtinien, & tirées de plus de deux mille Auteurs Romains, pour être un modéle d'équité dans ces tems de corruption, & dans cette décadence générale du bon gouvernement.

C'eſt ce qui attire de toutes les parties du monde tant d'Etrangers dans cette agréable Ville. Outre qu'on peut s'y perfectionner dans la plus honnorable profeſſion des Nazariens après celle de la Prêtriſe ; on y jouit d'un air pur & ſerain ; le terroir y eſt fertile & délicieux, & l'on y voit des Compagnies composées des plus civils & honnêtes gens qu'il y ait en France.

C'eſt pour cela qu'il y a entr'autres Nations, tant d'Allemans à Orléans : par la faveur des Rois de France, ils ont des Privileges que les autres n'ont pas ; c'eſt qu'ils ſont incorporés dans la ſociété des Etudians, ne ſçachant au reſte ce que c'eſt que commerce.

Si je n'ai pas répondu à tes eſpérances, Prince Souverain des Bachas, ce n'eſt pas ma faute. Tu dois t'en prendre aux Allemans d'Orléans, qui étudient au lieux de négocier ; où plûtôt tu dois t'en prendre à ceux qui ont eu la hardieſſe de te débiter une Fable venue de ſi loin. En finiſſant cette Lettre, je baiſſe la tête juſqu'au plancher de ma Chambre, & je baiſe le papier qui aura l'honneur d'être touché de tes illuſtres mains.

LET-

LETTRE XI.

A l'Aga des Janissaires.

De Jeanne d'Arc, Pucelle d'Orléans.

TU as entendu parler des Héroïnes d'Assirie, de Scithie & de Rome; elles ont toutes été de vaillantes Conductrices d'Armées, des Femmes d'honneur & de réputation. Je veux à présent t'entretenir d'une Fille que la France a produit sur le théâtre de la guerre.

Suivant les ordres que je reçûs du Visir Azem, je fis le mois passé le voyage d'Orléans. Trois jours après que j'y fus arrivé, je vis faire une Procession solemnelle, qui passa dans toutes les rues de cette grande Ville. Les cérémonies extraordinaires que je vis à cette Procession, & les réjouissances dont elle fut suivie, excitérent ma curiosité, & m'obligérent à demander la raison de tout cela. Tu peux croire que pour en être bien informé, je ne m'adressai pas à la multitude, qui reçoit tout sur le bruit commun, & qui ne donne pas toujours la vérité. Je me tournai vers ceux qui sçavoient l'Histoire de la Ville. Ils me dirent que cette solemnité se faisoit tous les ans le huitiéme jour de la cinquiéme Lune, en mémoire de la délivrance des Anglois, qui furent battus au Siége de cette Ville, sous le régne de Charles VII. par Jeanne d'Arc, du Village de Domremi sur la Meuse. Cette Pucelle fut comme l'Ange tutélaire de la France; car ce fut par sa valeur & par sa prudence que Charles VII. recouvra

ſon Royaume, dont le Roi d'Angleterre l'avoit preſque dépouillé. Orléans étoit la ſeule Place importante qui reſtât aux François. Après que la Pucelle eût fait lever le Siége d'Orléans, elle pourſuivit les ennemis, donna pluſieurs batailles, & les gagna: à une deſquelles le Général Anglois fut fait priſonnier; elle réduiſit toutes les Villes ſous l'obéïſſance de leurs premiers Souverains, & ne remit ſon épée au foureau, qu'après qu'elle eût vû ſon Roi ſolemnellement couronné à Reims. Elle fut pourtant priſe par les Anglois, qui la firent brûler publiquement à Rouen comme une Sorciere.

Les Habitans d'Orléans ont érigé en ſon honneur des Statues de bronze; ils célebrent ſes louanges, & la regardent comme une Femme divinement inſpirée pour ſauver leur Patrie. Les plus ſages ſoutiennent néanmoins qu'elle n'étoit ni Sorciere ni Prophéteſſe, mais ſeulement une Fille de bon eſprit & de grand courage; que quelques Princes du Sang avoient été obligés de dire qu'elle étoit envoyée du Ciel, pour rélever par ces prétendues viſions & révélations, le courage des François preſque déconcertés par les grandes pertes qu'ils avoient faites, & que rien qu'un miracle ne pouvoit ranimer, & les réſoudre à tenir la Campagne contre les Anglois victorieux. Il eſt certain qu'elle reconnut le Roi déguiſé en payſan, & confondu dans une foule de monde. Elle alla hardiment à lui, & le ſalua en le nommant. Elle envoya querir une épée d'ouvrage antique, qui étoit cachée dans un Tombeau, dans une de leurs fameuſes Moſquées.

Car

Car il faut te dire que les Nazariens Occidentaux enterrent les morts dans leurs Temples. Cette action augmenta beaucoup sa réputation, parce que personne ne sçavoit cette épée que le Roi. Tout cela la fit regarder comme une personne extraordinaire, & à peine pouvoit-on empêcher le Peuple de lui rendre les honneurs divins.

Les François s'étant campés dans une certaine plaine de grande étendue, où l'on ne pouvoit trouver d'eau, & l'Armée étant sur le point de périr par la soif, le Roi dans cette affliction générale vint consulter cette Prophétesse comme un Oracle. Elle le pria d'avoir bon courage, & de la suivre. Ils sortirent ensemble à la porte de la tente, où à quelque distance de là il y avoit des fleurs. La Pucelle jetta sa lance au milieu de ces fleurs, & incontinent il en sortit une Fontaine, où toute l'Armée but à souhait. On dit qu'on montre encore aujourd'hui le lieu, & une Image de la Pucelle qui est dans un Oratoire bâti près de-là, où les Voyageurs qui passent par ces plaines infertiles, vont faire leurs dévotions & se rafraîchir.

Que ce fut une fourbe ou une vérité, cela fit de merveilleuses impressions sur les Troupes. Tout le monde commença de prendre courage, & l'on ne craignoit rien sous la conduite d'un tel Général.

Ce fut sans doute pour se venger plûtôt que pour rendre justice, que les Anglois la condamnerent à une mort cruelle, qui finit les héroïques actions de cette illustre fille, dont la mémoire ne mourra jamais.

On dit qu'étant attachée au poteau avec de groſſes cordes, on voulut allumer le feu avant qu'elle parlât aux Spectateurs ; mais que s'étant tout à coup détachée, elle ſauta à la lance d'un Soldat, & chaſſa les Gardes qui étoient autour d'elle. Après cela, elle vint d'elle-même ſe remettre au poteau, où elle parla pour la derniere fois, & prédit pluſieurs choſes, qui ſe confirmerent par l'évenement. Elle n'eut pas plûtôt achevé de parler, qu'elle dit à l'éxecuteur d'allumer le feu. Cela fut fait, & la Pucelle brûlée.

Il eſt certain que chaque Nation peut ſe vanter d'avoir une femme belliqueuſe, qui a rendu à ſa Patrie des ſervices conſidérables. Tu ſçais ſans doute l'Hiſtoire des Amazones, qui excluoient les hommes de leur ſociété, & qui ne laiſſerent pas de ſe rendre redoutables dans tous les Pays voiſins.

Adieu brave Commandant des forces Ottomanes. Puiſſe la mémoire de ces femmes vaillantes, t'inſpirer une nouvelle ardeur toutes les fois que l'Empire des Muſulmans ſera en danger.

LETTRE XII.

A Dinet Golou.

Echimilia devint amoureux d'une Dame Françoiſe allant à Orleans avec l'Eſpion.

COmme tu dois avoir part à toutes mes avantures, il ſeroit malhonnête de ne partager pas avec toi le plaiſir que j'eus dans le voyage que

je

je fis il n'y a pas long-tems à Orleans, qui est une des grosses Villes de France. Ce fut par ordre du Grand Visir que j'entrepris ce voyage. Quelqu'un lui avoit dit qu'il y avoit dans cette Ville plusieurs Voyageurs Marchands de diverses Nations, mais principalement des Allemans, qui venoient aux Foires de cette Ville pour vendre les plus beaux joyaux de l'Orient. Ce Ministre me commanda d'y acheter certaines pierreries, & me donna des instructions pour une autre affaire, qu'il n'est pas nécessaire que tu sçaches à présent. Je sortis de Paris suivant ses ordres, le troisiéme jour de la cinquiéme Lune acompagné d'Echimilia le Juif, dont tu as entendu parler.

Il n'est pas necessaire de te faire la description du pays par où j'ai passé. Il ressemble parfaitement bien aux plaines de saint Isidore, près de Palerme en Sicile. Toi & moi avons sujet de nous ressouvenir de ce lieu, qui est celui de notre captivité, puisque nous portons encore les marques de la cruauté & de l'emportement de notre Maître. Ces plaines, comme tu sçais, sont d'une perspective très-agréable, sur tout dans la saison de l'année où la verdure des arbres, mêlée avec l'éclat des champs ensemencés, & l'émail des prairies, ravissent les yeux de la diversité des plaisirs & des objets. Dans une confusion si réguliere, & au milieu de tant de charmes mélangés, l'esprit ne sçait où il doit se déterminer, ni la main s'arrêter.

Telle est la Province entre Paris & Orleans, à cet avantage près par-dessus les plaines de Sicile,

que tout le long du chemin on voit une infinité de beaux & de magnifiques Palais, qui font paroître leurs brillantes tourettes au-dessus des superbes bocages, qui environnent ces Maisons de plaisir. Il n'y a point dans tout le Royaume un air plus pur, & un terroir plus fertile; & c'est ce qui fait que les Seigneurs & les Gentilshommes vont passer l'Eté à la Campagne, & que ce chemin est si fréquenté.

Nous arrivâmes environ midi à un Bourg nommé Châtres, où nous mîmes pied à terre pour nous rafraîchir. Ceux qui voyagent dans ces parties Occidentales, le font plus commodément pour les provisions, qu'ils ne peuvent le faire en Asie, où ils sont obligés de porter jusqu'à des lits, & de se faire à manger, ou de coucher sur le carreau, & de ne manger point. Ce qui fait que les Nazariens appellent les Orientaux ennemis de l'hospitalité. Ils ne considérent pas en disant cela, que la délicatesse des Mahometans a introduit cette coutume. Les Orientaux ont peur de se souiller en mangeant des viandes, qu'eux-mêmes ou leurs Domestiques n'ont point aprêtées, & se coucher sur un lit où couchent tous ceux qui passent.

Mais les infidéles ressemblent au pourceau; toute viande leur est bonne, & il n'y a point de fossé où ils ne couchent agréablement. Il y a ici des Auberges tout le long du chemin. Vous n'avez qu'à y entrer, vous y trouverez un lit, & generalement tout ce qu'il vous faut. On court risque de coucher sur le même lit où aura

couché

couché un ladre, ou quelqu'un infecté d'un mal plus dangereux. L'Hôte n'examine personne, & loge tout le monde indifferement pourvû qu'on ait de quoi payer. Quant aux vivres, la coutume est que les voyageurs mangent ensemble à une table commune, sur laquelle plusieurs plats sont servis, & où chacun est libre de manger de ce qu'il veut & autant qu'il veut, en payant par repas une certaine somme fixée.

Nous ne fûmes pas plutôt entrés à l'Auberge à Châtres, que l'Hôte nous ayant saluës à la maniere du pays, nous invita de nous mettre à l'ordinaire, (car c'est ainsi qu'on appelle les repas publics qui se font à l'Auberge.) Nous ne fûmes pas assez scrupuleux pour réfuser son offre, & nous le suivîmes dans la Chambre où le dîné étoit aprêté. Il y avoit plusieurs Hôtes à table, tous fort occupés à manger. Nous prîmes les sieges que nous trouvâmes vacans, & nous nous mîmes à manger sans beaucoup de cérémonie. Le Juif se crut dispensé du commandement de Moyse, & moi de celui de Mahomet, & nous mangeâmes avec les Incirconcis, dont les mets sont rarement exemts de souillures du sang; persuadés que ni Dieu ni son Prophéte n'ont pas prétendu que nous mourions de faim.

Il y avoit du vin en abondance, & du vin si délicieux, qu'Hogia même, pour éviter la singularité, eût été tenté d'en goûter sans la dispense du Moufti. Je fis semblant de manger comme les autres; mais je ne mangeai presque

que du pain & quelques fruits, & bus de ce jus réjouissant du raisin.

Le bon Juif juroit que c'étoit un festin que Cupidon avoit aprêté pour le rendre le plus miserable de tous les hommes. Précisement au milieu de notre joye entra un Monsieur François tenant une Dame par la main, qui se plaça à la table opposée à la nôtre. Je remarquai visiblement le desordre d'Echimilia qui lisoit, ce sembloit, sa destinée dans les yeux de cette Belle. Il ne put néanmoins retenir ses œillades errantes, ni se garantir des inévitables blessures de l'Amour. Comme les femmes Egyptiennes que la maîtresse de Joseph avoit invitées, pour être témoins de la beauté de son Amant, se mordoient les doigts, s'il faut ainsi dire, à la vûe de tant de charmes : de même le pauvre Echimilia tout confus, étoit comme une statue, pendant qu'il avoit les yeux sur sa charmante Gorgone. * Il se ne souvint de manger & de boire, que quand il commença de revenir de son agréable rêverie. Je lui dis tout bas à l'oreille, que cette Dame n'étoit que la sœur puînée de la Maîtresse d'Ixion. Cela le remit dans son bon sens, mais ne put rétablir son repos. Il eut pourtant assez de prudence pour cacher la violence des mouvemens de son ame, & pour ne pas s'exposer dans une telle Compagnie ; mais rien ne fut capable de chasser de son cœur le fatal poison qui y étoit entré.

Aprés nous être ainsi délassés, nous dîmes

* *Gorgones, étoient trois Sœurs, dont Meduse étoit une, qui changeoient en pierre tous ceux qui les regardoient.*

adieu

adieu à l'Auberge, & poursuivîmes notre voyage. Echimilia & moi eûmes souvent occasion de parler en chemin à cette jeune Dame : Ces sortes de familiarités avec les femmes sont des choses ausquelles personne ne trouve à redire en France. Nous lui trouvâmes autant d'esprit que de beauté ; un air & des manieres qui relevoient beaucoup ces deux grands avantages. En un mot, Echimilia se perdit au milieu de tant de perfections.

Etant arrivés le soir à l'Auberge, & retirés ensemble dans notre chambre, Echimilia me découvrit sa passion en ces termes : *J'avois vécu jusqu'ici sans avoir aucun sentiment d'amour, que ceux qu'on a en general pour tout le monde, & pour quelques amis particuliers. Mais depuis que j'ai vu cette aimable personne, il me semble que mes amis, & tous ceux que je dois aimer au monde, sont rassemblés en elle. Je ne suis pas touché de la blancheur de son teint qui surpasse la neige, ni de la régularité de ses traits, quoiqu'ils soient tels, comme tu vois, qu'Appelle avec toute son habileté, ne sçauroit les imiter : Mais je le suis d'un éclat que je ne sçaurois exprimer. Ses yeux brillans, & dignes miroirs d'une si belle ame, ont embrasé mon cœur, & suspendu ma raison dans un moment. Ses aimables Basilics m'ont donné la mort toutes les fois qu'ils m'ont regardé : Tu as vu que j'ai demeuré sans vie & sans mouvement, tandis que j'ai eu les yeux sur la Belle qui cause ma peine : Et de l'heure qu'il est, il se répand dans mes veines je ne sçai quel engourdissement.*

Il extravagua de cette maniere, jusques à ce

que

que pour l'interrompre je commençai à rire, à plaisanter, & à tourner son amour en ridicule pour tâcher de l'en guérir. Je lui dis ce que je sçavois par ma propre experience, de cette folle passion ; je lui racontai ce qui m'étoit arrivé avec Dajar, & comment enfin l'absence & l'usage de ma raison, m'avoient fait triompher de ce vain entêtement. Mais tout ce que je pûs lui dire ne fit aucune impression sur le cœur de ce stupide Amant. Son mal n'en devint que pire, & je le laissai dans cet état pour chercher du repos dans le sommeil.

Nous n'arrivâmes à Orleans que le lendemain. Nous n'y fîmes pas long sejour, parce qu'il arriva que nous n'y eûmes pas d'autre affaire qu'à voir les curiosités de la Ville, & à nous informer des choses que des voyageurs doivent sçavoir. Après cela nous revînmes à Paris, où je rapportai les mêmes sentimens que j'avois en partant : Il n'en fut pas de même du pauvre Echimilia. Il croyoit que le monde étoit métamorphosé ; il lui sembloit que les arbres avoient perdu toute leur verdure ; les fleurs, l'herbe & le bled étoient à ses yeux des choses séches ; les oiseaux chantoient sur un ton lugubre, les vents souffloient desagréablement & d'un ton enroué, & il n'y avoit rien dans la nature qui ne lui parût languissant, parce qu'il ne voyoit pas Falance, car c'est ainsi que la Belle s'appelloit, au moins l'avoit-elle dit ainsi à Echimilia, lorsque nous partîmes d'Orleans.

Le pauvre Juif a été toujours depuis dans ce

triste état. De te dire quand il commencera de se guérir c'est ce que je ne sçai pas.

Si tu jouis encore de ta liberté naturelle, & que tu ne l'ayes point sacrifiée à l'Amour, aprens par son malheur à être en garde contre tes sens, qui seront les premiers à trahir ton ame. Adieu.

LETTRE XIII.

Au Capitan Bassa.

De la proposition hardie qu'un Capitaine de Marine avoit faite au Cardinal Mazarin; & du magnifique Vaisseau dont la Reine Christine avoit fait present à ce Ministre.

TOi qui as été élevé dans les Arcenaux, & qui as passé le reste de ta vie sur les Vaisseaux de guerre, tu peux juger mieux que personne de la proposition qu'un certain Capitaine de Marine, homme hardi & entreprenant, a fait depuis peu au Cardinal Mazarin.

On ne parle en cette Ville que de l'insulte & du défi qui nous a été fait par l'Amiral Morosini, qui est entré dans l'Hellespont, & a bravé les Dardanelles avec environ trente Vaisseaux de guerre. Cet Officer a dit au Cardinal Mazarin, que s'il lui vouloit donner quinze Vaisseaux, il s'engageoit de chasser le Sultan de son Serrail, de réduire son Palais en poudre, & de ruiner les Tours de toutes les Mosquées de Constantinople, ou de périr dans l'entreprise. Le Cardinal répondit à cela: Je

crois,

crois, Monsieur, que la chose est possible, pourvu que vous puissiez achever avant que les Turcs abordent vos Vaisseaux de guerre, avec cent Galeres & Saïques armées.

On dit que le Cardinal de Richelieu fit autrefois un semblable projet ; & que ce fut pour cela qu'il proposa de bâtir des Vaisseaux d'une prodigieuse hauteur, & de les garnir en dehors de grosses pointes de fer ; pour empêcher les Galeres Turques de venir à l'abordage.

Tu peux connoître par-là que les Chrétiens ne regardent pas cela comme une entreprise impraticable. Je souhaite qu'ils ne la mettent pas en execution, lorsque la Porte y songera le moins.

Christine Reine de Suede, a fait construire un très-magnifique Vaisseau, dont elle a dessein de faire présent au Cardinal Mazarin. Le dedans est de bois de Cedre, parsemé de fleurs, & d'autres figures d'or artistement faites. La poupe est enrichie de fenêtres, de statuës, & de galeries ; les ouvrages de bois sont tout dorés. Le lambris est peint par les plus habiles Maîtres de Suede, & représente l'expedition de Jason, quand il gagna la toison d'or. Il n'y a rien en un mot qui ne marque la Majesté de celle qui fait le présent. Le Canon est de la plus fine bronze. Le reste de la manœuvre est fait autant qu'il peut-être ; pour resister aux vents & aux vagues ; car de l'en mettre à couvert tout-à-fait, c'est ce que ni le pouvoir de cette Princesse, ni la grandeur du Cardinal, ne seroient pas capables de faire.

Il

Il y en a qui disent sourdement que la Reine de Suede a quelque penchant pour la Religion Catholique Romaine ; qu'elle a eu sur ce sujet diverses conferences avec Monsieur Chanut, & avec ses Ecclesiastiques ; que le Résident de cette Princesse en Portugal, a embrassé publiquement cette Religion, & que cela ne c'est fait qu'avec le consentement secret de la Reine. Il nous est indifferent que les Infidéles professent cette Religion plûtôt qu'une autre, puisqu'ils soutiennent en general une Doctrine qui répugne à la Divine Unité, & à la verité de l'Envoyé de Dieu. Je vois de l'heure qu'il est dans les Cieux, un signe évident de son Unité ; je veux dire un nouveau Croissant qui paroît dans les parties basses de l'Hemisphere. A la vue de cette Planette, l'Ambassadeur de Dieu m'a commandé de tourner mes yeux vers la terre, & d'adorer l'Eternel. Je prie Dieu que ses influences te soient favorables tant que tu seras en Mer. Adieu.

LETTRE XIV.

A Brededin Superieur du Convent des Dervis à Cogni en Natolie.

Apologie de sa créance contre ceux qui l'avoient calomnié. D'un Hermite qui demeuroit alors près de Paris, & qui avoit vêcu presque le double de Brededin.

LEs riches parfums de l'Arabie ne sont pas plus agréables à une ame presqu'accablée de

de douleur & de triſteſſe, que ta Lettre l'a été à ton Eſclave, puiſqu'elle m'aprend qu'encore tout plein de vie, tu es dans l'état des inviſibles. Il me ſemble que toute la nature fleurit, tandis que tu es vivant: Et je me ſens diſpoſé à croire que comme la chute des feuilles en Automne, eſt un préſage que l'Hiver n'eſt pas éloigné, ta mort auſſi ſera l'avant coureur du dernier Hiver du monde. Pendant que tu vis, tu ſoutiens par tes prieres & par tes merites, les Elemens qui languiſſent, & qui ſont ſur le point de retomber dans le premier cahos. L'Ange de la Trompette voyant ta vertu, differe de ſonner la grande & horrible allarme, qui éteindra en un inſtant la lumiere du Soleil, de la Lune, & des Etoiles, & étouffera toutes les créatures vivantes. Ce jour-là ſera un jour de tenebres, d'horreur & de ſilence, qui durera juſqu'à la tranſmigration. Lorſqu'à la ſeconde Trompette, le Firmament aura été déchiré en deux, comme qui ouvre un rideau, ce vieux Monde diſparoîtra à droit & à gauche comme une ombre. Les ames alors dégagées de la matiere, ſeront ſuſpendues dans les eſpaces vuides entre le Paradis & l'Enfer; & pour achever les myſteres de la deſtinée, un monde nouveau & immortel ſortira tout à coup du ſein de l'éternité, & prendra la place du premier.

Je ne t'écris pas ceci pour t'aprendre quelque choſe, venerable Brededin, car tu es un fonds inépuiſable de ſcience; mais pour te convaincre qu'encore que je ſois parmi les Infidéles, je ne laiſſe pas de conſerver inviolablement la Foi de

mes

mes peres, & que je crois au Livre qui a été tiré des Archives éternelles. Tu crains que je ne me faſſe Chrétien, parceque les uns m'accuſent d'être leger dans mes opinions; d'autres d'être un profane & un Athée, & que tout le monde me ſoupçonne d'avoir pour les Nazariens un penchant trop favorable.

Permets-moi, ſaint Directeur des Serviteurs de Dieu, de me juſtifier de ces fauſſes accuſations, qui ne ſont uniquement que des productions de l'envie & de la malice. Permets-moi donc de mettre à tes ſacrés pieds, une modeſte Apologie de ma foi.

La deſcription que je t'ai fait dans ma précedente Lettre du Meſſie des Chrétiens, ne doit point t'inſpirer des ſentimens qui me ſoient deſavantageux, ni te faire croire que je puiſſe jamais être capable de m'éloigner du profond attachement que je dois avoir pour l'Ambaſſadeur de Dieu. J'honore Jeſus Fils de Marie, auſſi bien que tous ſes freres les Prophétes qui ſont dans le Paradis. Et c'eſt ce que j'ai apris dans l'Alcoran. Où eſt donc mon crime? Suis-je Nazarien, parce que je donne à la vertu les louanges qui lui ſont dues? Si je parle modeſtement & avec reſpect des Princes Chrétiens, s'enſuit-il de-là que je ne ſuis pas Muſulman? Où eſt-ce que le Livre de gloire nous aprend à être arrogans? Je ſuis perſuadé que ceux qui m'ont calomnié rougiront de honte, s'ils conſidérent que nos Auguſtes Empereurs même, tout Souverains qu'ils ſont de tous les Rois de la terre, lorſqu'ils daignent écrire aux Chrétiens,

le font d'un ſtile plein d'affection & d'honnêteté. Ils commencent par leur donner des titres magnifiques, & finiſſent en leur ſouhaitant en ce monde & en l'autre, augmentation de felicité. Seroit-il de la bienſéance, qu'un Eſclave eût moins de reſpect pour les Têtes couronnées, que le Maître de l'Univers? Si j'ai fait amitié avec quelques Dervis Chrétiens, ç'a été pour rendre Service à la ſublime Porte, & pour m'acquitter des devoirs de la reconnoiſſance. Je n'ai pas cru que ce fut un crime de recevoir des faveurs des gens, ou de les rendre ſans examiner leur Religion. On s'eſt peut-être allarmé de l'accès que j'ai eu auprès du Cardinal de Richelieu, & de celui que j'ai encore auprès du Cardinal Mazarin ſon Succeſſeur. Bien-loin que l'accès que j'ai eu auprès de ces Princes de l'Egliſe Romaine ſoit criminel; il eſt conſtamment vrai, ſaint Dervis, que je n'aurois ſans cela jamais pu penetrer les deſſeins des Infidéles, ni rendre au Grand Seigneur aucun ſervice conſiderable. La protection que je trouve à la faveur de la familiarité que j'ai eue avec le premier de ces Prélats, & que j'ai actuellement avec l'autre, a toujours fort facilité mes deſſeins. Pendant qu'en cette conſideration on me prend pour un Chrétien zélé, je jette ſecrettement un fondement ſur lequel on bâtira avec le tems, dans le cœur même de la Chrétienté, des Arcs de triomphe pour les victorieux Muſulmans. Il eſt ce me ſemble ſurprenant, qu'on me regarde après cela comme un homme ſuſpect. Après avoir patiemment enduré neuf ans de priſon, & vêcu

vêcu d'une vie obſcure & privée ; après avoir ſouffert un triſte exil dans un Pays étranger, & même dans une Ville pour laquelle j'ai une averſion naturelle ; Ville la plus impure, la plus tumultueuſe, & la plus vaine qu'il y eut au monde ; après m'être confiné pour m'empêcher d'être découvert dans une Chambre ſi petite, que le ſoupçon, & même la penſée, qui eſt la mere de cette petite paſſion, ne ſçauroit y entrer ; après avoir été fait priſonnier d'Etat ſur un ſoupçon de Mahométiſme ; aprés un conſtance de tant de mois, où j'attendois à tout moment d'être puni, après avoir été tranquille & incorruptible, & enfin après avoir été relâché d'une maniere glorieuſe & avantageuſe à la Porte Ottomane : N'eſt-il pas étrange, dis-je, qu'après tout cela, on me faſſe paſſer dans ma Patrie pour un traitre à Dieu, à ſon Prophéte, & à mon Souverain ? C'eſt aſſurément une choſe qu'on a de la peine à concevoir, & où il paroît de la contradiction.

Quel eſt donc mon crime ? Ou pourquoi ſuis-je ainſi diffamé ? Que ceux donc qui me calomnient ſe taiſent déſormais, à moins qu'ils ne prétendent me faire un crime de ce que j'ai fait connoître dans quelques-unes de mes Lettres, que mon eſprit n'eſt point ſuperſtitieux : que je fais beaucoup de cas de la raiſon, & que j'eſtime grandement quelques Philoſophes anciens ; que je tâche d'être en garde contre mes ſens, & que je ne m'en laiſſe pas impoſer à l'ignorance & aux préjugés, que je ne crois pas que ce ſoit une qualité eſſentielle à un Muſulman, de perſecu-

ter avec une haine implacable, tous ceux qui ne ſont pas de mon opinion; & qu'enfin dans toutes mes converſations, je m'étudie à me comporter comme une perſonne qui ſoutient l'Unité de l'Eſſence Divine, la pluralité de ſes Prophétes; le nombre fixe des Elus, & qui eſt réſolu & prêt à mourir plutôt de mille morts, que de commettre volontairement quelque impieté contre ces principes, ou contre les interêts du Grand Seigneur, qui eſt en droit de commander à tout le genre humain: Si ce ſont là des crimes, j'avoue que je ſuis criminel: Si ce n'en ſont pas, que mes accuſateurs mettent la main ſur la bouche. Et toi, ſage Docteur de la Sainte Loi, continue à me donner tes conſeils, à m'aſſiſter de tes prieres, à m'aimer, & à me proteger. Alors je perſevererai dans le vrai Foi, je ſerai toujours le fidéle Eſclave de l'Empereur des Oſmans, & un dévot admirateur de ta longue vie & de ta vertu.

Je craindrois que ce pourroit être ici la derniere Lettre que j'aurois l'honneur de t'écrire, n'étoit que je ſuis convaincu par des exemples qui ne ſont pas éloignés, que la vieilleſſe n'étoit pas reſtrainte aux tems avant le Déluge. Quoi que tu aies beaucoup plus vêcu que les hommes ne vivent ordinairement, il y a néanmoins de l'heure qu'il eſt près de Paris, un homme qui a vécu preſque le double de toi. C'eſt un Hermite qui demeure ſur une montagne, où il ſemble que manque tout ce qui eſt neceſſaire à la conſervation de la vie humaine. Il a bâti lui même de boue les murailles de ſa maiſon; foible defenſe

contre

contre le vent & la pluie. Son lit eſt compoſé de feüilles d'arbres ; une pierre lui ſert de chevet ; il ne mange que des herbes & des fruits qui croiſſent ſur la montagne ; un puits voiſin lui fournit de l'eau. Après avoir voyagé dans la plûpart des Pays de l'Europe & de l'Aſie , il s'eſt retiré ſur cette montagne , où il mene ce genre de vie depuis quatre-vingt-trois ans. Quand on lui demande comment il a pu faire pour conſerver ſi long-tems la vie , il répond : *En ne ſe chagrinant de rien , & en regardant toutes choſes d'un œil d'indifference.* Il prédit l'avenir avec un ſuccès merveilleux. C'eſt une verité qu'on a ſouvent remarquée , & qui le fait paſſer pour Prophéte.

Les François parlent encore d'un autre qui vécut plus long-tems, & qui avoit trois cens ſoixante-un ans quand il mourut. On l'appelloit Jean des tems, parce qu'il avoit vécu depuis Charles-Magne , juſqu'à celui de l'Empereur Conrard. Interrogé de quels alimens il uſoit , il répondit , *de miel pour le dedans , & d'huile pour le dehors.*

Cela me fait eſpérer de te voir encore long-tems ſur la terre , puiſque perſonne n'a porté plus loin que toi l'abſtinence , la ſobriété , & la tranquillité d'eſprit.

Veuille le grand Auteur de la vie , que ne pouvant avoir ce bonheur ici-bas , je ne commette jamais de crimes énormes qui me faſſent exclure de ta ſocieté en Paradis.

LETTRE XV.

A Murat Baſſa.

De la joye des Chrétiens pour leur victoire par mer & par terre. Comparaiſon de Sultan Ibrahim à Sultan Amurat.

LEs François ſont tous glorieux d'avoir battu la Flotte Eſpagnole à la vûe de Naples. Leur joye n'auroit point de bornes ſi elle n'étoit pas traverſée par la perte du Duc de Brezé, qui a été tué d'un coup de canon à ce Combat Naval.

Le jeune Prince de Condé a été auſſi contraint de retirer ſon armée de devant Lerida; & l'on peut dire que cette place a toujours été fatale aux François. C'eſt autant de diminution ſur la diſgrace que le Comte d'Harcourt reçut la campagne paſſée, de n'avoir pu emporter cette Place après ſix mois de Siége.

Mais les nouvelles du Levant ont cauſé à tous les François une joye extrême: cependant je crois que ce qui ſe debite ſur ce ſujet, eſt plutôt fondé ſur les ſouhaits des Infidéles, que ſur aucun veritable avantage qu'ils ayent remporté ſur les invincibles Oſmans.

On dit qu'il y a eu deux combats entre notre Flotte & celle des Venitiens: qu'au premier nous avons perdu deux mille hommes, ſept Galeres, & un Baſſa: qu'au dernier les Venitiens ont pris quarante Galeres, ſix Caramouſſas

ramouſſas * , & cinq Saïques chargées de Troupes & de munitions pour notre armée de Candie.

On donne l'honneur de cette victoire à la valeur & à la prudence de Barnard Moroſini , & du Général Grimani. Bernard eut le Commandement après la mort de ſon frere Thomas Moroſini, qui fut tué, dit-on , dans le premier combat.

Les Chrétiens témoignent par tout beaucoup de joye de ces victoires. Ils ont dreſſé des tables en pleine rue, & les ont ſervies aux dépens du public de toute ſorte de délicateſſes. Les nuits & les jours ſe paſſent en feſtins & en réjouiſſances. On ſonne les cloches ſans intermiſſion , & l'on fait des feux de joye pour celebrer le triomphe des Nazariens. Ils ſe promettent des victoires éternelles, & la conquête entiere de l'Empire des Oſmans.

Les poſtes de Dalmatie apportent tous les jours des nouvelles de nos pertes & de nos diſgraces. On ſçait ici que les Venitiens ont pris les Forteresſes de Xemonido, de Novigrad , de Nadin, & de Carin , & toutes les autres fortes places qui étoient ſous notre obéïſſance à la réſerve de Cliſſa.

Ils ſe mocquent de nous d'avoir fait le Siege de Sebenico , où nous avons perdu deux mille hommes , & avons été enfin forcés d'abandonner notre camp aux Chrétiens , parce que notre Général s'étant laiſſé épouvanter par quelques femmes , a pris la fuite. Il

* *Ce ſont des Vaiſſeaux Marchands qui ont la poupe fort haute.*

Il me paroît ſurprenant & de mauvais augure, que des armées qui ont autrefois défait les plus grands Monarques, & changé la face de la terre, ſe laiſſent à préſent défaire par une poignée de deſeſperés. J'oſe dire d'un ton affirmatif, ou que les Troupes ſont mécontentes; & en ce cas il faut s'attendre à quelque révolution; ou que le puiſſant Empire des Oſmans eſt ſur ſon déclin; ce qu'à Dieu ne plaiſe.

Les Chrétiens qui ſçavent nos affaires, & qui ſont même informés des ſecrets du Serrail, font des vœux par une étrange eſpece de charité, pour la longue vie de Sultan Ibrahim; car il faut neceſſairement, diſent-ils, que nos armées faſſent mal leur devoir ſous ſon regne, parce que la plûpart des Officiers ſont choqués de la corruption de ſes mœurs, & de la cruauté de ſes actions. De plus, on l'accuſe d'être prodigue, & de n'avoir pas épargné le Tréſor particulier que la frugalité de ſes prédeceſſeurs avoit amaſſé, & auquel il n'étoit pas permis de toucher, à moins que l'Empire ne fût dans un péril extrême. On dit que Sultan Amurat avoit tellement augmenté ce Tréſor, qu'il l'avoit porté à plus de trente millions de Sequins; mais que le Sultan regnant en a diſſipé la plus grande partie en plaiſirs. On le compare à Heliogabale le plus effeminé Prince qui ait jamais regné: on fait en même tems l'éloge de la magnanimité & de la valeur de Sultan Amurat, qui étoit, dit-on, le plus brave homme du monde. On loue extrémement le courage qu'il fit paroître au Siege

de

de Babylone, en acceptant le défi du Soldat Perſan, qu'il fendit d'un ſeul coup de ſabre juſqu'au milieu du corps, quoique le malheureux Tête-rouge fût armé de toutes pieces. Tu ſçais qu'en memoire de cette action héroïque les armes du Perſan ſont encore aujourd'hui pendues dans l'Haſoda. On loue enfin ſon équité, dont il donna une preuve remarquable en puniſſant un certain Hogia qui avoit filouté les Joyaux d'un Pelerin. Tu ſçais les circonſtances de cette belle action; & le Mortier de pierre où ce miſerable fut pilé vivant par ſentence juridique, ſe voit encore aujourd'hui à la porte du Divan, comme un monument de l'infamie de ce malheureux & de la juſtice du Sultan.

Ces choſes ne ſont pas ignorées des Occidentaux; car les Nazariens ont leurs intelligences dans la Ville Imperiale. Ils prennent occaſion de là de blâmer ou de louer les actions de nos auguſtes Empereurs, compagnons du Soleil, & freres des Aſtres.

Comme je connois par experience ton intégrité & ton bon cœur, je ne fais point de difficulté de te confier ce que je viens de dire. Puiſſent les ames de ceux qui s'écartent de cette vertu n'avoir pas plus de repos en l'autre monde, que le chapeau d'un François en a en celui-ci, où il eſt dans un mouvement perpetuel.

LET-

LETTRE XVI.

A Mahamet Techli Baſſa de Boſnie, au Camp en Dalmatie.

Il l'accuſe de poltronnerie d'avoir abandonné le Siege de Sebenico.

TU es un homme bien capable de conduire les Armés des Muſulmans, toi qui n'as pas oſé faire tête à une poignée de femmes? Tu ſens peut-être encore le lait de ta mere, & tu n'es pas bien ſevré des foibleſſes de l'enfance. La forte Place de Sebenico étoit-elle ſi peu de choſe, que tu dûſſes en abandonner lâchement le Siege, parce qu'une poignée de femmes parurent ſur les Remparts? Eſt-ce là le moyen d'aggrandir les Etats de ton Maître? Que diront les Chrétiens de ta poltronnerie? Que n'en diſent-ils pas même déja? La nouvelle de ce Siege s'étoit répandue dans toute l'Europe; les Nazariens en attendoient avec impatience le dénouement; & à preſent qu'ils le ſçavent, ils ſe mocquent de toi, & de tous les Muſulmans. Tu as attiré un fâcheux contretems au plus glorieux Empire du monde.

Quoi? Parce que tu as perdu deux mille hommes devant cette forte place, eſt-ce une bonne raiſon pour t'obliger de lever le Siege? Nos glorieux Sultans n'ont pas accoutumé de conquerir des Places ſans effuſion de ſang; & ils ſacrifient volontiers la meilleure partie de leur armée à l'honneur de leurs armes; nos Soldats

Soldats infatigables paſſent hardiment ſur des monceaux des Spahis maſſacrés pour eſcalader les murailles de leurs Ennemis. Mais tu t'épouventes de quelques pierres que des femmes ont jetté ſur les tiens de deſſus le Rempart. Tu es plus effeminé que Sardanapale. Tu aurois mieux fait de prendre une quenouille & de filer pour gagner ta vie, que de tirer l'épée dans le champ d'honneur. Il eſt ſurprenant que tes propres Soldats ne t'abandonnent pas, & qu'ils ne ſoient point honteux de ſervir ſous les ordres d'un ſi foible Général.

Je te conſeille de recouvrer au plutôt par quelque action d'éclat la réputation que tu as perdue. Que les dangers ne t'épouvantent plus; mais ſouviens-toi que le veritable courage ſurmonte toutes les difficultés; & que tu ne peux entrer dans le Temple de la gloire que par celui de la vertu. Ce n'eſt pas à moi à faire des projets pour toi: Tout le pays eſt devant toi; tu ſçais, ou du moins tu dois ſçavoir les mouvemens & les forces de tes ennemis. Fais promptement quelque choſe qui faſſe parler de ta ſageſſe & de ta vaillance. Il vaut mieux périr par un coup de vigueur que par le cordon.

Reçois cet avis comme une marque de mon amitié; car je n'ai pas accoutumé de reprendre avec tant de franchiſe ceux que je regarde comme mes ennemis. Adieu.

LETTRE XVII.

A Achmet Baſſa.

Pour lui aprendre qu'on avoit voulu aſſaſſiner la Reine Chriſtine dans ſa Chapelle.

IL eſt depuis peu arrivé ici un Courier venant de Suede, avec des Lettres de la Reine Chriſtine, & de Monſieur Chanut Ambaſſadeur de France à Stokolm.

Ces Lettres marquent entr'autres choſes, que le vingt-ſeptiéme de la ſeptiéme Lune, cette grande Princeſſe avoit penſé être poignardée au milieu de ſes gardes & de ſes Courtiſans, devant l'Autel de Dieu, & dans le moment que tous les Sujets de ce Royaume étoient à genoux pour implorer la benediction du Ciel ſur elle & ſur le Public.

On celebroit ce jour-là un jeûne general par toute la Suede: & le moyen de ne pas paſſer pour bon Sujet, étoit de ne pas ſe trouver à cette ſolemnité publique. La Reine pour donner exemple ſe rendit vers la troiſiéme heure du jour à la Chapelle de ſon Palais, accompagnée des grands Officiers de l'Etat, & d'une nombreuſe ſuite de nobleſſe. Le Prédicateur ayant, ſelon la coutume, achevé de parler, tous les aſſiſtans ſe mirent à genou pour finir les dévotions ordonnées. Mais comme la mode des Nazariens eſt de faire en particulier de courtes prieres de préparation, ils ſe couvrirent le viſage de leurs chapeaux pour ſe recueillir avec moins de diſtraction.

Pen-

Pendant que tout le monde avoit ainſi les yeux voilés, un certain ſcelerat profitant de l'occaſion, part de ſa place & ſans faire beaucoup de bruit s'avance à grandes enjambées, ſans qu'on s'en apperçut, juſques à la baluſtrade qui enferme l'endroit qui eſt près de l'Autel, où la Reine étoit à genou. Mais comme il traverſoit, il fut apperçu par un certain Gentilhomme, qui cria d'abord aux Gardes d'arrêter l'aſſaſſin. Ils croiſérent leurs pertuiſanes; mais le ſcelerat les pouſſa les unes contre les autres avec tant de violence, que tandis qu'ils tâchoient de démêler leurs armes embaraſſées, il paſſa au travers d'eux. La Reine alors entendant le bruit leva la tête, & pouſſa le Capitaine de ſes Gardes qui étoit à genou à ſon côté. Le Capitaine ſans perdre de tems ſauta entre la Reine & l'aſſaſſin, qui n'en étoit qu'à deux pas. Il ſaiſit le traître; & l'ayant incontinent fouillé, on trouva ſur lui deux grands couteaux ſans gaine, pointus & bien affilés; l'un dans ſon ſein, & l'autre à la poche. Comme la priſon eſt dans le Palais de la Reine, & même ſous ſon appartement, elle ne voulut pas qu'on le mît là, mais elle le fit ramener à ſa chambre qui étoit dans le College de Stokolm, l'Aſſaſſin étant un Eccleſiaſtique du même College; & donna ordre qu'on le gardât étroitement, ce qu'on ne manqua pas de faire.

Le Traitre ne ſe vit pas plûtôt dans ſa chambre, qu'il dit tout haut, *que quand il en étoit ſorti le matin, il avoit peu d'eſperance d'y rentrer jamais, ayant entrepris une choſe dont il n'avoit pas cru venir à bout ſans perdre la vie.*

On eut tout la diligence imaginable dans la recherche qui fut fait des Auteurs du meurtre qu'on avoit voulu faire ; mais tout ce qu'on en pût apprendre fut, que ce miserable étoit Lunatique, qu'il tomboit en certains tems dans une prodigieuse fureur, qui lui faisoit faire mille extravagances.

Il y a cependant des gens qui croyent que le Clergé Lutherien l'avoit corrompu pour faire cet execrable coup, craignant que la Reine ayant trop de déference pour les conseils de son Tuteur, qui étoit Calveniste, ne fît des innovations dans la Réligion établie.

Si ce soupçon est bien fondé, la plus favorable consequence qu'on puisse tirer de là est, que la Religion qui devroit réformer les hommes, & moderer l'impetuosité de leurs passions, est devenue la corruptrice de leurs mœurs, & la fomentatrice des crimes les plus énormes. Mais il n'y a rien ici d'extraordinaire par rapport aux Chrétiens ; ils sont divisés en une infinité de partis, & distingués par autant de noms ; cependant chaque Secte compte, si fort que sa Religion est la seule voye pour parvenir au salut, qu'elle n'épargne ni meurtres, ni sacrileges, ni trahisons, pour faire embrasser ses sentimens aux autres ; & ne parle que d'exterminer ceux qui ne croyent pas comme elle.

Le Roi de France & la Reine Regente ont apris avec beaucoup de joye, que la Reine Christine s'étoit heureusement tirée du danger qui la menaçoit, & cela ne te surprendra pas après que je t'aurai dit que les interêts de

ces deux Cours sont de l'heure qu'il est fort confondus.

Je ne puis à présent te dire rien de plus rémarquable, sinon qu'on a intercepté des Lettres, que le Duc de Baviere écrivoit au Duc de Wirtemberg, & à l'Electeur de Cologne. On aprend par ces Lettres que la reconciliation du Duc de Baviere avec l'Empereur n'est pas éloignée ; que le premier attend néanmoins ce que le tems produira, & qu'il se déterminera à proportion des évenemens.

Dieu veuille que tu sois toujours un homme droit, & que rien ne soit capable de te faire chanceler dans la fidelité que tu dois au Grand Seigneur, ni t'empêcher de lui rendre service.

LETTRE XVIII.

A Cara Hali, Medecin à Constantinople.

Il lui parle de la Manne de Calabre, & lui en envoye.

TU m'as fait plusieurs faveurs, & je n'ai jamais eu occasion de t'en témoigner la moindre reconnoissance. Reçois aujourd'hui le petit present que je te fais. Je ne puis pas en faire de grand, parce que je ne suis pas riche. Je ne t'envoye ni l'argent, ni l'or, ni les joyaux, que l'insatiable avarice des mortels a tiré violemment du sein de leur mere commune. Tu ne recevras pas non plus de moi des productions plus familieres de la terre, de la nature de celles qui

croiſſent ſur ſa ſurface. N'attens pas que je te faſſe préſent de fruits, de vin , ou d'huile , ni d'aucune choſe faite par art pour le plaiſir ou pour l'uſage. Ce que je t'envoye eſt fait de la roſée du Ciel ; c'eſt une certaine quinteſſence des Elemens , un eſprit aërien, condenſé premierement en vapeur , & puis en une ſubſtance plus ſolide , & enſuite congelé en gomme. C'eſt la célebre Manne de Calabre.

Le Juif Donaja me l'a envoyéa d'Italie comme une rareté. J'ai cru ne pouvoir faire ce préſent à perſonne qui le meritât mieux que toi , qui aimes les choſes naturelles , & qui es de plus de mes amis.

Le Philoſophe Averroës notre compatriote , a beaucoup écrit ſur cet excellent ſujet. Il appelle cette Manne l'aliment des intelligences de l'air. Il dit que les jeunes corbeaux qui crient dans leur nid ,ſont nouris de cette pâture celeſte , lorſque les vieux les ont abandonnés , & que les Cameleons ne ſe nourriſſent toute leur vie que de la Manne inviſible qui ſe répand le matin dans l'air de tous côtés. Il tient qu'une homme après avoir paſſé ſon grand jour climaterique , peut vivre ſans autre nourriture que celle qu'il reçoit de cette diſtilation celeſte ; qu'il peut par ce moyen prolonger ſa vie juſqu'à ſept ans , qui achevent l'âge deſtiné aux mortels. Pluſieurs ſçavans Arabes ſont du même avis , & ſont ſuivis par un grand nombre de Rabins Hebreux. Mais les Chrétiens qui ſont des gourmans, ſe mocquent de cela , & le regardent comme une choſe ridicule & impracticable. Ils ne

ſe

ſe ſouviennent pas en diſant cela, de ce qu'ils liſent dans leur Bible, qu'ils regardent comme la régle de leur foi, au ſujet des Iſraëlites, qui ne ſe nourrirent que de Manne dans le Deſert durant long-tems, quoiqu'ils fuſſent preſque huit cens mille ames, & la plûpart à la fleur de leur âge, gens propres à porter les armes, accoutumés aux fatigues de la guerre.

Il ſeroit fort à ſouhaiter que la Providence Divine voulût répandre cet effet de ſa liberalité ſur tous les pays de la terre. Mais Dieu eſt le maître de ſes faveurs, & il les répand quand il lui plaît. C'eſt lui qui dirige les nuées qui ſe meuvent dans l'air, & qui ne s'arrêtent qu'après qu'elles ſont parvenues dans des lieux infertiles & arides, ſur leſquelles elles répandent leurs eaux pour rafraîchir la terre & la rendre fertile. O Dieu! il n'y a qu'un ſeul Dieu, Seigneur de tout le monde. Ce ſont pour les vrais Croyans des ſignes de ſon Unité; mais les incrédules ont endurci leur cœur.

On dit que la terre ſur laquelle tomboit autrefois cette Manne, appartenoit à un certain Gentilhomme du pays, qui ambitieux d'une avantage ſi extraordinaire, ſe mit en tête de renfermer ce champ d'une haute muraille, pour empêcher par ce moyen qu'un ſi rare préſent ne fût commun à tout le monde. Mais les ouvriers n'eurent pas plûtôt commencé à jetter les fondemens de cette cloiſon, que la Manne ceſſa de tomber, & ne tomba plus effectivement tant qu'il perſiſta dans un deſſein que

l'envie lui avoit inſpiré. Le propriétaire du champ n'en fut pas plûtôt informé, qu'il fit diſcontinuer ce travail, & dit : *Le tout puiſſant donne, & le tout puiſſant ôte. Je ne ſongerai plus deſormais à reſtraindre la liberalité du Ciel.* Enſuite de quoi la Manne deſcendit comme auparavant, & a toujours continué depuis. C'eſt ſans contredit une démonſtration de la toute-puiſſance de Dieu.

Si tu veux me permettre de philoſopher, je te dirai ce que je crois qui peut être la raiſon, pourquoi cette Manne ſe trouve plûtôt dans le Royaume de Naples, que dans aucun autre pays du monde.

On ſçait bien que la terre eſt en ce Pays-là pleine de veines de ſouphre, qui ſe répandent à droit & à gauche, & échauffent le terroir à un degré extraordinaire. De là il s'enſuit, qu'en ce pays, la baſſe region de l'air doit neceſſairement s'échauffer & ſe ſecher davantage, rarefiée qu'elle eſt perpetuellement par les Atomes ignés, qui comme d'une Fournaiſe ſortent de toutes parts au travers des pores de la terre.

Cela étant, il n'eſt pas difficile de concevoir que les vapeurs que le Soleil éleve dans la haute region durant la chaleur d'un jour d'Eté, & qui y prennent un corps à la faveur du feu aërien, qui étant pur dans ces eſpaces plus ſerains, & par conſequent propre à s'incorporer avec tous les vehicules qui lui ſont propres ; il n'eſt pas difficile de concevoir, dis-je, que ces vapeurs redeſcendent naturellement durant la

froideur

froideur de la nuit ; mais que ne trouvant pas dans le basse region un corps de vapeur de la même espece, parce que cet air s'est purifié & débarassé de la matiere grossiere par le moyen du trop proche voisinage du terroir brûlant, elles ne peuvent aussi se répandre par l'air faute d'un milieu convenable, parce qu'étant composées de parties homogenes, suivant la situation naturelle des Elemens, & emportées par leur propre poids, elles se forment en petites boules à mesure qu'elles descendent : Ainsi tombant sur les feuilles des arbres, sur l'herbe, sur des pierres, & par tout ailleurs sur la terre, elles paroissent comme des grains d'une Gomme transparente.

Je conçois aussi de là que la Manne, qui n'est autre chose qu'un esprit aërien, devenu corps par le moyen de la lumiere & des vapeurs douces, est en abondance dans l'air de la plûpart des pays ; mais qu'elle y demeure invisible, parce que rarement est-elle assez condensée pour faire un corps de quelque grosseur : Et la raison est que l'air de ces pays n'est pas si rarefié que celui de la Calabre, qui n'a point de feu soûterrain pour consumer les vapeurs ; mais qui étant humide & grossier, la Manne qui descend, au lieu de se former en petites boules, & d'être emportée sur la terre par son propre poids, se dilate & s'incorpore avec les vapeurs flottantes : Tout comme si vous versiez des gouttes d'eau dans un vaisseau plein du même Element, ces gouttes n'iront point à fond ; mais trouvant un

corps

corps homogene, ou pour parler plus clairement, un corps de la nature du leur, elles s'y mêlent, & se disperſent par tout ; au lieu que s'il n'y a rien qui les retienne, elles tomberont incontinent à terre.

Mais je t'ennuye avec ma Philoſophie, & je ne ſonge pas que je parle à un homme conſommé dans toutes les Sciences. Donaja m'aprend pluſieurs choſes remarquables au ſujet de ce pays, trop ennuyeuſes pour une Lettre. Je te dirai ſeulement en peu de mots, que le Royaume de Naples paſſe pour le pays du monde le plus délicieux. Les arbres y fleuriſſent deux fois l'année, & la terre produit une quantité prodigieuſe de grain, de vin, d'huile, de fruits, & generalement de tout ce qui eſt neceſſaire à la vie. Cependant les Habitans diſent en Proverbe : *Le Royaume de Naples eſt un Paradis de délices, mas il eſt habité par des Diables :* Tant les mœurs y ſont corrompues.

Adieu cher Hali. Pardon ſi je me rens ennuyeux par mes Lettres. Eloigné comme je ſuis, il ne me reſte que ce moyen pour m'entretenir avec mes amis.

LETTRE XIX.

A Kerker Haſſan Baſſa.

De la révolution de la Chine.

LOrſque cette Lettre te ſera parvenue, ſois aſſuré que moi ton compatriote, & l'Eſ-

clave des Esclaves du Grand Seigneur, te souhaite multiplicité de bonheur. Plusieurs raisons m'engagent à avoir de la veneration pour toi, sans parler de l'affection naturelle qui est, ou qui doit être entre les gens d'un même pays. Les faveurs que tu m'as faites surpassent de beaucoup l'obligation qui naît du voisinage de notre naissance ? Quoique nous soyons nés si proches l'un de l'autre, qu'un homme vigoureux en mesureroit la distance par un jet de fléche.

Le présent de Caffè dont je t'ai remercié dans ma précedente, a produit en moi des effets merveilleux, & je suis parfaitement guéri de la mélancolie à laquelle j'étois ci-devant sujet. Il m'a tiré de plusieurs maladies, & je suis redevable à ta generosité de la santé & de la gayeté dont je jouis à présent.

Quand je bois de cette excellente liqueur, il me semble que je suis à Constantinople en conversation avec mes amis. Elle ressuscite en moi le Genie de l'Asie, & transforme si avantageusement les idées des choses que je vois, que les croix qui sont sur le faîte des Temples des Chrétiens me paroissent des demicroissans ; & mon imagination me presente des Turbans au lieu de Chapeaux, lorsque je vois le monde dans les rues de Paris.

Il faut sans doute que ce que nous mangeons ou buvons ait beaucoup de vertu, puisque tous ces sages Legislateurs ont jugé à propos de prescrire entr'autres choses, certains regimes de vivre. Notre Saint Prophéte a eu

sur

ſur cela une précaution merveilleuſe, de défendre comme il a fait, toutes les viandes & toutes les liqueurs impures, qui corrompent le temperament, portent les gens aux vices. Il nous a recommandé par ſon exemple l'uſage de cet admirable fruit, impoſant un nouveau nom à l'arbre qui le produit & l'appellant l'Arbre de purification. De là vient que tous les Muſulmans affectent d'avoir part au benefice ſanctifié, & que c'eſt la boiſſon general de l'Empire des Oſmans. Si l'on en connoiſſoit la vertu en Occident, elle égaleroit, ſi tant eſt qu'elle ne ſurpaſſât pas, la réputation & le merite du vin : car elle a cela de particulier qu'elle recrée & rafraîchit les eſprits, ſans embaraſſer le cerveau.

Je ne ſçai ſi tu as vû Peſteli Hali mon Frere depuis ton retour d'Arabie ; ou ſi tu as entendu parler des nouvelles qu'il a apporté d'Orient. Il a traverſé les Indes, la Tartarie, la Chine, Tunquin, la Perſe, & autres Pays, dont à peine connoît-on les noms dans quelques endroits de l'Empire Ottoman. Nous n'avons eu juſqu'ici qu'une idée bien imparfaite de ces pays éloignés ; mais principalement de de la Chine, qui étoit inconnue à la plûpart du monde.

J'ai oüi dire autrefois à des gens graves qui paſſoient pour des perſonnes entendues, que la Chine n'étoit qu'une Province tributaire des Tartares, qu'un méchant petit coin de l'Aſie, & ſi ſtérile, qu'à peine pouvoit-il produire de quoi faire ſubſiſter ſes Habitans ; ce

qui

qui eſt une marque que ce pays eſt bien peuplé. Il eſt certain que nos Peres n'ont point connu ce pays ; qu'on peut regarder après la perpetuelle Monarchie des Oſmans , comme le premier Empire de la terre.

Mon Frere dit que la Chine eſt compoſée de ſeize Provinces , toutes auſſi grandes qu'un Royaume ; Et que toutes ces Provinces enſemble font une étendue de pays auſſi grande que l'Europe , qui , comme tu ſçais, fait une des quatre parties du monde : Et qu'il y a dans ce vaſte Empire plus de cent millions d'Habitans.

L'Empereur qui regnoit du tems que Peſteli Hali étoit en ce pays-là s'appelloit Zunchin. C'étoit un jeune Prince qui n'avoit pas plus de trente ans , & qui étoit deſcendu ſucceſſivement de ſeize Empereurs.

Deux Officiers conſiderables de ſon armée ayant formé dans la milice un parti très-nombreux ; & ſe ſentant ſoutenus par quelques Grands de la Cour , ſe révolterent en 1640. Les deux Rebelles s'appelloient Lycungz , & Changien. Ils s'emparérent d'abord de cinq Provinces : Mais ne pouvant s'accorder pour le partage , Lycungz fit impoiſonner ſon collegue , & s'étant mis ſeul à la tête des Rebelles , il fut proclamé Empereur de la Chine. Enſuite il marcha avec toutes ſes forces droit à Pekin , Place où réſidoit l'Empereur & toute ſa Cour : Perſuadé que la conquête de cette Ville ſeroit ſuivie de toutes les Provinces qui reſtoient encore à l'Empire.

Les

Les Chinois paſſent pour des gens fort ingénieux : Ils excellent en toutes ſortes d'inventions méchaniques, & ſont les plus hardis Architectes du monde. Ils font des Ponts d'une montagne à l'autre pour abréger le chemin, & élévent des Tours preſqu'auſſi haut que les nuées. On dit que quelques-uns de leurs Villes ont près de trente lieuës de circuit, double muraille & double foſſé. Mon Frere dit, que Pekin a preſque cette étendue ; & que le Palais de l'Empereur n'a guéres moins d'une lieuë de circuit ; qu'il eſt entouré de trois murailles, & d'autant de foſſés, outre les Boulevards & autres fortifications. Il ajoute que cette puiſſante Place, & ce grand Palais ſont gardés par un corps de troupes qui monte à cent mille hommes.

Les Rebelles prirent par ſtratagême cette Place imprenable, qui pouvoit réſiſter à toutes les forces de l'Aſie. Lycungz entretenoit ſecrettement correſpondance avec pluſieurs Grands qui étoient dans la Place & dans le Palais. Par ce moyen il fit paſſer un grand nombre des plus braves de ſon armée déguiſés en Marchands. Ils ſe logérent dans divers quartiers de la Ville, paroiſſant tout à coup en armes le jour dont on étoit convenu, ſurprirent les Gardes qui defendoient les portes, paſſérent tout au fil de l'épée, & ouvrirent les portes aux Rebelles.

Qui pourroit exprimer la confuſion & le carnage, qui remplirent toute la Ville de deüil & de ſang ? Le barbare vainqueur ſacrifia à ſon injuſte ambition tout ce qu'il y avoit de fidéle &

de

de brave. Ceux qui se sauvérent du premier massacre furent desarmés ; & après que le Rebelle se fût ainsi rendu maître de la Ville , il assiega le Palais Imperial.

L'Empereur s'appercevant alors qu'il étoit trahi, & voyant qu'il étoit trop tard pour se défendre contre les Traîtres, profita de la courte résistance que firent quelques-uns de ses fidéles serviteurs, pour penser à son honneur, à celui de l'Imperatrice & de sa Fille. Il avoit plus de trois mille femmes, ausquelles il ne put songer dans ce déluge de maux. Il tourna tous ses soins à prévenir le dernier triomphe de ses ennemis, & à empêcher que le sang Royal ne fût répandu par les prophanes mains de ces scelerats. Il entra dans les Jardins du Palais, accompagné seulement de l'Imperatrice, de sa Fille, & de trois fidéles Eunuques. La jeune Princesse qui avoit été élevé dans toutes les sciences des Chinois, voyant l'extrême affliction de ses parens, la ruine inévitable de sa Maison, & la desolation generale, se mit à genoux & fit à son Pere le discours suivant.

MONSEIGNEUR,

Puisque c'est la volonté des Dieux immortels, d'éteindre ainsi l'éclat & la Majesté de notre illustre race, ne murmurons point contre leurs decrets. Mais ne permettez pas que je sois la spectatrice de la chûte de mes parens, ou que je survive à une Tragedie, qui doit faire trembler la terre même. Ayez compassion de ma jeunesse, & me faites fermer les yeux avant que la mort vienne fermer les vôtres,

votres, dont les miens ont emprunté toute leur lumiere. Ne croyez pas qu'encore que je ſois jeune je craigne de mourir. J'ai de l'impatience de voir les Dieux nos parens, & de leur repreſenter la deſtinée de la Chine d'une maniere qui excite leur colere, & les oblige à en tirer une prompte vengeance. Je ſuis ſûre qu'à ma plainte vos Ancêtres déifiés raſſembleront toutes lès foudres des Cieux pour en écraſer les parjures & les traitres. Ils feront du moins comme les Chimiſtes: Ils tireront les plus malignes influences des Aſtres; ils lanceront le poiſon celeſte ſur la tête des Rebelles qui environnent les ſacrés Murs, & mettront fin par ce moyen à leur exécrable trahiſon. Ne tardez donc point, Monſeigneur & Pere: Faites l'experience que je vous propoſe: Délivrez-moi de ces chaînes qui m'empêchent d'aller prendre poſſeſſion du Paradis; & permettez-moi d'être le Héraut des nouvelles dont les Dieux n'avoient-ci-devant jamais entendu parler, & qu'ils ne pourront aprendre ſans ſurpriſe.

L'Empereur touché du diſcours paſſionné de ſa Fille, tira ſon épée, & lui en perça le cœur. Frappé enſuite du remors d'une action ſi dénaturée, il ſe couvrit le viſage d'un voile de ſoye. Ainſi fit Agamemnon lorſque pour accomplir l'Oracle il ſacrifia ſa fille Iphigenie.

Après cela, l'Imperatrice accablée de tant de chagrins, ſe retira dans un boccage, & ſe pendit à un arbre avec un cordon de ſoye. L'Empereur voyant ce triſte ſpectacle, ſe reſolut à ne plus differer de mourir. Il ſuivit l'exemple de ſon

Epouſe, & ſe pendit auſſi avec un cordon. Mais avant que d'en venir là, ils s'ouvrit une veine avec les dents, & écrivit de ſon ſang les paroles ſuivantes.

Que puis-je à preſent ſouhaiter ſur la terre, après avoir été trahi de cette maniere par mes propres Sujets? Je n'accuſe point les peuples de ma diſgrace: Ils en ſont innocens. C'eſt aux Mandarins que j'impute ma chûte ſubite, & la ruine de ce puiſſant Empire. La Ligne Royale eſt éteinte en moi. Je ſuis le dernier de ſeize Empereurs. Moi qui étois Seigneur de tant de vaſtes pays, Dépoſitaire de la Chambre du Soleil, ſeul Monarque de l'Orient, Lieutenant des Dieux des Mines, Maitre des tréſors infinis, au nom de qui cent millions de mes Sujets humilioient la tête juſqu'à terre, je me vois à preſent ſur le point d'être foulé aux pieds par les plus vils de mes Eſclaves. Mais je veux prévenir ma diſgrace, & porter à mes illuſtres Ancêtres cette ame Royale, pure & inviolable. Leur reſſentiment joint à celui de tous les Dieux, éclatera contre les perfides Mandarins, qui en me trahiſſant, ont ruiné ce glorieux Etat.

On a imprimé en Chinois une relation de ce triſte évenement, & l'on croit que cela s'eſt fait par ordre des Domeſtiques de l'Empereur, qui le ſuivirent dans le Jardin, & qui furent témoins de ce qu'il dit & fit. Mon frere a fait traduire cette rélation en Arabe, par un Marchand de notre Nation, qui entendoit le Chinois, & qui demeuroit à Pekin.

Mon Frere dit enfin, que quand il partit de la Chine, il laissa le Tyran Lycungz en possession du Palais Imperial, où il trouva cent millions de Lingots d'or & d'argent, outre des perles & des pierres précieuses d'un prix inestimable. Toutes ces richesses avoient été amassées par l'œconomie & par la frugalité des Empereurs Chinois.

Tu peux juger par là de la grandeur & de la puissance de cette formidable Monarchie, dont nous avons de si petites idées. Tu n'auras pas sujet d'être surpris de la monstreuse origine & de la prodigieuse fortune de ce Rebelle, qui s'éleva en si peu de tems au faîte de la grandeur humaine, si tu consideres que tout est sujet aux vicissitudes & aux changemens.

Dieu qui met sur le Trône ceux qu'il lui plaît, & qui dispose de la durée des Empires, fasse tomber les Monarques qui se fient sur leurs forces & sur leurs richesses; & défende notre Souverain contre les trahisons, & contre les fléches qui volent de nuit.

LETTRE XX.

A Darnish Mehemet, Bassa.

De Masanello, & de la révolution de Naples.

QUelle obligation ai-je de m'interesser pour les Infidéles? Ou quelle part dois-je prendre à ce qui regarde les incirconcis? Cependant la nature lie tous les hommes par les liens d'une

d'une affection commune, & l'humanité nous enseigne de nous réjoüir de la déliverance des opprimés.

Le Royaume de Naples a long-tems gémi sous le joug de la tirannie Espagnole. Le travail des peuples ne suffisoit pas à payer les injustes taxes qui leur étoient imposées. Ils suoient sang & eau, & n'étoient que plus miserables, pendant que leurs cruels maîtres qui les mettoient nuds comme la main, profitoient de leur pauvreté pour renfermer leurs chaînes, & les mettre dans une servitude à n'en jamais revenir.

Les Napolitains sentoient leurs maux, & ne sçavoient comment y remedier. On les avoit écorchés ; ils étoient demeurés sans force & sans vigueur : Le peu d'esperance qu'ils avoient les rendoit indolens, & leur ôtoit même la force de songer à se tirer d'affaires. Mais le Ciel qui protege les opprimés, a suscité un jeune homme de la lie du peuple pour maintenir la liberté publique. Ce fut un pêcheur qui n'avoit pas encore vû vingt-quatre Hivers, qui entreprit de rétablir les anciens priviléges des Napolitains. Qui peut pénetrer les secrets de la Providence éternelle, qui se sert de si foibles instrumens pour réprimer les plus puissans Monarques ?

Ce hardi jeune homme animé du zéle du bien public, courut un jour dans les rues criant de toute sa force ; *Vive le Roi d'Espagne, & périssent les Officiers corrompus.* Il n'avoit pour toutes armes qu'un roseau à la main ; mais il

fut bientôt ſuivi d'une troupe d'enfans & de jeunes hommes armés de verges & de bâtons. Tout cela courut par les rues de cette grande Ville, criant après le jeune homme : *Vive le Roi d'Eſpagne, & périſſent les Officiers corrompus.* On rit d'abord de ce bruit d'enfans ; mais en moins de deux heures ce pêcheur qui s'appelloit Maſanello, eût enrôlé plus de deux mille enfans.

Sa troupe groſſit le lendemain. Les débauchés, les faineans, les mécontens, ceux qui étoient chargés de dettes, & autres gens aimans les nouveautés, ſe joignirent à lui. Quelques-uns même des principaux Bourgeois fermérent leurs boutiques, coururent aux armes, & ſe mêlerent avec les mutins : De ſorte qu'avant midi il y eut plus de dix mille hommes & enfans courant les rues, & brûlant les Bureaux, & tous les Regiſtres qu'ils trouvérent.

Maſanello ſe voyant à la tête de tant de monde, crut qu'il étoit tems de déclarer la raiſon de cette émotion populaire. Il ſe mit pour cette effet ſur une hauteur d'un des Marchés de la Ville, d'où il harangua ſes Partiſans de la maniere ſuivante.

Rejouiſſez-vous, peuple fidéle, & pouſſez des acclamations vers le Ciel, qui vous a mis aujourd'hui au cœur & à la main de vous délivrer vous-mêmes. Pour moi, je ſuis dans une émotion inexprimable ; mon eſprit brûle au-dedans de moi de voir l'oppreſſion publique, & j'ai compté ma vie pour rien lorſque j'ai commencé cette glorieuſe entrepriſe. Un des Princes

Princes m'a menacé des galeres si je continuois. J'ai ici mille témoins qui déposeront, que bien loin d'avoir eu peur de lui, je lui ai porté un coup à l'estomac, & qu'il s'est retiré bien joyeux de remporter sa tête. Peuple fidéle, ne vous fiez point aux Princes & aux Nobles. Ce sont ceux-la qui vous oppriment, & qui veulent vous rendre esclaves. Fiez-vous à vos armes, & à la justice de votre cause. Dieu vous a assemblés; que rien ne vous sépare, jusques à ce que vous ayez délivré votre Patrie que vous vous soyez délivrés vous-mêmes, vos femmes, & vos enfans d'une servitude perpetuelle. Choisissez-vous un Chef qui soit homme de courage & de resolution, & disposé à sacrifier sa vie pour le bien commun. Quant à moi j'ai vécu jusqu'ici comme un pecheur, & je veux mourir de même.

Ce discours émut extrêmement le peuple. Il fut élû pour Chef tout d'une voix, & tout le monde se mit à crier à haute voix: Vive Masanello Protecteur de la liberté des Napolitains.

La premiere chose qu'il fit après avoir été confirmé dans son autorité, ce fut d'ouvrir les prisons, & d'enrôler les prisonniers sous la banniere du Peuple. Ensuite il divisa cette Armée confuse en Regimens & en Compagnies, & fit publier par tout à Naples, que tout le monde prît les armes sur peine de voir brûler sa maison. Cela fait, il eut en peu de tems une armée de plus de cinquante mille hommes armés.

Ainsi accompagné, il marcha droit au Palais du Vice-Roi, en habit magnifique, & l'épée

l'épée nuë à la main. Il étoit ſuivi par un Cardinal qui s'étoit rendu Mediateur entre le Vice-Roi & le Peuple. Sa preſence retint les Rebelles dans les bornes de la moderation ; car ils le reſpectoient comme le pere de la Ville. Cependant ils brûlérent rez pied rez terre plus de ſoixante Palais , avec tous leurs ameublemens ; & tous ceux qui voulurent ſauver quelque choſe des flâmes , furent tués ſur le champ, tant étoit rigoureux ce juſte & ce nouveau Legiſlateur , ce Moyſe des Napolitains. Ce fut en vain que le Vice-Roi ſe mit en devoir de s'oppoſer à un ſi terrible ſoulevement. Il traita le jeune pêcheur avec les mêmes égards qu'il auroit traité un Prince : Et ayant conclu une Tréve , il lui donna le titre de premier Tribun du Peuple fidéle. Cela augmenta la véneration que les Bourgeois avoient déja pour Maſanello : De ſorte qu'en un jour ou deux il ſe vit à la tête de cent cinquante mille hommes armés. Il donna tous les ordres néceſſaires au public , fit de nouveaux Edits , & toutes les Commiſſions furent expediées en ſon nom. Il fit abolir pour toujours les Gabelles , rétablit le Peuple dans ſes anciennes libertés ; & fut enfin aſſaſſiné par des gens de ſon parti.

Permets-moi de te dire , ſans prétendre m'ériger en Avocat de la ſedition , qu'il y eut dans l'action de ce jeune homme quelque choſe de brave & d'héroïque. On n'a jamais entendu parler d'une ſi ſurprenante révolution , & arrivée en ſi peu de tems. Un eſclave qui n'avoit pas encore de barbe devient en ſix jours de

de tems aussi absolu que le plus grand Monarque du monde, se fait obéïr d'un nombre infini de gens, sans que personne fît la moindre difficulté, ni dît la moindre parole, fût-il question de vie ou de mort; & fait tout cela dans aucun motif d'ambition ou d'intérêt, mais dans la seule vûe de maintenir la liberté publique. Tout cela est une preuve convainquante de sa vertu, & fait voir que Dieu approuvoit son dessein. Mais tournons la médaille, & disons qu'ayant perdu quatre jours après toute cette puissance, ayant été assassiné de sang froid par les gens de son parti, par ceux mêmes dont il avoit défendu la cause avec tant de bonheur; cela prouve l'instabilité des affaires humaines, & montre qu'il n'y a rien de solide & de durable ici-bas.

Je prie Dieu d'inspirer les Ministres de la sublime Porte, & de leur faire la grace d'agir avec tant de prudence, que le repos des Musulmans ne soit jamais interrompu.

LETTRE XXI.

A son Cousin Soliman, à Constantinople.

Il censure encore sa maniere de vivre, & veut le porter par l'exemple de son Grand-Pere, à observer les régles de la pureté.

Lorsque je fermai ma derniere Lettre, l'heure de la poste étoit presque expirée; & celui qui y porte mes Lettres me fit précipiter ma dépêche, & interrompit ce que j'avois encore à te dire.

J'ai

Jai ſoin de ton ſalut, ſoit que je te regarde comme Muſulman, ou comme proche parent. Ne forſais point à ces titres, & ne dégenere ni à l'égard de l'un, ni à l'égard de l'autre. La verité tient bien peu de place, mais l'erreur occupe une infinité de lieux. Tu tires une injuſte conſequence de la moderation & de la charité des vrais Croyans, quand tu dis que parcequ'ils croyent que les honnêtes gens ſeront ſauvés, quelles que puiſſent être leurs opinions & leurs cérémonies; & que par conſequent il n'y a rien à craindre pour toi de te diſpenſer des lavemens perpetuels & embarraſſans des Muſulmans, pour me ſervir de tes termes, tant que tu vivras moralement bien.

Aimes-tu tant la pareſſe & l'impureté, que de vouloir te duper toi-même par un pitoyable Sophiſme, & te détourner de la voie du ſalut, plûtôt que de prendre la peine de te laver de la maniere, & dans les tems que le Prophéte de Dieu l'a preſcrit, & que l'ont pratiqué nos peres, & tous les fidéles par tout le monde? Si ceux qui ou par ignorance, ou retenus par quelqu'autre cauſe invincible, n'embraſſent point notre ſainte Loi, ne ſont point circoncis, & ne vont point aux aſſemblées des fidéles, ne laiſſent pas pour cela d'être ſauvés, pourvû qu'ils obéiſſent à la Loi naturelle imprimée ſur leur cœur: S'enſuit-il de-là, qu'un homme élevé dans la pure Foi, qui a été circoncis, & qui la main droite élevée du Ciel, a prononcé les ſept paroles miſterieuſes qui ne peuvent être révoquées; s'enſuit-il, dis-je, de-là qu'un tel homme

homme doive être regardé de Dieu & de ſon Prophéte, ni plus ni moins qu'un Héretique, ou un Infidéle, à moins qu'il ne vive préciſément ſelon les graces qui lui ont été faites? Non, ce n'eſt point cela, & tu peux t'aſſurer que ſi tu es du nombre des Apoſtats, tes vertus ſont des vices, & toutes tes bonnes œuvres ſont en abomination.

Souviens-toi de la picté & du zéle magnanime d'Aſſan Hali ton grand-Pere, qui ayant été fait priſonnier par les Coſaques, & traité avec une extrême rigueur, un certain Juif de la Ville qui le connoiſſoit lui apportoit tous les jours, avec la permiſſion de celui qui le gardoit, autant d'eau qu'il lui en falloit pour ſe laver, & pour étancher ſa ſoif. Mais un jour le Juif venant avec ſa charge ordinaire, n'eut pas plûtôt mis le pied ſur la porte de la priſon, que le Geolier, ou par malice ou par folie, répandit la plus grande partie de l'eau, & défendit en même tems au Juif d'en apporter de tout ce jour-là.

Le Juif entra avec l'eau qu'il avoit de reſte, & la donna au priſonnier qui ſe prépara d'abord à ſe laver, comme ont accoutumé de faire les Muſulmans. Le Juif voyant cela, lui dit qu'il n'y avoit pas aſſez d'eau pour ſe deſalterer; lui aprit là-deſſus ce que le Geolier avoit fait. Je vois bien, répondit la vieillard, qu'il y a peu d'eau; mais qui boit ou mange avant que de s'être lavé, ſouille ſon ame, & ne merite pas d'être mis au rang des vrais croyans. Il vaut donc mieux mourir de ſoif, que de violer la

Loi qui a été apportée du Ciel, & transgreſſer les traditions de mes Peres. Cela dit, il ſe lava, & ſe réſigna à la volonté de la Providence.

Ne te trompe point, Couſin, par de vaines opinions, & ne te laiſſe point ſeduire par les Hipocrites. Fais comme l'aſpic, bouche les oreilles aux artificieux conſeils des Heretiques. Les Naturaliſtes diſent que ce petit ſerpent ſentant, par je ne ſçai quel inſtinct de la Nature, que le Magicien va prononcer des paroles qui l'enchanteroient s'il les entendoit, met une oreille en terre, & bouche l'autre de ſa queue, afin de rendre le charme inutile.

N'aye point de commerce avec ceux qui tâchent à te détourner de la Foi, & de l'obéïſſance que tu dois à l'Apôtre de Dieu. Sans eau, il n'y a rien de pur ſur la Terre. Cet Element a une vertu en ſoi que tu ne ſçais point. L'eau eſt le troiſiéme des principes vivans; c'eſt le Tabernacle des vents; le Serrail des eſprits de la generation; le Théatre des merveilles. C'eſt enfin ce qui purifie tout ce qui a vie ſur la Terre.

Tu ſçais que pour pourvoir aux beſoins du Prophéte & de ſon armée, l'intelligence & la parole fut donnée à une Fontaine d'Arabie, qui lui ayant promis de le ſuivre juſques au lieu de ſon repos, fit un Canal au travers du deſert, & ſuivit pas à pas les Troupes du fidéle juſqu'à Medina Talnabi. Que celui donc qui ſe ſoumet à la volonté de Dieu, ne manque jamais d'eau, ſans laquelle la vie même ſeroit

seroit à charge, & plûtôt un mal qu'un bien.

Cependant tu parles avc mépris de l'eau, & tu dis qu'il est tout-à-fait indifferent de s'en servir, ou de ne s'en servir pas, si ce n'est pour boire : Ne faisant ainsi aucune difference des avantages que nous tirons de cet Element, & de l'usage que les bêtes en font. En combien d'endroits de l'Alcoran le saint Prophéte ne parle-t-il point de la bonté de Dieu, qu'il fait consister en ce qu'il nous donne de l'eau fraîche & non salée ! Combien celebre-t-il la sagesse & la misericorde de la Providence, de ce qu'elle forme des nuées pour humecter les lieux arides & infertiles ? Tu ne peux pas ignorer qu'un des éloges du Paradis, est qu'il y a des Jardins où coulent une infinité de ruisseaux. Mépriseras-tu après cela un don si saint & si précieux, sans lequel la Terre & le Ciel, les hommes & les Anges, ne jouiront pas d'un bonheur parfait.

Aprens des Indiens Idolâtres, ces Barbares qui n'ont jamais entendu parler du Livre de gloire ; aprens, dis-je, à faire cas de cet Element sanctifié. Ils font des centaines de lieues pour aller se baigner dans les eaux du Gange. Les Brachmanes remplissent certains vaisseaux de ces torrens incorruptibles & purs, & transportent cette inestimable liqueur jusques aux dernieres extrémités de ce vaste Empire. Ils font quelquefois de compagnie, deux mille lieuës de chemin à pied, chacun portant sa charge de cette précieuse liqueur, pour sup-

pléer aux besoins de ceux qui de meurent si loin de ce fleuve. Des Princes & des Grands achetent souvent une bouteille de cette eau deux cens sequins, ou huit cens roupies. Cependant nonobstant tout cela ces Princes mêmes ne mourroient pas contens d'eux, s'ils n'étoient allés au moins une fois en la vie à ce célébre fleuve, & ne s'y étoient baignés pour effacer leurs pechés.

Que l'exemple de ces infidéles, cher Cousin, te fasse rougir de ton impieté, & t'oblige à pratiquer indispensablement les purifications. C'est le moyen d'avoir un esprit saint, & un corps vigoureux. Et cela étant, l'Ange de ta nativité ne fuira point ta personne. Adieu.

LETTRE XXII.

Au Kaimakam.

De la cruauté d'un Général Turc, à l'égard d'un Ecclesiastique Chrétien. De la vénération que les Anciens Mahometans avoient pour les os de Scanderberg. De la générosité de Porsenna.

LA défaite des Venitiens & des Morlaques en Bosnie est venue jusqu'ici. Cette nouvelle ne m'est point desagréable : Mais je souhaiterois que notre Général eût usé de sa victoire avec plus de moderation. Les Chrétiens l'appellant barbare, sauvage, diable incarné, & le chargent de maledictions ; parce qu'ayant fait Prisonnier un Capitaine de Morlaques, il l'a fait écorcher tout vif, & ensuite empaler.

Ce Capitaine étoit homme d'Eglise : il s'appelloit Etienne Sorich ; & pour honorer son zéle & sa fidélité, on lui avoit donné le nom de bon Ecclesiastique. On loue la grandeur d'ame & le courage qu'il a fait paroître dans le combat, & l'on ne parle pas moins avantageusement de la constance avec laquelle il a souffert les tourmens d'une mort si cruelle & si honteuse. Je tremble quand je songe aux blasphêmes & aux imprécations que ces Infidéles vomissent contre notre sainte Prophéte, & contre tous les Musulmans. Tant cette cruelle execution a scandalisé les Nazariens, qui en sont irrités jusqu'à la fureur. Ils sont implacables dans leur ressentiment, & voudroient être damnés, pourvû que les vrais Fidéles le fussent aussi.

Que dira notre divin Legislateur ? ou quelle excuse aura notre Général à alleguer, lorsque l'Envoyé de Dieu l'accusera d'avoir rendu la pure Foi odieuse à une infinité de gens qui n'en reviendront jamais ? On ne regarde pas cette action comme l'action d'un particulier ; mais comme celle d'un homme qui represente la Personne de notre auguste Souverain, le grand Protecteur de la Loi, qui a été apportée du Ciel. On suppose qu'il a eu sur cela des instructions particulieres de son Maître ; & l'on dit consequemment que le Sultan a autorisé cette cruauté inouie ; & que notre Religion approuve la tirannie, & permet la plus horrible maniere de répandre le sang innocent.

Je ne veux point faire l'Apologie des Infi-

déles ; mais permets-moi de faire celle de la Nature, qui eſt la mere commune de nous tous. Permets-moi de prendre part à l'honneur de notre ſainte Profeſſion, qu'on flétrit par un meurtre ſi inhumain. Qu'avoit fait ce malheureux Capitaine, qui meritât une peine ſi rigoureuſe ? L'a-t-on fait mourir de cette maniere, parce qu'il avoit combattu vaillamment, & fait des merveilles pour la défenſe de ſa Patrie ? Il n'avoit fait en cela que ce que tout honnête homme doit faire. Si notre Général avoit été veritablement brave, il eût traité ſon priſonnier avec les égards dûs à ſon merite.

Perſonne n'a jamais été plus ennemi des Muſulmans, que le célébre Scanderbeg Roi d'Albanie ; perſonne n'a jamais combattu les armées Ottomanes avec plus de valeur & d'avantage. On dit de lui, qu'il ne refuſa jamais le combat ; qu'il ne fuit jamais l'Ennemi ; ne plia jamais pour le péril, & ne fut jamais bleſſé qu'une fois en toute ſa vie. Cependant il eût à ſoutenir des guerres continuelles contre deux de nos Empereurs ſucceſſivement ; défit ſept Viſirs, prit toutes leurs munitions & tout leur bagage, tua de ſa propre main en differens combats, plus de deux mille Mahometans.

Nos Peres ne ſe vengérent pas lâchement pour tout cela. Ils eurent au contraire de la vénération pour ce brave Ennemi, & reſpectérent juſques aux cendres d'une perſonne ſi extraordinaire. Ayant après ſa mort conquis

l'Albanie, ils cherchérent ſon Tombeau, & y firent leurs dévotions, comme ils auroient fait à celui d'un Prophéte. Ils ouvrirent le Dortoir du Guerrier défunt; emportérent ſes os avec une religieuſe ſolemnité, partagérent entr'eux ſes venerables Reliques, & les enveloppant en étoffe de ſoye, les portoient continuellement ſur l'eſtomac, & les regardoient comme un préſervatif contre les diſgraces.

Un exemple de ſi grande vertu devroit faire rougir de honte notre Général. Mais peut-être étoit-il fâché que ſon priſonnier fût un homme d'Egliſe: Un zéle indiſcret l'a peut-être porté à faire une action de cette énormité. Toi qui es la juſtice même, n'approuveras pas, je m'aſſure, ſa paſſion ſanguinaire, ſi tu conſideres que les Eccleſiaſtiques de Jeſus, ſont des hommes comme les autres; que s'ils ſont dans l'erreur, c'eſt leur éducation qui en eſt la cauſe. Cela n'empêche pas que pluſieurs d'eux ne ſoient humbles, chaſtes, ſobres & vertueux. S'il y en a d'autres dont les mœurs corrompues démentent ce caractere, que le crime & la peine ſoit ſur leur tête. Il n'eſt pas raiſonnable que l'innocent ſouffre pour les fautes du coupable. Le Capitaine des Morlaques étoit en réputation d'être dévot & juſte, & un brave homme pour la défenſe de ſa Patrie. S'il avoit été pris comme Eſpion, ou comme Aſſaſſin, il auroit dû mourir ſelon la Loi des armes; encore auroit-il été digne de la grandeur Ottomane de lui faire grace, com-

me fit Porſenna Roi des Hetruriens à Mutius Scevola. Ce vaillant Romain vint au Camp de ce Prince, à deſſein de l'aſſaſſiner, & ſe jetta ſur un de ſes Capitaines, penſant que ce fût lui-même. Le Romain voyant qu'il s'étoit équivoqué, en fut ſi fâché, que pour ſe venger de ſon erreur, il mit la main qui avoit frappé dans la feu, & l'y tint juſques à ce que la chair fût conſumée juſqu'aux os. Le Roi ſurpris d'une telle intrépidité le renvoya ſain & ſauf, leva le Siége de Rome, & devint intime ami des Romains. Tel eſt l'honneur que fit Porſenna au grand courage de ſon ennemi, qui avoit voulu l'aſſaſſiner. Mais le Capitaine des Morlaques n'étoit priſonnier pour rien de tout cela. Il fut pris dans le fort de la mêlée; combattant en galant homme à la tête de ſon Armée.

Veux-tu ſçavoir pourquoi notre Général a porté la cruauté juſques-là? ce fut uniquement à cauſe d'une raillerie. Le bruit courut que quand cet Eccleſiaſtique nâquit il étoit par tout ſans peau, & que les Medecins furent contraints de lui en faire une par art. Notre cruel Général, pour ſe divertir du malheur de cet homme, le fit écorcher tout vivant, & fit en même tems cette inhumaine plaiſanterie, *qu'il n'étoit pas juſte qu'un homme qui étoit venu au monde ſans peau, en ſortit avec une peau.* Cela eſt atteſté par deux Gentilshommes qui l'entendirent, & qui furent faits priſonniers avec leur Capitaine, qui le virent executer, & qui ſe ſauvérent enſuite.

Les

Les Nazariens proteſtant de venger cette cruauté inoüye ſur tous les Muſulmans qui tomberont entre leurs mains, ſi ce Boucher, pour me ſervir de leurs expreſſions, demeure impuni. J'oſe te dire que des actions de cette barbarie attirent le juſte reſſentiment du Ciel ſur ceux qui les commettent, & excitent les bêtes mêmes de la terre à faire la guerre à des monſtres de cette nature; pour en dépeupler le monde.

Tu ſçais l'uſage que tu dois faire de cet avis. Je ne prétens pas donner des inſtructions au ſecond Miniſtre de l'Empire Ottoman.

LETTRE XXIII.

Au Moufti. 1648

Remarques ſur le malheur des Eſpagnols; ſur la révolte des Siciliens, & principalement ſur la révolution de Naples. Il le prie de ne laiſſer pas manquer Nathan Ben Saddi de Livres de pieté.

S'Il y a quelque choſe de vrai dans ce que les Aſtrologues nous diſent, que les Aſtres portent leurs influences ſur les Etats de la Terre, on diroit que l'Eſpagne eſt ſous un malin aſpect.

Il y a long-tems que la fortune de ce Royaume a commencé de rétrograder. On n'entend parler que de ſes pertes par mer & par Terre. La révolution du Portugal, la révolte de Catalogne & du Rouſſillon, la perte d'Ormus en Perſe,

Perse, & la rebellion de Goa, & autres riches Villes de commerce dans les Indes, sont des nouvelles venues à la suite les unes des autres.

Les Espagnols ont perdu depuis en Flandres plusieurs Villes & Châteaux. Les François ont excité un soulevement à Palerme. Les prisons ont été ouvertes, & les prisonniers relâchés. Les choses en sont venues si loin, que le Vice-Roi craignant qu'on ne voulût se venger des Vêpres Siciliennes, a été contraint pour adoucir la populace, de revoquer les Edits pecuniaires ; & nonseulement de les annuller pour jamais, mais même d'accorder amnistie generale, tant à la populace, qu'aux prisonniers relâchés.

Cet esprit de sedition passa de Palerme à Naples, & comme un torrent, s'y répandit bientôt par tout. Deux mille hommes prirent les armes sous la conduite d'un jeune pêcheur, pour défendre les priviléges des Napolitains. J'ai déja envoyé à la sublime Porte la Relation de cette formidable sedition ; & je l'ai fait d'une maniere à me faire soupçonner de trop de tendresse pour les Infidéles, & de trop de faveur pour les violences d'une faction. Mais j'espere que tu me disculperas, si tu consideres que les Gouvernemens des Infidéles, ne sont pas à comparer à l'Empire sacré des Osmans, qui est de droit Divin : parce qu'il a été arrêté par l'Ange, que celui qui possederoit le glorieux Dortoir de l'Envoyé de Dieu, seroit appellé le Souverain de tous les Rois de la terre. Ce

seroit

feroit donc un crime capital & du premier ordre, d'exciter des feditions dans les Etats de notre augufte Empereur, à qui la domination en a été confirmée pour toujours par la Patente Celefte. Mais les Princes Nazariens font dans un cas bien different ; ils font les ennemis déclarés de l'Ambaffadeur de Dieu, & par confequent ils n'ont de droit à la Souveraineté, que celui qu'ils acquierent à la pointe de leurs épées. Ainfi quand ils butinent les autres, & qu'ils s'enrichiffent par vols & brigandages, il n'eft pas furprenant que le Vengeur des crimes, fufcite des efprits intrépides pour délivrer leur Patrie de l'efclavage & de fes fuites.

Les curieux ont remarqué dans cette révolution de Naples, plufieurs circonftances notables : Comme par exemple, que cet évenement fut prédit par un Aftrologue long-tems avant qu'il arrivât, nommant même l'année où il devoit arriver. Les feux extraordinaires du Mont Véfuve, furent auffi regardés il y a quelques années, comme des préfages des troubles dont l'Etat étoit menacé ; car il plût des cendres fur la Ville de Naples. J'ai parlé de cette Montagne dans quelqu'une de mes précédentes.

On dit auffi qu'environ de même heure que Mafanello, chef des feditieux, fut affaffiné, on vit un homme en l'air fur l'Eglife Cathedrale de Naples, ayant une épée à la main, & la mettant au forreau. On entendit en même tems une voix qui difoit : Son travail eft achevé, donne-lui repos. Il

Il eſt certain que tandis qu'il étoit à la tête de cent mille hommes, certains Princes engagérent par argent ſept aſſaſſins qui devoient tirer ſur lui. Cependant aucune balle ne porta, quoi qu'il n'eût pour toute cuiraſſe que des filets de pêcheur ſur le corps. Il parut viſiblement que les balles donnérent en pluſieurs endroits, puiſque ſes habits en étoient marqués, & qu'il fut ébranlé par la violence des coups.

Il y a des évenemens extraordinaires; & l'on diroit que ce jeune pêcheur fut un inſtrument dont la providence voulut ſe ſervir, & que le Ciel protegea, & lui & ſa cauſe. Il ſemble à la verité qu'il en fut enfin abandonné; en ce qu'étant venu à bout d'un ſi important deſſein, il fut aſſaſſiné par des gens de ſon parti. Mais il faut auſſi remarquer que cela ne ſe fit qu'après qu'il eût achevé ſon ouvrage, & lorſqu'il eût outre-paſſé ſa commiſſion. Le manque de ſommeil, le grand nombre d'affaires, & l'excès du Vin avoient affoibli ſa raiſon, & l'avoient mis hors du ſens. Dans cet état, il fit des choſes ſi inſupportables, que ſes admirateurs mêmes ſe laſſérent de lui. Après ſa mort on lui coupa la tête, & on la porta par les rues au bout d'une pique. Son corps fut trainé dans la boue; & dès le lendemain la populace, pour faire voir ſa legereté, tira ſon corps de la boue, où il avoit paſſé la nuit. Il fut lavé & embaumé, & tranſporté avec la tête avec grande pompe & cérémonie à l'Egliſe Cathédrale de Naples,

au

au bruit des Tambours & des Trompettes, accompagné de plus de deux mille Ecclesiastiques, qui avoient tous des Torches à la main. On lui mit la couronne sur le tête, & le sceptre à la main.

Ainsi honorérent les Napolitains ce jeune homme sans barbe, qui avoit donné lieu en dix jours de tems à une révolution dont à peine y a-t-il d'exemple. Il fut effectivement Monarque absolu durant ce tems-là; & l'on peut dire de lui ce qu'on a dit autrefois d'un Empereur, qu'il n'y eût durant tout le cours de son régne, ni Printems, ni Automne, ni Hiver; car sa domination commença & finit dans la septiéme Lune.

Je vois par les Lettres que je reçois de Vienne de Nathan Ben Saddi, qu'il a des scrupules sur la Religion, & qu'il veut bâtir sur des fondemens solides. Je lui ai donné les meilleurs conseils qu'il m'a été possible, & cela de bonne foi & sans hipocrisie, qui comme tu sçais, est plus desagréable à Dieu, qu'aucun autre peché. J'ai fait un extrait des Archives des Musulmans, & le lui ai envoyé avec la généalogie depuis Ismaël, fils du Patriarche Ibrahim, tirée de notre saint Prophéte. J'ai fait cela pour le guérir d'une vieille erreur où sont les Juifs, qui se ventent d'être seuls les enfans d'Isaac, & par consequent les seuls vrais Croyans. Je n'ai point voulu le convertir par des raisonnemens artificieux; mais je l'ai renvoyé pour plus grande satisfaction, aux écrits des Anciens. Je lui ai promis des Livres de notre

notre Loi, commentés par nos ſaints Docteurs. Il m'eſt impoſſible de tenir parole dans le lieu où je ſuis, à moins que toi qui es le guide de ceux qui cherchent la verité, ne ſeconde mon zéle. Je m'adreſſe donc à toi, Souverain Prélat des Fidéles, en faveur d'un deſcendant du frere puiné d'Iſmaël, mais non en droite ligne. Ne lui refuſe pas tes divines inſtructions, & lui fournis des Livres pleins de lumiere & de raiſon. S'il en fait une bonne application, il n'en faut pas davantage pour le mettre au rang des Muſulmans, car il eſt déja dégouté de la Synagogue.

Mais ſi je me ſuis trop avancé, en tâchant d'arracher une ame d'entre les griffes du Diable; reprens-m'en ſelon ta ſageſſe, car je ne ſuis qu'un enfant devant toi.

LETTRE XXIV.

A Muſtapha, Barbier du Grand Seigneur.

Il lui mande que les Chrétiens ſe ſont vengés de la mort cruelle de l'Eccléſiaſtique Morlaque, ſur le fils d'Ali Sangiac-Bey de Lippa. Extravagante vengeance d'un Capitaine Italien.

PEndant que les Nazariens ont le cœur plein de joye, pour les heureuſes nouvelles qu'ils viennent de recevoir, je l'ai plein de triſteſſe du mauvais ſuccès de nos armes. Il me ſemble que je n'entens parler que de malheurs & de triſtes préſages. Il me ſemble que je vois des nuages épais qui s'aſſemblent ſur la Ville Impériale. Mon

ſommeil eſt troublé par d'horribles viſions; je ſaute de mon lit, & je porte en marchant la main ſur mon épée, comme ſi j'étois engagé dans quelque péril preſſant. Je ne ſonge qu'à des troubles & à des déſordres, à des henniſſemens de Chevaux & au bruit des armes, que je m'imagine entendre dans les ruës de Conſtantinople. Dieu veuille détourner ces funeſtes préſages.

Le bruit court ici, que Ali Sangiac-Bey de Lippa eſt priſonnier, & que ſon fils a été fait mourir devant ſes yeux, d'une mort cruelle & douloureuſe, & telle que les tirans les plus barbares ſont capables d'inventer ; car on lui a pouſſé des épines pointues entre la chair & les ongles, ce qui cauſe une douleur inſupportable. On l'a mis ſur un lit garni de pointes de fer, & on a verſé goute à goute du plomb fondu ſur toutes les parties de ſon corps. On a fait enſuite un petit feu, & on l'a roti peu à peu juſques à ce qu'il ait été mort. S'il lui arrivoit de gémir, ou de faire la moindre plainte au milieu de ces cruels tourmens, on le prioit de ſe ſouvenir du bon Eccléſiaſtique Sorich, qu'on regarde comme un exemple de conſtance & de courage, parce qu'il ne verſa pas une larme, & ne fit pas même un ſoupir quand on l'écorcha vif.

Tu vois que la vengeance a quelque choſe de doux, même pour ceux qui n'ayant reçu aucun outrage en leur perſonne, ne laiſſe pas d'être touchés au vif de la violence qui a été faite à autrui. Cela paroît par l'eſprit des Italiens, qui ne reviennent jamais de la haine qu'ils ont une fois conçue pour leurs ennemis. Leur reſſentiment

va

va ſi loin, que des familles entieres ſe trouvent ſouvent engagées d'épouſer l'animoſité de deux particuliers, qui ont commencé la querelle. Cette paſſion eſt bien plus forte en ceux qui ont été publiquement & perſonnellement outragés. La vengeance d'un certain Capitaine a quelque choſe d'extravagant. Averti que ſon Général avoit débauché ſa femme; il fit enſorte de l'avoir ſeul, & ſous l'ombre d'une promenade à la campagne. L'ayant ainſi dépayſé, & ſe voyant ſeul avec lui, il lui porta le piſtolet à l'eſtomac, & le menaça de le tuer, s'il remuoit pieds ou mains. Alors il lui reprocha ce qu'il avoit fait, d'une maniere qui lui fit connoître que ſa vie étoit en grand danger. Le Général répondit avec beaucoup d'humilité, avoua ſon crime, & ſupplia le Capitaine d'épargner ſa vie, lui promettant de l'avancer aux premieres Charges de l'armée. Mais le furieux Italien ne fut pas d'avis de vendre ſon honneur à ſi bon marché. Il le força à renier Dieu, & à proferer pluſieurs blaſphêmes, lui faiſant eſperer la vie. Et après avoir fait tout cela : *Ma vengeance eſt complette*, dit alors le Capitaine, *puiſque j'envoyerai au Diable & le corps & l'ame.* Cela dit, il lui lâcha le coup & le tua.

Mais j'abandonne ces Infidéles à leurs paſſions diaboliques, pour te témoigner la part que je prens à la captivité de ton Frere; s'il eſt vrai, comme on le dit ici, qu'il ait été pris en s'en retournant de la Canée à Conſtantinople. Il en coûtera pour ſa rançon un millier d'écus au Baſſa d'Alger.

Adieu

Adieu glorieux Bassa. Si tu veux t'élever encore plus haut, aye de la douceur & de la bonté. Dieu benisse tes entreprises.

LETTRE XXV.

Au venerable Moufti.

Il lui aprend que le Cardinal Mazarin favorise les troubles de Naples. Remarques sur le Duc de Guise, qui avoit entrepris de secourir les Rebelles. Description de l'étendue & des richesses de ce Royaume.

TU diras que les Napolitains sont des gens bien inquiets, quand tu sçauras qu'il y a eu dans ce Royaume quarante révoltes generales, depuis sa séparation d'avec l'Empire Romain, dont il étoit autrefois membre; & que dans l'espace de deux ans, ces Peuples ont eu cinq Rois, tous de differentes Nations.

On auroit crû qu'après la mort de Masanello, Chef de la derniere révolution, les chaleurs populaires se seroient ralenties, & que les Peuples seroient rentrés dans le devoir; mais le violent desir qu'ils ont pour la liberté, les a tenus armés jusques à ce que le Roi d'Espagne leur ait envoyé la confirmation de leurs privileges.

Cependant Dom Jean d'Autriche qui assiegeoit Naples, avec une Flote de cinquante Vaisseaux, faisoit un feu continuel de son

Canon, pendant qu'on tiroit des Citadelles avec la même furie.

Le Cardinal Mazarin qui eſt toujours le premier informé de ce qui ſe paſſe chez les Etrangers, a eu beaucoup de part à cette rebellion, & a allumé le feu au lieu de l'éteindre. On ne ſçut pas plutôt ici la mort de Maſaniello, qu'on dépêcha des Couriers à Rome, avec des inſtructions à l'Ambaſſadeur de France qui réſide en cette Cour, par leſquelles on lui ordonnoit d'employer tous les moyens poſſibles pour fomenter les troubles de Naples, & de ne pas laiſſer échaper une ſi belle occaſion, de réduire ce Royaume ſous la protection de la France.

Tu ne trouveras pas étrange que ce grand Génie ſonge à la conquête de Naples, ſi tu conſideres que ce Royaume abonde en toutes ſortes de richeſſes. Son heureuſe ſituation qui ſe trouve dans la partie du monde la plus temperée, contribue beaucoup à cette abondance. Les Napolitains ne cedent à aucun peuple de l'Europe pour le courage & pour la valeur. C'eſt ce qui tente le Cardinal, parce qu'il ſçait que les Ancêtres des Napolitains d'aujourd'hui firent paroître beaucoup de bravoure dans les guerres de Céſar & de Pompée, & dans celle des Romains & des Carthaginois. Ces peuples ne ſont pas moins fameux par la vigoureuſe réſiſtance qu'ils firent aux Huns, aux Gots, & aux Vandales. Ainſi ce Royaume une fois réduit ſous la domination des François, feroit une pepiniere, d'où le Roi de

de France pourroit tirer plusieurs milliers de bons hommes, qui le serviroient utilement dans ses guerres.

Outre cela, il lui seroit plus commode de faire de là des invasions dans les Etats du Pape, s'il survenoit quelque different entre ces deux Cours, comme il arrive souvent, au sujet des droits de l'Eglise Gallicane, des franchises des Ambassadeurs de cette Couronne à Rome, & autres privileges prétendus.

Ces considerations ont obligé l'Ambassadeur de France, en consequence des instructions de Mazarin, d'envoyer des Commissaires pour traiter secrettement avec les Napolitains, & leur offrir deux millions d'écus, vingt Galiots, cinquante-huit Galeres, & autres Vaisseaux. Ils ont accepté la proposition, parce qu'ils étoient las de la domination Espagnole, & desireux de nouveautés, & aussi encouragés, parce que les Commissaires leur representoient les succès des Anglois, qui en se tenant sur leurs gardes, & se servant de la puissance que Dieu & la nature leur avoient donnée pour la défense de leurs vies & de leurs libertés, étoient devenus en quelque maniere un peuple libre, avoient aboli la Monarchie, & établi une République. Les conseils & les secours du Cardinal Mazarin, appuyoient ce que les Commissaires disoient aux Napolitains. On crioit de toutes parts à Naples: *Vive la France, & les Anglois, & que les fidéles Napolitains maintiennent leur liberté.* L'aveuglement de ce peuple étoit si prodigieux, qu'il ne consi-

deroit pas, qu'en se mettant sous la protection de la France, il ne faisoit que changer une servitude pour une autre ; étant impossible qu'un Prince étranger puisse garder ce Royaume, & payer tous ces Officiers civils & militaires, comme aussi ceux qui sont sous ses ordres : sans faire guéres moins de dépense que ne montent les revenus : & les François sont aussi propres que Nation de l'Europe, à inventer de nouvelles taxes.

Nonobstant tout cela, les Napolitains furent enchantés de l'idée de tant d'argent, & autres secours qu'offroient les Commissaires de la France, qui les rendirent la douceur même, en leur donnant de belles paroles & de magnifiques promesses. Ils envoyérent donc incontinent des Députés pour prier le Duc de Guise, qui étoit alors à Rome, de venir les proteger, & commander leurs armées.

Ce Prince croyant qu'il étoit genereux de secourir les opprimés, & considerant en même tems qu'il rendroit un service important au Roi de France, en le rendant maître de ce beau & riche Royaume, ne balança pas à passer à Naples. Il y fut d'abord reçu avec des acclamations infinies ; il fut fait leur Général & ils lui prêtérent serment de fidélité ; & après avoir rendu de grands services, il fut enfin trahi, & envoyé prisonnier en Espagne.

Si la generosité & la valeur de ce Prince, qui entreprit de delivrer les Napolitains de la tyrannie de leurs Gouverneurs, l'ont fait loüer de quelques-uns ; cela n'a pas empêché que d'autres

d'autres n'ayent trouvé à redire à sa conduite ; car ils ont dit qu'il n'avoit guéres témoigné de prudence de se fier à cette Nation, qui avoit déja sacrifié deux de ses Généraux. Après la mort de Masanello elle élut un autre Général, qu'on appelloit Prince de Massa. Ce Prince devint suspect à ce Peuple inconstant, qui lui fit couper la tête.

Il est certain qu'il n'y a guéres de fonds à faire sur la populace, dont les passions ont leurs flus & reflus, & sont plus impetueuses que la Mer même. Mais un homme brave & genereux, compte pour rien les dangers, quand il s'agit de servir son Prince & sa Patrie, & c'est un martyr glorieux de mourir pour l'un & pour l'autre. C'est dans les grandes entreprises que sont les grands perils ; & ceux qui craignent de risquer leur liberté & leur vie pour une cause, sont indignes de porter les armes. Si le Duc de Guise avoit réussi, il auroit été fait Vice-Roi d'un des plus grands Royaumes de l'Europe. On dit qu'il a cinq cent lieues de circuit, & qu'il est composé de douze grandes Provinces, de vingt Archevêchés, de cent vingt-sept Evêchés, de trente Châtaux, de mille quatre cens Baronies, de cinquante-trois Comtés, de quarante Marquisats, de trente-quatre Duchés, & de vingt Principautés. On dit que les Habitans de ce Royaume vont à plus de deux millions. Les revenus ordinaires du Roi montent à trois millions d'écus par an, sans compter les dons gratuits que les Sujets de cet Etat, ont donné

à leurs Rois, dans l'eſpace de quarante ans, montant à vingt-huit millions, & à ſix cens mille Ducats. Ce Royaume eſt mouillé par cent cinquante Rivieres, ſans parler des Lacs abondans de toute ſorte de poiſſon, & entr'autres celui qu'on appelle le Lac d'Averno. Les oiſeaux qui volent ſur ce Lac tombent morts incontinent. Les anciens Payens avoient d'étranges idées de ce Lac, & c'étoit le lieu où ils avoient accoutumé de ſacrifier des hommes aux Dieux infernaux. On voit près de là la Caverne d'une des Sibylles.

Ce Pays eſt diverſifié par trente hautes montagnes, dont Donaïa me dit pluſieurs choſes ſurprenantes & agréables, car c'eſt de lui que je tiens la deſcription que je te fais de ce Royaume. Je ne te repeterai point, de peur de t'ennuyer, tout ce que ce Juif m'en dit. Je me contenterai de te faire part d'une remarque qui me paroît importante.

Il dit que les corps des trois jeunes Hebreux que le Roi de Babylone fit jetter dans la fournaiſe, pour n'avoir pas voulu adorer ſes Idoles, ſont gardés dans une des Moſquées bâties ſur ces montagnes. Il ajoute qu'il n'y a ni œufs, ni chair, ni lait qui ne ſe corrompent ſur la même montagne dans une heure de tems, & qu'incontinent il s'y engendre une infinité de vers. Il parle avec éloge de ces montagnes, dont le ſommet eſt enrichi de vignes, de jardins & de bois, & le pied de très-riches mines d'or, d'argent, de cuivre, de fer, de criſtal, d'albâtre & d'aimant. En un mot, Donaja qui

qui a traversé ce Royaume, l'appelle le plus fertile Pays de toute l'Italie, qui passe pour le Paradis de l'Europe.

Ne crois-tu pas à present, venerable conducteur des Elus, que le Duc de Guise eut raison de préferer à la sureté de sa personne, l'honneur de conquerir un si célebre Royaume? Ne concluras-tu pas plutôt que la réduction d'un si heureux Etat, auroit été une expedition digne des Armes Ottomanes? Il est certain que les richesses & l'abondance de ce Pays, ont tenté plus de Nations qu'aucun autre Royaume du monde, puisqu'il n'y a pas eu moins de vingt-cinq Nations differentes, qui ont eu envie d'en faire la conquête.

L'emprisonnement du Duc de Guise embarrasse fort le Cardinal. Il a offert de grosses sommes d'argent pour sa rançon; mais le Roi d'Espagne rejette toutes les propositions de cette nature. On ne doute pas, cela étant, que le Cardinal n'invente quelque chose pour faire échaper le Duc, soit en corrompant ses Gardes, ou en se servant de quelque stratagême secret.

Je ne prens guéres de part aux affaires des Infidéles; mais j'aurois beaucoup de joye d'aprendre qu'on songe à racheter Mahomet Celebi, qui comme tu sçais, n'a pas mal merité de la sublime Porte. Adieu saint Patriarche, souviens-toi de moi dans tes prieres.

LET-

LETTRE XXVI.

A Abdel Melec Muli Omar, Sur-Intendant du College des Sciences à Fez.

Il parle de la durée du monde. Viſion d'Omar ſucceſſeur de Mahomet. D'Alilet premiere femme d'Adam. Que la terre étoit habitée pluſieurs ſiécles avant Adam.

Toi qui ſçais par revelation les iſſues du Paradis, & les chemins par où vont & viennent les Anges pour paſſer du ſeptiéme Ciel aux autres : Toi qui peux mettre en ordre les armées des étoiles, & qui ſçais comme il faut diſcipliner celles qui ſont vivantes & nombreuſes : Qui ſçais les ordres des Potentats, qui campent dans les Campagnes de la lumiere, & qui connois les Gardes Comeſtiques du Trône de celui qui eſt beni éternellement ; aprens moi l'âge du monde, & le commencement du tems. Dis-moi au juſte, ſi cette puiſſante machine n'exiſte que d'hier, c'eſt-àdire, depuis cinq ou ſix mille ans, comme diſent les Juifs & les Chrétiens ; ou ſi les années de ſa durée ne ſont pas au deſſus de la ſupputation.

Les Viſions de ton Ancêtre, Lieutenant de l'Envoyé de Dieu, ſont venues juſqu'à nous en langue Arabique. Voici comme il y parle. » Mon ame fut tout à coup comme ſi elle avoit » eu des ailes ; un eſprit entra en moi, & un » vent ſubtil m'éleva au ſommet du Mont

Uriel,

»Uriel, où je vis des choſes merveilleuſes.
»Je regardai derriere moi, & vis les ſiécles
»paſſés; & voici ils étoient ſans nombre, ou
»ſans commencement. Je vis les quatre Sai-
»ſons de l'année paſſant & repaſſant au tems
»accoutumé, & le Soleil n'interrompit point
»ſon cours durant l'eſpace de mille mille ge-
»nerations. Je comptai un million de ſiécles;
»& cependant il ne me parut pas un heure,
»où l'obſcurité ſe fut emparée de l'abîme de
»la matiere, & où le Firmament qui n'a point
»de bout ne fût éclairé de la Lune & des Etoi-
»les. Pendant que je conſiderois ces choſes,
»une main inconnue me donna à boire une li-
»queur de couleur d'ambre. Après en avoir
»gouté, je me ſentis une force merveilleuſe,
»& mes yeux devinrent auſſi perçans que ceux
»de l'Aigle. Un autre vent plus fort que le
»premier, fit élever un nuage, & me tranſ-
»porta ſur un lieu extrêmement élevé, & bien
»plus haut que les plus hautes Montagnes.
»Ce fut là que je marchai ſur l'air, comme
»ſur un pavé de marbre. Je fus ravi de ces
»choſes; & l'élevation de mon état me fit ou-
»blier que j'étois mortel. Je vis la terre bien
»loin au deſſous de mes pieds, & je la regar-
»dai comme un homme qui n'en étoit plus.
»Elle me parut comme un globe brillant, &
»aſſez ſemblable à la Lune; mais beaucoup
»plus grande. Tous ceux qui avoient ſucceſ-
»ſivement habité la terre dès ſa naiſſance, paſ-
»ſérent auprès de moi, & leurs formes me pa-
»rurent differentes. Les Centaures paſſérent

»les premiers, puis les Satyres; après eux
»vinrent les Anges, & enfin les Hommes.
»Pendant que je regardois tout cela avec ad-
»miration, j'entendis une voix venant de der-
»riere moi, qui me dit; ce sont-là les quatre
»âges du monde, & les quatre especes d'Etres
»ausquels j'ai donné la terre à posseder. J'ai
»exterminé les trois premiers à cause de leur
»impieté: Et après que les hommes auront
»comblé la mesuré de leurs pechés, je ferai
»sonner la Trompette, & tout rentrera dans
»la caverne du silence & de l'obscurité. Après
»avoir entendu cette voix, je me retrouvai en
»un instant sur la terre, que je venois de voir
»de fort loin: Et ce fut alors que je reconnus
»que j'avois été en extase, &c.

Si je te rapporte cette Vision, vénérable Président des Sages Meridionaux, ce n'est pas pour t'aprendre quelque chose de nouveau. Je sçai que les Archives de ton Collége sont remplies de toutes sortes d'excellens Traités, & que les Ecrits des Prophétes ne te sont point inconnus. Mais je la rapporte pour te demander l'explication d'un si grand mistere, & pour raisonner avec toi sur la durée du monde. J'aurois peu de satisfaction, si en contemplant les diverses beautés de l'Univers, les qualités des Elemens, la nature des choses vivantes, les vertus des plantes & des minéraux, & la force des corps célestes, j'étois assuré que ces choses n'ont pas toujours été telles: cette pensée affadiroit mes plus grands plaisirs, si j'étois convaincu que tant de beautés, de richesses, & de biens, que
le

le monde viſible préſente, n'euſſent pas été connus pendant des millions de ſiécles, mais fuſſent demeurés cachés dans le ſein de l'éternité. Il me ſemble que c'eſt avoir trop mauvaiſe opinion de la bonté de Dieu, & le rendre ſuſpect d'envie, que de dire que pouvant rendre heureuſe une infinité de créatures, & faire éclater ſa Divinité en ne donnant au tems ni commencement, ni fin; il s'eſt ſeulement contenté de fixer ſa liberalité à quelques centaines d'années. En effet, cette idée ne convient de tout point à l'Etre infini & ſouverainement parfait.

Que faut-il donc entendre par ces quatre âges du monde, & par les quatre eſpeces d'êtres qui furent montrés à ce Favori de Dieu dans cette ſainte Viſion? Dis-moi, je te prie, grande Lumiere de l'Afrique, répugne-t-il à la raiſon ou à la foi, de croire que la terre a eu des Habitans de toute éternité; puiſque nos ſaints Docteurs nous enſeignent, qu'elle étoit peuplée avant qu'Adam fut créé? * Il n'y a point de Muſulman qui ait fait le ſaint Pelerinage, qui n'ait viſité la Montagne d'Arafat, où Adam vit ſa femme pour la premiere fois. C'eſt là que les ſaints Pelerins aprennent l'hiſtoire de ce premier Pere du genre humain: C'eſt là où ils demeurent convaincus qu'avant lui la terre étoit habitée par les Anges, qui ayant reçu ordre d'adorer Adam, n'en voulurent rien faire, & furent changés en Démons, & chaſſés de la terre. Tu ſçais encore qu'on trouve dans les Traditions ſacrées, que Dieu donna une fem-

* *Vid. Ric. de l'Emp. Ottom.*

me à Adam., dont le nom étant Alilet ; & que cette femme étant de la race des Démons, ne voulut pas obéïr à Adam. De-là vint qu'ils vécurent dans une discorde continuelle durant l'espace de cinq cens ans ; tant qu'enfin Alilet s'envola dans les airs, & abandonna son mari. Sur les plaintes qu'Adam en fit à Dieu il lui envoya trois Anges pour la poursuivre, avec ordre de lui dire de retourner chez son mari, & qu'elle s'en trouveroit bien ; mais que si elle ne le faisoit pas, il mourroit chaque jour cent de ses enfans. Les Anges la poursuivirent, & l'atteignirent sur la Mer Rouge, où ils la menacerent de la noyer, à moins qu'elle ne retournât chez son mari. Elle s'en excusa, & leur dit, qu'elle avoit été créée pour faire perir les jeunes enfans. Les Anges la saisirent alors ; & pour les appaiser elle jura par le fond des Enfers, que quand leurs noms seroient écrits sur quelque papier, elle n'auroit pas le pouvoir de nuire aux enfans qui le porteroient. Cela dit, ils la laisserent aller. Dieu étant ensuite touché de la solitude d'Adam, lui donna une seconde femme nommée Eve.

Cette Tradition confirme la vision du Prophête, & nous ne pouvons pas douter que la terre ne fût habitée avant Adam. Or cela étant. pourquoi ne pourroit-elle pas l'être pendant des millions de siécles, aussi-bien que durant le peu de tems que l'ignorance ou l'erreur fixe pour sa durée ?

J'ai eu des conversations sur ce sujet avec divers Rabins & Docteurs Chrétiens, gens d'un profond

profond ſçavoir, & d'un eſprit ſublime; & j'en ai peu trouvé d'exempts des préjugés d'une éducation ſuperſtitieuſe. Ils ont été prévenus dès leur enfance d'une fauſſe idée des ouvrages de Dieu, qu'ils croyent finis. Ils renferment ce monde viſible dans je ne ſçai quel cercle : Ils croyent que la matiere premiere eſt plus ancienne qu'Adam de cinq jours, & prennent chacun de ces jours pour l'eſpace de vingt-quatre heures, durant leſquelles le Soleil fait ſon cours journal dans le Ciel. Ils ne conſiderent point que ſelon leur Bible il y avoit lumiere & ténébres, & par conſequent jour & nuit, avant que le Soleil fût créé. Il eſt vrai que Moyſe ne détermine point la longueur de ces jours & de ces nuits : Cependant il eſt dit dans un autre endroit de leur Bible, *qu'à Dieu un jour eſt mille ans* ; *& que les mille ans ſont un jour.* Suivant cette explication Adam ne fut créé que plus de cinq mille ans après le commencement du monde. Néanmoins quand j'allegue ce paſſage contre les ſages Nazariens, ils s'échappent par de vains ſubterfuges, & plutôt que de croire l'infinie antiquité du monde, ils contrediſent à leurs ſens & à leur propre raiſon ; ils annullent le témoignage d'un Prophéte, renient leur foi, & paroiſſent des Infidéles démaſqués.

Les Chrétiens & les Juifs ont corrompu la verité par pluſieurs erreurs : Et nous devons aller plus loin pour connoître la nature de ſon origine. Les Eclairés de Dieu ont toujours enſeigné que la terre étoit habitée long-tems

avant qu'Adam parût : Et tous les ſages d'Occident croyent qu'il y a eu au monde une ſuite de generations durant pluſieurs ſiécles indéterminément,

J'ai un frere nouvellement venu des Indes, qui dit des choſes ſurprenantes de certains Livres, qu'on ne trouve que chez les Brachmanes. Ils ſont en une langue que perſonne n'entend que les Gymnoſophiſtes ; langue néanmoins auſſi riche qu'aucune autre, & enſeignée par régle dans les Colleges. Ces Livres contiennent une hiſtoire du monde, qui a ſelon eux plus de trente millions d'ans. Ils diviſent le tems de ſa durée en quatre âges, dont ils diſent que trois ſont déja paſſés, & une bonne partie du quatriéme. Je voudrois bien qu'on me dît, qui a compoſé ces Livres ; & quand, & où l'on a parlé cette langue ? Les Brachmanes l'appellent la langue ſainte, & diſent que ce fut la premiere qu'on parla dans le monde. C'eſt une choſe étrange qu'aucun Hiſtorien n'ait fait mention d'une langue ſi divine. Nous avons la chronologie des langues Grecques & Latines ; nous pouvons dire au juſte en quel tems, & où l'on commença de les parler, quoi qu'aujourd'hui elles ſoient hors d'uſage, qu'on ne les aprenne que dans les Colleges & Academies. Cela prouve l'antiquité de la langue des Brachmanes ; puiſqu'elle ne ſe trouve que dans leurs Livres, qui ſont ſelon eux auſſi anciens que le monde. Si ce qu'ils diſent étoit faux, la fourbe auroit été découverte auſſi-tôt qu'inventée, & les ſages

ſages d'Orient n'auroient pas manqué de ſe récrier d'abord contre un menſonge ſi manifeſte. Il y a ce me ſemble quelque choſe d'extraordinaire dans la prétention de ces Philoſophes Indiens, & je ſerois bien-aiſe d'être convaincu de la verité. Il me ſemble qu'on a une belle idée des perfections divines de concevoir que ce vaſte & prodigieux aſſemblage d'Etres, émane de la Nature divine, comme les raïons émanent du Soleil; & qu'il n'en peut non plus être ſeparé, que ces raïons peuvent l'être de cette ſource viſible de la lumiere. Il ne ſeroit donc pas difficile d'expliquer l'hiſtoire de Moyſe par les Livres des Brachmanes, & de concilier les ſix jours de l'un avec les quatre âges des autres, puiſqu'un jour peut être un million d'ans, auſſi-bien que mille par rapport à la Divinité: Et il ſeroit plus raiſonnable & moins contradictoire de croire, qu'après la naiſſance de la matiere premiere, ils s'écoula pluſieurs ſiécles, avant qu'elle fût convertie en cette varieté de formes que nous voyons aujourd'hui; & que les cinq jours que Moyſe compte avant la création d'Adam, pourroient bien être des millions d'années, durant leſquelles le divin Architecte tira par degrés du gouffre de la matiere, le Soleil, la Lune, les Etoiles, les plantes, & les animaux: Ce qui peut ſervir auſſi à éclaircir la viſion de ton ſaint Ancêtre, par qui j'ai commencé ce diſcours.

Adieu ſublime eſprit de la Zone torride: Favoriſe-moi d'une réponſe qui m'aprenne ce

que tu penſes ſur cela. Mais ſi ton ſilence condamne ma préſomption & mon importunité, j'attendrai ta réponſe juſqu'à l'année de Platon ; où, ſelon la Doctrine de ce Philoſophe, nous ſerons tous en vie pour la ſeconde fois.

LETTRE XXVII.

Au Moufti.

Des Vêpres Siciliennes ; d'une femme & de ſa fille qui furent trouvées à Naples entre quatre murailles, où elles avoient demeuré enfermées dix-ſept ans.

La derniere fois que je me donnai l'honneur d'écrire à ta Sainteté, je t'informai des mouvemens de Palerme, je te parlai de la peur qu'avoit le Vice-Roi, que les François ne priſſent occaſion de ſe venger de la ſanglante Tragedie qu'on appelle par maniere de proverbe les Vêpres Siciliennes. Si tu ne ſçais pas ce que c'eſt que ces Vêpres Siciliennes, je te l'aprendrai en peu de mots.

Il y a environ trois cens ſoixante ans, qu'il régnoit en Sicile un Roi François, nommé Charles d'Anjou. Il avoit Garniſon Françoiſe dans toutes les places de ce Royaume : Mais ces Troupes firent tant d'inſolences, qu'elles ſe rendirent odieuſes & inſupportables aux naturels du pays, qui réſolurent pour cet effet de les exterminer.

Les François ſont fort licentieux dans leurs con-

conquêtes : & n'épargnent ni les hommes dans leur colere , ni les femmes dans leurs desirs dereglés. Ils ne font point de difference entre les Nobles & les gens du vulgaire ; mais ils sacrifient à leurs impetueuses passions tous les égards de l'honneur & de la civilité.

Ils avoient commis en Sicile une infinité de rapts & de violences parmi le commun peuple ; & souvent ils étendoient leur dureté jusqu'aux personnes de la premiere qualité. Il leur étoit ordinaire de faire des affrons aux filles & aux femmes en pleine rue , & de leur mettre la main sous la juppe , sous prétexte de voir si elles n'avoient point d'armes cachées. La femme entr'autres d'un certain Seigneur de Palerme allant faire ses dévotions à l'Eglise , fut saisie par les ordres du Capitaine des Gardes, & dépouillée nuë devant tous les Soldats , sous ombre de vouloir chercher certains papiers de trahison , qu'on la soupçonnoit de porter sur elle : Mais ne s'en étant point trouvé , elle se plaignit de la malhonnêteté du Capitaine , & lui reprocha sa brutalité d'avoir fait un si sanglant affront à une personne de son rang. Lui faisant semblant d'être fâché de l'indignité qu'on lui avoit faite , lui en demanda pardon ; & s'étant retiré avec ses Soldats de la chambre où elle étoit , lui laissa reprendre ses habits. Cependant il se trouva amoureux de cette Dame jusqu'à la fureur. C'étoit une très-belle personne. Ayant donc renvoyé ses Soldats, il revint à la Chambre où elle étoit, & lui fit son compliment : Mais voyant qu'il n'y avoit

pas

pas moins de rien obtenir par la douceur, il prit le parti de lui faire violence.

La chofe ne fut pas plutôt connue de l'Epoux : qu'il bruloit d'en tirer vengeance : Et ayant mis le feu fous le ventre aux Siciliens nobles, & autres, il fut convenu fecrettement, que le jour d'une certaine fête, lorfque les cloches fonneroient d'un fon égal, tous les Siciliens prendroient les armes, & maffacreroient tous les François de l'Ifle. Cette conjuration fut conduite avec tant de fecret, que les François furent tous égorgés au jour marqué, avant que d'en avoir eu la moindre connoiffance.

J'ai oublié de te parler dans ma précedente d'une crime infame découvert dans les derniers mouvemens de Naples. Comme on couroit les rues brulant les Bureaux, & les maifons de ceux qui avoient contribué à groffir les impôts, on entra dans la maifon d'un certain Notaire, ou homme écrivant pour le public, qu'on leur avoit reprefenté comme une perfonne qui avoit beaucoup de part à ces injuftes impôts. L'homme fut faifi, & l'on commençoit à porter fes meubles en pleine rue pour les y bruler. Comme on déménageoit un appartement qui étoit du coté des Jardins, on entendit un cri comme celui de femmes affrayées. On s'apperçut que cette voix venoit au travers de la muraille dans la chambre où etoient les féditieux : Ils cherchérent la porte pour y entrer; & n'en trouvant point, ils percérent la muraille & trouvérent deux femmes à qui les cheveux pendoient jufqu'aux talons, & à qui les ongles

étoient devenus comme les talons d'un Aigle. Interrogées combien de tems elles avoient été là, & pourquoi? La plus vieille répondit : *Le Maître de cette maison est mon frere : Mon pere mourant le chargea par son testament de me donner six cens Ducats pour ma subsistance, parce que mon mari étoit mort. Mais mon frere au lieu de me rendre la justice qui m'étoit due, nous renferma moi & ma fille que vous voyez entre ces murailles, où nous avons demeuré dix-sept ans, n'ayant eu de ce cruel que du pain & de l'eau pour toute nourriture.*

La populace irritée outre mesure, pendit le Notaire, & donna tous ses biens à cette Veuve & à sa fille : Action d'une équité exemplaire, faite par des mutins, & qui n'auroit pu se faire selon les Loix, le crime n'étant pas capital & n'allant pas jusqu'à perdre la vie, quoiqu'au jugement de tout le monde ce malheureux meritât la mort. C'est une seconde raison pour faire voir que ce soulvement est l'ouvrage de la destinée, & que Masanello n'a été qu'un instrument dont Dieu s'est servi.

Je t'obéïs, souverain Prélat avec un zéle sans condition, & j'ai de la veneration pour l'idée de ta sainteté. Aye la bonté de prier Dieu pour moi, afin que pendant que je condamne les barbares cruautés des Nazariens, je ne me rende point coupable de la même injustice.

LET-

LETTRE XXVIII.

Au Kaimakam.

Il lui aprend le sujet qu'il a de s'allarmer des desseins du Cardinal Mazarin contre l'Empire Ottoman. Adresse d'Osmin à pénetrer les secrets du cardinal & des autres Grands.

LEs Arabes disent en proverbe, *il y a plus à craindre d'un seul Coreis, que de mille Bobecks.* Tu sçais que ces deux noms étoient deux Maisons nobles de la Mecque, ennemis jurées de l'Ambassadeur de Dieu. Mais la derniere étoit comme porte son nom, trop ouverte pour faire rien de considerable contre le Saint Prophéte, au lieu que l'autre étoit toujours dans la réserve, & agissoit secrettement.

Tel est le Cardinal Mazarin, ennemi caché de l'Empire Ottoman. Il semble que ce grand Génie n'ait pas moins d'ambition que son Prédecesseur qui vouloit passer pour le plus éminent des hommes. Rien ne contentera ce Ministre, à moins qu'il ne renverse toutes les Monarchies du monde, qui paroissent faire obstacle à la puissance à laquelle il a dessein d'élever son Maître. Cependant il n'entreprend point de la faire par la force ouverte, parcequ'il sçait bien que cela est impossible: Mais il travaille dans les tenebres, & tâche de ruiner par intrigues les Etats qu'il ne peut subjuguer par les armes. Il a des Agens dans toutes les

Cours du Christianisme, & tu ne dois pas être surpris si je te dis que j'ai sujet de soupçonner qu'il en a aussi à la sublime Porte. Toute l'Europe sçait que les dernieres révolutions de Portugal & de Catalogne, les soulevemens de Sicile & de Naples, & les révoltes des Anglois, Ecossois, Irlandois, sont en partie l'ouvrage de la politique de ce Ministre : Et là-dessus je puis t'en dire plus que chacun n'en sçait.

Osmin le Nain qui est toujours des amis de la sublime Porte, trouve moyen d'avoir un libre accès auprès des Grands, & sa petite taille ne leur donne pas peu de divertissement. Ils se font un plaisir outre cela de lui proposer des problêmes, parce qu'outre que ses réponses sont spirituelles, il a toujours le bonheur de se faire admirer & de divertir. Mais leur joie se changeroit bientôt en d'autres passions, s'ils sçavoient que ce petit boufon n'est auprès d'eux qu'un Espion. Comme Osmin ne manque pas d'occasion, il se glisse dans les coins comme une Araignée sans qu'on l'apperçoive & qu'on y pense. Il se fourre dans les chambres & dans les cabinets, & y aprend des secrets de la derniere importance. S'il est surpris caché derriere une tapisserie, ou sous un lit, cela passe pour un mouvement de gayeté dont on se divertit : & pour se tirer d'affaires, il ne manque jamais de replique ou de plaisanterie qu'il trouve toujours à point nommé.

Je lui ai apris un chifre dont il se sert pour copier toutes sortes de Lettres, ou autres papiers

piers de conſequence, avec des caractéres pour écrire vîte, qui renferment tout un diſcours en un ou deux traits de plume.

Je n'ai trouvé cette méthode que depuis peu; & la premiere épreuve qu'Oſmin en fit, ce fut dans le Cabinet du Cardinal Mazarin, où il ſe gliſſa ſous le manteau d'une perſonne de qualité, qui vint tout à propos parler au Cardinal. Ce Nain actif profitant de l'occaſion de cette perſonne qui s'aprocha de la table, ſe gliſſa adroitement ſous le tapis qui tomboit juſqu'à terre, où il demeura ſans être apperçu juſques à ce que le Cardinal s'en fût allé, & qu'on eût fermé le cabinet.

Durant leur conference qui ne fut pas fort longue, Oſmin entendit le Cardinal qui diſoit à ce Seigneur. *Un des Eſclaves de ce Baſſa eſt un Italien, qui a été autrefois à mon ſervice, & en qui je me fie : Il fut pris en mer par les Turcs, & n'eut pas plûtôt été vendu à ce Baſſa, qu'il me donna avis de ſon état, & m'écrivit me demandant du ſecours pour ſa rançon. Je lui promis de le racheter aux conditions que je vous ai dit; & depuis il n'a pas manqué de les bien remplir. Son maître a accepté mes Louis, & eſt entré dans le parti : De ſorte que j'eſpere voir bientôt cette race tyrannique exterminée, les Tartares exclus de la ſucceſſion, & l'Empire diviſé par l'épée des étrangers. Ragotski eſt le ſeul obſtacle. Ce Prince eſt chancelant, & nous ne pouvons prendre aucune confiance en lui. Les Baſſas d'Alep, de Sidon, de Damas & de Babylone, ſont prêts à couvrir de leurs Armées les Campagnes de l'Aſie. Si les choſes*

étoient

étoient aussi sûres du côté de l'Europe, le coup seroit bientôt donné.

Ils se dirent plusieurs autres choses qu'Osmin ne put distinguer, parce qu'ils s'approchérent de la fenêtre, & qu'ils parlérent bas. Mais il en entendit assez pour émouvoir sa curiosité, & l'obliger à faire une plus ample recherche.

Ils ne furent pas plutôt partis, qu'il sortit de sa niche, & se mit à examiner les papiers qui étoient sur la table, dans l'esperance d'aprendre quelque chose de plus de cette conspiration: Mais il fut trompé, & ne trouva que quelques Lettres des Emissaires du Cardinal en Angleterre. Ils lui donnoient avis entr'autres choses, *Qu'ils avoient mis le Lion dans les toiles, & si bien mis, qu'il n'y avoit aucune apparence qu'il pût jamais s'en tirer.* Je suppose qu'ils entendoient parler du Roi d'Angleterre, que les Rebelles ont confiné dans un certain Château de leur dépendance. Osmin copia quelques-unes de ces Lettres, & me les apporta. Je t'envoye la copie d'une qui a été écrite de la part des Rebelles d'Irlande. Tu verras par là la part qu'a eu le Cardinal à l'abaissement de ces perfides : car comment pourroient-ils autrement lui demander *l'execution de la parole de la Reine Regente, qui leur avoit promis de les secourir d'hommes & d'argent?*

Il y en a encore une datée de cette année, & signée de Monsieur de Bellievre, Ambassadeur de France en Angleterre: Mais Osmin n'a pas eu le tems de la copier, ayant été prévenu

venu par le retour du Cardinal, qui obligea le Nain de se cacher sous la table. Il s'est néanmoins souvenu de quelques endroits de cette Lettre, & me les dit la premiere fois qu'il me vint voir. L'Ambassadeur y donne avis au Cardinal d'un certain Prophéte Allemand, qui prédisoit, *qu'il y auroit une grande révolution en Angleterre, & qu'un des plus puissans Princes d'Orient seroit déposé cette annee, & massacré par ses Sujets.* Je prie Dieu qu'il éloigne ce présage du Serrail. Il informe aussi ce Ministre du bon succès de sa négociation avec les Officiers de l'Armée des Rebelles. Il y avoit dans cette Lettre d'autres endroits obscurs qu'Osmin a oubliés. Mais en voilà assez pour faire voir combien le Cardinal est intriguant, & combien il a de part aux affaires des étrangers.

J'espere que j'aurai encore occasion de te parler plus au long des autres secrets de ce Ministre, Adieu.

LET-

LETTRE XXIX.

A son Frere.

Nouvel éloge du Journal de ses Voyages. Rare exemple de la charité des Indiens. Industrie des Chinois. De la conquête de la Chine par les Tartares. De l'origine des Nations. Des Arabes & des Tartares, qui n'ont mêlé leur sang avec aucune autre Nation. D'un Canon de Pekin, qui avoit plus de deux mille ans.

PLus j'examine le Journal de tes Voyages, plus j'y trouve de plaisir. Il paroît évidemment que les pays par lesquels tu as passé, ont été pour toi autant d'écoles de sagesse, où tu as apris à te perfectionner, même par les vices d'autrui, mais beaucoup plus par les vertus. Tu as trouvé qu'encore que les inclinations naturelles des hommes soient aussi differentes que les divers climats qu'ils habitent, ils ont cependant les mêmes foiblesses. Il y a aussi des vices particuliers à certains pays, qu'il seroit à souhaiter qu'on pût assortir avec autant de vertus. Mais la nature humaine est un terroir fertile, plus abondant en mauvaises herbes, qu'en bonnes productions. Cependant il a des Jardins aussi bien que des deserts: Et tu as remarqué des personnes illustres par leur bonté, & par les belles qualités de leur esprit.

J'ai pris un extrême plaisir au rare exemple de generosité que tu rapportes d'un Marchand Indien, qui ne se contentant pas de donner

l'aumône à tous ceux qui la lui demandoient, ou qu'il ſçavoit être pauvres, cherchoit tous les jours occaſion d'exercer ſa charité ; courroit après l'indigent & le malheureux ; & par tout où il remarquoit des caracteres de pauvreté, ſoit ſur le viſage ou dans la conduite d'un homme, il n'étoit pas en repos juſques à ce qu'il l'eût ſecouru dans ſes beſoins, & l'eût rendu heureux autant que le neceſſiteux même pouvoit le deſirer. La pauvreté, je l'avoue, eſt un Enfer ſur la terre ; & celui qui eſt atteint de ce mal, ſouffre à l'avance les tourmens des damnés. Elle obſcurcit les vertus les plus éclatantes, & eſt le tombeau des plus beaux projets : Elle prive un homme des moyens d'achever les choſes auſquelles la nature l'a rendu propre, & étouffe dans leur naiſſance les plus nobles penſées. On peut dire que pluſieurs eſprits illuſtres ont été morts parmi les vivans, ou enterrés tous en vie dans l'obſcurité de leur condition ; Eſprits ſi ſublimes, que leurs perfections les ont rendus les delices de la Providence, & les compagnons des Anges : Cependant l'indigence de toutes choſes les a mis aux yeux du monde au rang des perſonnes mépriſées. C'eſt à ceux-là que notre divin Legiſlateur nous ordonne de faire des charités, & nous donne certaines marques pour les connoître dans la foule des malheureux. J'approuve d'autant mieux la charité de l'Indien, qu'il pratique exactement, ce ſemble, le précepte que nous donne l'Alcoran de prévenir genereuſement les demandes





Chinois.

mandes des neceſſiteux, & de les ſolliciter par un excès de bonté d'accepter ce que nous leur préſentons. Il verifie encore en cela le Proverbe des Arabes qui diſent *qu'on donne doublement*, quand on épargne la peine de demander.

Tu loües l'induſtrie des Chinois, les progrès qu'ils ont fait dans les Arts & dans les Sciences; & tu conclus que c'eſt un effet de la force de leurs Loix, qui obligent le fils de generation en generatton à ſuivre le métier de ſon pere. Je ne ſuis pas de ton ſentiment en cela; car il ſemble que ce ſoit plutôt un obſtacle, qu'un aiguillon à l'induſtrie, de confiner un homme à un métier pour lequel il a de l'averſion. Ce qui plaît au pere déplaît ſouvent au fils: Ou ſi cela n'arrive pas, il peut être jetté dans un moule plus délicat, avoir plus de fineſſe pour l'invention, & par conſequent être plus capable de ſe perfectionner dans le métier qu'il aura choiſi. L'eſprit s'anime à proportion du plaiſir qu'il prend; il communique au corps une nouvelle vigueur, & donne par maniere de dire des aîles à l'ouvrage. De plus, je ne crois pas que ce ſoit tant une remarque que tu ayes faite, qu'une choſe qui t'a été dite par quelques perſonnes du pays, qui ſont les gens du monde les plus ſpirituels; gens qui louent perpetuellement leur Politique, leurs Loix & leur Gouvernement, & qui les propoſent pour modéle à toutes les Nations.

Je t'avoue une choſe dont les Chinois ſe

vantent avec verité, c'eſt leur antiquité & leur ſang qu'ils n'ont point mêlé avec les autres Nations: Quoiqu'il y ait apparence que depuis qu'ils ſont devenus la conquête des Tartares, ils ont eu le ſort des autres Nations, & ont corrompu leur généalogie par le ſang des Etrangers.

Tu partis de la Chine avant cette conquête, ou peut-être avant qu'on en parlât : Et je ne ſçaurois t'en faire qu'un détail fort imparfait. Les avis que nous avons reçû depuis peu de ce Royaume ne ſont que des fragmens ; car les vaiſſeaux qui apportent ces mauvaiſes nouvelles ont laiſſé la Chine en rumeur & en confuſion. Ils nous aſſurent ſeulement, que les Tartares ont paſſé la célébre muraille qui les ſepare des Chinois: Qu'après être entrés dans le pays avec une armée de ſix cens mille hommes, ils ont ſubjugué les Provinces Septentrionales: Qu'ils n'ont trouvé que peu de réſiſtance, & même Pekin Capitale de l'Empire Chinois, que l'Uſurpateur Lycungz avoit abandonnée aux Vainqueurs ; qu'après avoir emporté tous les ineſtimables tréſors du Palais, il s'étoit retiré dans une des Provinces éloignées, & que depuis on n'avoit plus entendu parler de lui. On conjecturoit de là qu'il avoit été maſſacré par quelqu'un des ſiens, en partie à cauſe des prodigieuſes richeſſes qu'ils avoient partagées entr'eux, & en partie pour ſe venger de la trahiſon qu'il avoit faite à l'Empereur, & les maux infinis qu'il avoit attirés à ſa patrie.



TARTARES



Avant le départ de ces Marchands, le Kam des Tartares avoit été proclamé & couronné Empereur à Pekin. Ils disent qu'il n'avoit pas alors plus de treize ans, alors, c'est-àdire la douziéme Lune de l'an 1644. Ils ajoutent qu'ayant fait venir à Pekin les principaux Nobles de Tartarie, il se preparoit à poursuivre ses conquêtes.

Voilà la meilleure relation que nous ayons à cette heure des affaires de cet Empire. Il n'en faut pas davantage pour t'obliger sans peine à croire que le sang des Chinois se confondra par succession de tems avec le sang des étrangers.

Il ne faut pas chercher l'origine d'un Peuple dans le pais où il habite. Les Royaumes & les Empires les plus renommés ont été fondés par des vagabonds & des fugitifs. Tu n'ignores pas la vaste étendue qu'avoit l'ancien Empire Romain dans l'Asie, dans l'Afrique, & dans l'Europe: Cependant cette Ville qui s'appelloit la Maîtresse des Nations, & la Souveraine de l'Univers fut bâtie par des Bandits, qui vivoient de pillage & de vols, par des proscrits d'Italie, gens de la lie du Peuple, qui se rassemblerent de divers endroits sous la conduite de Romulus & de Remus. Cette Ville auroit été le tombeau & d'eux & de leurs desseins, si par un stratagême judicieux, ils n'avoient trompé les femmes des Sabins, & ne se fussent assurés par ce moyen de Descendans capables, non seulement de défendre les Etats de leurs Peres, mais même de les aggrandir. Néanmoins

ce Peuple d'une race obſcure & confuſe ne laiſſa pas de ſe vanter dans la ſuite d'être deſcendu de Maiſons nobles & anciennes ; & il n'y eut point de nom dans les ſiécles ſuivans plus vénérable que le nom Romain.

Sans ſortir du grand & formidable Empire des Oſmans, nous trouvons que la tranſplantation des Colonies Scithiennes en jetterent les premiers fondemens ; De ſorte que pour avoir la Généalogie des Turcs, il ne faudroit point fouiller les Archives des Grecs, dont ils occupent à préſent le pays ; mais il faudroit aller chercher juſqu'au-de-là du Mont Caucaſe, examiner les frontieres des Palus Méotides, & tirer leur Genealogie de la Cherſoneſe. Quelles révolutions ne ſont point arrivées en Aſie & en Afrique depuis l'aſſomption de l'Envoyé de Dieu en Paradis ? Où trouverons-nous aujourd'hui quelques reſtes des anciens Sarrazins & Mamelus ? Le puiſſant Empire des Ottomans a englouti tout cela. Ainſi une Nation chaſſe l'autre, & il s'eſt fait un mélange ſi general de ſang étranger par la converſion d'une infinité de Nations differentes à la foi Ottomane, qu'il eſt bien difficile de ſçavoir, ſi nos Ancêtres étoient Scithes, ou Perſans, Juifs, ou Grecs : S'ils étoient des Montagnes, ou des Vallées, des Forêts ou des Plaines.

J'excepte de cette regle generale les Arabes mes compatriotes, qui ſemblent approcher le plus de la maniere de vivre des Tartares ; les uns demeurant dans des Tentes, & les autres dans des Chariots ; toujours en mouvement,

&



Arabes.



& toujours heureux, en ce qu'ils ne ſont pas expoſés aux rigueurs d'un Hiver froid, ni aux blûlantes chaleurs de l'Eté; mais changent de terroir & de climat à meſure que les ſaiſons de l'année varient; étant par ce moyen toûjours aſſurés d'un Printems fleuri, ou d'une Automne moderée & fertile. Ils n'ont jamais été ſubjugués, ni chaſſés de leur délicieux pays, & n'ont jamais confondu leur ſang avec celui des Etrangers. Les Chinois l'emporteroient ſur toute la terre pour la pureté du ſang, ſans les invaſions de leurs ennemis puiſſans & victorieux.

Les François diſent que les Chinois avoient l'uſage des canons & de l'Imprimerie pluſieurs centaines d'années avant les Européens. Mais les Allemans prétendent avoir l'honneur de cette Invention.

Tu confirmes le ſentiment des premiers, en me diſant, que tu as vû quelques canons à Pekin, ſur leſquels étoit gravée en caractéres Chinois la date de leur âge, qui alloit à plus de deux mille ans.

J'aurois beaucoup d'autres choſes à te dire, cher Peſteli; mais la poſte m'oblige à me preſſer de finir; à quoi contribue beaucoup auſſi une extrême abattement & langueur d'eſprit, dont jai été perſecuté ſans relâche depuis le retour de cette Lune. Cet Aſtre eſt à preſent ſur ſon decours, & j'eſpere auſſi que ma maladie eſt ſur ſon déclin. L'influence qu'il ſemble que cette Planéte a ſur moi, me fait conclure que je ſuis Lunatique: Nous le ſommes tous, les

uns

uns plus, les autres moins. Il n'y a pas plus d'apparence que la cause du flus & reflus de la mer est le voisinage & le mouvement de cette Planéte, qu'il y en a que notre constitution varie à mesure qu'elle paroît de mois en mois.

Celui qui a créé la Lune & les Etoiles, non sans avoir égard au genre humain, nous donne une sagesse, qui nous mette en droit de commander aux Astres.

LETTRE XXX.

A l'Aga des Janissaires.

De la fameuse victoire de Lens gagné par les François. Des troubles de Paris. Discours au Roi du Parlement. Emissaires employés par l'Espion pour fomenter la sedition publique.

LE Duc de Châtillon est arrivé ici depuis six jours de l'armée de Flandres. Il apporte les nouvelles d'une victoire signalée remportée par le jeune Prince de Condé dans les plaines de Lens. Le combat fut donné le vingtiéme de la Lune passée. Les François ont mis les Espagnols dans une déroute generale, leur ont tué trois mille hommes sur la place, fait six mille prisonniers, & enlevé toute l'Artillerie & tout le bagage: & pour couronner la journée, ont aussi pris Lens.

Quoique la Fortune favorise ainsi au dehors les armes des François, elle ne laisse pas d'empoisonner leurs affaires domestiques: Tout semble présager une guerre civile. Le Parlemen

Parlement traverse la Cour, s'attribue le pouvoir des anciens Ephores de Lacedemone. Il veut contrôler l'autorité du Roi, suprimer ses Edits, lui faire rendre compte de ses dépenses, & sous prétexte de réformer la Cour, Messieurs du Parlement veulent s'ériger en Précepteurs de leur Souverain. D'un autre côté le Cardinal Mazarin, le Duc d'Orleans, & les autres Grands, font tout ce qu'ils peuvent pour dissoudre les assemblées de ce Senat. On fait accroire au jeune Roi, que ce n'est regner que précairement lorsqu'un Souverain est obligé de recevoir la loi de ces Sujets : Lui inspirant ainsi dans sa tendre jeunesse les maximes avec lesquelles ils voudroient qu'il gouvernât quand il sera en âge.

Il y a un homme du Parlement qu'on nomme Monsieur Brussels, l'un des grands Conseillers, ennemi juré du Cardinal Mazarin, & passant par consequent dans l'esprit du peuple pour un bon compatriote. Il est d'un temperament furieux, & de peu de capacité. Son zele pour la liberté publique lui tient lieu de mérite, & lui a acquis l'estime de la populace. Il s'est mis à la tête des seditieux.

Cet homme fut arrêté en revenant de l'Eglise Cathedrale, où l'on chanta hier le *Te Deum*, pour la victoire qu'on vient de remporter en Flandres. Il y a des gens qui croyent que cette heureuse nouvelle a enhardi la Cour à enlever au peuple son amitié, son Idole, & un homme en un mot du courage duquel il esperoit le re-

mede à tous ces maux. On peut dire qu'il feroit, ce femble, plus fûr d'enlever dans les Deferts d'Arabie les petits d'une Lionne : Car les Chefs de faction n'attendoient qu'une pareille occafion pour mettre tout en feu. Le mauvais fuccès de la Cour en cette occafion, fait voir qu'il eft dangereux d'irriter la multitude. Nous avons été en un moment dans une confufion generale, on a vû les Bourgeois fous les armes, les boutiques fermées, les chaînes des rues tendues, & toutes les avenues du Palais barricadées. La populace couroit les rues, menaçant de ruiner le Cardinal & ceux de fon parti. Le Parlement a été forcé de fe rendre le meffager du Peuple, & de porter leurs demandes, ou plûtôt leurs commandemens à la Cour, qu'on menaçoit auffi en cas de mauvais fuccès ; car on proteftoit unanimement de ne quitter les armes, qu'aprés que le Confeiller feroit relâché.

La Reine a paru d'abord inexorable, & a renvoyé ces Senateurs avec refus & mépris, les felicitant de leur nouvelle dignité d'Huiffiers de la populace. Le Roi fâché de voir ainfi l'autorité Royale profanée par fes Sujets, fronça le fourcil, & regardant les Senateurs, il leur dit d'un ton de Majefté & de mépris : *Sera-ce toujours la coutume, Meffieurs, que vous traverfiez ainfi la minorité de vos Rois ? ou croyez vous que tout jeune que nous fommes, nous foyons incapables de fentir ce que fentent les autres hommes, que vous veniez ainfi infolemment ufurper nos droits ? N'accufez point la populace, & ne la faites point*

fervir

servir de couverture à votre sedition. Je connois les Auteurs de ces troubles, & je trouverai le tems de leur faire sentir la grandeur de mon ressentiment. Ne vous imaginez pas que je ne porte cette épée que pour l'ornement, ajouta-t-il, en y portant la main, *ou que le sang de mes fameux Ancètres ait dégeneré dans mes veines, ou s'y soit rendu grossier. Allez, dites à vos seditieux, que le Trône de France est aujourd'hui occupé par un Roi, que tout jeune qu'il est, a un esprit & une memoire qui dureront plus que son enfance.* Cela dit, il leur ordonna de s'ôter de devant lui.

Nonobstant tout cela, le peuple menaça d'enlever par force son Conseiller, s'il n'étoit relâché dans deux heures.

Il y avoit plus de cent mille hommes sous les armes, & cette émotion populaire seroit devenue un soulevement dangereux, si au retour des Senateurs la Reine s'étant rendue aux conseils du Cardinal Mazarin & du Duc d'Orleans, & s'étant souvenue des terribles effets qu'avoit produit à Naples la sedition de Masanello, n'eut fait relâcher le prisonnier. Il fut conduit chez lui en triomphe la nuit passée, par une foule infinie de gens, qui faisoient retentir l'air de cris & d'acclamations.

On dit ici que le Prince de Condé reviendra promptement à Paris. La Cour & les factieux se promettent de nouveaux triomphes du retour de ce Prince.

Durant ces émotions je ne manque pas de faire mon personage, & d'entretenir à grands frais un certain nombre d'Etrangers qui dé-

pendent abſolument de moi. Ils ſe mêlent dans la foule, & fomentent ſous main la haine du peuple contre le Cardinal Mazarin & contre la Cour. Ils ſe répandent par la Ville comme des Mouches dans le fort de la chaleur, & font cent contes pour animer les peuples. Je n'épargne point la dépenſe pour ruiner le Cardinal. Ce pernicieux eſprit ne cede en rien à Richelieu ſon Prédeceſſeur, & il n'eſt pas moins actif que lui pour brouiller les Etats étrangers: Témoins les révolutions de Portugal, de Catalogne, d'Angleterre, & de Naples, Il a eu la principale part à tout cela; & il a toujours la tête pleine de projets pour aggrandir les Etats de ſon Maître. Les grands progrès des armes de la France en Allemagne, en Flandres, en Italie, & en Eſpagne, ne lui ont rien laiſſé qui ſoit digne d'occuper ſon eſprit, que la deſtruction de l'Empire des Oſmans.

Echimilia vient m'aprendre toutes les heures les progrès de mes Mirmidons, & il agit au dehors durant ces troubles, pendant que je ſuis obligé de demeurer à ma chambre. Je ſuis du ſentiment de Demoſthenes, qui s'étant refugié dans le Temple de Pallas, & mis à genoux devant l'Autel de cette Déeſſe, pendant que les Atheniens étoient en rumeur, lui parla de cette ſorte. » J'ai recours à ta pro»tection, ô Pallas! Mets moi à couvert con»tre les terribles effets de l'ignorance, de »l'envie, & de l'inconſtance; car je n'aime »point la ſocieté des Hiboux, des Dragons, »& des Peuples.

Cepen-

Cependant, ſoit que je demeure dans ma chambre, ou que j'en ſorte, ſois aſſuré, illuſtre Préfet de la Ville Imperiale, que je partage mon tems entre les vœux que je fais pour le grand Seigneur & les ſervices que je lui rends.

LETTRE XXXI.

A Achmet Beig.

Il lui donne avis de la mort d'Uladiſlas Roi de Pologne, pour lequel la Cour de France étoit en deüil: Il lui aprend auſſi la mort du Duc de Baviere. Des campagnes des François en Flandres. D'un combat naval entre les François & les Eſpagnols. Conjuration contre le Czar de Moſcovie.

CEtte Cour eſt en deüil à cauſe de la mort d'Uladiſlas Roi de Pologne, pendant que les Politiques exercent leurs conjectures ſur la prochaine élection. Les partiſans de la Maiſon d'Autriche voudroient le Prince Charles pour Succeſſeur; & les François ſont pour le Prince Caſimir, qui a été autrefois leur priſonnier.

Le Duc de Baviere eſt auſſi mort. On dit qu'il eſt mort de chagrin de voir ſon Pays expoſé aux inſultes d'un ennemi victorieux, aprés la défaite entiere de toutes ces forces.

Le Prince de Condé a pris Ipres en Flandres; & l'Archiduc d'Autriche a pris Courtrai, ſans tirer l'épée, ou ſans tirer un ſeul coup de canon. Le Maréchal de Rantzaw a voulu ſurprendre

Ostende, mais son coup a manqué. Ses Troupes qu'il faisoit venir par mer, n'ont pas été plutôt embarquées qu'il s'est élevé une violente tempête, qui a fait échouer tous les vaisseaux à terre. La nombreuse Armée des ennemis l'a incontinent enveloppé; de sorte que ne pouvant échaper, il a été fait prisonnier avec toutes ses Troupes.

Les nouvelles de la mer sont, qu'il y a eu combat entre le Duc de Richelieu, qui commande la Flotte Françoise qu'on envoyoit au secours les Rebelles de Naples, & Dom Jean d'Autriche Amiral d'Espagne sur cette côte. On ne sçait pas encore quel a été le succès de ce combat. Il y a pourtant des gens qui jugent que la victoire a demeuré aux François; & ils se fondent sur ce que le Cardinal Mazarin avoit par avis un Charpentier Indien fait enduire d'Alun tous les Vaisseaux François, & les avoit mis par ce moyen à couvert des insultes des Brulots. Les Espagnols se servent beaucoup de ces Brulots dans leur combats de mer. Ils aprirent des Anglois à leurs dépens combien ces Vaisseaux sont de mal, lorsqu'ils perdirent autrefois leur formidable Flotte qu'ils avoient nommé l'Invincible, & avec laquelle ils se proposoient de conquerir cette Isle.

La Poste a apporté de Catalogne des nouvelles qui font plaisir aux femmes & aux amis des Troupes qui sont en ces quartiers-là. Le Maréchal de Schomberg a taillé en piéces l'armée Espagnole, & pris Tortose d'assaut, où le Soldat a trouvé pour plus de quinze cens mille livres de butin.

Il eſt venu un Courier de Suede avec nouvelle qu'il s'eſt découvert en Ruſſie une terrible conſpiration contre la vie du Czar. La plûpart des Grands de Moſcovie étoient engagés dans cette conjuration ; Leur deſſein étoit de changer la forme du Gouvernement, & de diviſer ce puiſſant Empire en pluſieurs Principautés, dont chacun des conſpirateurs devoit avoir partie. On étoit convenu que tous ces Princes obéïroient à un Chef, qui ſeroit élu par le reſte à la maniere des Allemans. Ils avoient pour cette effet traité ſecrettement avec les Tartares. Moroſoph premier Miniſtre d'Etat, & le Chancelier Nazari étoient de la conſpiration Tu ſeras peut être fâché de la deſtinée de ce dernier, qui te fit des honnêtetés extraordinaires lorſque tu étois à la Cour de Moſcovie.

Banaanoph fils du Patriarche de Moſcou découvrit cette conſpiration au Grand Duc, & lui aprit les noms des Conſpirateurs. Le lendemain il les fit venir ſous divers prétextes au Palais, où il les fit tous tuer, & jetter leurs corps aux chiens dans les rues de la Ville.

Les François diſent d'étranges choſes de Sultan Ibrahim. Je ſouhaite que tout aille bien à la ſublime Porte. Si tu ſouhaites la même choſe ne t'en ouvre qu'à tes amis ; car on regarde quelquefois comme une trahiſon les plus innocentes penſées d'un homme. Adieu.

LETTRE XXXII.

Au Moufti.

Il semble approuver la déposition de Sultan Ibrahim, &c. Il blâme l'attentat qu'il avoit commis sur la veuve du Sultan Amurat, & l'enlevement qu'il avoit fait de la Fille du Moufti. Continence de Scipion l'Africain. Stratagême du Philosophe Athenodore. Il sollicite le Moufti de faire traduire les Historiens Grecs & Latins.

TEs venerables Lettres m'ont été rendues sûrement, & m'ont apporté des lumieres & des consolations. J'ai baisé & ouvert avec un très profond respect les Ecrits qui contiennent les sacrées instructions du Vicaire de Dieu. J'ai lû avec horreur le catalogue des crimes du Sultan, les passions excessives d'un Empereur Musulman, & la profanation du Trône fondé sur la justice. Tu as prévenu les allarmes d'une conscience trop scrupuleuse en m'assurant, » que c'est une maxime fonda»mentale de notre Loi, que tout le monde »generalement sans distinction de naissance »ou de qualité, est obligé de comparoître de»vant le Tribunal de la Justice de Dieu; & »que ceux qui n'obéïssent point à la Loi, »ne sont point Musulmans : Et que si l'Em»pereur même est de ce nombre, il doit être »déposé.

Cela a entiérement rassuré ma conscience, parce

parce que c'eſt une déciſion qui vient d'un homme, de la Sentence duquel il n'y a point d'appel ſur la terre. J'obéïrai donc inceſſamment à tes ordres & je ferai ſans retardement ce que tu m'as commandé.

Qui peut condamner la juſte indignation de la Veuve de Sultan Amurat, qui pour défendre ſon honneur menaça ſon Souverain de lui plonger le poignard dans le ſein ? Mais la vertu de ta Fille a été incomparablement plus éminente : Car ſe voyant incapable de reſiſter à la violence de ſon puiſſant raviſſeur, & ayant été forcée elle ſe ſeroit poignardée elle-même comme une autre Lucrece, ſi le Sultan ne l'avoit prevenue. Quelle flétriſſure à la race des Oſmans ! Quelle indignité contre notre ſainte Loi, & contre le premier Patriarche de la terre ! Il y eut quelque choſe de plus grand & de plus noble dans la continence de Scipion l'Africain. Après qu'il eut fait la conquête de Carthage la neuve, on lui amena une fille d'une admirable beauté, choiſie d'entre les autres priſonnieres. Il ne voulut jamais la toucher, & la fit rendre à ſes parens telle qu'elle lui avoit été preſentée, diſant à ceux qui étoient autour de lui. *Si j'étois un particulier, je contenterois ma paſſion aux dépens de l'honneur de cette aimable fille ; mais il ne ſeroit pas bienſcant qu'un Général d'Armée donnât un ſi mauvais exemple, ni qu'un Conquerant devînt la conquête de ſa priſonniere.*

Mais il ſemble que Sultan Ibrahim s'accommodoit

modoit mieux du caractere d'Auguste Empereur Romain. On a dit de ce dernier, qu'il n'avoit jamais épargné de femme dans sa passion dereglée ; & qu'il n'avoit pas plûtôt jetté les yeux sur quelque belle Dame, que sans s'embarrasser si son Epoux étoit de la premiere qualité, il envoyoit incontinent ses Officiers avec ordre de la lui amener, ou par amour, ou par force.

Le Philosophe Athénodore qui étoit parfaitement bien auprès de ce Prince, se servit d'un plaisant moyen pour retirer son Maître de ce vice. L'Empereur ayant un jour envoyé une chaise à une certaine Dame de la Maison des Camilles ; Maison fort populaire & fort respectée à Rome ; & le Philosophe craignant les funestes consequences qui pourroient s'ensuivre, prit les devans, se rendit au Palais de cette Dame, & l'avertit de la piéce qu'on vouloit lui faire. Elle s'en plaignit à son mari, qui tout transporté de colere, menaça de poignarder les Officiers de l'Empereur quand ils viendroient querir sa femme. Mais le sage Philosophe les appaisa tous deux, & demanda seulement un des habits de cette Dame, qui ne lui fut pas refusé. Il le mit incontinent, & après avoir caché une épée sous ses robes, monta en chaise ainsi travesti. Les Officiers qui ne sçavoient rien de la chose, le menérent à l'Empereur. Ce Prince avec un empressement proportionné à sa passion, courut ouvrir la chaise lui même. Athénodore tirant tout à coup son épée, sauta sur lui, & dit :

C'est

C'est ainsi qu'on auroit pu te massacrer. Ne quitteras-tu jamais un vice qui t'expose à tant de perils? La jalousie & le ressentiment auroient pu mettre en ma place un assassin ainsi déguisé. Mais j'ai soin de ta vie. Que ceci te soit donc un avertissement. L'Empereur sçut bon gré au Philosophe de son stratagême, lui fit present de dix talens d'or, le remercia de sa juste remontrance, & commença dès ce tems-là à ce corriger des plaisirs criminels, & à vivre avec plus de vertu.

Tu vois saint Prélat, qu'en lisant les Histoires des Anciens, on peut en tirer des exemples utiles, & y faire de bonnes remarques. J'ai toujours les œuvres de Plutarque, celles de Tite-Live Historien Romain, & celles de Tacite, qui a laissé à la posterité les Annales de ce formidable Empire. Il seroit fort à souhaiter que les Ecrivains Musulmans travaillassent à traduire ces Histoires en Arabe ou en Turc. Par ce moyen les vrais Fidéles que Dieu a destinés à la conquête du monde, seroient instruits de tout ce qui s'est passé de mémorable dans les siécles précedens. Quelques-uns de nos Sultans ont eu la curiosité d'avoir les Ecrits de Plutarque traduits en langue Turque, telle que les Ottomans la parlent familierement. Il y a d'autres Memoires qui ne sont pas moins dignes du travail d'un habile Ecrivain. Si tu veux faciliter un ouvrage si profitable, tous les vrais Fidéles t'en auront obligation. Mais qui suis-je pour me mêler de donner des conseils au grand Pere des vrais Croyans?

Croyans ? Il n'y a point de connoiſſance & de ſageſſe dont ton eſprit ne ſoit éclairé. Tu as peut-être des raiſons que je ne comprens pas, qui te détournent d'une pareille entrepriſe. Je me couvre donc la bouche de pouſſiere, & je me tais.

Pour ce qui eſt de la derniere révolution, je ne dois point diſputer contre la volonté de mes ſuperieurs. Quoiqu'il en ſoit, les nouvelles de cette Tragedie me ſont moins de chagrin, puiſque toi qui es l'Oracle des Muſulmans, as jugé à propos de dépoſer Sultan Ibrahim, ayant eu ſur cela le conſeil & le conſentement de ſa propre Mere, de Mahomet Baſſa, & de l'Aga des Janiſſaires, qui ſont après toi les deux plus habiles hommes de l'Empire.

Que reſte-t-il ſinon de prier pour la longue vie de Sultan Mahomet ? Je prie Dieu de le conduire, & de le conſeiller de maniere qu'il ne faſſe jamais rien capable de lui attirer une deſtinée auſſi malheureuſe que celle de ſon Pere.

LET-

LETTRE XXXIII.

A Chiurgi Muhammel Baſſa.

Concluſion de la Paix de Munſter. Troubles de Paris. Le Duc de Beaufort ſe ſauve du Château de Vincennes.

LEs Miniſtres des Princes Nazariens ont enfin conclu la Paix à Munſter. Ils ont été ſix ans à ſe diſputer ſur des bagatelles C'eſt ce que font preſque toujours les Chrétiens, mêmes dans les affaires les plus importantes. Le Traité fut ſigné le vingt-quatre du mois paſſé. Ce fut alors que tous actes d'hoſtilité ceſſerent par tout, ſi ce n'eſt chez les Eſpagnols & chez les François, dont les differends n'ont pu être ajuſtés dans ce Traité general des Puiſſances Chrétiennes.

Il n'eſt pas que tu n'ayes entendu parler des troubles de cette Ville. Il ſemble que tout eſt pacifié & tranquille. Mais ce n'eſt peut-être qu'une tréve, à la faveur de laquelle les deux partis prennent haleine. Cette Ville eſt extraordinairement riche, & prodigieuſement peuplée, & peut mettre en une heure de tems cent mille hommes ſous les armes. Le Parlement & le Peuple ſont bien mieux unis, & par conſequent mieux en état de prêter le colet à la Cour. Les Marchands vivent comme des petits Rois, & ont tant de richeſſes qu'ils ſont remplis d'orgueil & d'ambition. La Cour ſe tient dans la réſerve, &

ſe contente de ſonger aux moyens de ruiner la faction & de maintenir l'autorité Royale. La Reine Régente eſt réſolue & ſevere ; cependant elle ſe laiſſe emporter aux conſeils de douceur que lui donnent le Cardinal Mazarin & le Duc d'Orleans.

Au commencement de ce régne, je donnai avis aux Miniſtres de la Porte, que le Duc de Beaufort avoit été mis priſonnier au Château du Bois de Vincennes, qui eſt un des Palais du Roi. Ce Prince s'eſt echapé, & vient en cette Ville. Les Factieux le regardent comme un zélé Compatriote, & ſont réſolus de le proteger aux dépens de leurs vies & de leurs biens.

Si tu es encore ſain & vigoureux, tu es heureux. Pour moi je déchois tous les jours, & je ne m'en inquiéte point, parce que je ſens qu'à meſure que je décline, c'eſt un pas que je fais vers l'Eternité. Auſſi je ne prens ni reſtaurans, ni ne conſulte les Medecins. Je me laiſſe mourir peu à peu, & je meurs avec plaiſir ; parce que je me prépare tous les jours à me mettre dans l'état où doit être un homme, qui eſt ſur le point de s'envoler dans une région plus heureuſe.

LET-

1649. LETTRE XXXIV.

A Dinet Golou.

Il se plaint de l'injuste procedé de ceux qui avoient conspiré contre Sultan Ibrahim, qu'il ne veut pas diffamer après sa mort; & avouë qu'il avoit dissimulé en écrivant au Moufti sur ce sujet. De la Statuë d'un fameux Lutteur, qui tombant tua un homme, qui par envie vouloit la démolir. De la devise de la Bague de Platon.

JE ne suis point surpris d'aprendre que Sultan Ibrahim ait été déposé & étranglé. C'est ce que je craignois depuis long-tems. Les remuans Janissaires ruineront l'Empereur Ottoman. Je ne suis pas surpris non plus, que sa Mere ait eu part à sa chûte. Elle avoit un double motif d'y donner son consentement, c'est-à-dire, l'ambition & le ressentiment. Elle a toujours voulu dominer, & n'a jamais pû voir de bon œil, la résolution avec laquelle le Sultan faisoit ses affaires sans la consulter, ou du moins sans suivre ses conseils. De plus, elle n'avoit jamais pû oublier sa disgrace, & la mort de l'Armenienne qui fut cause de son exil.

Mais je suis surpris & fâché d'aprendre, que le Moufti ait eu part à une si noire Tragedie. Aurons-nous desormais le front de reprocher aux Chrétiens leurs fréquentes trahisons, & le meurtre de leurs Rois. Il leur sera aisé de

nous

nous dire par retorſion, que le ſuprême Patriarche de notre Loi eſt entré dans le ſecret des Rebelles, a conſpiré contre la vie de ſon Souverain, l'a fait dépoſer, & enſuite étrangler.

Quant à l'Aga des Janiſſaires, je ſuis perſuadé qu'il eſt plutôt entré dans le conſpiration par les puiſſantes raiſons, & par les belles paroles du Moufti, que par aucun deſſein de s'engager volontairement dans des crimes auſquels il n'a, ce ſemble, aucun panchant. D'ailleurs, il ne pouvoit pas refuſer d'entrer dans la conjuration après que la propoſition lui en avoit été faite, à moins que de ſe réſoudre d'en être la premiere victime, & d'être maſſacré lui-même, pour empêcher que les autres Conjurés ne fuſſent découverts. Cependant ſon devoir & ſon honneur auroient dû l'emporter ſur toutes les autres conſiderations; & il auroit mieux fait de mourir Serviteur fidéle, que de vivre après être tombé dans un crime ſi ſale.

Quoiqu'il en ſoit, je ne ſçaurois approuver leur trahiſon; & quelques grands que fuſſent les vices du Sultan, ils n'étoient pas en droit de l'en punir. Il ne devoit rendre compte de ſes actions qu'à Dieu; & en détrônant celui que la Providence Divine avoit revêtu du Diadême Imperial, ils ont commis un attentat contre les droits de Dieu.

J'approuve encore moins, que l'ayant depoſé & étranglé, ils ſoient aſſez impies pour le diffamer après ſa mort, & je ne puis en conſcience obéir aux ordres du Moufti, qui m'a

commandé par sa derniere Lettre, de faire chez les Chrétiens un portrait desavantageux de Sultan Ibrahim, afin qu'il paroisse que l'action du Prélat est juste. J'avoue que je dois avoir beaucoup de déference pour l'autorité du Souverain guide des vrais Croyans; mais au reste, je ne suis pas obligé pour cela de renoncer à ma raison. Je dois quelque chose à moi-même, & au caractere qui distingue l'homme avec la bête. Il est vrai que je lui ai promis de lui obéïr en cela; mais celui qui m'a donné dispense pour tous les mensonges, & les parjures dont je pourrois me rendre coupable à Paris, me pardonnera, j'espere, si je deviens mon propre Confesseur, & que je me donne l'absolution moi-même, de ne pas tenir parole en ce point.

Ce n'est guéres m'a coûtume de médire des vivans, mais je trouve que c'est quelque chose d'horrible de médire des morts. Je crains qu'il ne m'arrive la même chose qu'à cet homme, qui s'étant brouillé avec un fameux Lutteur, porta sa malice & son ressentiment jusqu'à son Tombeau. Il regardoit d'un œil d'envie l'honneur qui étoit dû à la memoire de ce Lutteur, dont on avoit mis la Statuë dans un lieu public. Il s'en alla une nuit à dessein de la renverser; & après l'avoir défigurée en divers lieux de plusieurs coups de marteau, comme il travailloit encore à la renverser, elle tomba sur lui tout à coup, & le tua; comme si l'esprit de celui qu'elle representoit, l'avoit fait tomber pour se venger de la malice de son adversaire.

Il eſt certain que les Anciens ſçavoient bien ce qu'ils diſoient, lorſqu'entr'autres ſages conſeils, ils exhortoient les hommes à *ne pas parler des morts; mais à regarder comme ſacrés ceux qui avoient paſſé à l'immortalité*: Platon avoit fait mettre cette deviſe ſur un Anneau: *Il eſt plus aiſé de provoquer les morts, que de les appaiſer après qu'on les a une fois provoqués*: Voulant faire entendre par-là, que les ames des morts ſont ſenſibles aux outrages qui leur ſont faits par les vivans.

Cela m'oblige à fuir la médiſance, & principalement à l'égard des morts. Si je n'ai pas beaucoup de louanges à donner à Sultan Ibrahim, que ſes vices au moins demeurent enſevelis dans un éternel oubli.

Je ne cours aucun riſque de t'écrire ainſi franchement, parce que je ſuis bien aſſuré de ta fidélité. Au reſte, la mort qui eſt le pis qui pût m'arriver, en cas qu'on vînt à ſçavoir ce que j'ai dit, ne me feroit point fâcheuſe, me venant ſur tout de la part d'un ami. Adieu cher Dinet.

LET-

LETTRE XXXV.

A Danecmar Kesrou Cadilesquer de Romanie.

Remarques sur la mort de Charles I. Roi d'Angleterre. Ce que dit le Cardinal Mazarin lorsqu'il reçut les premieres nouvelles de cette horrible Tragedie. Des méchans principes de Machiavel.

LOrsque je t'écrivis que les Ecossois avoient vendu leur Roi aux Rebelles d'Angleterre, il étoit aisé d'en prédire les consequences sans révelation. Quand les Monarques Souverains deviennent la marchandise des factions, leur sang en est ordinairement le prix. Il n'y a guéres d'exemples que des Princes ayent été emprisonnés par leurs Sujets, & ne soient pas morts d'une mort violente. Ceux qui ont porté la trahison jusqu'à se saisir de la personne de leur Souverain, ne peuvent jamais reculer sans danger, ou du moins leur crime leur fait accroire qu'ils ne le peuvent pas. Les remords de ce qu'ils ont deja fait, les obligent à persister dans leur méchanceté; & le peu d'esperance qu'ils ont de sauver leur vie, leur fait conclure qu'il est necessaire de dépouiller le Prince de la sienne; parce que comme ils l'ont offensé, ils aprehendent qu'il ne leur pardonne jamais un si impudent essai de trahison.

Mais la maniere dont les Anglois s'y sont

pris pour faire mourir leur Roi eſt ſi ſinguliere, que l'hiſtoire ne nous parle de rien de ſemblable. Ces infidéles ont ſurpaſſé tout ce qu'il y a jamais eu de perfide, ſoit pour concerter leur parricide, ſoit pour l'executer. Ils ſe ſont ſurpaſſés eux-mêmes, & ont ſurpaſſé leurs premiers deſſeins.

Les traîtres ont accoutumé de faire mourir ſecrettement un Monarque dépoſé, ou par le poiſon, ou par l'aſſaſſinat, ſoit par reſpect pour le ſang Royal, ſoit pour ôter toute ſorte de moyens aux fidéles Sujets de ſauver leur Maître. Mais ces Barbares ſont réſolus d'inſulter publiquement leur Prince, de braver tout l'Univers par une telle infamie, & d'achever leur trahiſon avec pompe. Ils ont érigé un nouveau Divan, ou Cour de Judicature, compoſée des plus infâmes Traîtres. Ce fut là qu'ils firent dans les formes le Procès à leur Souverain, par une Loi dont eux-mêmes étoient les Auteurs : Ils le condamnerent comme Tiran & comme Traître, & lui firent enfin couper la tête devant ſon Palais, à la vûe d'un grand nombre de ſes Sujets ; afin qu'il parût par-là, que leur deſſein n'étoit pas tant de faire mourir leur Roi, que de détruire la Monarchie, & de triompher de ſes ruines.

As-tu jamais entendu parler, venerable Juge des Fidéles, d'une trahiſon ſi hardie ? Toute l'Europe eſt ſurpriſe d'une action ſi monſtrueuſe. Le Cardinal Mazarin même qui a conduit en Angleterre, une trame que Richelieu ſon Prédeceſſeur avoit commencée, a témoigné de

de l'horreur lorſqu'il a reçu les premieres nouvelles de cette Tragedie ; horreur que je ne regarde pas comme un artifice de ſa Politique pour éblouir le monde, mais comme une preuve de ſes veritables ſentimens ; car il eſt trop genereux pour donner ſon approbation à un procedé ſi barbare, quoiqu'il ſoit queſtion d'un Prince qui n'eſt pas de ſes amis.

On lui entendit dire l'autre jour : *Que pour ſe venger du meurtre de ce Roi, il embarraſſeroit les Rebelles d'Angleterre*, plus qu'il n'avoit embarraſſé leur Souverain.

Cela ne fut pas dit ſi ſecrétement, que je n'en euſſe avis une heure après. Car mes propres oreilles ne ſont pas les ſeules que j'aye à Paris, attentives aux intrigues de ce Miniſtre. Il lui ſera difficile à l'avenir d'écrire ou d'agir dans ſon Cabinet même, ſans que j'en ſois incontinent informé.

Quoique j'obſerve les mouvemens de cet ennemi, & que je faſſe tous mes efforts pour rendre inutiles les projets qu'il fait contre l'Empire Ottoman ; je ne puis néanmoins le blâmer dans le cœur, de travailler comme il fait à la gloire de ſon Maître, & de faire en même tems le perſonnage d'un fidéle Serviteur & d'un habile Politique.

Comme il aime ſa Patrie, & qu'il a de l'attachement pour l'Egliſe, dont il eſt une des principales colonnes, il favoriſe les Factions en Angleterre, & nourrit les mécontentemens des capricieux Anglois. La douleur qu'il a de la mort de ce Roi fait voir évidemment,

ment, qu'il n'avoit pas assez d'aversion pour lui, pour avoir eû dessein de le faire mourir sur un échafaut; & que son but n'étoit seulement que de l'humilier, & de le reduire aux termes d'avoir de la complaisance pour la Monarchie Françoise.

En disant ceci, je suppose que le regret que le Cardinal témoigne en cette occasion soit un regret sincere; mais qui sçait quand les Politiques agissent ou n'agissent pas de bonne foi; Je suis bien assuré, que pendant que ses Emissaires travailloient à broüiller cette Nation, il promit à la Reine fugitive de secourir son Epoux d'hommes & d'argent contre les Rebelles avec lesquels il entretenoit une correspondance secrette, pour lesquels ses coffre étoient actuellement ouverts.

La plûpart des Politiques de l'Europe sont infectés des maximes d'un fameux Ecrivain qu'on nomme Machiavel. Ce Casuiste des Politiques leur a apris à ne faire scrupule de rien, pourvû qu'ils puissent parvenir par ce moyen aux fins qu'ils se proposent, n'y ayant rien selon lui de malhonnête, que ce qui ne réussit pas. Cette politique a dégeneré chez les Nazariens en fourbe & en lâcheté : & ce qui passoit autrefois à juste titre pour une vertu necessaire au gouvernement du monde, passe à present pour une vice, dont les Proscrits, les Avanturiers, & les Pirates mêmes se font une honte.

Dieu qui a voulu que la terre fût habitée par les Anges long-tems avant la création

d'Adam

d'Adam, & qui, les en chaſſant enſuite à cauſe de leur méchanceté, en fit autant de Démons, & mit les hommes en leurs places, faſſe par ſa bonté que les crimes énormes des mortels n'irritent point ſa colere, & ne l'obligent point à exterminer les hommes, & à rétablir les Démons dans leurs premieres habitations.

LETTRE XXXVI.

A Mahomet très-illuſtre Viſir Azem.

Il le felicite ſur ſa haute dignité; lui repreſente le tort qu'on lui fait, & demande ſa protection.

JE te felicite d'être ainſi parvenu à la premiere dignité de l'Empire toûjours victorieux. C'eſt ton tour d'être aujourd'hui élevé juſques au haut de la roue. Cette roue eſt dans un mouvement perpetuel: prens donc garde à ne point t'oublier dans une ſi haute élevation. Conſidere que tu ne t'es ainſi avancé que par la chûte de ton Prédeceſſeur, & que tu n'as aucun juſte ſujet de croire que le coup qui l'a frappé ne te touchera point.

Je ne ſuis point un diſeur de bonne fortune, & je ne voudrois pas être aſſez incivile pour prédire du mal à mes Superieurs. Mais ceux qui ſont dans les Charges éminentes ont beſoin de gens qui leur repreſentent fidélement ce qu'ils ſont. Un grand Roi de la Grece ſe faiſoit dire par un Page tous les matins à ſon réveil:

Sou-

Souviens-toi , ô Roi , que tu es mortel.

Cet exemple , grand Miniſtre , me ſervira d'Apologie , & te portera à me pardonner la liberté que je prens de te parler comme je fais. Tu peux voir par là que je ne ſuis point flatteur.

Il eſt certain que toutes les choſes ſublunaires hauſſent & baiſſent comme les eaux : & quoique les hommes ſoient quelquefois heureux , il leur arrive ſouvent des contretems qui les jettent tout d'un coup d'un état riant dans un état triſte.

J'ai fait l'experience de ce que je dis , moi qui ne ſuis qu'un enfant en comparaiſon de toi. Mais la deſtinée & le hazard ſont pour les petits auſſi-bien que pour les grands. Les vers n'ont pas moins d'obſtacles à ſurmonter dans leur état rampant , que les Aigles qui volent au plus haut de l'air.

Je fus arraché du Berceau & des bras de ma triſte Mere. Je dis triſte ; car elle avoit deux raiſons de l'être. Elle avoit perdu ſon Mari , & elle ſe voyoit réduite à la cruelle neceſſité de perdre ſon enfant. Néanmoins cette ſeparation anticipée fut avantageuſe pour moi , & conſolante pour ma mere. La ſuite de ma bonne fortune l'obligea d'abandonner ſa ſolitude , & de me ſuivre à la Ville Imperiale , où veuve qu'elle étoit , elle devint épouſe d'un Grec de fort bonne humeur. Mais comme la deſtinée avoit réſolu de me faire faire un autre perſonnage , la Providence voulut que des délices du Serrail , & de l'honneur de ſervir

le

le plus grand Monarque de l'Univers, je tombasse dans une cruelle captivité, & que je fusse honteusement réduit à être Esclave d'un Barbare Infidéle. Je trouvai moyen de me remettre en liberté, & je suivis les Academies où j'étudiai. Je ne veux point me vanter d'avoir fait des progrès dans mes études; mais tu sçais qu'à mon retour à Constantinople, mes Superieurs me crurent capable de servir la Porte en ce lieu. C'est ainsi que la Providence se joue des mortels, & qu'elle les méne au travers des labyrinthes de cette vie, avec je ne sçai quelle methode bizarre & enveloppée en apparence.

Si j'ai bien rempli mon devoir, j'en appelle à tout le monde; néanmoins je ne puis plaire à personne. Chacun sera mon Juge, & prononcera sentence contre moi; & je crois qu'il y en a qui seroient volontiers les executeurs de la sentence. Cela me jette quelquefois dans une si profonde tristesse, que je me joins à mes ennemis, & me condamne moi-même sans sçavoir pourquoi. Il est certain, dis-je, que tant de personnes sages & pénetrantes ne peuvent pas toutes avoir tort, & moi seul raison; il faut necessairement qu'elles ayent remarqué en moi des défauts que je n'ai pas remarqué moi-même. Je suis sans contredit préoccupé, & je n'ai jamais changé l'ordre du Valet d'Esope. Un moment après je regarde ces considerations comme de pures productions de ma mélancolie; & après avoir examiné ma conduite avec plus d'exactitude, je me trou-

ve innocent des choſes dont je ſuis accuſé. Néanmoins pendant que je travaille ainſi à juſtifier mon intégrité auprès de mon grand Maître, je retombe dans ma triſteſſe, & je dis qu'il faut indubitablement que j'aye offenſé Dieu & ſon ſaint Prophéte ; puiſqu'ils permettent que je ſois perſecuté par les envieux, & obligé de rentrer en moi, afin que faiſant ainſi une fréquente recherche de la cauſe de mes malheurs exterieurs, je puiſſe découvrir les crimes ſecrets que je puis avoir commis contre le Ciel ; crimes ou que j'ai commis par inadvertance, ou que j'ai oubliés.

J'ai alors mille ſcrupules d'avoir menti, & juré fauſſement, quoique le Souverain Arbitre de la Loi m'ait donné diſpenſe pour tous ces pechés. En un mot, je ne ſçai quelquefois que penſer ; & n'étoit que la commiſſion que j'exerce en ces quartiers, eſt accompagnée de quelque bonheur, je conclurois ſouvent, ou que Dieu m'a maudit, ou que les hommes m'ont enchanté ; & que le Ciel ou l'Enfer concourt à mes afflictions.

Mais tout cela peut-être l'effet des fumées d'une rate mal diſpoſée ; & il ſe peut faire que celui qui juge tout le monde avec tant d'indulgence, me juge avec plus de douceur, que je ne me juge moi-même, ou que je ne juge les hommes mes compagnons. Il eſt la bonté & la clemence même. Les pechés que nous commettons par foibleſſe, ne ſont à nos yeux que comme les petits atômes qui paroiſſent le matin dans les rayons du Soleil ; qui tout innombrables qu'ils ſont, diſ-

diſparoiſſent au ſouffle du moindre vent.

Je dis ceci par rapport à toi & à moi ; par rapport à toi, entant que tu diſpoſes ſouverainement de la vie & de la mort, ſous les ordres du Grand Seigneur ; par rapport à moi-même, entant que je me regarde comme un homme que les mal-intentionnés ont choiſi pour être la victime de leur malice, & qui ſe jette aux pieds de ta Grandeur pour implorer ta protection. Mes ennemis employent toute leur adreſſe pour me perdre, & profitent de toutes les occaſions qui ſe preſentent pour l'executer. Comme ils n'ont pu me faire condamner par ton Prédeceſſeur, ils eſperent de te le faire faire par leurs faux rapports. Cela m'oblige à uſer de précaution pour ma défenſe, & j'eſpere que je préviendrai par cette humble ſupplication les effets de leur malice.

Imite la Nature Divine, & ne ſois point ſevere à remarquer les peccadilles, & les petits manquemens de ton Eſclave. Si je deviens infidéle ou traître, je ne demande point de grace.

Celui qui eſt ſouverainement bon & miſericordieux, qui a été le premier au monde, & qui y demeurera le dernier, le Seigneur du Paradis, te faſſe autant de biens que je pourrois t'en ſouhaiter durant l'eſpace de mille ans, & te donne place dans le lieu plein de rivieres, qui tirent leur ſource du ſein du rocher de l'éternité.

LETTRE XXXVII.

Au Kaimakam.

Des nouveaux troubles de Paris. De l'emprisonnement du Juif Echimilia. Cela oblige l'Espion à quitter son logis, & à se cacher.

CE Royaume qui paroissoit tranquille depuis quelque tems, est encore en trouble. Les mécontentemens particuliers des uns, & l'ambition des autres, ont encore mis tout le monde sous les armes. Cette Ville est bloquée par l'armée du Prince de Condé, qui n'est que de retour de Flandres. Le Roi, la Reine, le Cardinal Mazarin, & toutes les autres personnes de la Cour, sont à Saint Germain en Laye, où ils se sont rendus de nuit. Un départ si brusque a encouragé les seditieux, & leur a fourni en même tems de nouveaux sujets d'accusation contre le Cardinal Mazarin, qui leur a, disent-ils, enlevé leur Souverain. Le Parlement l'a déclaré ennemi du Gouvernement. Il leve des Troupes avec toute la diligence possible, & il fait amas de provisions, comme s'il devoit soutenir un long Siege. Divers Princes & Seigneurs se sont rendus dans la Ville après avoir abandonné la Cour, & entr'autres le Prince de Conti, frere du Prince de Condé. Les Parisiens cependant ont si peu de confiance en lui, qu'ils se sont assurés de sa sœur comme d'un ôtage pour la fidélité du Prince. Mais leur pré-

précaution n'eſt pas dans ſon lieu ; car ſa déſertion eſt réelle , & a été cauſée par des démêlés ſurvenus entre lui & ſon frere ainé.

On dit que le Cardinal Mazarin a réſolu de quitter le Royaume pour éviter par ce moyen l'orage qui le menace de toutes parts.

La Reine a envoyé des ordres aux Colonels, qui ſont ſous le commandement du Maréchal du Turenne , pour les obliger d'abandonner ce Général , qui s'eſt, dit on, déclaré pour le Parlement, & leur a fait offrir en même tems qu'elle les recevroit à ſon ſervice.

D'un autre côté , les Pariſiens tâchent de fortifier leur parti , en députant à tous les Parlemens de France, pour les prier de ſe joindre à celui de Paris.

Les Compagnies que les Bourgeois de cette Ville ont levées , portent ſur leurs Drapeaux pour deviſe, NOUS CHERCHONS NOTRE ROI.

Cependant l'Archiduc d'Autriche eſt ſur les frontieres du Royaume à la tête d'une armée de vingt mille hommes; & il fait faire au Parlément de fréquentes propoſitions de paix.

Comme j'étois prêt à fermer ma Lettre, on m'eſt venu dire que le Juif Echimilia a été arrêté , & mis en priſon à Saint-Denis; Place qui eſt entre les mains du Roi. Je n'ai pû apprendre la cauſe de ſon impriſonnement : Mais je ſoupçonne que c'eſt parce qu'il fut vû dans la premiere émotion avec la populace de Paris; de quoi j'ai donné avis dans la Lettre que j'ai adreſſée à l'Aga des Janiſſaires.

Je ſuis tellement ſurpris de ce malheureux accident, que j'ai mille penſées differentes. Je ne ſçai quelles meſures prendre pour ma propre ſureté. Si les papiers d'Echimilia ſont ſaiſis & examinés, il faut abſolument que je ſois découvert; & ſi je le ſuis, & que je demeure en Ville, je ne puis éviter la priſon. Quoiqu'il ſemble que dans la conjoncture preſente on ſoit ici aſſez à couvert des inſultes de la Cour; cependant l'averſion qu'on a pour les vrais Croyans, & la découverte d'une commiſſion de l'importance de la mienne, ſuſpendroient les animoſités inteſtines: & je ſerois indubitablement ou livré à la Cour, ou envoyé à la Baſtile. Si je ſors de la Ville, j'ai encore plus à craindre; car tous les paſſages ſont étroitement gardés par de gros détachemens des Troupes du Roi. Cela m'a fait d'abord réſoudre de differer la concluſion de cette Lettre, en attendant que j'aye pourvû à ma ſureté, & cela d'autant plutôt que je ſuis perſuadé qu'il eſt impoſſible de faire rien ſortir du Royaume ſans être découvert. Mais ayant été informé qu'il paroît un Courier que le Parlement dépêchoit à l'Archiduc d'Autriche, & craignant de n'avoir à l'avenir ni plume, ni encre, ni papier, j'ai dérobé quelques momens du peu de tems que j'ai eu à penſer à moi-même, pour te donner avis de ce fâcheux contre-tems.

J'ai écrit en même tems à Nathan Ben Saddi à Vienne, pour l'avertir de ne me plus écrire juſqu'à nouvel ordre. J'ai mis toutes ces Lettres entre les mains d'une homme fidéle, qui

pour

pour n'être pas découvert les a fait coudre dans les talons de ces souliers. Il va sous la protection du Courier.

Je n'ai qu'autant de tems qu'il m'en faut, pour te dire que je quitte mon logis dès cet instant : mes Livres & mes autres Meubles sont déja empaquetés, & les porteurs sont prêts à les transporter. Si je sors d'ici sain & sauf, je changerai d'habit & de nom, & par ce moyen je pourrai me cacher, jusques à ce que le dénouement de cette avanture m'ait apris ce que je dois faire.

Adieu, illustre Kaimakam ; je t'en dirai davantage une autre fois, ou si je ne le fais pas, sois persuadé que je ne suis pas en liberté.

LETTRE XXXVIII.

A Nathan Ben Saddi Juif à Vienne.

Il lui aprend qu'Echimilia avoit été arrêté par ordre du Roi, & lui defend d'écrire jusqu'à nouvel ordre.

SI tu reçois quelques Lettres de ma part, & que tu ayes encore la liberté de les ouvrir, fais-le le plus promptement que tu pourras ; car je crains fort que nous ne soyons découverts en ce lieu. Ton frere Echimilia a été arrêté par ordre du Roi. Je ne sçai pas pour certain de quoi on l'accuse, & il n'est pas necessaire que tu le sçaches non plus. Mais s'il n'a été emprisonné que pour m'avoir rendu quel-

ques ſervices il n'y a pas long-tems ; nous ſommes tous perdus. Ses papiers ſeront viſités, & nos ſecrets neceſſairement découverts. En ce cas, nous n'avons rien à eſperer, & nous devons nous attendre à tout ce que la fureur & le reſſentiment des Chrétiens peuvent executer de plus rigoureux. Cet accident me met en grand deſordre, & ne me laiſſe qu'à peine le loiſir de ſonger à me cacher. N'envoye plus à Paris juſqu'à nouvel ordre. Nous ſommes tous en armes ; cette Ville eſt bloquée par les Troupes de la Reine ; & je ne ſçai pas bien comment me ſauver, & comment prévenir les recherches qu'ils feront des affaires des étrangers. Mais la deſtinée qui préſide ſur les évenemens humains, me tirera j'eſpere du péril où je ſuis. Je nous recommande tous deux aux ſoins de la Providence, & je te dis Adieu, comme ſi je ne devois jamais te récrire ; car cela peut fort bien arriver.

LETTRE XXXIX.

Au Juif Donaja, à Veniſe.

Sur la même ſujet, & ſur la tentative qu'on avoit fait de voler le Treſor de Veniſe. Relation de la conjuration de Tiepoli.

J'Ai à préſent un peu plus de relâche que je n'en avois lorſque j'écrivis à ton frere Nathan, pour l'informer de l'impriſonnement d'Echimilia. J'étois alors plus agité que la ſeptiéme Sphere. Tous mes mouvemens étoient rapides.

rapides. J'avançois & je recoulois comme les Planétes ; mais je n'avois pas comme elles le loisir de m'arrêter quelquefois. En un mot, j'ai parcouru tout le Zodiaque de la politique, pour trouver une nouvelle maison ; parce qu'il y avoit apparence qu'il ne seroit pas sûr pour moi de demeurer plus long-tems dans celle que j'ai occupé jusqu'ici. A la fin j'en ai trouvé une, où je n'espere rencontrer aucun malin aspect, mais demeurer comme ci-devant fidélement uni avec le Croissant, derriere la splendeur duquel je puis être à couvert des recherches des hommes.

Pour parler plus intelligiblement, je suis toujours en cette Ville, mais j'ai changé de logis, pour me mettre mieux à couvert de l'orage qui me menace, ce semble, depuis qu'Echimilia a été arrêté. J'écrivis hier au Kaimakam, & à Nathan Ben Saddi, pour leur donner avis de cet accident. Je t'écris par la même voye, n'osant confier mes Lettres à la Poste, tant que ce Royaume sera dans le trouble où il est.

J'ai reçu une Lettre de toi, par laquelle tu m'informes qu'on a voulu voler depuis peu le Tresor de Venise, qui est de la maniere que tu en parle, le plus riche & le plus magnifique de l'Europe. Si tu avois vû le Tresor qu'on garde dans l'Eglise de Saint-Denis, qui est une Ville près de Paris, tu changerois peut-être de sentiment. Mais ni toi ni moi, ne pouvons pas faire ici des comparaisons, n'ayant point vû les lieux. Les François louent le

Tresor

Tresor de Saint-Denis, & disent qu'il vaut beaucoup plus que celui de Venise. Mais ils peuvent parler avec partialité, & d'autant mieux qu'il est assez naturel à chacun de parler magnifiquement de la grandeur de sa Nation; & que les François ne cedent à aucune Nation du monde en fait de vaine gloire. Quoiqu'il en soit, c'étoit une grande entreprise, & pleine d'une infinité de difficultés & de dangers, de s'être mis en tête de voler les voutes d'une Eglise, située dans le cœur d'une Ville si grande & si peuplée, & la dépositaire de toutes les richesses de la Seigneurie. C'est une marque que ceux qui ont fait une entreprise si perilleuse ont de la grandeur d'ame.

Ce n'est pas la premiere fois que les Venitiens ont été en danger de perdre ce prodigieux amas de richesses. Un pauvre Grec trouva un jour moyen de faire un trou sous terre, & d'entrer dans ces riches caves, d'où il emporta pour deux millions de sequins en Bijoux. Mais s'en étant ouvert à un de ses Compatriotes, il fut dénoncé & livré au Doge, qui le fit pendre.

Cette République a été de tout tems fort heureuse à découvrir les conjurations, & les autres mauvais desseins qu'on a fait contr'elle. Je ne sçai si tu as entendu parler de la fameuse conspiration de Tiepoli; qui non content de vivre en simple Noble, voulut se rendre Souverain de Venise. Il s'insinua pour cet effet, dans les bonnes graces d'une infinité de Bour-

geois,

geois, aufquels il donna des penfions durant l'efpace de plus de neuf ans confecutifs, fous prétexte d'en avoir befoin pour fe venger de certains outrages qu'il avoit reçus d'un Gentilhomme Romain. Ils devoient tous courir les rues en armes, lorfqu'ils entendroient prononcer tout haut le nom de Tiepoli, qu'on devoit fouvent répeter.

Mais le jour étant venu où il devoit executer fon deffein, & l'allarme ayant été donnée dans les rues, une vieille femme fe hâta tellement de regarder par la fenêtre de fa chambre, pour voir quel étoit le fujet de l'émotion, qu'elle renverfa un vaiffeau de terre, qui tombant précifement fur la tête de Tiepoli, le tua, & finit par ce moyen la rebellion. Cet heureux accident obligea le Senat de donner à cette femme, pendant toute fa vie, une penfion de mille fequins par an, qui devoit être payée à perpetuité à fes heritiers après fa mort.

Ne m'écris point que tu n'ayes reçu une autre Lettre de moi, qui t'aprenne ce que tu dois faire.

LET-

LETTRE XL.

A Mahummet Hadgia, Dervis Hermite, demeurant dans la Caverne du Prophéte, en Arabie l'heureuſe.

Du mépris que les Francs font des bêtes. Divers exemples remarquables de la tendreſſe que les anciens témoignent pour les créatures muettes.

LEs François plus promts à condamner les autres, qu'à ſe réformer eux-mêmes, blâment les Muſulmans d'étendre leur charité juſqu'aux bêtes, oiſeaux, poiſſons, &c. Ils ſe moquent des aumônes que nous faiſons aux chiens, aux chats, & aux autres creatures vivantes, & tournent en redicule la tendreſſe de ceux qui vont aux marchés, & achetent les oiſeaux qu'ils y trouvent à vendre, dans le deſſein de les renvoyer au pays de leur naiſſance, & de leur redonner leur liberté naturelle. Ils diſent que c'eſt une ſuffiſante démonſtration de pieté, de ſecourir les hommes dans leurs beſoins, & que ce n'eſt qu'une hipocriſie inutile de témoigner de la tendreſſe pour les brutes, qui ſelon eux, n'ont ni ame, ni raiſon, & qui par conſequent ſont incapables de ſentir les bons offices qu'on leur rend.

Ce ſont là les accuſations que là boufonnerie des Occidentaux endurcis, fait aux genereux Orientaux, qui aiment toutes les créatures. Que diroient-ils s'ils avoient entendu parler

parler de ta pieté héroïque, car non seulement tu proteges & secoures les créatures qui n'en ont aucun besoin, mais tu ne manges de la chair d'aucun des animaux, quoique le Prophéte même nous ait permis de manger de quelques-uns pour nous nourrir ; sans quoi plusieurs personnes disent que nous ne sçaurions vivre? O homme excellent, né pour être la censure & la lumiere du siécle! Quelle joye ne ressent point notre saint Prophéte, de voir l'innocence & la pureté de ta vie! Le Tresor des Cieux est enrichi par tes bonnes actions, qui sont une moisson fertile de vertus, & les prémices de la pureté de ta nature. Depuis que tu es descendu dans la sainte Caverne, les Anges qui tiennent Registre des paroles des hommes, ne t'ont jamais entendu prononcer une sillabe qui fût digne de censure. Tes pensées ravissent de joye le cœur de Dieu même. L'esprit universel plein d'yeux, qui veille sur tout l'Univers, s'endormiroit s'il n'étoit pas réveillé par les puissantes vibrations de ton ame sublime. Tes contemplations servent de sujet, pour instruire ceux qui aident à former toutes choses. Sans toi l'Ange du premier mouvement cesseroit de tourner dans les Cieux les globes lumineux : Les Orbes célestes se rouilleroient, & toutes les roües & tous les ressorts de la nature demeureroient immobiles. O Idée élûe, devant la pureté de laquelle le Soleil même paroît plein de tâches! L'esprit humain ne peut trouver ton pareil sur la terre : Tu es l'empreinte du cachet des Prophétes, l'ame de l'ame de Mahomet.

Si

Si j'ai choqué ta modeſtie en louant ainſi tes grandes perfections, tu auras la bonté de l'imputer à l'excès de mon affection, qui me fait méconnoître l'humanité. Je voudrois fort imiter la pureté de ta vie. Car en diſent les Chrétiens ce qu'ils voudront, je regarderai toujours l'abſtinence comme une vertu divine. J'ai conſulté les Sages de l'antiquité pour ſçavoir ce qui ſe pratiquoit autrefois, du tems que la nature humaine étoit encore dans ſon enfance, avant que les mœurs des hommes fuſſent corrompues. J'ai parcouru les meilleurs écrits des Anciens, qui ſont les Archives de la verité, où les fables n'ont point de lieu. J'ai crû que tu recevrois agréablement ces Memoires, & c'eſt dans cette perſuaſion que je prens la liberté de les mettre à tes pieds, comme un témoignage de la profonde vénération que je dois avoir pour le Locataire du Favori de Dieu.

Les Hiſtoriens diſent que les premiers Habitans de la terre vécurent durant l'eſpace de deux mille ans des productions des Végetaux, dont ils offroient les prémices à Dieu; paſſant pour un crime inexpiable de répandre le ſang d'aucun animal, même en Sacrifice, & à plus fort raiſon d'en manger la chair. C'eſt pour cela qu'ils diſent que ce fut à Athénes que le premier Taureau fut tué. Le Prêtre de la Ville qui s'appelloit Diomus faiſant ſur l'Autel l'Oblation des fruits en pleine campagne, ſelon la coûtume, parce qu'alors on ne parloit point encore de Temple, un Taureau s'étant ſeparé

ſeparé du troupeau qui paiſſoit tout auprès, vint & mangea de l'herbe conſacrée. Le Prêtre Diomus irrité du prétendu ſacrilege, prit l'épée d'un des ſpectateurs, & en tua le Taureau. Mais ſa colere étant paſſée, & ayant conſideré le crime énorme qu'il avoit commis, il craignit la fureur du peuple, & lui fit accroire que Dieu lui étoit apparu, & lui avoit commandé d'offrir ce Taureau en Sacrifice, & d'en brûler la chair ſur l'Autel pour expier le peché qu'il avoit fait de manger les fruits conſacrés. La dévote multitude crut ſon Sacrificateur comme un Oracle : de ſorte que le Taureau ayant été écorché, & le feu mis ſur l'Autel, tout le monde aſſiſta à ce nouveau Sacrifice. Les Atheniens ont depuis ſacrifié tous les ans un Taureau, & on fait paſſer cette pieuſe cruauté, non ſeulement par toute la Gréce, mais même chez toutes les Nations du monde. Il arriva enſuite qu'un certain Prêtre au milieu de ſon Sacrifice ſanglant, ayant pris une piece de chair bouillie, qui de l'Autel étoit tombée à terre, & que s'étant brûlé les doigts, il les porta incontinent à la bouche pour diminuer ſa douleur. Il n'eut pas plûtôt goûté la douceur de la graiſſe, que non ſeulement il ſouhaita d'en avoir davantage, mais il en donna même un morceau à ſon collegue, qui en fit part aux autres, qui tous ravis qu'on eût trouvé cette nouvelle friandiſe, ſe mirent à manger de la chair avec avidité. Et c'eſt de-là que les autres mortels ont apris cette eſpece de gourmandiſe. Il ne ſert de rien aux Docteurs

Hebreux

Hebreux de dire contre ces autorités, que les enfans d'Adam ſacrifioient des créatures vivantes, le monde étant encore dans ſon berceau ; car tu ſçais bien que s'eſt gliſſé pluſieurs erreurs dans la Loi écrite, d'où ils ont tiré ce fait.

Les Anciens diſent auſſi que la premiere Chévre qui tomba par les mains des hommes, fut tuée en vengeance du tort qu'elle avoit fait au proprietaire d'une vigne qu'elle avoit broutée ; n'ayant jamais entendu parler auparavant d'une action ſi impie.

Il eſt certain que les Egyptiens, le peuple du monde le plus ſage & le plus ancien, ayant reçu des premiers Habitans de la terre une tradition, qui défendoit aux hommes de tuer aucune créature vivante, pour donner plus de force à cette premiere Loi de la nature repreſentoient leurs Dieux ſous la forme des bêtes ; afin que le vulgaire reſpectant les ſacrés Symboles, apriſſent à ne pas ôter la vie, ou à ne faire même aucun mal aux animaux muets, ſous la forme deſquels ils repreſentoient tout ce qui paſſoit parmi eux pour adorable. Et de peur que perſonne par accident ou autrement ne violât cette Loi, ils avoient de coutume de faire une eſpece d'expiation pour les morts de la maniere ſuivante.

Les Prêtres prenoient les entrailles du défunt, & les mettoient dans un vaiſſeau de terre, qu'ils plaçoient du côté du Soleil ; & après avoir pris des Témoins, ils faiſoient en faveur du mort le diſcours ſuivant, *Soleil dont l'Empire eſt*

est universel, & vous toutes les autres facultés qui donnez la vie à l'homme, recevez-moi dans la Société des Dieux immortels : Car tant que j'ai vécu, j'ai religieusement perseveré dans le culte des Divinités que mes Ancêtres m'ont fait connoître. J'ai toujours respecté mes parens de qui je tiens la vie : Je n'ai jamais tué ni homme ni bête, & n'ai jamais commis aucun crime énorme. Mais si tant que j'ai vécu j'ai peché en mangeant de ce qui étoit défendu ; ce n'a pas été ma faute, mais celles de mes entrailles, qui sont ici séparées du reste de mon corps. Cela dit, on jettoit le vaisseau dans la riviere, sur le rivage de laquelle se faisoit la ceremonie, & l'on embaumoit le corps qu'on regardoit comme pur & sans peché.

C'est ainsi que les Mages ou les Sages de Perse pratiquoient l'abstinence. Pour imprimer à leurs Disciples de l'amitié & de la tendresse pour les bêtes ; ils en appelloient les uns Lions & Hyenes, les autres Corneilles, Aigles, Faucons, &c. & faisoient peindre sur leurs habits diverses figures d'animaux. Pour leur insinuer par-là le Dogme de la Métempsicose, & leur faire concevoir que l'esprit de l'homme entre successivement dans toutes sortes de corps. Ce qui est à peu près comme tu sçais la créance des vrais Fidéles.

Il ne sera pas mal à propos pour te faire voir quel étoit l'usage des Anciens à cette égard, d'inserer ici la celebre priere que les Prêtres réformés de Créte, que nous appellons aujourd'hui Candie, avoient de coutume de faire devant l'Autel de Jupiter. *O divin Gou-*

verneur de cens Cités , disoient-ils , *nous avons vecu saintement depuis que nous avons été initiés dans tes mysteres : Nous avons abandonné les ceremonies nocturnes , & les sanglantes Fêtes de Bacchus. Nous sommes maintenant purifiés , & nous portons des habits blancs , qui sont les Symboles de notre innocence. Nous fuyons la societé des souillés : nous n'approchons point des tombeaux des morts , & ne mangeons de la chair d'aucune chose qui ait eu vie.*

Telle étoit autrefois , & telle est encore aujourd'hui l'abstinence des Indiens , parmi lesquels les Brachmanes font les fonctions de la Prêtrise. C'est ces Brachmanes que les Grecs ont appellé Gymnosophistes. Ils sont tous d'une même race , & les Etrangers ne sont point reçus parmi eux. Ils demeurent pour la plûpart aux environs du Gange , ou de quelqu'autre riviere , à cause de leurs fréquentes purifications. Leur nourriture est du lait qu'ils font cailler avec des herbes aigres. Ils mangent aussi des pommes , du Ris , & autre fruits de la terre. Ils croyent que le comble de l'impieté est , de goûter d'aucune chose qui ait vie. Ils demeurent dans de petites Cabanes de chaume chacun en son particulier , parce qu'ils fuyent la societé & la conversation. Ils donnent tout leur tems à la contemplation , & au service du Temple. Ils ne regardent cette vie que comme une dispensation necessaire de la nature , qu'ils soutiennent volontairement comme une peine : Ils demandent avec ardeur la dissolution de leur corps , & sont fortement

tement persuadés que le mort du corps tire l'ame de sa prison, & la rend libre & infinement heureuse. De là vient qu'ils sont toujours prêts à recevoir la mort avec joye : Ils déplorent la condition des vivans, & font les funerailles des morts comme des solemnités de plaisir & de triomphe. Entre leurs bonnes actions, celles de bâtir des Hôpitaux pour les bêtes aussi-bien que pour les hommes, passent pour des actions de grande réputation & de grande vertu. Il y a dans toutes les Villes un grand nombre de ces Philosophes qui passent toute leur vie à prendre soin des animaux malades & blessés, ou de ceux qui ne peuvent vivre que par leur moyen. Cette institution n'est pas nouvelle : Ils l'ont reçue par tradition de tems immemorial.

Les préceptes de Triptoleme & de Dracon, les plus anciens Legislateurs des Atheniens, sont encore une preuve de l'innocence & de la pureté du premier âge : Car ils renfermoient tout le systême de la pieté & de la vertu à la pratique des maximes suivantes.

»Que les Atheniens ayent pour Loi per»petuelle, d'adorer les Dieux immortels, d'a»voir de la veneration pour les Héros morts ; »de célebrer leurs louanges par des Hymnes, »& par les premiers fruits de la terre ; d'avoir »du respect pour ses parens, & de ne tuer ni »homme ni bête.

Je pourrois tirer des exemples d'abstinence des Lacedemoniens, des Spartes, & des Juifs & de presque toutes les Nations de l'Orient.

J'en pourrois auſſi trouver quelques-uns en Occident. Les Docteurs de la France étoient anciennement une eſpece de Prophétes ou de Philoſophes, qu'on appelloit Druides, & qui faiſoient leur réſidence ordinaire ſous des chênes. Ces Docteurs enſeignoient la tranſmigration des ames, & défendoient par conſequent de manger de la chair, & aprenoient aux hommes le moyen de ſervir Dieu par les premiers fruits de la terre. Des Gaules ils paſſerent en Angleterre, où ils s'établirent travaillans à la propagation des mêmes Doctrines, & où ils furent reſpectés de tout le monde comme des Oracles ſacrés.

Il paroît viſiblement de tout cela, que les tendres égards que les vrais Fidéles ont pour les brutes, ne ſont point des innovations fondées ſur une ſuperſtition bizarre & capricieuſe, mais ce ſont au contraire des ſuites de l'uſage ancien, & de la tradition univerſelle de toute la terre. La plûpart même des Chrétiens Orientaux, comme les Grecs, les Armeniens, les Georgiens, les Mingreliens, & autres qui ſont diſperſés par ci par là en divers endroits de l'Aſie, pratiquent cette eſpece d'abſtinence. Ces peuples ſuivant l'exemple & la tradition des Apôtres & des premiers Peres de leurs Egliſes, ne mangent, ou ne mangent que bien peu de la chair des bêtes des oiſeaux, & des poiſſons. Mais les Nazariens Occidentaux ſe vantent d'avoir je ne ſçai quelle liberté de manger ſans ſcrupule de toutes choſes, & en ont diſpenſe du Moufti Romain, qu'ils appel-

lent

lent Vicaire de Dieu. De là vient que ces pieux libertins ne font point de ſcrupule de ſe gorger du ſang des bêtes, dont leur Loi leur défend de manger. Ils ſoutiennent leur impieté en diſant, que le Pape a pouvoir de changer les Traditions & les Ordonnances des Apôtres, & même celles de Jeſus leur Meſſie. C'eſt ce qui fait qu'ils ſe moquent de ceux qui font paroître de la tendreſſe pour les brutes. Ils ſont endurcis dans leur gloutonne cruauté, & ils n'ont qu'une pas à faire pour reſſembler aux plus féroces Canibales.

Plains ces Infidéles, ſaint homme de Dieu, & prie le Ciel que je ſois un ſincere Diſciple de ta pureté.

LETTRE XLI.

Au Kaimakam.

Son retour à ſon premier logis. Pourquoi Echimilia avoit été arrêté.

JE ſuis revenu à mon premier logis. Echimilia n'a pas eu à beaucoup près autant de mal, que j'ai eu de peur. Il a été arrêté pour avoir parlé contre le Cardinal Mazarin, & contre la Cour, devant des gens qui ont été bien-aiſes d'obliger ce Miniſtre, en lui en faiſant le rapport. Il fut arrêté à S. Denis prés de Paris. Il fut incontinent mis ſous la garde des Gardes du Roi qui étoient en quartier dans cette Ville. Il lui en a coûté une ſomme conſiderable d'argent pour r'avoir ſa liberté, dont il

jouit à préſent comme auparavant. Je crus tout autre choſe d'abord que j'apris qu'il avoit été arrêté, & je ne doutai pas que ce ne fût pour quelques diſcours ſeditieux. Je me reſſouvins alors de ce qu'il fit l'an paſſé par mon ordre durant les troubles de Paris, & je conclus qu'il avoit été trahi par quelque malheureux accident. Si ma conjecture ſe fut trouvée veritable, j'aurois infailliblement couru le même riſque. Ce fut ce qui m'obligea de changer ſi promptement de logis, & c'eſt ce qui a interrompu les dépêches de la ſublime Porte. Je crus que je ne pouvois pas prendre trop de précaution pour empêcher que les affaires de ma commiſſion ne reçuſſent aucun préjudice; & je jugeai qu'il valoit mieux pecher par trop de précaution, que par trop de ſecurité. Si j'ai mal fait de me cacher, c'eſt pour n'avoir pas des inſtructions plus amples de mes ſuperieurs. Je les prie de me faire l'honneur de me preſcrire des regles particulieres en cas que le même accident m'arrive encore. Ce ſera alors que je ferai route ſans craindre ni les rochers ni les bancs de ſable. J'ai ſouvent deſiré de ſçavoir, ſi en cas que je fuſſe découvert, je devrois avouer que je ſuis l'Agent du Grand Seigneur: Mais aucun des Miniſtres n'a voulu ſe donner la peine de me diriger ſur cela. Ainſi je pourrois faire une faute irréparable, s'il m'arrivoit quelque choſe de pareil.

Le Juif Donaja m'aprend qu'on a depuis peu fait une tentative pour voler le tréſor de Veniſe, qui ſelon la deſcription qu'il en fait eſt

eſt très-riche & très-magnifique. Il dit qu'il y a douze Couronnes de pur or, & autant de Cuiraſſes du même métail, enrichies de toutes ſortes de pierres précieuſes d'un prix ineſtimable. Il y a de plus cent Vaiſſeaux d'Agathe: Soixante ſervices pour l'Autel, tous d'or pur, & enrichis de Diamans, de Saphirs, d'Emeraudes, & autres pierres de grand prix. Il y a auſſi une corne de Licorne qui ne ſe peut payer. Il y a quatorze Perles brutes, auſſi groſſes que le poing. Le Bonnet Ducal eſt eſtimé cent mille ſequins. Il y a pluſieurs autres raretés dont le détail ſeroit ennuyeux dans une Lettre.

Tant de richeſſes n'ont jamais été deſtinées à tomber entre les mains de petits voleurs. C'eſt un butin digne des Rois & des grands Generaux, qui ſont les bandits autoriſés de la terre. Tant de Bijoux éclatans tenteroient l'honnêteté d'un Ange: Et il ſeroit ravi d'orner les appartemens de ſon ciel de ces brillantes gouttes du Soleil qu'il voit ſur la terre.

J'ai vû diverſes relations de l'audace des voleurs, mais je n'en ai trouvé aucune qui quadrát avec une entrepriſe ſi vigoureuſe, qui n'alloit pas à moins qu'à enlever à l'un des plus puiſſans Etats du monde ſes principaux treſors.

Cela me fait ſouvenir d'un trait de la derniere impudence. L'Empereur Charles V. déménageant, & tous ſes Officiers étant occupés à emballer ſes meubles, un certain Drole entra dans la chambre où étoit l'Empereur.

Après avoir fait ce que le respect & l'honnêteté l'obligeoient de faire, il se mit sans façon à détendre la riche tapisserie, qu'il emporta par les secours de ses camarades, avec quantité de vaisselle d'argent. Il n'y eut personne qui ne le prît pour un Domestique de l'Empereur; mais la personne dont l'office étoit de démenager ces meubles étant venue, on reconnut alors que l'autre étoit un voleur.

J'ai entendu parler d'un Espagnol, qui le jour d'une grande fête vint hardiment lorsque les Prêtres eurent achevé le Service, & se furent retiré chez eux, prit des vaisseaux d'or sur l'Autel, & les emporta sous son manteau, comme s'il eût été le Sacristain de cette Eglise, personne ne le soupçonnant d'être autre chose.

Je baise le bout de ta Veste, illustre Kaimakam, & je prie Dieu que tu puisses attirer sur toi les benedictions du Ciel les plus particulieres, & avoir part aux richesses de la terre, sans courir risque qu'elles te soient enlevées par de grands ou de petits voleurs.

LET-

LETTRE XLII.

A Nathan Ben Saddi Juif, à Vienne.

Il lui donne avis qu'il est de retour à son ancien logis, & lui raconte comme il avoit été reçû à son retour, son Hotesse étant nouvellement accouchée d'un garçon.

TU peux à present continuer à m'écrire comme ci-devant. Nos terreurs se sont évanouies : Echimilia est en liberté, & toutes choses sont en sureté. Tu n'as pas raison de m'accuser de crainte & de timidité, pour avoir abandonné si brusquement mon logis, sur une simple prévoyance de possibilités encore bien éloignées, & sur tout si tu consideres qu'il n'y a point d'armes contre les accidens dans le moment qu'ils arrivent, & que celui qui donne tout au hazard, fait de sa vie une Lotterie, où pour un évenement heureux, il y en aura dix de malheureux. De quoi sert cette faculté craintive que la nature a placé comme un corps de garde pour nos vies & pour nos biens, & à laquelle elle a donné les sens pour sentinelles ? De quoi sert, dis-je, cette vigilante faculté, qu'à s'allarmer des évenemens douteux, à nous rendre plus précautionnés, afin que n'étant pas pris à l'improviste, nous soyons en état de nous défendre contre tout ce qui pourroit nous arriver ?

La nouvelle vint qu'Echimilia avoit été arrêté pour certains discours seditieux qu'il avoit

tenus contre le Gouvernement. Ma conſcience me reprochoit que lui & moi étions coupables de quelque choſe de plus que des paroles ſeditieuſes ; Et ſur ce pied-là je regardois ce qui venoit de lui arriver comme une choſe qui devoit m'arriver auſſi : Ainſi je ne doutois pas que ſon empriſonnement ne fut bientôt ſuivi du mien, à moins que je n'euſſe ſoin de le prévenir par une prompte retraite. Ce fut là la raiſon de mon départ précipité, qu'on ne ſçauroit imputer avec juſtice à un manque de courage, puiſque ce fut un effet de la prudence ordinaire.

Me voilà revenu à mon ancien Logis. Tout le monde y eſt ſi joyeux de la naiſſance d'un Garçon, qu'on n'aura pas loiſir de faire réflexion ſur mes affaires. Auſſi mon Hôte m'a-t-il reçu ſans ſe défier de la moindre choſe. Le bon homme m'a fait des complimens avec des tranſports de joie, & s'eſt felicité de ſon bonheur avec un eſprit tout-à-fait content. Il m'a invité à m'aſſeoir avec ſes amis, & à partager avec eux les preſens de Cerès & de Bacchus. Ce qui eſt, comme tu ſçais, une coutume uſitée par tout le monde à la naiſſance d'une créature qui s'expoſe en naiſſant aux mêmes miſeres auſquelles les autres hommes ſont expoſés, qui dès le moment qu'elle commence à reſpirer, eſt enrôlée dans le regiſtre de la mort, & qui dans le ventre & hors du ventre ne fait aucun mouvement ni aucun pas, qui ne l'approche du Tombeau.

Je me ſuis mis néanmoins avec les autres,

par

par complaiſance pour la bonne humeur de mon Hôte. J'ai mangé, j'ai bu, & j'ai paru auſſi joyeux qu'aucun de la troupe. Cependant je n'ai pu m'empêcher d'avoir du dégoût pour la maniere avec laquelle j'ai été reçu, & du mépris pour l'extravagante profuſion d'eſprit qui paroiſſoit dans tous ceux qui compoſoient cette vaine aſſemblée. Tout le monde parloit avec chaleur ; & les paroles de l'un étouffoient, s'il faut ainſi dire, les paroles de l'autre, pendant que tout ce qui ſe diſoit étoit confondu dans un rire univerſel qui en déroboit le ſens. Je louois alors en moi-même la modeſtie & l'ordre qui s'obſervent en Orient dans nos banquets & dans nos fêtes, où il n'échape aux invités rien d'indécent, ni pour les geſtes, ni pour les actions. On n'y parle point à haute voix, ou l'on n'y brait point comme des ânes ; mais chacun tâche de ſupprimer les mouvemens & les apparences d'une joye exceſſive & trop complaiſante, pour ſe contenir dans les bornes d'une reſerve décente & honnête. Telles étoient les fêtes que Licurgue inſtitua chez les Lacedemoniens. Il ſe faiſoit une aſſemblée d'amis & de gens qui ſe connoiſſoient, & l'on ſe réjouiſſoit ſans débauche & ſans excés. On converſoit enſemble à la maniere des Philoſophes, ou des gens de Loi : on parloit ſobrement ou des choſes de la nature, ou des affaires civiles : on mêloit avec le ſerieux des plaiſanteries facetieuſes & fines ; & tout cela ſans bruit & ſans offenſer perſonne. Il n'en eſt pas de même des Occi-

 dentaux.

dentaux : Ils ne croyent pas être joyeux à moins qu'ils ne soient yvres, ni spirituels à moins qu'ils ne choquent. Ils sont comme des Singes mille jeux badins ; & le plus grand boufon est le plus agréable.

Chagrin donc de voir des gens qui ont si fort dégeneré, je fis des excuses, & me retirai dans ma chambre, où je pris incontinent la plume pour te donner avis de mon retour.

Si tu persistes dans la résolution que tu as faite de suivre les mouvemens de la raison en matiere de la Religion, tu connoîtras bien-tôt que tes Rabins t'ont enseigné à croire à des fables, qui ne s'accordent ni avec la raison, ni avec le sens commun. Suis le meilleur guide, & sois heureux.

LETTRE XLIII.

Au Juif Donaja, à Venise.

D'une Statuë de Marbre sur laquelle il y avoit une inscription mysterieuse.

TU peux à present m'écrire aussi-tôt & aussi souvent que tu le jugeras à propos. Nos craintes se sont dissipées, & tout va bien. Si tu peux m'informer de quelque évenement considerable, n'appréhende pas de m'écrire souvent : & pour t'y obliger par mon exemple, je veux te raconter une avanture dont il est fait mention dans l'histoire de Naples.

Il y avoit autrefois sous le sommet d'une

montagne

montagne de la Pouille une Statuë de Marbre avec cette inſcription ſur la tête, qui étoit de Bronze. LE PREMIER JOUR DE MAI A SOLEIL LEVANT, J'AURAI UNE TESTE D'OR. Il ne ſe trouva perſonne en ces quartiers-là, qui pût déveloper l'énigme; auſſi n'en fit-on point de cas durant pluſieurs ſiécles. Mais enfin ſous le régne d'un certain Prince, il y eut un Sarazin, qui ayant vû & conſideré cette Statuë avec ſon inſcription, propoſa d'en donner l'explication moyennant certaine récompenſe. Le Prince en ayant eu avis, & aimant le nouveauté, fit venir le Sarrazin, & convint de lui donner mille écus pour le dénouement de l'énigme. Il attendit juſqu'au premier jour de Mai, & ce matin-là obſervant la Statuë de grand matin, il remarqua où la tête jettoit ſon ombre dans le tems précisément que le Soleil ſe levoit. Il y fit creuſer. On n'eut pas plutôt foui à quelque profondeur, qu'on trouva un treſor prodigieux d'or, d'argent, & de joyaux. Le Prince en fut ſi content, qu'il donna au Sarrazin le double de ce qu'il lui avoit promis, & le renvoya chez lui chargé de preſens. Il eſt certain que les hommes ont enterré beaucoup de richeſſes. Ils croyoient autrefois que s'ils mouroient ſubitement à la guerre ou ailleurs, les richeſſes qu'ils auroient cachées leur ſerviroient en l'autre monde. Et c'eſt ce que les Indiens pratiquent encore aujourd'hui, ſi j'en dois croire mon frere qui vient de ce pays-là.

Etrange aveuglement ! de croire que l'ame immortelle a beſoin d'or, d'argent, ou d'autre ſubſtance materielle, après qu'elle s'eſt débaraſſée du corps.

Ayons toi & moi des idées plus nobles de nous-mêmes, & ne nous imaginons pas que dans l'état inviſible où nous nous preſſons tous d'arriver, nous aurons beſoin de ces précieux métaux. Il n'y a point de changeurs de monnoye dans le monde des Eſprits. Si tu en as plus qu'il ne t'en faut, ne l'enfouis point ſous la terre : donne-le aux pauvres, & tu le recevras encore transformé en une ſubſtance plus fine & plus brillante que les Etoiles.

LETTRE XLIV.

Au Reis Effendi, premier Secretaire de l'Empire Ottoman.

De la Paix conclue entre la Cour de France & le Parlement de Paris. Deſcription de la Maiſon & Jardins du Roi à Ruel.

LEs querelles inteſtines des François reſſemblent à celles des Amans, dont les bilieux intervalles ne ſervent qu'à donner une nouvelle force à leur affection, lorſqu'ils ſont une fois reconciliés : comme ſi l'une de ces paſſions n'étoit faite que pour exciter l'autre, & la rendre plus vive & plus ardente ; ou comme ſi l'amour devenoit inſipide & dégoûtant, à moins qu'il ne fût animé & ſoutenu de tems en tems par la colere.

Mais

Mais je suis persuadé qu'il y a quelque chose de plus mysterieux dans la réconciliation de la Cour de France & du Parlement de Paris. Certaines raisons de politique ont obligé les deux partis à faire promptement la paix, dans un tems où les sujets de mécontentement sont toujours les mêmes.

L'union de tant de Princes & de Nobles avec le Parlement a peut-être fait résoudre la Reine à suivre des conseils plus doux, que ne le sont ceux que lui inspire son génie Espagnol. Outre cela la jonction des autres Parlemens du Royaume avec celui de Paris ; la révolte de Normandie, de Gascogne, de Provence, & de plusieurs Villes considerables étoient des motifs assez pressans. Mais le plus puissant de tous étoit, qu'elle n'avoit ni argent ni troupes pour continuer la guerre, & qu'on n'en pouvoit lever durant ces alienations publiques, qu'avec de très-grandes difficultés

Quoiqu'il en soit, la paix fut conclue vers la fin de la troisiéme Lune à Ruel près de Paris, où le Roi a une maison de plaisir, située au milieu d'un petit Paradis. J'ai fait autrefois dans une de mes précedentes au Kaimakam la description de la maison & Jardins du Roi à Saint-Germain en Laye, Ruel n'est proprement qu'un nid en comparaison du magnifique Palais de Saint-Germain : cependant la beauté de l'invention & la richesse des décorations suppléent au défaut de la grandeur. Pour les Jardins, ils ne cedent en rien à ceux de Saint-Germain : Il y a toute sorte de beaux

jets d'eau, de Bocages, de Solitudes, de Fontaines, de Statuës, & de tout ce que l'industrie a pu inspirer aux Artistes Occidentaux, pour rendre cette Maison agréable à l'esprit mélancolique de Catherine de Medicis, qui en a joui durant sa vie.

Quand on entre dans ce délicieux Eden, les yeux & les oreilles sont d'abord trompées par les notes contrefaites & par les mouvemens de toute sorte d'Oiseaux, qui chantent perpetuellement à mesure que l'eau les fait chanter. Un peu plus loin on voit plusieurs belles Statuës antiques, qui servent d'ornemens à deux Fontaines; & entr'autres un Crocodile de grandeur naturelle, qui fait une harmonie si surprenante, qu'on diroit qu'il y a dans son ventre un concert de musique aussi régulier & aussi doux, que le concert Italien que tu as souvent entendu à Constantinople.

Partant de là plein de plaisir & d'admiration de voir que ces inventions imitent si parfaitement la nature, on vient insensiblement à un lieu qui ressemble fort au portrait que les Poëtes font des champs Elisées. C'est un Bocage dont le sommet des arbres est entrelassé si près à près, qu'on ne voit non plus le Soleil au travers, qu'on le voit au travers d'un nuage, ou lorsqu'il éclipse. De sorte que l'obscurité du lieu, & le murmure que les vents font au faîte des arbres, remplit l'endroit d'une espece d'horreur sacrée. Cela m'a fait croire souvent que ce desert ressembloit en quelque chose à celui que les Historiens décri-

décrivent, en parlant des avenues du Temple de Jupiter Ammon en Egypte. La maiſon eſt au centre de ce Bocage ; lieu qu'on croiroit plus propre pour un Convent, que pour la Cour d'un Prince. Ce qu'on en peut dire de plus favorable eſt, qu'il ſemble que ce ſoit un Hermitage, & une Cellule conſacrée à la mélancolie des Rois.

Je n'ai pû m'empêcher de faire cette digreſſion en parlant du lieu où la paix a été conclue entre la Cour & le Parlement. Cet éloge eſt un tribut que je devois à la ſatisfaction & au plaiſir que j'ai eu ſouvent dans cette retraite. J'ai cru au reſte que l'idée d'un tel Jardin ne te ſeroit pas déſagréable, aimant la ſolitude comme tu fais.

Le Coadjuteur de Paris, qui eſt un Archevêque, eſt extremement choqué, que la paix ſe ſoit conclue ſans lui, qui avoit eu la principale part à cette guerre. Il travaille à irriter encore le peuple, & à rejetter toutes choſes dans la confuſion, parce qu'il eſt l'ennemi juré du Cardinal Mazarin : de ſorte qu'on s'attend en peu de tems à un autre ſoulevement ; car les François ne peuvent être long-tems oiſifs.

Je te laiſſe, heureux Miniſtre, ſous les aîles de cet Eſprit qui garde les Elûs, & je te dis adieu.

LETTRE XLV.

A ſon ami Dinet Golou.

De la mort de Gery Boinou. De la jalouſie des Orientaux. Exemple memorable de l'équité de Seleucus.

TE dirai-je que je pleure la mort de notre Gery Boinou, que la fiévre nous enleva, dis-tu, le premier jour de la Lune de Regib? Cette fiévre n'étoit, ce ſemble, qu'un effet de l'excés de la triſteſſe continuelle qu'il avoit de la perte de ces yeux; de ſorte que nous pouvons dire qu'il a toujours été mourant depuis l'execution de ſa fatale ſentence. Devons-nous être fâchées ſur ce pied-là que notre ami ſoit quitte d'une mort ſi languiſſante? Sa vie n'étoit tout au plus que l'hiver de la vie, envelopée qu'elle étoit de nuages & d'obſcurité. Il s'eſt maintenant, comme le Serpent, dépouillé de ſa peau; il leve la tête avec une nouvelle vigueur, il ſe divertit dans les Prairies du Paradis, & ſe chauffe à la chaleur d'un Printems perpetuel.

Ce ne ſeroit donc pas une marque de l'affection que nous avions pour lui, mais une preuve de l'amour que nous aurions pour nous-mêmes, ſi nous nous affligions de ſon bonheur, parce que c'eſt autant de diminué ſur le nôtre, puiſque nous perdons par-là l'agréable ſocieté d'un ami fidéle. Au reſte, nous ne ſçavons pas s'il ne continuera point à être de

nos amis dans son état invisible même, & s'il n'aura pas soin de nos intérêts dans le Ciel, ou ne nous garantira pas moins des dangers ausquels nous sommes exposés sur la terre. Nous ne sçavons ni les Loix ni les Constitutions du Royaume des esprits; & autant que nous en pouvons juger, les ames des justes après leur mort sont les Génies tutelaires, ou les Anges gardiens de leurs parens ou de leurs amis qui demeurent après eux. Quoiqu'il en soit Gery Boinou est indubitablement immortel & heureux; & il y auroit de l'envie en nous d'être fâchés de son bonheur. Nous devons au contraire le feliciter de sa mort aussi-bien que sa naissance, & laisser les lamentations à la multitude des mortels, qui fait mille choses sans songer à ce qu'elle fait. Elle suit les traces de ses Peres, sans jamais examiner si elle a raison ou tort. La coutume & l'éducation ont presque banni la raison de la Terre. N'est-ce pas un plaisant spectacle de voir les parens d'un vieux & riche Tarquin, qui comme des Harpies ont long-tems attendu sa mort pour s'enrichir de ses dépouilles, attroupés autour de sa carcasse, & poussant mille lamentations forcées, dans le tems même que leur sang petille de joye dans leurs veines? Ces grimaces néanmoins portent avec elles des apparences de civilité, & sont préferables à la barbare coutume des Scithes & des Massagétes, qui sacrifioient leurs Vieillards dès qu'ils étoient devenus inutiles & incommodes, & faisoient des festins de leur chair. Elles valent mieux

encore

encore que la coutume des Thebarenes qui jettoient leurs amis âgés tout vivans dans des précipices. Ces coutumes étoient ſauvages & féroces, mais celles des Hircaniens & des Bactriens l'étoient encore plus; car ils faiſoient manger aux chiens leurs parens âgés encore tout pleins de vie. Stafanor Lieutenant d'Alexandre le Grand s'étant mis en devoir de ſupprimer cette cruelle coutume, penſa être depoſé de ſon Gouvernement : tant la force d'une coutume reçue a de pouvoir ſur l'eſprit d'une populace étourdie.

Ne nous laiſſons donc point nonchalamment emporter aux uſages ordinaires; mais moderons en gens raiſonables les derniers offices que nous devons à notre ami : faiſons des prieres pour la ſanté de ſon ame, & ne troublons point ſon repos & le nôtre par des lamentations inutiles. Et puiſque nous ſommes privés ſur la terre de ſa societé, préparons-nous à le ſuivre; & faiſons en ſorte que notre compagnie lui ſoit agréable, lorſque nous nous rencontrerons dans le Ciel.

Sultan Ibrahim en le privant de ces yeux fit une injuſtice qu'on ne ſçauroit juſtifier, parce qu'il n'avoit commis d'autre crime que de regarder une des Sultanes comme elle entroit dans le Jardin. La jalouſie eſt le vice des Orientaux en general; mais les Perſans la portent encore plus loin que les autres. On fait mourir ſur le champ tous ceux qu'on rencontre à deux lieuës des femmes du Roi ſur le chemin par où elles paſſent. Mais je n'ai jamais ſçu qu'on

qu'on punit les Eunuques de cette maniere. Y a-t-il une si grande difference entre un Eunuque blanc & un Eunuque noir, que l'un merite de perdre les yeux pour avoir regardé par hazard une chose, qui fait des récompenses à l'autre qui la voit & qui en approche continuellement.

C'étoit la peine que Seleucus, le Legislateur des Locriens infligeoit à ceux qui étoient actuellement surpris en adultere. Cela me fait ressouvenir d'un exemple memorable de l'équité de cet homme. Son fils ayant été accusé & convaincu de ce crime, pour montrer tout à la fois & la tendresse de Pere, & l'incorruptible severité de Juge, il commença par se faire crever un œil, & ensuite il en fit crever un autre à son fils. En souffrant ainsi la moitié de la peine, la Loi fut observée dans toute son étendue, sans que son fils fut entierement privé de la vûe.

Tu ne me dis rien de nouveau de nos armées, ni des changemens qui ont été faits parmi les Ministres de la Port depuis la mort de Sultan Ibrahim. On fait courrir ici divers bruits, & quelques-uns même disent que le Grand Visir ne vivra pas long-tems. Je te prie de m'écrire souvent, & de me faire part de tout ce qui viendra à ta connoissance.

Que rien ne soit capable d'affoiblir le lien qui nous a tenus liés durant tant d'années par une amitié parfaite : portons cet Aimant dans nos Tombeaux, afin qu'à quelque distance que nous puissons être enterrés, nos ames puissent

puiſſent ſe rencontrer l'une & l'autre à la faveur de cette vertu attractive, & converſer enſemble dans la region du ſilence & des ombres.

LETTRE XLVI.

Au Capitan Baſſa.

Du traité d'Alliance conclu contre la Porte, entre les Coſaques, les Circaſſiens, les Mingreliens, & autres Nations. Differens caracteres de ces Peuples. Remarques ſur la vie d'Iſmaël Sophi

JE ne ſçai ſi cette Lettre te trouvera à terre ou en mer. Si tu es ſur le deſert aqueux, je n'ai point d'adreſſe à te donner. Il n'y a point de routes certaines ſur cet inconſtant élement. C'eſt une vaſte plaine, où il n'y a ni ſentiers ni traces. Quoiqu'il y ait certains repoſoirs, les vents & les vagues qui n'obéïſſent pas même aux ordres que tu as reçus du Grand Seigneur, Souverain des quatre Mers, diſpoſent du tems auquel tu dois y arriver. Peut-être es-tu à la pourſuite des Vaiſſeaux des Venitiens, ou des Vaiſſeaux des autres Chrétiens, qui ſont les Corſaires de la Méditerranée. Peut-être auſſi es-tu dans l'Archipel occupée à faire carener ta Flotte. Peut-être es-tu ſur le point de faire naufrage, ou prêt à entrer dans le Havre. En quelque endroit que tu ſois, puiſſe le Ciel te garder de tous les dangers dont ſont menacés à tout moment ceux qui confient leur

vie

vie à un morceau de bois ; car on aura grand besoin de toi, si les avis que nous avons en ces quartiers se trouvent veritables.

On dit ici que les Cosaques, les Circassiens, les Mingreliens, & les autres Peuples qui habitent sur les bords de la Mer Noire, & qui n'obéissent point à la Loi qui a été apportée du Ciel, se sont ligués contre l'heureuse Porte, & ont couvert ces Mers d'une puissante Flotte, pendant que le Prince de Georgie descend de ses montagnes avec une armée de quarante mille hommes, composée d'Armeniens, de Persans & de ceux qui habitent aux environs du Mont Caucase : que les premiers ont pris mille de nos Saïques marchandes, & se sont avancés jusques à un lieu qui n'est éloigné de la Ville Imperiale que du chemin qu'un Vaisseau peut faire en six heures de tems : que les derniers ont fait des courses sur les terres du Grand Seigneur ; ont passé au fil de l'épée tout ce qu'ils ont trouvé en défense sur leur marche, & ont brûlé & ravagé tout le pays : & qu'enfin leur armée a été grossie de tous les Grecs & Armeniens, qui menacent l'Empire Ottoman d'une révolte generale.

Je ne puis te répondre de rien sur la certitude de ces rapports ; mais j'ai du panchant à croire, que les Cosaques sont incommodes par mer, & qu'ils peuvent avoir entraîné dans la ligue quelques-uns de leurs voisins ; gens qui ne vivent que des vols & des brigandages qu'ils font sur l'un & sur l'autre élement.

Il faut que nos petits Vaiſſeaux marchands qui négocient ſur la mer noire, auſſi dénués d'armes, qu'ils ſont pleins de richeſſes, ayent tenté ces Pirates, qui ſont les gens du monde les plus habiles & les plus hardis à voler. Les Marchands de ces quartiers-là, qui ont quelque commerce à Caſſa, & dans les autres Places ſituées ſur les bords de la mer noire, font une effroyable deſcription de ces eaux tempetueuſes, & ne font pas un beau portrait des Peuples de ces pays-là. Les Coſaques, diſent-ils, ſont vaillans & intéreſſés; les Circaſſiens hardis & entreprenans; les Mingreliens fins & artificieux; & les Georgiens ſont d'un naturel mixte, également ſuſceptible de vertu & de vice. Les premiers agiſſent rarement, à moins qu'ils ne ſoient ſoutenus du Roi de Pologne, ou du Czar de Moſcovie, & alors ils ſe contentent de butiner, & de piller autant qu'il eſt permis par les Loix de la guerre. Les ſeconds ne ſont jamais oiſifs, lorſqu'il y a eſperance du butin, ſoit qu'ils ſoient obligés de combattre pour leurs propres interêts, ou qu'ils ayent été employés pour ſoutenir les intérêts d'autrui; & pour gagner quelque choſe, ils bravent la faim, le froid, & toutes les autres extremités. Les troiſiémes ſont bons pour la ruſe; & ils déroberoient les dents d'un homme dans ſa bouche, pour maniere de parler, à moins qu'il ne fût toujours ſur ces gardes. Quoiqu'ils ſoient de grands poltrons, ils ſe battent néanmoins en deſeſperés, lorſquils ne voyent point de milieu entre combattre &

mourir.

mourir. Pour les quatriémes ils sont ce semble métis, & d'un naturel mitoyen composé du caractere des trois autres.

Ils sont braves & spirituels, habiles à tromper, & nullement mal-adroits à dérober finement. D'ailleurs grands menteurs, grands faiseurs de complimens & de civilités ; mais au fond perfides & vindicatifs plus que gens du monde.

Mais après tout, j'ai de la peine à croire que le Prince de ce pays, qui est tributaire du Roi de Perse, voulût risquer ses Etats pour une si petite esperance, en rompant la paix que son Souverain a fait avec la Porte, & en s'exposant par ce moyen au ressentiment de ces deux Puissances. Tout cela me fait croire, ou que le Prince est soûtenu par le Roi de Perse, ou que ces nouvelles sont fausses.

Veux-tu que je te dise comment ce pays tomba sous la domination de la Couronne de Perse ? Il fut conquis par Ismaël Sophi, à qui les Historiens Persans donnent par flatterie le titre de Grand. Il fut le premier de ce nom, & le premier des Rois de Perse, qui refusa d'obéïr aux Orthodoxes Successeurs de l'Envoyé de Dieu. Ce Prince étoit vaillant à la guerre, & brave à la bouteille, s'il en faut croire un de ces Courtisans qui a écrit les memoires de sa vie. Il parle de seize batailles, où il a toujours été victorieux, & du double de débauches, où il a fait voir la force de sa tête aux Ambassadeurs étrangers, avec

lesquels il vouloit toujours boire avant qu'ils partissent de sa Cour, afin de pénetrer le fond de leurs instructions. Personne ne pouvoit faire assaut avec lui au jus de la grape; & il a toujours cru que cette liqueur étoit amie de la verité.

Si ses Ministres ou Gouverneurs de Provinces lui étoient suspects, sa coutume étoit de les régaler. Au milieu de la débauche il pénetroit leurs inclinations & leurs entreprises les plus secrettes; & il étoit en un mot l'homme du monde le plus habile à développer le cœur humain. Ils ne sortoient jamais en vie de devant lui; si par quelque faux pas dans leur conduite, quoique ce ne fût qu'un mot trop passionné, ou un regard qui ne marquât pas assez de résignation, il pouvoit découvrir & fonder de justes sujets de soupçon. Sa constante maxime étoit, que *la crédulité étoit le seul vice capable de ruiner un heureux Prince.* Il disoit aussi, *que la Perse étoit féconde en hommes, mais sterile en fidéles Officiers.*

Je ne sçaurois admirer une si cruelle politique. Cependant les actions & les paroles des Rois sont fondées sur des raisons que nous ne comprenons pas. Les Philosophes disent, *que les Dieux nous ont donné le vin pour adoucir nos soucis, & pour nous rendre égaux à eux pour quelque tems, pour la libre jouissance de nous-mêmes.* Quoiqu'en qualité de Musulman je ne sois pas obligé de souscrire aux principes des Payens; cependant comme hom-

me composé de chair & de sang, je suis persuadé qu'on abuse doublement de cette liqueur, quand on la tourne du côté de la cruauté.

Mais ce Monarque avoit d'autres pensées, lorsqu'après avoir subjugué par le secours des Georgiens, les pays qui bordent la Mer Caspie, possedés alors par les Ottomans, il invita dans sa Tente le Roi de Georgie sous prétexte de se rejouir ensemble de leurs progrès mutuels. Ce Prince mal avisé se fiant à son merite, & comptant sur la bonne foi de son voisin, s'en va avec peu de gardes au Camp d'Ismaël. Le Persan le reçut avec toutes les démonstrations exterieures d'affection, & de reconnoissance pour les secours qu'il en avoit souvent reçus. Mais à la fin du régal, pointillant sur certains mots que le Roi de Georgie avoit dit à la louange de ses Soldats, il le fit saisir par ses Eunuques, & conduire à la tente des malheureux; car c'est ainsi qu'on appelloit le Pavillon, ou la Cage des Grands disgraciés. Après cela, il donna d'abord ordre de mettre aux fers les Soldats Georgiens. Cela étant fait, il donna le Gouvernement de Georgie à un certain Luarzab, à condition que lui & ses Successeurs embrasseroient la Foi d'Hali, & payeroient tribut à la Couronne de Perse.

De ce Luarzab le Gouvernement de Georgie est descendu, non par voye de succession & par droit de consanguinité, mais selon la volonté des Rois de Perse, à Chanavas Can, qui en est aujourd'hui en possession, & qui je crois a trop d'esprit pour hazarder ses Etats pour une chimere.

 En

En m'écartant ainsi de mon premier point, tu ne sçaurois me blâmer, puisque tu fais la même chose par les régles de la Navigation, qui varient selon la pente de l'aiguille. Tu suis un Aimant, & j'en suis un autre. Cependant rencontrons-nous tous deux au centre du devoir, & de la fidélité que nous devons au Grand Seigneur.

LETTRE XLVII.

A Cara Hali, Medecin du Grand Seigneur.

Il le felicite de sa nouvelle dignité, & lui conseille de se donner de garde du Grand Visir.

TU diras qu'il est malhonnête de commencer à te feliciter sur ta nouvelle dignité, en te faisant des plaintes; mais l'amitié passe par dessus les pointilles. Ce n'est pas la premiere fois que j'ai abusé de ta generosité. Je suis indisposé, & ne sçaurois faire le Courtisan, quoique je fusse ravi d'aprendre des nouvelles. Ce m'est une consolation dans l'état languissant où je me trouve, que pendant que je me consume, & que je retourne peu à peu au principe dont j'ai été tiré, toi qui es de mes amis te pousses au faîte de la Grandeur humaine, en t'insinuant aussi avant que tu fais dans la faveur du Grand Seigneur.

Je ne puis néanmoins m'empêcher de soupçonner la prétendue bonté du Grand Visir, qui est cause de ton élevation. Et tu ne peux raison-

raisonablement regarder son retour subit, que comme un masque dont il veut couvrir sa vieille malice. Il ne peut oublier le démêlé que ton pere eut avec le sien au sujet de Dara Meseck, Lieutenant Général des Janissaires, où le brave vieux Cheik arrêta tout court la vengeance que méditoit cet homme cruel & venu de rien.

Sois assuré qu'un homme qui s'est avancé à la Grandeur qu'il possede aujourd'hui aux dépens de la vie de son Maître, n'épargnera point ceux de l'esprit ou de l'autorité desquels il peut craindre quelque chose. Il sçait que tu as trop d'experience & de pouvoir, pour ne pas se défier du fils de son ennemi.

De plus, l'éminent commandement que ton frere a sur les Spahis, doit être un surcroit de précaution pour un homme, dont le nom n'est nulle part en aussi bonne odeur, que dans la chambre des Janissaires.

Tu sçais que l'animosité qui s'est rallumée entre ces deux ordres militaires, menace l'Empire Ottoman des calamités, qu'on ne peut prévenir sans sacrifier l'un des partis. Et puisque les Spahis ont engagé dans leurs intérêts tant de puissans Bassas; qui peut s'attendre à périr, si ce n'est le puissant Protecteur de l'Infanterie ?

Il sçait fort bien cela, & pour prevenir sa ruine, il a résolu la tienne, & celle de ton frere. Il attaque la tienne sous le masque de l'amitié, jusques à ce qu'il ait attiré ton frere à Constantinople, où il ne manquera pas d'être étranglé, afin que sa place soit remplie d'une créature du

Visir.

Visir. Je te laiſſe à penſer ce que tu deviendras après cela.

Peut-être ne feras-tu point de cas du conſeil d'un malade, & imputeras-tu mes craintes à un excès de mélancolie ; mal dont tu ſçais que je ſuis preſque toujours attaqué. Mais ſçache que ma raiſon n'a rien d'hipocondriaque, quoique mon corps le ſoit. Ce n'eſt pas être enthouſiaſte, que de conſeiller à mon ami d'éviter un danger aparent. Quoiqu'il en ſoit, ſi tu crois qu'il ſoit inutile que je m'amuſe à te parler comme j'ai fait, cela ne ſera jamais capable de m'empêcher de faire des vœux pour ta proſperité auſſi long-tems que j'obſerverai la Loi ; je baiſerai le pavé cinq fois le jour, & repeterai autant de fois les Oraiſons de la Foi.

Il me ſemble qu'en t'écrivant de l'heure qu'il eſt, ma plume ne ſçait où elle en eſt. Je ſuis embarraſſé à trouver un ſtile qui convienne à ta nouvelle dignité, & à notre ancienne amitié.

Mais ſi je prens trop de liberté, impute cette faute à la ſincerité de mon affection, qui ne ſçait ce que c'eſt de ſe tenir dans la reſerve envers une perſonne que j'ai pû appeller autrefois un autre moi-même ; car c'eſt là la diſtance qu'il y a entre nous & nos amis.

LET-

LETTRE XLVIII.

A Chiurgi Muhammet Baſſa.

Il l'informe de la ſuite de Mahomet, fils du Dey de Tunis, & de ſa converſion à la Religion Chrétienne.

JE ne ſçai ſi ce que je m'en vais te dire te ſera nouveau, ou à quelqu'un des Miniſtres de la ſublime Porte. Quoiqu'il en ſoit, c'eſt quelque choſe de nouveau pour moi; & j'ai ordre de mander tout ce que j'aprendrai d'important.

Mahomet fils aîné d'Achmet Dey de Tunis, eſt préſentement à Rome, où il a embraſſé la Religion Chrétienne. On parle diverſement des motifs que l'ont porté à ce changement. Les uns diſent qu'il l'a fait par intérêt; qu'il avoit correſpondance ſecrette avec le Vice-Roi de Sicile, qui lui avoit promis de la part du Roi d'Eſpagne, la Souveraineté de divers grands pays dans les Indes Occidentales.

D'autres diſent que les mécontentemens qu'il avoit reçus de ſon pere, & la maniere dure dont il en étoit traité, l'ont obligé à cela; ce vieillard l'ayant contraint de ſe marier à la fille du Baſſa de Tripoli, contre ſon inclination.

Mais la plupart attribuent ſon changement de Religion aux mouvemens de ſa conſcience. & l'on ajoute qu'il a été convaincu miraculeuſement de la verité de la Foi Chrétienne.

On

On dit qu'étant une fois en Mer sur un Vaisseau, sur lequel étoient plusieurs Chrétiens, il s'éleva un violente tempête. Les Matelots qui étoient tous Musulmans, voyant le fracas que les vents & les vagues avoient fait à la manœuvre du Vaisseau, se crurent tous perdus. Le travail, les veilles & la peur, ayant épuisé leurs forces, ils se coucherent, & abandonnerent le Vaisseau au gré de l'orage: Mais y ayant à bord un Ecclesiastique Chrétien, qui passoit pour un homme de très-sainte vie, il exhorta les Chrétiens à appaiser la colere de Dieu par une dévotion extraordinaire. Ils firent ensuite sur le pont une Procession solemnelle. L'Eclésiastique portoit devant eux ce qu'ils appellent Sacrement; il imploroit la misericorde de Dieu, & appelloit souvent Jesus & Marie. L'Ecclesiastique donc se tenant debout à la poupe, & lisant à haute voix quelques chapitres de l'Evangile, la tempête cessa tout à coup, les nuages se disperserent, l'air devint calme & serain, & le Vaisseau entra sain & sauf dans le Havre. On dit que Mahomet étant venu à terre, prit cet Ecclesiastique avec lui, le pria de l'instruire dans la Religion Chrétienne, & fit vœu de renoncer à la Loi des Musulmans, & embrasser celle de Jesus.

C'est ainsi que parlent de la conversion de ce Prince, ceux qui ont de l'attachement pour l'honneur de la Foi Chrétienne. Quoiqu'il en soit, il est certain qu'il s'est secrettement évadé de Tunis par Mer, & qu'il a pris le chemin

de Sicile, où il arriva peu de jours après son départ, & fut reçû par le Vice-Roi selon sa qualité. Peu de tems après son arrivée, il fut baptisé par un Archevêque, qui lui donna le nom de Dom Philippes, & c'est ainsi qu'on l'appelle par tout.

On dit qu'il fut d'abord un peu scandalisé, de voir les Siciliennes paroître en rue avec toute liberté, & s'entretenir avec les hommes; mais qu'ensuite, il eut beaucoup de plaisir en leur compagnie, & principalement en la compagnie de celles qui chantent bien, ou qui jouent de quelque instrument de Musique qu'il aime beaucoup. Aussi fréquente-t-il les Eglises, où le Service se fait avec plusieurs sortes d'excellentes Musiques, comme il se pratique dans toutes les grandes Villes : Et autant que j'en puis juger, le portrait que les Chrétiens lui ont fait de cette méthode harmonieuse de faire le Service de Dieu, a fait beaucoup d'impression sur un homme qui aime naturellement la Musique. Il est certain que cette science a beaucoup de force sur nos affections; & l'on dit ici en proverbe: *Que qui n'ame pas la Musique, n'a pas d'ame.* Un ancien Philosophe a dit que l'ame est une harmonie. Une autre Philosophe de l'antiquité avoit si bien senti combien cette science est puissante à exciter diverses passions dans le cœur de l'homme, qu'il a posé pour maxime certaine, que *telle est la Musique d'une République, tels sont les Peuples.* De-là vient que ceux qui étoient chargés de l'éducation de la jeunesse, empê-

choient avec ſoin qu'on ne jouât aucuns airs, qui portent naturellement à la legereté & à la débauche, mais des aires graves & Martiaux, qui inſpirent des penſées héroïques, & qui portent les gens à la vertu. Les Italiens ſont grands Muſiciens ; & les airs qu'ils compoſent pour le Service de leurs Egliſes, ſont très-creux & très-raviſſans. Cela fait que Dom Philippes, leur nouveau Proſelite, écoute avec beaucoup d'attention la célebration de la grande Meſſe, & les autres mélodies. On dit qu'il va ſe faire Jeſuite.

Il partit de Sicile tout chargé de préſens, & vint à Rome, qui eſt le Siege du premier Moufti des Chrétiens, qu'ils appellent Pape. Il reçoit de grands honneurs, & de grandes careſſes du ſaint Pere, & de tous les Cardinaux, qui lui ont fait un ſi beau portrait de la Foi Nazarienne, & lui ont fait voir tant de ſaintes Reliques de l'antiquité, qu'il croit être déja dans le Ciel, & s'imagine que Rome eſt un Faubourg du Paradis. Il y a quelque choſe de doux & de charmant dans la converſation des Prélats Chrétiens, s'ils ſont Gens de Lettres ; comme ils le ſont pour la plupart. Ce n'eſt donc pas merveille qu'une Societé ſi polie, ait beaucoup de pouvoir ſur l'eſprit facile d'un jeune Prince, qui eſt comme pelerin dans un Pays étranger, où il n'entend que des éloges continuels de la Religion Chrétienne, & ne voit que des objets propres à le confirmer dans la magnifique idée qu'il s'eſt formée de la nouvelle Religion qu'il vient d'em-

d'embrasser. On dit de plus, qu'il est devenu amoureux d'une jeune Dame Romaine. De sorte qu'il n'y a aucune esperance de pouvoir l'arracher à tant de charmes puissans.

Le regardant donc comme un homme perdu ; prions le Tout-puissant, de nous affermir tellement dans la profession de sa verité, que ni l'intérêt, ni la passion, ni les erreurs de la conscience, ne soient jamais capables de nous dévoyer de la Loi qui a été écrite dans le Ciel ; & qu'au contraire, nous demeurions toujours constament attachés à Dieu & à son Prophéte.

LETTRE XLIX.

A Sala Tircheni Emin, Grand-Maître de l'Artillerie à Constantinople.

Des Guerres de la Mer Noire. Histoire de Pachicour Pirate Circassien.

NOus sommes ici en allarme de la nouvelle qu'on a reçuë de je ne sçai quelles violentes avantures des Cosaques, & de leurs voisins, qui possedent l'ancien Royaume de Colchos. Si je ne croyois pas fermement à l'Alcoran, ces nouvelles me causeroient une terreur panique. Mais les attentats sont inutiles contre ceux qui combattent sous l'ombre du Prophête. Il vint avec une autorité parfaite de la part du Monarque qui gouverne toutes choses. Le Ciel donnera ses ordres, & dispersera les Infidéles. Les sept Visirs qui

ſont au Ciel, furent témoins des paroles que l'Echo fit retentir, lorſque le Prophéte ſe retira des degrés du Trône. Si Moyſe, qui ſe ſouvenoit du bruit qu'il avoit entendu ſur le Mont de Sinaï, ne l'avoit pas averti, l'Apôtre eût fait une priere infructueuſe, & auroit été confondu en préſence des Anges. Mais encouragé par l'homme à Cornes, il ne manqua point à prendre congé; & ſans perdre de tems, il arriva à la neuviéme Sphere; où ayant publié le *Neſiraum*, tous ceux qui habitent là vinrent ſe ranger ſous la banniere qu'il avoit en main. Le Prophéte leur dit qu'il ne l'avoit fait que pour éprouver leur fidélité. Ils rendirent leurs devoirs & ſe retirerent. Il ne douta point de-là que les Elus n'obéïſſent dans le Ciel & ſur la Terre au Divin Pere. Il finit ſa triomphante deſcente, & ſe rendit ſur le Mont Uriel. Les partiſans d'Hali diſent qu'il vint ſe repoſer ſur le ſommet d'un rocher. Mais laiſſons les Heretiques dans leur infidélité. Ce fut où il plut à Dieu qu'il prononça les paroles qui ſubſiſteront éternellement, lorſque déployant le Ciel de ſoie, il dit: *Tous ceux qui prendront les armes contre cette banniere, ſeront réputés Infidéles, & ils ſeront exterminés.*

Je ſonge ſouvent à ces choſes, lorſque je lis les ſaints Memoires, qui traitent d'une vie pleine de merveilles. Je me conſole alors, en penſant que quand même tous les Incirconcis du monde ſe ligueroient enſemble, ils ne réuſſeroient pas contre ceux qui combattent ſous la commiſſion ſcellée.

J'ai

J'ai écrit au Bassa de la Mer, pour l'informer de cette expedition des Cosaques. On m'a assuré depuis, qu'ils sont soutenus par un fameux Corsaire de ces quartiers ; homme entreprenant & capable des plus hardies entreprises. Les Marchands François qui ont commercé sur la Mer Noire, en font un portrait avantageux, & jugent que les progrès de ses armes seront funestes à l'Empire Ottoman. Ils disent qu'il est grand Capitaine par Mer & par Terre. J'ai entendu dire diverses choses de sa naissance & de son éducation. Mais ce que je vais te raconter me vient de fort bon endroit, & me paroit fort probable.

Son nom est Pachicour, Circassien d'origine, mais élevé dans une Ville maritime de l'Ukraine, près de l'embouchure du Niester. Il quitta son Pays natal dès l'âge de douze ans, pour aller voyager dans les Pays étrangers. Il s'embarqua à l'insçu de ses parens, dans un Vaisseau de Podolie, qui étoit alors prêt à faire voile de Balaclag. Il emporta quelque peu d'argent qu'il avoit dérobé à ses parens, & qui fut comme la basse de sa future fortune. Etant arrivé à une certaine Place de Podolie, il fit societé avec le Keys, & offrit ses services à divers Marchands. L'un d'eux qui remarquant sur le visage de Pachicour je ne sçai quoi qui promettoit beaucoup, le prit chez soi. Il y demeura sept ans, & s'acquitta si bien de son devoir, que son Maître le fit son Facteur à Constantinople.

Pachicour répondit dans ce seconde poste, à

la confiance qu'on avoit en lui, & à l'honneur qu'on lui faisoit. A son retour, divers Marchands lui confierent leurs effets, & l'envoyerent commercer à Caffa, & autres places de la Mer Noire. Son jugement & sa réputation croissant à mesure qu'il avançoit en âge; il devint fameux avec le tems dans toutes les Villes de négoce. Son crédit fut si grand dans l'Ukraine, que tous les Marchands lui confioient leurs Vaisseaux & leurs Marchandises: De sorte, qu'il fit souvent voile avec une Flotte de vingt Vaisseaux, de la charge desquels il disposoit entierement. Par ce moyen il devint si riche avec le tems, qu'il fut en état de faire pour soi-même un commerce considerable Ce fut alors qu'il commença de jetter les fondemens du dessein qu'il a depuis executé. Il étoit d'un génie trop vif & trop remuant, pour s'accommoder de ces voyes lentes de s'aggrandir. Il résolut donc d'élever sa fortune au point qu'il s'étoit proposé. Par tout où il alla, il fut le seul Banqueroutier, le seul Banquier, & le seul Marchand.

Il ne fut pas difficile à un homme qui avoit tant de crédit, d'amasser un fonds extraordinaire, s'ambarassant aussi peu qu'il faisoit de ce qu'on appelle conscience. Il arriva aussi une conjoncture très-favorable à son dessein. Dans le tems qu'il étoit à Isgaou, qui est un Port de Circassie, songeant le jour & la nuit aux moyens de s'élever, il survint une guerre entre ses Compatriotes & les Mingreliens. Les derniers paroissent déja en Mer avec une

Flotte, qui allarmoit toutes les côtes de Circaſſie. Pachicour qui étoit attentif à tout, profita de la faveur de la conjoncture pour executer ſon complot. Son principal jeu étoit d'agir: Auſſi ne perdit-il pas de tems à faire valoir ſon credit le plus qu'il lui fut poſſible, parmi les Marchands Sodoliens, & autres étrangers réſidans à Iſgaou. Après avoir donc amaſſé une prodigieuſe ſomme d'argent, ſans qu'il lui en coutât que des Lettres de change qu'il leur donna, il envoya ſecrettement chez ſon pere, qui ne demeuroit qu'à quelques lieues de la Ville, ſon argent, tous ſes bijoux, toutes ſes étoffes d'or ou d'argent, & autres riches Marchandiſes.

Deux jours après les Mingreliens firent deſcente à Iſgaou, qu'ils pillerent, & après avoir fait deux mille priſonniers, ils retournerent à leurs Vaiſſeaux.

Pachicour qui ne ſçavoit comment profiter de cette occaſion, ſuivit ſecrettement ſes richeſſes, & partit auſſi-tôt que la Flotte des Mingreliens parut devant la Place Il arriva que la plûpart de ces Créanciers furent faits priſonniers, & tranſportés en Mingrelie. Il n'avoit alors qu'à ſonger à mettre à couvert ſes richeſſes de la rapine de ſes Voiſins: Car les Circaſſiens ſont tous des voleurs de profeſſion. Dans cette vûe, il ſe rendit en diligence chez ſon Pere, & lui fit pour l'appaiſer quelques gratifications. Il aſſembla en peu de tems un corps de quatre mille hommes, avec leſquels il ſe mit à pirater. Il commença d'in-

fecter ces Mars ; & de piller tous les Marchands, à la réserve de ceux qui avoient eu autrefois de la confiance en lui. Sa liberalité & ſa valeur charmerent tous ceux qui étoient à ſon ſervice ; & la renommé de ſes prodigieux avantages ſe répandant au long & au large, pluſieurs Circaſſiens mirent en Mer, & ſe joignirent à lui : De ſorte, qu'en peu de tems, il fit une grande figure ſur le Royaume de Neptune. Se voyant donc à la tête d'une puiſſante Flotte, il alla chercher incontinent celle des Mingreliens, l'attaqua, & la vainquit glorieuſement.

La Paix ſe fit peu de tems aprés, & Pachicour fut déclaré Amiral de Circaſſie. Les Mingreliens s'obligerent par le Traité, de joindre leurs forces navales avec celles des Circaſſiens, & d'obéïr aux ordres de Pachicour. Cet heureux Général devint en peu de tems ſi celebre, que les Coſaques lui envoyerent un Miniſtre, & entrerent dans la Ligue, fournirent trois cens Vaiſſeaux, qui joignirent la Flotte des Circaſſiens & des Mingreliens.

Voilà le fondement de la nouvelle expedition, qui fait tant de bruit en ces quartiers.

Toi qui as l'Intendance de l'Arcenal, tu ſçais mieux que perſonne les meſures qu'il faut prendre contre cet audacieux Infidéle, s'il continue à troubler le repos du ſereniſſime Empire. Cependant quoiqu'il ſoit notre ennemi, ne regardons point d'un œil d'envie les loüanges qui ſont dues à ſon eſprit & à ſon courage. Il ſurpaſſe ce ſemble, les miſe-

rables

rables voleurs de sa Nation ; il ne fait que des fourbes du premier ordre, & des brigandages si nobles, qu'ils passeroient pour des actions de vertu, s'il étoient faits par un homme d'une naissance plus illustre.

Je ne veux point justifier le larcin, ni prendre le parti d'un Infidéle ; mais si j'avois le tems de te parler de certains endroits héroïques de ce Pirate, tu conviendrois qu'il merite d'être genereusement & favorablement traité, en cas qu'il soit fait prisonnier. La premiere foi que j'aurai l'honneur de t'écrire, je te ferai une relation, qui ne déplaira pas à un homme qui ne juge pas comme le vulgaire. J'avois encore à t'entretenir sur un autre sujet, mais je suis interrompu. Pardon ce manquement est un effet de ce que je dois au Grand Seigneur.

LETTRE L.

A Melec Amet, Bassa.

De l'assassinat de Dorislas Ambassadeur d'Angleterre à la Haye, & d'autres choses.

ON vient d'aprendre ici que l'Ambassadeur d'Angleterre à la Haye, a été assassiné. Son nom étoit Dorislas. Il avoit été envoyé par les nouveaux Gouverneurs d'Angleterre, pour faire alliance avec les Etats de Hollande, & pour les éclaircir au sujet du procedé qu'ils ont tenu contre leur défunt Souverain. On dit qu'il n'auroit guéres bien réussi dans sa

négociation,

négociation, parce que le Prince d'Orange, qui eſt le Préſident, ou le Chef des Etats, & qui eſt marié à la fille du Roi d'Angleterre, prend fort à cœur la mort anticipée de ſon Beau-Pere, & ne veut point d'accommodement avec ſes meurtriers. Néanmoins on doit croire que les Princes ne ſont touchés des malheurs qui arrivent aux perſonnes de leur rang, qu'autant qu'il eſt neceſſaire à leurs intérêts.

Le troiſiéme jour de la cinquiéme Lune, certains Ecoſſois entrérent dans l'Hôtel de l'Ambaſſadeur, le tuerent & s'évaderent. On ne ſçait pas au juſte, qui a mis ces aſſaſſins en beſogne. Chacun en parle ſelon la ſituation de ſon eſprit. Les uns regardent la fin tragique de ce Miniſtre, comme un juſte jugement de Dieu, quoi qu'executé par des gens injuſtes, ſur un homme que tout le monde ſçait avoir eu part à la mort de ſon Souverain: D'autres condamnent cette action comme un ſacrilege de la derniere impieté; parce que la perſonne des Ambaſſadeurs eſt ſacrée & inviolable, ſelon le droit des gens, & qu'on regarde les outrages qu'on leur fait, comme des outrages faits non ſeulement à leurs Maîtres qui les ont envoyés, mais auſſi à tout le genre humain: comme ſi la nature humaine même étoit outragée en la perſonne des Miniſtres publics.

A la verité, il eſt impoſſible de faire des alliances entre des Nations differentes, & de les entretenir quand elles ſont faites, à moins

que la perſonne de leurs Miniſtres ne ſoit à couvert des affronts & des violences.

Les François diſent quelque choſe d'aſſez joli d'un de leurs Rois, qui étant Duc d'Orleans avant que de parvenir à la Couronne, avoit été fort mal-traité en voyageant par un certain Seigneur Italien, nommé le Baron de Benevent. Ce Prince étant en poſſeſſion du Royaume, le même Seigneur Italien lui fut envoyé par le Vice-Roi de Naples, pour le feliciter ſur ſon avenement au Trône de ſes Ancêtre. Les Courtiſans François qui avoient été témoins des outrages que l'Italien avoit fait autrefois à leur Maître, lui conſeilloient de s'en vanger, & de lui faire faire forces indignités, pendant qu'il étoit en ſon pouvoir. Le ſage Monarque répondit à cela : *Il n'eſt pas de la bienſéance qu'un Roi de France ſe vange ſur un Ambaſſadeur de Naples, des injures qu'il a reçues du Baron de Benevent.*

On dit que les Anglois ont demandé ſatisfaction aux Hollandois du meurtre de leur Ambaſſadeur : Mais qu'on leur a répondu : *Qu'ils devoient avant toutes choſes faire ſatisfaction du meurtre de leur Roi.*

Les Ecoſſois ſe ſont révoltés contre le nouveau Gouvernement d'Angleterre ; & ſont encore indéterminés, s'ils mettront ſur le Trône le Fils du Roi défunt, ou s'ils s'érigeront en République indépendante. Les Irlandois ſont attachés aux intérêts de la Couronne ; & pluſieurs Iſles de l'Amerique qui ſont ſous la domination des Rois d'Angleterre, n'ont pas refu-

ſé

ſé de ſe ſoumettre au nouveau Gouvernement qui penche, ce ſemble, à la Democratie.

On parle fort d'un certain Cromwel, Général des forces Angloiſes en Irlande. Cet homme né ſimple particulier, & avec peu de bien, eſt devenu Général, & s'eſt acquis cette dignité par ſa prudence & par ſa valeur. Les François le louent, & le regardent comme le meilleur Soldat du ſiécle: Et ſi la renommée n'eſt pas menteuſe, il n'eſt pas moins habile politique.

Pour marque du reſpect que j'ai pour toi, tu recevras avec cette Lettre un piſtolet d'une fabrique curieuſe. Lorſqu'il eſt une fois chargé, il tire ſix bales l'une après l'autre. Si tu acceptes mon petit préſent, je regarderai cette faveur comme une preuve de ton amitié.

LETTRE LI.

Au Vénérable Moufti.

Il accuſe les ſeptante, & tous les autres Chrétiens qui ont traduit la Bible, d'inſipidité, d'erreurs, & d'avoir mal rendu le ſens de l'original Hebreu. Remarques particulieres ſur les Pſeaumes de David, & ſur les Cantiques de Salomon.

JE me ſuis ſouvent étonné de la Letargie dans laquelle il ſemble que les Nazariens ſoient enſevelis. Ils oublient ce qu'ils liſent dans leur propre Bible. On y trouve des paſſages favorables aux Orienteaux. Il n'y a point de

de page de cette Loi écrite, qui ne ſente l'idiome qui eſt pur & vif, encore que les Traducteurs en ayent eſtropié le ſens. J'ai lû leur Bible en Grec, en Latin & en François ; mais aucune de ces Langues n'exprime la force de l'original Hebreu. Et l'on ne doit pas même eſperer rien de tel. Il eſt impoſſible de faire quadrer les molles façons de parler de l'Europe, avec les mouelleux idiomes de l'Aſie. On pourroit auſſi-tôt eſperer qu'un roſeau produiſît des dates. C'eſt pour cela qu'il eſt défendu aux vrais Fidéles de traduire le Livre de lumiere de l'original Arabe, qui eſt proprement l'Hebreu dans ſon ancienne pureté.

C'eſt le langage de ceux qui demeurent au-deſſus du ſeptiéme globe. C'eſt la langue dont Dieu ſe ſert pour s'entretenir avec les Pages de ſon divin Serrail : en laquelle ſont écrites toutes les Archives de l'Empire Céleſte. Haſmariel Secretaire de l'immortel Divan, n'écrit ou ne parle qu'en la langue qui eſt particuliere ſur la terre aux Enfans d'Iſraël, qui habitent la region de l'Orient de la mer Rouge. C'eſt enfin en cette langue que le Tout-Puiſſant jugea à propos de réveler ſa volonté aux mortels.

Crois-moi ſi je te dis avec une profonde ſoumiſſion, que j'ai pris quelque peine à aprendre ces langues, qui ont été les canaux de la Science Divine. Je me ſuis particulierement attaché à l'anatomie des mots Orientaux : Et ce ne ſeroit pas une hyperbole, quand je

te dirois que j'ai apris à diſſequer les ſillabes mêmes ; ou les pointes & les lettres placées d'une certaine maniere alterent le ſens , ou le rendent du moins ambigu : Tant nos caractéres ſacrés ſont ſignificatifs & myſterieux.

Je ne dis point ceci par chagrin , ou pour repouſſer le mépris que Ichingi Cap Oglani a voulu m'attirer. Je n'ai point d'émulation en ce point , & le petit aiguillon de l'ambition pédanteſque , n'eſt pas capable de me porter à diſputer contre un homme qui n'a d'autres talens que de ſçavoir les ouvrages d'autrui , & de s'en ſouvenir , comme s'il n'avoit étudié à Athenes que dans la ſeule vûe d'aprendre l'art facetieux , de faire de ſon cerveau un Catalogue de Livres. Mais j'en veux aux ſçavans Nazariens , qui ſont principalement à blâmer , & que les Juifs ont rendus les dépoſitaires du Livre ſacré. Entre ces ſçavans , les Traducteurs de ce Livre ſont inexcuſables d'avoir défiguré l'Original & d'avoir dépouillé la langue vierge de ſes beautés & de ſes agrémens ; pendant que les autres ſont non ſeulement les témoins , mais même les muets Protecteurs de ce rapt : parce qu'ils cachent l'indignité qui a été faite aux caracteres formés par le doigt de Dieu , & pleins de myſtéres divins.

En blâmant ainſi les Interprétes Chrétiens de la Bible , je ne prétens pas défendre le caprice critique des Juifs Cabaliſtes. Ils ſont rejettés de toutes perſonnes de bon ſens. Cependant

dant il y a un milieu entre l'excès de cette délicatesse affectée, qui rend les uns ridicules, & l'excès de cette négligence étudiée, à laquelle on doit imputer l'obscurité des autres. Comme les Hebreux en pressant trop la lettre, ont enfanté une chimere divine : De même les Chrétiens s'y sont pris avec tant de negligence, qu'à peine ont-ils conservé les traits grossiers du sens commun, laissant en arriere le vrai sens des Auteurs sacrés.

Je ne m'en prends pas beaucoup aux Traducteurs, employés par Ptolomée Philadelphe Roi d'Egypte. Ils n'étoient pas Chrétiens ; & n'étoient pas encore du nombre de ceux qui adoroient les corps célestes & les Elemens ; & il n'y en avoit aucun qui fît ses dévotions devant le même Autel où faisoit les siennes ce Monarque Egyptien, qui adoroit le Dieu Serapis ; Mais j'attaque principalement soixante-dix Juifs, ou soixante-douze, s'il en faut croire la tradition. Chacun d'eux ayant eu ordre de traduire separément les manuscrits q e les Juifs regardoient comme les Oracles de Dieu, & de les traduire sans parler & sans se voir les uns les autres : Leurs versions dit-on, s'accorderent si-bien, qu'il n'y avoit pas une sillabe dans l'une plus que dans l'autre.

C'est ce que disent les Juifs, & qu'il semble que les Chrétiens croyent. Cependant plusieurs ont trouvé des erreurs & des incongruités dans cette fameuse Version : & il est aisé à un œil desintéressé, & sur tout à un Oriental, d'y en trouver beaucoup davantage.

Mais la Verſion Latine, qu'on appelle la Vulgate, eſt pleine de bévûes. Et le prétendu Saint qui en eſt l'Auteur, auroit dû aller plus loin qu'à la Paleſtine, pour aprendre l'ancien Hébreu, il s'appelloit Jerôme, ſi je ne me trompe. Il paſſa pluſieurs années dans une Cellule, qu'on prétend être proche du Tombeau du Meſſie des Chrétiens dans la Terre Sainte. On dit que ce fut là qu'il aprit l'Hébreu, & qu'il fit la Traduction du vieux Teſtament.

Tu ne dois pas t'attendre que je te donne des preuves de ceci, puiſque je ne te dis que ce que j'ai lû dans les Auteurs Chrétiens, que les Nazariens appellent les Hiſtoriens de leur Egliſe. Mais je puis t'aſſurer que cet Eccleſiaſtique ne fut point aidé dans ſa Verſion par l'eſprit Oriental: car il s'en faut de beaucoup qu'il ne rendre bien les magnifiques hiperboles, les juſtes comparaiſons, les élegantes figures, & les autres ornemens du diſcours, particuliers aux écrits de ceux qui voyent lever le Soleil. Tels ſont ceux qui ont été compoſés en Orient, ſans en excepter même les manuſcrits de Moyſe, & des autres Prophétes Hébreux, des Poëtes, des Hiſtoriens, & des Philoſophes. Ce ſont ces Ecrivans qui ont compoſé le vieux Teſtament, à la réſerve d'un ſeul Livre, dont eſt Auteur Job, l'un de mes Compatriotes, qui vainquit ſept fois le Diable, en autant de combats qui ſe firent en préſence de Dieu.

Que dirai-je donc des Traductions qu'on a fait

fait de la Bible, en d'autres langues moins riches & moins expreſſives que la Latine ?

Depuis les diviſions ſurvenues entre les Catholiques Romains & les Proteſtans, on a traduit la Bible, en toutes ou en la plûpart des langues de l'Europe. Néanmoins les François ſont ſi malheureux, que plus ils s'attachent à la grande pureté du Grec, moins ils y réuſſiſſent. De-là vient que pluſieurs Sçavans ont, dit-on, marqué plus de mille fautes dans la derniere Verſion Françoiſe de ce myſterieux Livre.

Si les Chrétiens ſe critiquent ainſi ſur ce qui fait le fondement de leur ſalut, quels avantages ne donnent-ils point par-là aux Muſulmans de les critiquer à leur tour ?

Je n'aurois jamais fait ſi je voulois te faire remarquer toutes les erreurs qu'on peut trouver dans les diverſes Traductions qui ont été faites de la Bible, & que peuvent facilement diſcerner tous ceux qui ont connu l'Orient : Sans compter que ce ſeroit abuſer de ta patience, que de faire ici le perſonnage de critique.

Permets-moi ſeulement de jetter les yeux ſur le Pſeautier, ou pour mieux dire, ſur les Odes du Sultan David. Combien ſont inſipides & molles les Traductions Françoiſes qui en ont été faites ? On n'y reconnoît pas le ſens du Prophéte. Il ne commençoit jamais à chanter aucune de ces divines Chanſons, qu'il ne fût inſpiré par un Seraphin, qu'il faiſoit venir du Paradis, par la mélodie de ſa Harpe.

Ce Seraphin étoit maitre de Musique au Ciel, comme l'enseignent les Docteurs Hébreux. Toutes les fois que David joüoit de cet instrument, Ariel (car c'est ainsi que s'appelloit le Seraphin) descendoit, & chantoit avec une grace qu'on ne pouvoit exprimer. Le Poëte docile aprenoit incontinent ses notes & ses paroles. David touchoit sept cens fois ses cordes harmonieuses, & l'Ange venoit autant de fois à son secours avec le Livre de Musique. Il lui enseigna sept cens Sonnets que les Bienheureux chantent en Paradis. Mais le diable les déroba au Roi, pendant qu'il regardoit la femme d'un homme qui se baignoit dans le Jardin voisin.

Il en reste encore plus de cent, que David composa par memoire sur les premiers. Mais il y a des Sectes Chrétiennes qui en ont fait autant de Chansons publiques.

On en a fait autant du Poëme incomparable de Salomon, qui lui fut enseigné par le Tuteur céleste de son Pere. Ariel s'étant rendu amoureux d'une des Vierges du Paradis, dans le même tems que Salomon jouissoit de la fille de Pharaon, & qu'il lui avoit fait bâtir tout de nouveau un Serrail de bois de Cédre; l'Amant Céleste pour s'accommoder à la passion des mortels, aprit à Salomon une des Pastorales d'Eden, qui exprimoit les caracteres particuliers de son amour.

Mais les Nazariens en ont fait par leurs gloses une allegorie seche, qui ne signifie rien; Et la traduction qu'ils en ont faite, choque

également la Rhétorique & la Poësie.

Si je voulois aller plus loin, & te faire le Catalogue des fautes qu'ils ont faites dans les écrits des Prophétes, & dans les autres Livres du vieux Teſtament, je t'ennuyerois quand même je ne le ferois qu'en general. Mais de deſcendre dans le détail, ce ſeroit une trentiéme tache digne d'Hercule.

Cependant après tant de fautes, ni les ſçavans, ni les ignorans, ne ſçauroient jamais ſe diſculper de l'aveuglement volontaire. Ils ferment les yeux à la lumiere qui paroît dans la pire de toutes les Traductions. Cette lumiere toute petite qu'elle eſt, ſuffit néanmoins pour conduire chacun au Soleil levant, où la ſageſſe brille dans ſa parfaite ſplendeur.

Il y a dans toutes les Ecritures des expreſſions qui déſignent les Loix, les coutumes, les habits, & la maniere de vivre, pratiquée dans les pays, qui ont été les premiers viſités par le Soleil du matin. Et ce qui ſe pratiquoit autrefois ſe pratique encore aujourd'hui : Et les Muſulmans de ce ſiécle obſervent le même genre de vie qu'obſervoit le Patriarche Ibrahim il y a trois mille ans, & qu'obſervent encore aujourd'hui les Fidéles de notre tems. Nos mariages, nos circonciſions, nos funerailles, nos prieres, nos lavemens, & toutes nos autres ceremonies religieuſes ou civiles, ſont aujourd'hui les mêmes qu'elles étoient alors. On n'y a rien ajoûté ni diminué, ſi ce n'eſt la foi & l'obéïſſance que nous devons à Mahomet l'Ambaſſadeur de Dieu,

& au Livre qui lui fut donné par l'Ange Gabriël, le Prince des Miniſtres de Dieu.

Nos habits même, & notre maniere de bâtir, nos ſalutations, & toutes nos requêtes, ſont aujourd'hui les mêmes que nous aprenons de l'Ecriture avoir été pratiquées après le Déluge, par les Patriarches & les Prophétes, & par tous les vrais Croyans deſcendus d'Ibrahim; & ſur tout par ceux qui ſont deſcendus en droite ligne de la race d'Iſmaël, fils aîné d'Ibrahim, qui logea dans ſa tente trois Anges tout à la fois.

Les Infidéles ne conſiderent pas cela. Ils croyent au contraire, qu'ils ſont les vrais Enfans du fidéle Ibrahim, qu'ils appellent Abraham; prétendant de pratiquer en je ne ſçai quel ſens figuré, la vie que nous menons en verité: Se trompant eux-mêmes par de vains ſymboles, pendant que nous en avons la ſubſtance.

Mais toi, grand Succeſſeur d'Ibrahim & des Prophétes, daigne prier pour moi, pendant que ce que je dois au Grand Seigneur, m'oblige à demeurer en Occident, où je ne vois que des Infidéles, afin que Dieu me faſſe la grace de perſiſter conſtamment dans la Foi des Orientaux, dans le pieté d'un Iſmaël, & dans la pureté d'un vrai Croyant; & de dire toûjours dans le cœur, & même dans les Temples des Infidéles s'il le faut, qu'il n'y a qu'un ſeul Dieu, & Mahomet ſon Miniſtre.

LETTRE LII.

Au Chiaoux Bassa.

Remarques sur les affaires d'Allemagne, de Suede, & d'Angleterre. Osmin le Nain découvre une Lettre du Capitan Bassa au Cardinal Mazarin.

LA Paix qui fut conclue l'année derniere entre les Allemans & les Suedois, n'est pas encore entierement confirmée. Il y a eû depuis cessation d'armes. Le Duc d'Amalphi * de la part de l'Empereur, le Duc de Vandort de la part du Roi de France, & le Duc d'Ersken de la part de la Couronne de Suede, sont à présent assemblés à Nuremberg, pour faire executer le Traité de Munster.

L'Empereur a consenti que l'armée Suedoise seroit disperfée en quartier, dans les sept Cercles de l'Empire, tant que l'Assemblée dureroit, & qu'elle y demeureroit jusques à ce qu'on lui eût payé tous ces arrerages aux dépens des Allemans. On dit que ces arrerages monteront à trois millions de sequins. Cette guerre a duré près de trente ans, & il en a couté la vie à plus de trois cens mille hommes.

Quant aux affaires d'Angleterre, le parti dominant a déclaré que l'ancien Royaume

* *C'est je crois Octavio Picolomini, ainsi appellé, parce que la Ville d'Amalphi dans le Royaume de Naples, fut érigée en Duché, en faveur de ce grand Capitaine.*

seroit

feroit deformis un Etat libre, & la Monarchie a été aboli par Acte public. Cet Acte n'a pas empêché qu'après la mort du Roi Charles, son Fils aîné n'ait été proclamé Roi en Angleterre & en Irlande par quelques Seigneurs & Gentilshommes affectionnés à la famille Royale. Un certain Duc de consideration parut même en Irlande à la tête d'une nombreuse armée en faveur des intérêts du jeune Roi. Il assiégea la Capitale de ce Royaume, & une autre Place, les deux seules Forteresses qui fissent tête au parti du Roi. Mais l'armée que les Etats d'Angleterre avoient nouvellement fait passer en Irlande en étant venue aux mains dans la huitiéme Lune avec celle de ce Duc, la derniere a été mise en fuite, deux mille hommes ont été tués sur la place. Le nombre des prisonniers a été grand, l'armée Irlandoise a perdu toutes ses munitions & tout son bagage. Après cet avantage suivi de quelques autres, le Royaume d'Irlande a été réduit en peu de tems sous l'obéissance des Etats d'Angleterre.

Je n'aprens aucune agréable nouvelle du Levant. Il arrive tous les jours des Vaisseaux dans les Ports de France, qui confirment tout ce qui s'étoit dit du sanglant combat entre notre Flotte & celle des Venitiens, dans lequel nous avons, dit-on, perdu soixante-dix Galeres, soixante Vaisseaux Marchands, & dix-huit Vaisseaux de guerre. Les mêmes relations ajoûtent que six mille cinq cens Musulmans ont été tués à ce combat, & que prés

de

de dix mille ont été faits prisonniers.

C'est une grande bréche à la Flotte du Souverain de la mer & de la terre, qui a pris le titre d'INVINCIBLE. Cela fait tort à des étendarts qui sont d'une haute réputation, & à l'Empire que nous croyons devoir subjuguer toutes les Nations. Je ne parle point du courage ou de la prudence du Capitan Bassa; & je ne veux point contribuer à la perte d'un homme, qui ne peut pas esperer d'être honoré d'une veste, d'une épée, ou d'aucune autre marque de la faveur du Sultan, en consideration des services qu'il a rendus cette année sur mer. J'ai un penchant naturel à la compassion. Ce n'est pas pour me louer que je dis ceci: Au contraire, je regarde cette tendresse plutôt comme un vice de mon temperament, que comme une vertu morale. Je plains un homme qui tombe en disgrace, un homme pour qui le vent du Serrail change, & qui ne doit s'attendre qu'à des nuages & à des tempêtes. Ces orages lui seront plus funestes, que tous ceux qui ont maltraité sa Flotte sur l'Ocean tempêtueux. Selon toutes les apparences sa fortune va faire un triste naufrage, supposé que sa vie ne le fasse pas. Ainsi c'est avec un extrême regret que je suis obligé de te dire une chose qui avancera sa chûte.

Mais j'ai ordre de ne rien cacher de tout ce qui parvient à ma connoissance, & qui regarde les intérêts de la sublime Porte, & de n'épargner pas même le fils de ma mere, si je le connoissois coupable d'intrigues criminelles.

Tout

Tout ce que j'ai à dire contre le Baſſa de la mer eſt, qu'il entretient des correſpondances ſecrettes avec le Cardinal Mazarin. Je l'ai découvert par le ſecours d'un Nain, dont j'ai ſouvent parlé dans mes Lettres aux Grands de la Porte. Je ne te repeterai donc point ce que je leur ai déja dit de la naiſſance, de l'éducation, & du génie d'Oſmin (car c'eſt ainſi que s'appelle ce petit jeune homme.) Je ne te redirai point non plus quelle methode je lui ai preſcrite pour s'inſinuer dans les ſecrets des Miniſtres publics. Tu peux ſeulement dire au Divan que ce diminutif d'homme continue à profiter des avantages qu'il a d'entrer dans les cabinets des Miniſtres François; de quoi je donnai avis à Chiurgi Muhammet Baſſa, dans la Lettre que je lui écrivis l'année derniere.

Tu peux en même tems aſſurer les Miniſtres du Divan, qu'Oſmin étant hier dans la chambre du Cardinal Mazarin, jetta les yeux ſur une Lettre qui étoit ouverte ſur la table, pendant que le Cardinal étoit occupé à parler à un Courrier extraordinaire venu de Rome. Il ne put lire que la ſuſcription, & deux ou trois lignes du corps de la Lettre. Voici ce qui en eſt.

Bilal Capitan Baſſa, moderé Commandant, & ombre du brillant Aſtre de la mer.

Au très-illuſtre Prince du Royaume du Meſſie, éminent entre les grands Seigneurs de Sainte dignité,

dignité, les directeurs des Peuples de Jesus, assis dans la Chaire de dignité souveraine, le Sage Caliphe Romain, Jule Mazarin Cardinal, notre ami. Puissent tes derniers jours être plus heureux que les premiers.

»Ta Lettre pleine d'affection, & tes pré»sens m'ont été rendus surement, comme »j'étois à l'ancre avec la Flotte que je com»mande, à la hauteur de l'Isle de Scio. Et »pour marque de ma reconnoissance, & de »la bonne volonté que j'ai pour toi, & pour »tous les Nazariens; j'ai embrassé le noble »Capitan Signor Antonio Maratelli, qui a »eu l'honneur d'être chargé de cette négo»ciation. Je me suis dérobé incontinent, & »j'ai fait prendre mes habits à ce brave Ita»lien ton Agent comme un gage de.

A peine Osmin avoit lû jusques-là, que le Cardinal s'approchant de la table, reprit la Lettre, & lâcha au Courtisan des mots qui confirmerent le Nain dans le soupçon qu'il avoit déja de la perfidie du Bassa, & il ne doute pas qu'il n'eût écrit tout de nouveau la Lettre qu'il venoit de voir. Il courut incontinent me donner avis de cette découverte, jugeant qu'elle étoit, comme en effet elle est, de grande consequence. Car il en veut particulierement à la Maison qui fut la premiere à exterminer les Grecs de Constantinople.

Tu sçais l'usage que tu dois faire d'un tel

 avis.

avis. Je n'ai point l'inclination cruelle, mais il faut que je fasse mon devoir. Pour le reste, je m'en rapporte à ta prudence.

Je veux seulement te dire une autre remarque qu'a fait Osmin. En comparant la Lettre qu'il vient de voir, avec ce qu'il entendit de la conversation d'un Cardinal avec un Seigneur François, lorsqu'il étoit sous la table du Cardinal, comme je n'ai pas manque de l'inserer dans mes Lettres; il conclud que le Bassa dont parla le Cardinal, étoit le même Bilal Bassa de la mer à l'instance des Janissaires.

Je ne pouvois cacher sans me rendre complice, une si noire ingratitude envers le Grand Seigneur, & une si lâche trahison contre l'Empire, qui tient le premier rang entre tous les Empires de la terre.

LETTRE LIII.

A Cara Hali Medecin du Grand Seigneur.

Il informe du grand fracas que la foudre avoit fait en France, Des plaisirs de la vie champêtre, par opposition aux embarras où il est tous les jours.

NOus avons eu un été extrêmement chaud, accompagné de tonnerres & de foudres, qui ont fait à la Campagne un dommage considerable. Les foins ont été brulés dans les granges, & les grains dans les greniers. Il arrive ici tous les jours des Députés des Provin-

ces, qui se plaignent que le Ciel a consumé leurs moissons.

Le parti de la Cour regarde cet évenement comme un jugement de Dieu sur les rebelles. Il fait répandre par tout & dans toute sorte de compagnies, que le Ciel est irrité contre les Habitans de la Guyenne, & des autres Provinces, pour avoit pris cette année les armes contre leur Souverain. Je ne sçai si cette censure est fondée ou non : Mais je sçai bien qu'on a remarqué, que les Habitans de ces Provinces rebelles, ont été plus maltraité de la foudre, que les autres. Divers Membres du Parlement d'Aix furent trouvés morts dans leur lits le jour qui suivit cette nuit de tempêtes & de foudres : Et le lendemain le toit de la maison où le Parlement faisoit ses assemblées, tomba & tua plusieurs personnes.

Comme on célébroit la Messe dans la grande Eglise de Bourdeaux, il vint une base de feu de derriere l'Autel, qui toucha diverses images, & qui remplissant l'Eglise d'une insupportable puanteur, sortit par la fenêtre sans faire autre mal. La foudre fondit entierement une grosse somme d'argent que cette Ville avoit fait lever pour le payement de ses troupes ce qui surprit beaucoup ceux qui virent la chose, car ce fut en plein jour qu'elle arriva, & en presence des personnes les plus considerables de Bourdeaux. Je ne finerois jamais si je voulois te raconter tous les desordres qui ont été faits en ces quartiers. Nous n'avons

pas eu grand mal ici, si ce n'est que presque tout le vin de la Ville s'est changé en vinaigre dans une nuit. Les Philosophes attribuent cela à la force particuliere de la foudre, qui a fait ici ce que sont les Chimistes, qui en un moment separent, asséchent les esprits vitaux des liqueurs, & ne laissent que la matiere terrestre & grossiere.

La saison a été si chaude durant les jours Caniculaires, qu'il sembloit que l'air même étoit combustible, & que les vents d'où nous attendions du rafraichissement, étoient comme le souffle d'un fourneau. Il sembloit que tout étoit prêt à prendre feu, comme si les élemens eussent attendu le grand embrasement. On ne parloit par tout que de chaleur. Tout le monde étoit échauffé par un feu interne; l'ombrage des arbres ne donnoit aucun soulagement, les fontaines ne pouvoient étancher la soif. Il sembloit que la Nature avoit la fiévre, & qu'elle étoit prête à expirer.

Les chaleurs sont maintenant diminuées, & nous commençons à sentir des gelées blanches. Le Nitre de l'air rétablit l'apetit. L'abondance de la pluye a fermé les ouvertures de la terre, & donné à cet Element une nouvelle forme. Nous voici dans un second Printems. Le Laboureur se console d'avoir perdu sa récolte de foin, dans l'esperance d'en faire une seconde. Cependant les vents sont fort occupés à dépouiller les arbres, non seulement de leurs feuilles, mais encore du fruit qui n'est pas encore cüeilli. Ces fruits disperfés

ſur la terre, dans tous les champs, ſont autant de banquets apprêtés pour les pourceaux, qui prétendent avoir autant de droit que leurs Maîtres de ſe nourrir de ce qui eſt ſervi ſur la table commune. Ce n'eſt pas une deſagréable Muſique, d'entendre un troupeau de cochons faire jouer leurs dents ſur les pommes que le vent a fait tomber. Ce ſpectacle & ce bruit ſont au moins agréables à un homme, qui a été comme moi trois ſemaines ſans appetit, & qui ne commence qu'à le recouvrer. Je ſors ſouvent de Paris à cheval, pour prendre l'air de la Campagne, où je trouve le pain de meilleur goût qu'à la Ville. Il paroît ſur le viſage & dans les actions des Payſans quelque choſe de ſi innocent, que ma mélancolie y trouve du ſoulagement. Je ne remarque point en eux ni les artifices, ni les infamies de la Cour. Leur converſation recrée mes eſprits. J'aime à les entendre parler de leurs affaires champêtres. Je regarde les Laboureurs d'un œil d'envie. Je ſouhaiterois alors que j'euſſe été élevé à la Campagne, pour y panſer les bœufs, les moutons, ou les ânes, qui agiſſent tous régulierement ſelon leur naturel. Mais ceux qui ſont appellés au ſervice des Princes ſont ordinairement contraints à faire des choſes contraires à leur raiſon; ce qui eſt le plus grand malheur qui puiſſe arriver à un homme. Le Laboureur dort tranquillement la nuit, & le jour ſon eſprit n'eſt point embarraſſé de ſoucis. Il ſe leve auſſi matin que l'Alouette, &

 eſt

eſt auſſi gai que cet oiſeau, qui ſalue l'Aurore d'une chanſon frédonnée ſur ſon petit chalumeau. Il hume en voltigeant dans ſes campagnes, la ſaine & odoriferante roſée du matin. Il regarde avec admiration & avec plaiſir, lorſque le Soleil ſe leve, les nuages dorés & le ſommet des montagnes. L'exemple de cet Aſtre toûjous agiſſant lui ſert d'aiguillon pour ſon travail de la journée, & il ſuit ſon ouvrage avec plaiſir & avec joye. Les alimens qu'il prend plaiſent également à ſa bouche & à ſon eſtomac. Il ne ſent point d'indigeſtions pour avoir trop mangé; mais toûjours rafraîchi & bien régalé de ce qu'il a chez lui, il ſe couche avec les Agneaux, & dort tranquillement, ſans ſonger jamais aux intrigues d'Etat, ou aux conjurations des Grands. Il paſſe ainſi ſa vie dans un cercle de délices.

Dis-moi, cher Hali, une telle condition n'eſt-elle pas digne d'envie pour un homme comme moi? Et peux-tu me blâmer, moi qui n'ai ni la ſanté du corps, ni le repos de l'eſprit, ſi je ſouhaite un état qui me procureroit l'un & l'autre? Je ſuis embaraſſé dans mille pieces: Mon emploi eſt une énigme parfaite. Je ſuis obligé de dire une choſe, & de m'en dédire auſſi ſouvent que l'occaſion le requiert. Je ſuis contraint de mentir à tout moment, de faire des ſermens faux & veritables, quand il s'agit de l'intérêt du Grand Seigneur. Il faut que je ſois Mahometan, Chrétien, Juif, & en un mot tout ce qui peut ſervir aux fins pour leſquelles

je suis destiné ici : Il faut dissimuler avec Dieu & avec les hommes, blasphêmer contre les Prophêtes, maudire les vrais Croyans, & me maudire moi-même, plutôt que de préjudicier à la cause où je suis engagé. Nonobstant tout cela, on ne laisse pas de vouloir me faire accroire que je suis un homme de bien ; & que j'irai en Paradis : Comme si les dispenses du Moufti pouvoient annuller l'expresse & positive Loi de Dieu. S'imagine-t-on que je sois homme à m'en laisser imposer par ces beaux contes : Permets-moi de te dire que j'ai de la conscience, & une conscience qui ne me donnera aucun repos tant que je vivrai comme je vis. Il vaudroit mieux mourir, que de vivre coupable de tant de prevarications. Je ne sçai que faire au milieu de tant de frayeurs : Je me sens déchoir peu à peu. De quoi deviendrai-je, si je meurs chargé de tant de pechés ? Que pourrai-je répondre aux deux Inquisiteurs du tombeau, aux deux Anges qui me demanderont, qui est mon Dieu ? Qui est mon Prophéte ? Et quelle est ma foi ? Les tenebres de la religion des ombres ne seront pas capables de cacher la honte & la confusion où me jetteront des questions si pressantes.

Toute ma consolation est, qu'il me reste encore des amis, à qui je puis ouvrir mon cœur & demander conseil.

Si tu me conserves une partie de l'amitié qu'il y a eu entre nous, considére avec attention l'état où je me trouve, & me dis si je ne

suis pas perdu sans ressource, à moins que je ne change de vie? Ne me flatte point, & qu'une artificieuse civilité ne t'oblige point à diminuer mes crimes. Mais sonde mes playes, & me donne tes conseils sans envelope, si tu veux que je te regarde comme le Medecin de mon ame.

LETTRE LIV.

A Kenan Bassa, premier Tresorier de sa Hautesse, à Constantinople.

Il le felicite sur son élevation, & l'exhorte à la moderation, en lui répresentant les fraudes qui ont été commises dans les Finances.

SI je ne t'ai pas déja écrit, attribue-le à l'ignorance où j'ai été jusqu'ici de ta qualité & de ta personne. Je n'ai pas plutôt apris ton élevation à l'importante charge que tu occupes, que j'ai fait résolution de te saluer avec le respect requis à un Esclave qui fait ce que je fais, & de te souhaiter dans ta nouvelle dignité, autant de bonheur que tu peux desirer toi-même. Cependant lorsque je te felicite sur ton élevation, souviens-toi que je ne fais que t'applaudir d'être parvenu au bord d'un précipice, au faîte de la fortune, où tu n'as aucun sujet d'esperer rien de solide & de constant. Le vent d'une bouche envieuse te fera chanceler. Tu cours dans une carriere où les tempêtes sont fréquentes. Les intrigues d'un Rival rusé & artificieux peuvent te faire

faire tomber, suppofé que le mécontentement de ton Souverain ne le faffe pas. Tu es toûjours expofé à la malice du vulgaire, & tu n'as pas peu à craindre de ta propre foibleffe, compagne infeparable de la nature humaine. Si tu regardes une fois avec dédain ceux qui font au deffous de toi, la vafte diftance que tu verras de ton élevation à leur baffeffe, eft capable de te faire tourner la tête. Il te fera donc avantageux d'avoir toûjours les yeux attachés fur toi-même. Ce fera la meilleure Carte dont tu puiffes te fervir pour traverfer les rochers & les bancs de fable, qui menacent de toutes parts la vie d'un Courtifan, qui doit faire une navigation fi perilleufe. Il ne fera pas mal à propos auffi d'avoir devant les yeux les exemples de tes fages Prédeceffeurs. Les exemples ont plus de force que les plus excellens confeils, parce que les matieres de fait ne laiffent point de lieu à la défiance; au lieu que les hommes font ordinairement jaloux de ceux qui prétendent leur donner des inftructions. Nous avons tous du panchant à nous flatter; nous fommes tous entêtés de notre raifon & de notre jugement, & nous foupçonnons aifément de quelque deffein ceux qui fe mêlent de nous donner des confeils, quand même ces confeils nous feroient avantageux. De plus, il y a une efpece d'orgueil & de point d'honneur en l'homme, qui ne nous permettent pas aifément d'avoir recours aux confeils d'autrui. De-là vient le Proverbe

Arabe,

Arabe, qui dit, *qu'on tire plus de profit de voir un ſot, que d'entendre diſcourir les ſçavans.* Nous aimons tous à nous inſtruire par notre propre experience ; & nous nous fions plus volontiers à quelqu'un de nos ſens, qu'à nos oreilles. C'eſt pour cela que les Lacedemoniens faiſoient voir à leurs enfans un Eſclave yvre, afin que ce ſale ſpectacle leur fit concevoir de la haine pour l'ivrognerie ; vice que toutes les inſtructions du monde ne leur auroient jamais ſi bien apris à avoir en horreur.

Les vices de certaines perſonnes de ta profeſſion, portent avec eux plus de caracteres de ſobrieté, mais moins d'honnêteté. Ne ſois point ſurpris de cette expreſſion, & ne m'accuſe point. Je n'attaque que les méchans : ne te mets point de ce nombre.

Tu ſçais que ç'a été de tout tems la coutume de nos fameux Empereurs, de ſe divertir quelquefois à voir leur ineſtimable Treſor. Je n'ignore pas les ceremonies qui ſe ſont alors pratiquées. On croiroit qu'au milieu de tant de précautions il ſeroit impoſſible de frauder le Grand Seigneur de la moindre choſe. Je ne parle point de la chambre des armes, ni des autres qui compoſent la Garderobe de l'Empereur. La grandeur & le poids de ces riches Velours, Brocards, & autres nippes d'or & d'argent, rebutent le voleur. Mais qui peut nombrer les brigandages & les larcins qui ont été faits des bijoux, & des ineſtimables raretés du miſterieux Cabinet ? On a trouvé qu'il étoit aiſé d'emporter

&

& de cacher sans être découvert, des lits entiers de Diamans, & des coliers de Perles. Je ne dirai pas sans être soupçonné, dans un tems où Anackdar Agasi donne trois coups sur le Cabinet des Keys.

Quand l'auguste Souverain des mines prend plaisir à faire des presens à ses Esclaves, & à leur faire sentir qu'ils servent un Prince qui est le maître absolu de ce haut & de ce bas monde, ce sont là les momens de la bonté & de la liberalité Royale.

Il n'y a point de Prince qui puisse trouver à redire que notre Souverain se divertisse à faire disputer ses Pages à qui emportera les Diamans & les Rubis, puisque cela lui fait sentir qu'il est homme lui-même. N'y ayant rien de plus agréable dans cette aimable émulation, que de faire part aux autres de nos plaisirs. C'est le divertissement favori des Rois. d'écarter quelquefois leur Majesté & leur Grandeur, pour se familiariser avec leurs Domestiques, dont ils font leurs compagnons, ou du moins leurs Agens & leurs Procureurs dans plusieurs divertissemens.

Mais il est fâcheux d'abuser de cette faveur, comme on a fait dans l'exemple dont je viens de parler. Tu n'ignores pas les Archives de *l'Hasna*, qui nous aprennent qu'après que Gelep Chiaoux Bassa eût été fait premier Tresorier par Sultan Mustapha, il fut si tenté de l'éclat de tant de bijoux qu'il trompa son Maître de la valeur de cinq cens mille Sequins; qui après une diligente recherche fait sur l'avis

qu'avoient

qu'avoient donné trois Pages, furent trouvés dans ses coffres.

On a dit sourdement aussi, qu'il y a eu peu de Tresoriers, qui n'ayent volé quelque chose du Tresor Imperial. On dit que cet esprit de rapine est hereditaire, & qu'il a passé, par tradition de l'un à l'autre; parce que l'Hasnadarbassi est élevé à cette dignité à la recommandation de son Prédecesseur, en récompense du service qu'il lui a rendu, en donnant les mains à des pratiques qui ne peuvent être cachées à aucun des soixante qui ont la garde du Tresor Royal.

Tu ne dois pas être fâché que je te represente ces choses, puisque j'ai ordre d'écrire librement aux Ministres de la sublime Porte, tout ce qui concerne les intérêts de notre Grand Maître.

Je n'ai plus rien à te dire, sinon que je te prie d'envoyer par deux Postes differentes deux Lettres de change de la valeur de l'argent qui m'est destiné, afin que si l'une manque, je puisse recevoir l'autre, & par ce moyen n'être pas dans l'embarras: car il n'y a point de crédit à Paris pour un Musulman; Echimilia me fourniroit bien ce qui me seroit necessaire pour me faire subsister en Dervis: mais il est de ton devoir de prendre soin, que je ne manque pas de ce qui est necessaire à un Agent du Grand Seigneur.

LETTRE LV.

A ſon Frere.

De plaiſir qu'il prend à lire le Journal de ſes voyages. Il l'informe des progrès que le jeune Empereur des Tartares avoit faits à la Chine, & lui conſeille de s'attacher à Kerker Haſſan Baſſa.

CE fut avec regret que j'achevai ma derniere avant que de t'avoir dit la moitié de ce que je penſois de tes voyages en Orient, où jai trouvé autant d'inſtruction que de plaiſir. Ton Journal ne ſort jamais de ma poche, Je le porte avec moi dans les Jardins & dans les ſolitudes, & même dans les Bibliothéques & dans les Egliſes. Je vais quelquefois dans ces derniers lieux pour ne me pas rendre ſuſpect.

Lorſque les Chrétiens entrent dans les plus délicieux Jardins de Paris, ils employent le tems, & ſe fatiguent à ſe promener par ci par là. Ils meſurent pluſieurs lignes en traverſant une allée. C'eſt comme tu ſçais, une coûtume vaine, & contraire à l'uſage des Orientaux. qui aiment à ſe repoſer aſſis ſous un couvert frais ; à régaler leurs yeux de l'agréable verdure des arbres ; leurs nés de l'odeur des herbes & des fleurs, & leurs oreilles de la charmante mélodie des oiſeaux ; parce que toutes ces choſes ſervent à leur contemplation,

De cette maniere je paſſe ſouvent quelques heures au Jardin de cette Ville, où il y a dequoi ſe ſatisfaire à tous ces égards. Lorſque je ſuis raſſaſié de ces plaiſirs, je tire ton Journal de ma poche, & je me mets à lire; ce qui remonte par maniere de dire mon eſprit, comme on remonte une montre qui eſt au bout de ſa chaîne. Cela m'ouvre même de nouvelles ſources de contemplation, & me ſert d'un merveilleux Taliſman pour porter la Chine, les Indes, & tout l'Orient dans le lieu où je ſuis : tant tu parles vivement & naturellement de ce pays-là.

Lorſque je ſuis dans les Egliſes, ton Journal me ſert de Livre de Prieres. Pendant que les autres babillent des paroles qu'ils n'entendent pas, ou du moins des paroles qu'ils ne ſe ſoucient pas d'entendre, j'offre à Dieu les prémices de ma raiſon, & de la connoiſſance qu'il m'a donnée, pour me diſtinguer de tous les autres animaux, ſoit humains, ou autres.

Quand je vais aux Bibliothéques, je compare ton Journal avec les Ecrits des autres qui traitent des mêmes matieres, & je trouve que tu t'accordes avec quelques-uns, que tu corriges les fautes que les autres ont faites, & que tu fais paroître en tout un génie qui ſurpaſſe de beaucoup tous les autres Hiſtoriens & Voyageurs communs, qui cherchent plutôt à amuſer le Lecteur par des contes & par des avantures extraordinaires & inconnues, que de lui aprendre quelque choſe d'utile & de profitable.

Ainsi ton Journal est ma fidelle compagnie dans mes solitudes, l'objet de mes études, une aide à ma dévotion quand je vais en campagne ; & lors que je suis dans ma chambre, il fait diversion à ma retraite & à ma mélancolie. Je suis grand admirateur de l'Antiquité : aussi un vieux Rocher raboteux & tout couvert de mousse, est plus agréable à mes yeux, que ne le sont les Prairies avec tout l'émail de leurs fleurs, ou les Bocages enrichis de verdure ; parce que le premier me paroît une Relique du premier cahos, & que je sçai que l'autre n'est qu'une production du dernier Printems. C'est pour cela que ta Relation me donne tant de plaisir. Elle traite des plus anciens Royaumes & Gouvernemens du monde : elle n'est point étoffée de chimeres & de fables, comme le sont la plupart des Relations des autres pays ; mais sans toucher aux bagatelles, elle fait un détail sincere & veritable de tout ce qu'il y a de considérable.

Mais j'aime sur tout l'endroit où il est parlé de tes Voyages de la Chine. Ce pays est d'une si vaste étendue, si riche, si peuplé ; ses habitans sont si industrieux, si sçavans & si politiques ; sans parler de l'antiquité de cet Empire, qui ne peut être comparé à cet égard avec aucun autre Gouvernement qui soit sous le Ciel, que l'exacte & méthodique connoissance de ces choses me paroît d'une plus grande importance, que toutes les autres découvertes que je pourrois faire.

Ce que tu dis des Lettres & des mots des Chinois ;

nois, montre que tu as étudié leur langue ; & les remarques que tu fais ſur la longue ſucceſſion de leurs Rois, eſt une preuve que tu ſçais leur Chronologie, qui renferme pluſieurs milliers d'années avant le déluge de Noë. Tu es fort exact à faire l'énumeration de leurs Tribunaux publics & Cours de Judicature ; comme auſſi à décrire les Ponts, les Temples, les Palais & les autres édifices remarquables : cela ſert à donner au Lecteur une idée juſte de la magnificence & de la grandeur des Empereurs Chinois, & de l'induſtrie de leurs Sujets, qui ſemblent l'emporter ſur toutes les autres Nations pour les arts & les ſciences. Il paroît en un mot que tu n'as point demeuré les bras croiſés tant que tu as été dans ce Royaume. Je ne ſçai comment te faire mieux connoître l'eſtime que j'ai pour toi à cauſe de la peine que tu t'es donné de t'inſtruire toi-même, & de m'inſtruire enſuite de choſes de ſi grande importance, qu'en te faiſant le détail des conquêtes que les Tartares ont fait dans cet Empire, depuis ton retour à Conſtantinople. Tu as apris par ma derniere que le Roi Tartare avoit été couronné à Pekin. Il eſt arrivé depuis peu d'autres Vaiſſeaux de ce pays-là, avec avis que le jeune Conquerant avoit pouſſé rapidement ſes victoires : & qu'ayant marché avec une armée vers la Corée, Royaume qui, comme tu ſçais, eſt ſur les frontieres de la Chine, le Roi de ce Pays-là s'étoit ſoumis ; & qu'ayant fait alliance avec Zunchi, il tenoit ſon Royaume

à

à foi & hommage de ce victorieux Empereur.

Après cela, il se pressa de subjuger les Provinces qui restoient à conquerir. Il finit ce grand ouvrage en faisant des marches promptes & rapides comme un autre Alexandre ; & en assiegeant la capitale d'une Province, qu'il n'auroit jamais manqué de prendre par la force, ou qui auroit été contrainte de se rendre faute de vivres. Cela étant fait, il prit possession en même tems & de la Ville, & de la Province entiere ; sommant les Villes moins considerables de se rendre ; ce qu'elles refuserent rarement de faire après avoir vu la destinée de la premiere. Ainsi il se rendit maître en peu de tems de tout ce vaste Empire.

La renommée de ses progrès fit d'abord sortir plusieurs Tartares de leurs pays, pour suivre la fortune de leur Empereur. Il donna aux Tartares les principales Charges de son armée, & laissa aux Chinois l'administration des affaires civiles ; & pour faire connoître qu'ils étoient sous le joug, il fit couper à tous les cheveux bien courts, & les fit habiller à la mode des Tartares.

On fait un magnifique portrait de ce jeune Prince, qui au milieu de tant de conquêtes & de triomphes, ne fait pas paroître la moindre vanité ; mais se contient dans les bornes d'une sage moderation. Il attribue tout au décret de la destinée, & ne s'enfle d'aucune de ses glorieuses actions, ce qui montre que son

esprit est veritablement héroïque. Cependant ce Prince est Idolâtre, comme le sont tous les Tartares de cette Nation, qui pour mieux dire n'ont aucune Religion ; ce qui rend leurs bonnes actions d'autant plus dignes d'admiration. Suivant la rapport des derniers qui sont venus de le Chine, les Tartares sont fort retenus & fort chastes, & ont en horreur les vices qui ne sont que trop communs dans les autres parties du monde, & dont les vrais Croyans mêmes ne sont pas exempts. Ils sont aussi rigoureusement justes, & punissent de mort sur le champ tout ce qui s'appelle fraude & tromperie. Quand à la prudence & au courage à la guerre, il n'y a point de Nations qui surpassent les Tartares, & il y en a peu qui les égalent. Ils aiment passionnément la vie active, & passent la plus grande partie de leur tems à cheval, soit à chasser les bêtes feroces, soit à combattre leurs ennemis. Leurs chevaux sont les meilleurs & les plus courageux du monde. Il n'y a rien que les Tartares méprisent davantage que la vie sedentaire des Etudians & gens de Lettres. Ils les appellent les fardeaux de la République, des gens faineans & sans vigueur, qui ne sont bons qu'à être vendus pour Esclaves. Mais ils ont beaucoup d'estime pour les gens de service & de merite, qu'ils ne manquent jamais de récompenser de dignités & de commandemens proportionnés à leur mérite & à leur capacité. Le génie de cette Nation est si Martial, que les femmes même

vont

vont à la guerre avec les hommes, & font plus qu'on ne doit esperer de ce sexe tendre & délicat. Les hommes & les femmes sont habituées dès leur enfnace à demeurer dans des Tentes ou dans des Chariots, y ayant peu de Villes dans toute la Tartarie. C'est là où ils sont élevés à la faim, à la soif, au froid, au chaud, & en un mot à toute sorte de frugalité & de fatigue. C'est ce qui les rend excellens Soldats, & la terreur de toutes les Nations de leur voisinage. C'est ce qui a si-tôt réduit toute la Chine à leur obéïssance; les Chinois nonobstant toutes leurs vertus & perfections, étant les gens du monde les plus effeminés: Et c'est ce que tu n'as pas manqué de remarquer.

Je te conseille, Frere, d'aller trouver Kerker Hassan Bassa, notre compatriote, & de lui representer ces remarques sur les Tartariens. Tu peux aisément copier de ce que je te dis ici, tout ce que tu croiras pouvoir te servir à quelque chose. Il a herité du génie de son Pere, qui, comme tu sçais, étoit un des plus grands Chasseurs d'Arabie, & son caractere ne differoit guéres de celui que je t'ai donné des Tartares. Ce Bassa prendra beaucoup de plaisir à ces Memoires, & se croira obligé d'en avoir une juste reconnoissance. Il a l'ame grande & genereuse, & il dépend de lui de t'avancer. Je lui ai déja écrit, pour lui faire l'éloge de ton habileté. Je veux lui écrire encore pour répondre à celle qu'il m'a fait l'honneur de m'écrire depuis peu, par laquelle il

me demande un état de la Chine plus ample & plus circonſtancié. Je l'informerai de pluſieurs paſſages de ton Journal : Et pour éprouver ta ſcience, je ſuis perſuadé qu'il ne manquera pas à te faire diverſes queſtions ſur ce ſujet. Cela te donnera occaſion de te faire connoître à ce Baſſa, & de gagner ſon eſtime. Suis mon conſeil ; prens la balle au premier bond, & l'évenement en ſera heureux.

LETTRE LVI.

A Kerker Haſſan Baſſa.

Il lui donne un état abregé de la Chine, pour lui donner envie de s'addreſſer à ſon frere pour en ſavoir davantage.

J'Ai reçû tes ordres, & je ſuis tout glorieux de l'honneur que tu m'as fait, de me donner occaſion de te rendre quelque ſervice, & ſur tout un ſervice de cette nature. C'eſt une marque que la relation de la Chine que je t'ai envoyé, a eu le bonheur de te plaire. Je regarde comme un honneur & comme un bonheur d'avoir un frere qui ait acquis dans ſes voyages des connoiſſances conſiderables. C'eſt à lui que je ſuis redevable de ce que je ſçai de ce pays, & des autres parties de l'Orient. Pour mon Couſin Fouſi, il n'a jamais voulu me faire part de la moindre choſe de ſes voyages, quoiqu'il ait parcouru toute l'Aſie.

Je lui ai écrit diverſes fois pour le prier de

me faire cette faveur ; mais il ne m'a point fait de réponse ; de sorte que je ne sçai s'il est mort ou vivant. Mes amis sont fort paresseux à m'écrire. Et à moins que les Ministres d'Etat ne me fassent l'honneur de m'écrire, ce qui arrive très-rarement ; à peine reçois-je une Lettre en vingt mois de mes familiers amis & de mes parens. Je conclus de là qu'une si long absence m'a tout-à-fait banni de leur souvenir.

Et comme tu souhaite d'être particulierement informé de l'état de la Chine, je n'ai rien de meilleur à te dire, que ce que j'ai apris de mon frere. Il dit qu'il y a dans cet Empire quatre mille quatre cens Villes & Cités murées ; trois mille Châteaux & Forteresses sur les Frontieres, où il y a toujours un million d'hommes en garnison, qui sont relevés de tems en tems par le même nombre d'autres. Il y en a aussi un million d'entretenus pour la garde des Gouverneurs de Provinces, des Ambassadeurs, & des autres Officiers de l'Etat. L'Empereur de la Chine entretient pour la Garde de sa personne cinq cens mille chevaux : Et tout cela se fait en tems de paix. Mais on a des forces innombrables lorsqu'il survient quelque révolte, ou qu'il se fait quelque invasion. Il y a dans la Chine trois cens trente-un Ponts, plus forts & plus magnifiques qu'en aucun autre endroit du monde ; deux mille quatre-vingt-dix-neuf Montagnes ; mille quatre cens septante deux Lacs & Fontaines medicinales ; mille cent cinquante-neuf

Arcs

Arcs de triomphe, & autres monumens érigés à l'honneur des hommes vaillans & sçavans; deux cens septante-deux Bibliothéques pourvues de toute sorte d'excellens Livres; trois cens mille Temples, & autant d'Ecclesiastiques, sans compter les Societés Religieuses. Les Chinois venerent trois mille trente-six Saints, & deux cens huit Saintes. Il y a des Temples dédiés à l'honneur de tous ces Saints & de toutes ces Saintes, sans parler de ceux qui sont consacrés au Soleil, à la Lune, aux Etoiles, au feu, à l'air, à la terre, & à l'eau; aux cieux qui comprennent tout, & aux Dieux célestes qui gouvernent tout, & au Dieu souverain qui a créé tout. Ils celebrent dans ces Temples les louanges de leurs Dieux & de leurs Héros, avec Musique, Chansons, Encens, & Sacrifices; & croyent que tout ce qui est éminent pour l'excellence de sa nature, ou tout ce en general qui fait quelque bien au Genre humain, doit être adoré d'adoration divine. Semblables en cela aux anciens Payens de la Gréce & de Rome, qui avoient autant de Dieux & de Déesses, qu'il y avoit de créatures au monde; de sorte que leur superstition n'avoit ni commencement ni fin. Les plus sçavans & les plus contemplatifs de leurs Prêtres trouvoient que les cérémonies de leur Religion étoient un Labyrinthe où ils se perdoient. Heureux sont les fidéles Musulmans qui n'adorent qu'un seul Dieu, d'où est sorti tout l'Univers, sans s'embarrasser des absurdités des Infidéles.

Les Chinois sont grands admirateurs d'eux-mêmes,

mêmes & de leur Nation. Ils s'imaginent que personne ne peut leur disputer ni les sciences, ni la sagesse, ni les richesses. Ils méprisent tous les autres pays, & ceux qui les habitent, & les regardent comme des idiots, ou comme des monstres.

Ils ont bonne opinion d'eux-mêmes, parce qu'ils ne connoissent pas le reste du monde, car rarement ou jamais sortent-ils des limites de leur Empire.

Je pourrois dire beaucoup d'autres choses des Chinois, mais il te sera plus avantageux de l'aprendre de mon frere, qui a été à la Chine, & qui peut te satisfaire amplement sur tout ce qui regarde cet Empire. Je lui ai écrit de t'aller voir, & de baiser la poussiere de tes pieds. Si tu veux éprouver sa capacité, tu trouveras qu'il s'est perfectionné dans ses Voyages; que c'est un homme propre aux affaires, & en qui tu peux avoir de la confiance; vertu qu'on ne peut assez estimer dans ce tems de corruption.

Sers-toi néanmoins en cela de ta retenue ordinaire, & fais agir à son égard la bonté d'un compatriote, & l'affection d'un ami.

LET-

LETTRE LVII.

A Cornezan Bassa.

Mariages & morts de divers Princes de l'Europe. Remarques sur les Eclipses & sur ce qui arriva au Soleil du tems de Josué & d'Ezechias.

SI Ovide vivoit aujourd'hui, les évenemens de cette année lui donneroient matiere à de nouvelles fictions. Ou il nous diroit que la Déesse de l'Amour a ensorcelé le Dieu de la Guerre, & l'a rendu traitable de bonne affaire, ou il diroit qu'il a bu un si grand coup de Nepenté, qu'il a oublié son ancien métier de brouiller les mortels par des guerres continuelles. Quoiqu'il en soit il semble qu'il ne se fait cette année que des mariages : Car au lieu de combats & de sieges, les Nazariens se sont attachés à quelque chose de plus doux, & n'ont pensé qu'aux affaires de l'amour & du mariage.

Le nouveau Roi de Pologne, qui s'appelle Jean Casimir, se maria au commencement de l'année à la Veuve de son Frere. Le Prince d'Hanaw épousa dans la neuviéme Lune la Fille du Duc de Holstein : Et la derniere Lune a été remarquable par deux autres mariages ; l'un est du Roi d'Espagne avec Anne-Marie fille de l'Empereur d'Allemagne ; & l'autre du Duc de Mantouë avec Isabelle Clare d'Autriche.

Ce

Ces mariés sont à present occupés à travailler à la propagation du genre humain, pendant que d'autres personnes d'une naissance aussi distinguée, vont grossir le nombre des morts, s'enrôler avec les esprits, & se faire naturaliser dans le Royaume des ombres.

L'Imperatrice d'Allemagne mourut dans la cinquiéme Lune: Le Duc de Bragance dans la neuviéme: La Duchesse de Modene dans la huitiéme: Et un certain Prince Allemand dont j'ai oublié le nom, mourut dans la Lune d'Octobre. Outre ceux-ci sont morts Ossalimski, grand Chancelier de Pologne; Wrangel Général de l'armée Suedoise; Frederick, Ambassadeur de l'Empereur à Rome; Ferdinand Electeur de Cologne; & le Vice-Roi de Boheme, qui se cassa la tête en tombant d'une fenêtre par laquelle ses ennemis le jetterent. Ainsi quoiqu'il semble que Mars n'ait fait que dormir cette année, le vieux Saturne son compagnon en malices, a été trés-remuant, pour parler comme les Astrologues, qui attribuent tous les évenemens à l'influence des Astres. Il y a des gens qui croyent, que les éclipses de Soleil & de Lune qui sont arrivés cette année, présageoient la mort de ces grands Personnages. Ils auroient autant de raison de dire, que le coucher & le lever de ces deux Astres étoient des présages des tragiques évenemens qui sont arrivés sur la terre; puisqu'il ne leur est pas plus naturel de continuer sans variation leur mouvement d'Orient en Occident, que de s'obscurcir à certains degrés de

leur cours ordinaire, par le moyen des interpositions qu'ils y rencontrent.

Nous ignorons la Chronologie des Chinois & des Indiens Payens ; Et nous ne pouvons maintenant rien dire de bon des Archives des anciens Egyptiens & Assiriens. Ces Peuples sont plusieurs siécles avant la commune Epoque du commencement du monde.

Mais l'Histoire qui nous est connue fait mention de deux changemens extraordinaires & surnaturels arrivés au Soleil durant le cours de six mille ans.

L'un est lorsque cet Astre s'arrêta du tems de Josué Général des Israëlites, pour s'accommoder aux fins de la destinée, & pour allonger du double la lumiere du jour, jusques à ce que l'armée ennemie fût entierement défaite, & que tous les Incirconcis eussent été passés par le fil de l'épée victorieuse des enfans de Jacob.

Ce jour fut une longue nuit aux Antipodes des Israëlites. Ils se tournoient dans leurs lits après qu'ils avoient dormi les heures de la nuit qu'ils avoient accoûtumé de donner au sommeil, & disoient en eux-mêmes : *Le Soleil est immanquablement endormi, ou il est en régal avec les Dieux de la mer. Thetis le retient peut-être entre ses bras, pendant que les Tritons l'endorment par les doux accords de leur agréable Musique, ou que Neptune le régale dans les Palais du Sommeil.* C'est ainsi que raisonnoient dans leurs chambres ces Nations consternées, allarmées qu'elles étoient des évenemens qui leur étoient inconnus.

Ceux

Ceux qui demeuroient aux extrêmités de la terre, & qui étoient accoûtumés à marquer au juſte le flux & reflux de la mer, admiroient le retardement des marées ordinaires, & demandoient, *dequoi la Lune étoit devenue*? Car cette Planéte s'arrêta auſſi-bien que le Soleil.

La lumiere de leurs ames s'étoit éclipſée, & leur raiſon étoit plus tenebreuſe que leurs yeux n'étoient obſcurs. Ils ignoroient les ouvrages de Dieu, & ne ſçavoient pas que les Globes céleſtes s'arrêtaſſent au commandement de l'eſprit qui les a formés, & même à la parole du Prophéte, qui a été inſpiré d'en haut.

De même du tems d'Ezechias Roi des Juifs, le Soleil recula dans ſa courſe, & toute la fabrique des Cieux retourna en arriere, pour confirmer les bonnes nouvelles du Prophéte, qui avoit dit au Roi malade, *que ſa vie avoit été prolongée de quinze ans.* Cela arriva ſous le regne de Merodach Baladan, Roi de Babylone, qui envoya des Ambaſſadeurs à Ezechias pour le feliciter de ſa guériſon miraculeuſe.

Depuis cela, il n'eſt jamais rien arrivé au Soleil, ou aux autres corps céleſtes, qui ait été contraire au cours ordinaire de la nature. Les éclipſes de Soleil & de Lune ne ſont pas plus des préſages de maux qui doivent arriver aux Grands & aux petits, que le ſont les jours chargés de nuages & de brouillards; puiſque les uns & les autres obſcurciſſent également la lumiere des corps céleſtes, &

que les premiers nous la dérobent entierement, ce qui est la plus grande éclipse des deux.

Prions Dieu de nous continuer l'usage de nos sens, & de ne point faire éclipser la lumiere de notre raison : Et nous n'aurons alors que faire de craindre les apparitions ordinaires de la nature.

1650 LETTRE LVIII.

A Muhammed Hermite, habitant dans la Caverne du Prophéte, en Arabie l'heureuse.

Il lui demande son secours & ses conseils sur divers scrupules qui embarassoient sa conscience.

PArdonne à mon importunité, si je m'adresse encore à toi, pour te demander conseil sur les affaires de mon ame. Je me represente comme un Voyageur perdu dans un desert de doutes & d'incertitudes, sans guide & sans conducteur. Ce n'est pas que je doute de la verité de notre sainte Religion, ou que je me défie de l'autorité de l'Envoyé de Dieu. J'ai assurément de la vénération pour le Livre de gloire, dont les sacrés Versets sont copiés sur mon cœur. Mais il manque à tous les hommes une sagesse particuliere pour se bien démêler des embarras de cette vie. Je n'ai pas l'art d'appliquer les préceptes generaux de la Loi aux conjonctures & aux necessités particulieres où je me trouve. Il

naît

naît de mes affaires journalieres une infinité de difficultés. Le commerce que j'ai avec les Infidéles, & ce que je dois au Grand Seigneur troublent ma conſcience. Je ſuis embarraſſé de tous côtés, & pendant que je tâche à me conſerver pur, je me trouve encore ſouillé.

Je ne ſuis point Héretique, ni du nombre de ceux qui ſont prédeſtinés aux peines éternelles, pour l'injurieux amour qu'ils ont pour Hali. Je dis injurieux, parce qu'il déroge au reſpect & à la vénération qu'ils doivent avoir pour Omar, Oſman, & Ebubeker, qui ſont les trois ſucceſſeurs de l'Apôtre de Dieu.

Comme je crois fermement à l'Alcoran, j'ai auſſi une foi entiere à l'Aſſonan, * & aux écrits des quatre principaux Imaums, qui ſont Hanif Schaſi, Melechi & Hambeli. Je ſuis réſigné à la ſentence du Moufti, comme nos peres l'étoient autrefois aux déciſions des Califes de Babilone. Je maudis le Kizilbaſchi d'auſſi bon cœur, & avec la même dévotion que je fais des prieres pour la ſanté & pour la proſperité des vrais Croyans. Je ne parle qu'avec horreur de ceux qui nient le Chapitre de la *Couverture*, & les Verſets apportés par l'Ecuyer de l'Ange Gabriël, à l'honneur de la femme du Prophéte. Je n'ai jamais levé la main contre aucun de ceux qui ſont deſcendus de l'Ambaſſadeur de Dieu: Et ſi dans l'emportement j'ai jamais maudit un Muſulman, j'ai pris de la poudre ſous ſes pieds,

* *Livre qui contient les Traditions des Mahometans.*

que j'ai miſe ſur mes lévres, avant que l'ombre du Soleil ait avancé de la largeur d'un cheveu ; & par ce moyen j'ai empêché celui qui eſt prompt à écrire toutes nos paroles, d'enregiſtrer l'imprécation que j'avois prononcée. Car je crois que cette pouſſiere a la vertu d'effacer la memoire de nos mauvaiſes paroles & actions.

Quand je rencontre un Santon, ou un de ces divins entouſiaſtes, je mets en pratique la leçon des *Orchants*, & faiſant honneur au Saint Frénetique, je me mets à genoux, & adore la vertu cachée, ſous ce vil maſque.

Je ne neglige aucune des purifications commandées par notre Saint Legiſlateur ; mais je groſſis au contraire le nombre de celles, que nous Arabes avons reçues par tradition de nos Peres les enfans d'Iſmaël. Cependant je crois qu'en cas de négligence, on devroit avoir quelque indulgence, pour un Muſulman qui eſt en pays infidéle. Je me ſers en tout tems du lavement d'Abdeſt dans ma chambre, lorſque perſonne ne peut voir ce que je fais, ou que je puis m'empêcher de donner des ſoupçons legitimes, capables de faire conclure que je ſois Mahometan. Je ne puis pas pratiquer de même le lavement de Tabaret, parce qu'on n'a pas à Paris pour cela les mêmes commodités qu'à Conſtantinople. Mais j'ai ſoin de ſuppléer à ce défaut par d'autres lavemens ; autrement je ſerois abominable à mes propres yeux. Il n'y a aucune neceſſité que je me baigne, moi qui n'ai jamais touché femme : Cepen-

Cependant je vais ſouvent à la riviere ; je prens un bateau pour me baigner, & me fais mener à la rame à demi lieuë de cette Ville ; où dans une petite Baye ou Anſe, je me baigne tout le corps, pour faire par ce moyen quelque choſe de plus que je ne ſuis obligé par la Loi, & expier les fautes involontaires que j'ai faites contre mon devoir. Cependant après tout cela, je ne puis pas dire que je ſois net.

Je prie aux heures ordonnées, ou du moins ſi les affaires de ma commiſſion m'empêchent de ſatisfaire à la Loi, quant à l'exactitude des heures du jour, marquées pour cet exercice de pieté, je répare cette negligence, en faiſant la nuit ce que je n'ai pu faire le jour ; & pour faire voir la ſincerité de ma dévotion, je fais plus de prieres que je ne ſuis obligé d'en faire par la Loi.

Je jeune, & donne l'aumône ſelon mes facultés. J'employe beaucoup de tems à lire & à mediter l'Alcoran. En un mot, je fais tout ce que ma raiſon me dit que je ſuis obligé de faire pour être un bon Muſulman. Cependant mon ame n'a point de repos. Il me ſemble que je vois notre ſaint Prophéte fronçant le ſourcil contre moi, & me regardant du Paradis avec des yeux de colere. Il me ſemble qu'il me reproche ma ſouillure & mon infidélité. Le jour mon imagination ſe trouble ; & la nuit je ſuis effrayé par des ſonges horribles. Je conclus de là que nonobſtant toute mon obéïſſance à la Loi, & tous les ſoins que je

prens à m'acquitter des devoirs d'un vrai Croyant; je ſuis néanmoins bien éloigné de mon but, & par conſequent je me mets au rang de ceux qui ſont deſagréables à Dieu.

Il eſt impoſſible d'exprimer l'horreur que cette penſée me fait. Je ſuis quelquefois accablé de triſteſſe & de deſeſpoir. Et comme je ſuis forcé de garder ma douleur dans mon cœur, ne pouvant pas la verſer dans le ſein d'un ami, elle en eſt d'autant plus violente & plus cruelle.

Voilà l'état où je me trouve quelquefois; condition que je trouve auſſi méchante, ou pire, que celle de ceux qui ſont condamnés à *l'Araf.* Car comme ils ne peuvent jouir des felicités du Paradis, ils ſont aſſurés auſſi de ne point ſentir les tourmens de l'Enfer. Je n'ai pas cette triſte conſolation; car autant que j'en puis juger, mon partage pourroit bien être l'Enfer. Veux-tu ſçavoir comment je remedie à ce méchant temperamment d'eſprit, & ce que je fais pour me guérir de ma mélancolie? Ne regardes point comme une flatterie, ſi je te dis que tu es mon Medecin, & que l'idée de ton innocente vie eſt ma medecine. Après avoir roulé dans mon eſprit mille penſées differentes, qui ne m'ont apporté aucun ſoulagement, je ne me ſuis pas plutôt fixé ſur le ſolitaire du Mont-Uriel, qu'un rayon de lumiere & de conſolation ſe répand tout à coup dans mon ame. Je me promets plus de ſatisfaction de tes conſeils, que de ceux de tous les Imaums & Mollahs de l'Empire.

Dis-

Dis-moi donc, ſaint & pieux Hermite, comment je diſſiperai les nuages de douleur & de triſteſſe dont mon eſprit eſt envelopé, & qui menacent de ſuffoquer mon entendement.

Si dans cette obſcurité & dans cette confuſion, je dois m'adreſſer pour être inſtruit aux Diſciples d'Alhazan : Ils m'engageront dans mille raffinemens embarraſſés ſur l'Eſſence & ſur l'Unité de Dieu. Je n'ai pas beſoin de cela, & je ne ſuis déja que trop embarraſſé de ſpeculations chagrinantes. Je ne cherche pas à penetrer ce qui eſt incompréhenſible ; mais je cherche à m'inſtruire de la voye claire & intelligible, pour parvenir à la felicité. Qu'importe que Dieu ſoit bon par ſa bonté, ou par ſon eſſence : C'eſt me jetter aux yeux de la pouſſiere métaphyſique, & me laiſſer en pire état que e n'étois auparavant.

Je ne puis pas eſperer plus de lumiere des Momſconderans ; car s'ils ſont d'exacts obſervateurs de la Loi, je le ſuis auſſi par tout où ſes préceptes peuvent être appliqués à l'état & aux circonſtances où je me trouve. Mais je manque d'inſtructions pour pluſieurs occurrences, ſur leſquels il ſemble que l'Alcoran ne décide point, mais laiſſe chacun ſe conduire ſelon ſa prudence. Je ſuis obligé d'avouer qu'en des cas de cette nature, je n'oſe me fier à mon diſcernement. De plus, au lieu de m'expliquer clairement les préceptes de la Loi, ils iront me brouiller la tête des notions ſublimes & inintelligibles des Attributs divins,

vins, qui ſuffiſent pour éblouir l'intelligence du plus brillant Seraphin. Et s'ils peuvent me perſuader de m'attacher à leurs ſpeculations, me voilà en peu de tems un dévot auſſi fou que l'étoit un autre de leurs Sectateurs ; je veux dire le Poëte Namiſi, qui enfoncé dans les profondes ſpéculations de l'Unité Divine, & entendant prononcer à un Imaum la ſacrée Sentence *qu'il n'y a qu'un ſeul Dieu*, lui donna le démenti, & lui dit qu'il multiplioit la divinité, en lui donnant quelque attribut, ſuppoſé même que ce fût cela qui exprimoit ſon Unité. Son impudence fut punie, & il fut écorché vif.

Je n'en ferois pas mieux de conſulter les Muſerins, ces infidéles maſqués, qui faiſant les Muſulmans, nient l'exiſtence de Dieu, ſoûtiennent que tout arrive par hazard ; & vivent ſans eſperer, ou ſans croire d'autre vie. S'il étoit vrai qu'il n'y eût point de récompenſe pour les bonnes actions, & de peine pour les mauvaiſes, ou j'irois d'abord à la felicité mondaine, ſans faire ſcrupule de tous les vices, qui pourroient me conduire à cette fin ; ou ſi je ne pouvois y arriver, je ne voudrois pas tranquillement attendre le martyre de la part des hommes ; je voudrois me défaire moi-même d'une vie qui n'auroit été ſuivie que de malheurs.

Les Hairets ſont preſqu'auſſi pernicieux que ceux-ci. Ce ſont des Mahometans Sceptiques, qui n'oſant ſe fier à leur propre raiſon, mais ſont toujours chancelans & irreſolus. Si je vais

à

à eux pour être instruit, ils me répondront que Dieu sçait mieux que personne ce qu'il a à faire; & par ce moyen je demeurerai dans la même incertitude où j'étois déja.

Les Guaids valent beaucoup moins. Ce sont des interpretes chagrins de la Loi douce, qui condamnent irrévocablement un homme aux peines de l'Enfer, pour un seul peché mortel qu'il a commis. Il n'en faut pas davantage pour jetter tout le genre humain dans le desespoir.

A la verité, la morale des Sabins est de mon goût. Ils sont, ce semble, de parfaits Mahometans Stoïciens, qui attribuent tout ce qui arrive à la destinée, & à l'influence des Astres. J'embrasserois volontiers l'avis de Philosophes qui paroissent si exempts de passion; mais je ne sçaurois adorer, comme ils font, le Soleil, la Lune, & les Constellations des Cieux : parce que l'Alcoran l'a expressément défendu : Quand il ne l'auroit pas défendu, ma raison me convaincroit que je dois adorer le feu, parce qu'il m'échauffe & me sert à d'autres choses necessaires; ou l'eau, parce que je m'en sers pour me desalterer, & pour me purifier; ou mes mains, parce qu'elles me nourrissent aussi-bien que ces corps célestes; puisque les uns & les autres agissent selon leur nature.

En un mot, de ce nombre infini de Sectes, qui divisent l'Empire des Musulmans, je ne puis esperer d'aucune une satisfaction entiere; car si elles paroissent orthodoxes en quelque

que chofe , en d'autres elles font manifeftement héretiques. Cependant je ne puis pas m'empêcher de faire plus de cas des unes que des autres , à proportion que leurs principes & leur pratique approchent le plus de la raifon & de la verité. Car je ne fuis pas affez méchant Academicien, pour faire cette queftion ridicule : *Qu'eft-ce que verité* ?

Nos Peres fçavoient fans contredit ce que c'étoit que la verité , & l'Ambaffadeur de Dieu ne fut envoyé que pour la prêcher au monde. Mais fi l'ignorance , la fuperftition , ou l'erreur , l'ont bannie des Cours & des Villes , allons la chercher dans les deferts. Peut-être la trouverons-nous errante fur les rochers & dans les bois ; ou peut-être auffi fe fera-t-elle refugiée dans quelque caverne , ou dans quelque foffe , dans l'efperance d'être plus favorablement reçue des bêtes feroces , qu'elle ne l'a été des hommes.

Si la verité ne peut fe trouver entiere nulle part ; fi elle s'eft divifée entre les differentes Sectes & Religions du monde ; en ce cas , plutôt que d'être privé de ce divin bijou , je veux le chercher par fragmens , & embraffer tout ce qu'il y a de raifonnable & de pieux dans chaque Secte , fans me mettre en peine des extravagances & des vices qu'elle peut avoir d'ailleurs.

Il n'y a après tout , que les feuls Munafihi qui me paroiffent orthodoxes & éclairés de Dieu , & qui évitant les détours des Infidéles , fuivent le grand chemin de la premiere

justice

justice & pieté, marchent sur les pas des Anciens, & obéïssent à des Traditions dont ils ne sçavent point l'origine. Tu parois entre ceux de cette Secte comme un autre Pithagore : Tu les confirmes par ton exemple dans une vie innocente, & tu soufres les dernieres austerités de l'abstinence, plutôt que de te rendre coupable de l'effusion du sang des créatures, que le grand & Souverain Seigneur de toutes choses a créées pour vivre de l'herbe des champs, & pour partager avec nous les graces de la Nature.

J'ai donc recours à toi comme à un Oracle. Dis-moi, je te prie, sacré Silvain, ne suis-je pas obligé d'obéïr aux inspirations de ma nature, qui me dit qu'il y a de la cruauté & de l'inhumanité de manger des bêtes égorgées ? Tous les premiers Disciples du Prophéte qui ont aspiré à la perfection, ne se sont-ils pas abstenus de tuer les brutes ? Il est vrai que l'Envoyé de Dieu n'a pas positivement défendu de ne pas manger de chair ; cependant il a proposé l'abstinence comme un conseil Divin : Et ceux à qui il a permis de manger de la chair, il les a astraints à certaines conditions. Toutes les Religions ne prêchent-elles pas l'abstinence, tant par leurs paroles, que par leurs exemples ? Je ne doute plus que la corruption des mœurs, & la volupté des hommes, ne soit cause que cette ancienne sobrieté est à présent hors d'usage & méprisée. Ma propre experience me confirme dans ce sentiment, car j'ai souvent voulu pratiquer

cette abſtinence ; mais j'en ai été empêché par la force d'un apétit vorace, qui m'a toûjours fait retomber dans mon ancienne intemperance.

J'ai pourtant eu ſoin, en mangeant de la viande, d'obſerver tant que j'ai pu les défenſes de notre ſaint Prophéte. Je n'ai jamais goûté de ſang lorſque je l'ai ſçû, & n'ai jamais mangé de choſe étranglée ou étouffée. Mais je ne ſçai ſi je n'en ai point mangé ſans le ſçavoir, ou ſi toute la chair que j'ai mangé avoit été tuée, en prononçant ce terrible nom qui lui avoit donné la vie. Je n'ai pas pu m'empêcher non plus de manger une fois de la chair de pourceau.

Mais je m'abhorre moi-même pour ces crimes involontaires. Et pour éviter à l'avenir la même tentation, je ne veux goûter de rien qui ait reſpiré l'air que reſpirent toutes les créatures, penchant comme je fais à croire la metempſicoſe. Si cette Doctrine eſt veritable je ne ſouhaite point de plus grand bonheur la premiere fois que je changerai, que de pouvoir faire paſſer mon ame dans le corps du Chameau qui te portera à la Mecque.

LETTRE LIX.

A Minezim Alaph Bassa.

Pour lui donner avis que trois Princes du Sang avoient été arrêtés en France.

JE ne reçois quelquefois que tard les dépêches qui me viennent de la Porte Imperiale ; cela arrive ou par la negligence de Kisur Dramelet, qui est chargé du soin de les envoyer, ou parce que les chemins sont souvent impratiquables. Cela arrive aussi parce que les Postes sont souvent arrêtées dans ce tems de guerre. Delà vient que je ne sçai pas toûjours les changemens qui se font dans le Serrail, & dans le gouvernement du brillant Empire, que plusieurs mois après qu'ils sont arrivés. Qui sont ceux qui sont élevés, ou abaissés, ce sont choses que je n'aprens qu'avec le tems.

Ne sois donc point fâché, je te prie, si j'ai tant tardé à te feliciter. Mais sois assuré que je souhaite que ton bonheur aille toûjours en croissant comme un rejetton de palme.

Pour te donner des marques de mon obéïssance & de mon affection, je veux t'aprendre une nouvelle, qui, quelque peu importante qu'elle puisse paroître au Divan, a néanmoins surpris toute l'Europe.

C'est l'emprisonnement de trois Princes François, non des Princes d'un rang ordinaire, mais des Princes du Sang, dont les noms ne

sont

ſont pas inconnus au Serrail, qui eſt le ſéjour de la renommée. Ce ſont les Princes de Condé & de Conti freres, & le Duc de Longueville leur Beau-frere. Ce ſont les trois premiers Sujets de ce Royaume, tous trois deſcendus du Sang Royal.

Ils doivent leur empriſonnement au Cardinal Mazarin ; ou plutôt à leur conduite ouverte & ſans artifice. Le Prince de Condé eſt un homme paſſionné, qui n'a jamais apris à cacher ſon reſſentiment. A ſon retour de Flandres après la bataille de Lens, dont j'ai déja parlé, les troubles de Paris commencerent. Le Prince bloqua cette Ville, promit au Cardinal, contre lequel ſeulement cet orage s'étoit élevé, qu'il le rameneroit à Paris victorieux & triomphant, ou qu'il lui en coûteroit la vie. Il tint parole, & le Cardinal roda par les rues de Paris en Caroſſe avec le Roi, la Reine, & tous les Princes du Sang, après que le ſiége eût été levé, & la Paix concluë. Le Prince en deſcendant de Caroſſe, dit au Cardinal : »Je m'eſtime, Monſieur, le plus »heureux homme du monde, d'avoir pu ſatisfaire à l'engagement où j'étois entré, de »ramener votre Eminence à Paris, & d'avoir »reprimé par ma preſence, pendant que nous »nous ſommes promenés dans les rues, l'averſion que la populace a pour votre perſonne.

Cela ne toucha que trop vivement le Cardinal. La Reine, & tous ceux qui étoient préſens, ſentirent bien auſſi que les dernieres paroles

paroles du Prince alloient trop loin. Le Cardinal néanmoins ne laiſſa pas de repliquer avec une eſpece de modeſtie, qui n'étoit pas tout-à fait ſans colere & ſans dédain : »Vous ne »m'avez pas ſeulement obligé à ce degré, »Monſieur, mais vous avez par cette action »rendu au Royaume un ſervice ſi conſidera»ble, que ni leurs Majeſtés ni moi, ne ſe»rons jamais en état de nous en revancher »dignement.

Ceux qui étoient préſens, & qui entendirent ces diſcours, avoient du panchant à prendre le premier pour un reproche, & le ſecond pour une menace. En effet, il n'eſt pas extraordinaire aux grands hommes d'eſtimer trop les ſervices qu'ils rendent à leur Roi & à leur Patrie: Et c'eſt aſſez l'ordinaire des Princes, de convertir leur reconnoiſſance en haine, lorſqu'ils ne peuvent pas dûement récompenſer les grands ſervices qui leur ont été rendus.

Il eſt certain que le Prince de Condé a trop préſumé du merite de ſon dernier ſervice; & il n'étoit pas aiſé que la Reine ou le Cardinal, en euſſent la reconnoiſſance qu'il eſperoit. Il s'imaginoit qu'ils ne devoient rien refuſer à un homme qui avoit ſi ſouvent hazardé ſa vie pour leurs intérêts.

Ce fut ſur ce fondement qu'il crût être en droit de s'oppoſer au mariage que Mazarin voulut faire d'une de ces Niéces avec le Duc de Mercœur.

Ce Duc eſt d'une Maiſon qui a été long-

tems oppoſée à celle du Prince de Condé. Et c'eſt ce qui donnoit ſujet au Prince, de craindre que le Cardinal qui ne l'aimoit pas, ne devint trop puiſſant par ce mariage, & en état de n'avoir plus beſoin de ſa protection; la ſeule choſe qui faiſoit toute ſon ambition: car s'il avoit pu une fois réduire le Cardinal à cette neceſſité, il auroit été le Maitre abſolu à la Cour. C'eſt pourquoi il s'oppoſa à ce mariage avec toute la vigueur & toute l'adreſſe poſſible. Cela piqua le Cardinal, qui s'en plaignit à la Reine. Elle ſe rendit médiatrice, & fit tout ce qu'elle pût pour faire conſentir le Prince à ce mariage. Mais le Duc de Longueville ſon Beau-frere, l'avoit ſi fort allarmé du procedé du Cardinal, qu'il n'y eut pas moyen de rien gagner ſur ſon eſprit, & de vaincre l'averſion qu'il avoit pour l'alliance que Mazarin ſe propoſoit de faire avec la Maiſon de Vendôme, (car eſt ainſi qu'on appelle la Maiſon d'où eſt ſorti le Duc de Mercœur.) Il médit du Cardinal, & le ſatyriſa dans toutes les compagnies. Cela échauffa ce premier Miniſtre, qui jura ſecrettement la ruine du Prince.

Le Cardinal en cela porta la politique & la malice plus loin que ne meritoient les petits reſſentimens du Prince, qui franc & ouvert qu'il étoit, ſe contentoit de railler & de ſatyriſer, pendant que le Cardinal cachoit ſa paſſion ſous le maſque des civilités extraordinaires qu'il faiſoit. Il ne répondit qu'avec reſpect & ſoumiſſion au mépris du Prince,

&

& paroiſſoit tout plein d'affection & de zéle pour lui.

Le Cardinal a long-tems tâté le pouls à une faction, connue ſous le nom de Frondeurs. Ces Frondeurs étoient ſes ennemis, non tant par l'averſion qu'ils avoient pour ſa perſonne, que par le deſir de rendre ſervice à leur Patrie, qu'ils croyoient opprimée ſous le Miniſtere du Prélat.

Il a depuis peu mis les Frondeurs dans ſon parti, en leur répreſentant le Prince de Condé comme l'auteur de tous les maux qu'ils lui imputoient. Il faiſoit en même tems accroire au Prince que les Frondeurs avoient deſſein ſur ſa perſonne. Il aveugla par ce moyen les uns & les autres, & les mit dans la neceſſité de ce venger réciproquement ; animant ſecrettement les Frondeurs contre le Prince, & le Prince contre les Frondeurs. On obligea le Prince par cet artifice à conſentir & à travailler même à ſon empriſonnement. On lui faiſoit accroire qu'on n'en vouloit qu'à ſes ennemis, & le peuple qui étoit perſuadé que les Frondeurs avoient part au complot, en étoit fort ſatisfait.

Le dix-huitiéme de la derniere Lune les Princes furent arrêtes, & envoyés à un lieu qu'on appelle le Château du Bois de Vincennes, qui n'eſt qu'à quelques lieuës de Paris. Le même jour la Reine envoya querir la Ducheſſe de Longueville ; mais la Ducheſſe jugea ſagement qu'elle ne devoit pas s'aller mettre en cage. Elle prit incontinent la fuite ha-

billée en Matelot, & se rendit dans une Ville maratime, appartenant à son Epoux.

On dit que le Prince de Condé fut averti qu'on avoit dessein de l'arrêter : mais qu'il ne voulut pas se sauver, parce qu'il se promettoit de plus grands avantages des mécontentemens des peuples, qui le regardoient alors comme un bon compatriote, que d'une liberté clandestine & fugitive. Il est certain que son carosse se rompit sur le chemin entre Paris & Vincennes ; & l'on croit que ses amis auroient pu le sauver aisément, car cet accident fut cause d'un retardement de six heures ; tems suffisant pour assembler mille hommes, qui auroient facilement enlevé un prisonnier qui n'étoit gardé que par seize Cavaliers. Mais il semble qu'il n'est pas fâché que le Cardinal le persécute de cette maniere, pour avoir de plus grands & de plus justes sujets de s'en venger. Je ne sçai si cette politique est soutenable ou non : mais je sçai bien que si j'étois en sa place, j'aurois de la peine à faire ce qu'il fait pour flatter mes ressentimens : je craindrois au contraire, & il y a toutes les apparences du monde, de n'être en état de les executer qu'aux Calendes Gréques, c'est-à-dire jamais.

LETTRE LX.

Au Reis Effendi, premier Secretaire de l'Empire Ottoman.

Il l'informe de l'indiction du Jubilé à Rome; parle de l'année Sabathaire des Juifs, & des jeux Séculaires des anciens Romains.

LEs dévots parlent fort ici du Jubilé, qui doit ſe celebrer à Rome cette année. Ils enrichiſſent leurs imaginations des eſperances de je ne ſçai quel tréſor ſpirituel, que le Moufti, ou Pontife Romain, doit diſtribuer aux pelerins qui iront à Rome durant le cours de cette ſainte Année.

On m'a dit qu'on celebre cette ceremonie à l'imitation de l'année Sabathaire, que les Juifs obſervoient autrefois, après qu'ils furent entrés en poſſeſſion de la Terre-Sainte. Les Auteurs Hebreux, comme Joſephe & autres, appellent auſſi cette année, l'Année du Jubilé. Leurs Cabaliſtes, de même que les Pithagoriciens, prétendoient tirer de grands Myſteres de certains nombres: Et les Hebreux avoient une veneration particuliere pour le nombre de ſept. De là vient qu'ils obſervoient le ſeptiéme jour, la ſeptiéme ſemaine, & la ſeptiéme année. Il n'étoit pas permis de cultiver la terre la ſeptiéme année, de planter des vignes, ou de ſémer aucune ſemence. Et après que ſept fois ſept ans étoient expirés, on publioit l'Année du Jubilé, qui étoit toûjours

la

la cinquantiéme. Il étoit publié l'an quarante-neuviéme, par toute la Palestine au son des Trompettes. Au commencement du Jubilé, les Muezins crioient aux portes de leurs Villes & de leurs Sinagogues : »Que chacun »retourne cette année à sa possession & à »sa Tribu, soit esclave, soit libre. Celui »qui a vendu ses Maisons ou ses Terres, & »qui n'a pu les racheter jusqu'ici, rentre cet»te Année en possession de son heritage. »Celui qui est esclave d'un autre, & qui ni »lui-même ni ses amis n'ont pu racheter, soit »congedié cette Année, & renvoyé dans sa »famille ; car desormais il est libre par l'in»dulgence de la Loi. Que personne ne seme »son champ, ni ne recueille les fruits qui »sont venus d'eux-mêmes. Mais que la Ter»re, & ceux qui y habitent, jouissent de la »liberté & du repos, car c'est l'Année de »Grace & de bonté.

C'est ainsi que les Hebreux publioient & observoient leur Jubilé. On dit que c'est de là qu'est venue la coutume de celebrer un Jubilé parmi les Chrétiens, qu'on peut regarder en plusieurs choses comme les singes des Juifs. Mais il y en a d'autres qui disent que le Jubilé des Chrétiens est venu des jeux Séculaires, que les Payens leurs Ancêtres celebroient autrefois. Ils se fondent sur ce que le Jubilé se renouvelloit autrefois tous les cent ans, de même que ces jeux Seculaires. De-là vient qu'aprés que ces jeux Seculaires étoient indits, le Crieur disoit :

Venez

Venez à des Jeux qu'homme vivant n'a encore vus, ni ne reverra. Car comme la vie de l'homme eſt generalement ſi courte on ne croyoit pas qu'aucun homme vecut aſſez long-tems pour voir deux fois la même ſolemnité.

Le premier Jubilé moderne fut publié par Boniface IX. Evêque de Rome l'an 1300. de l'Egire Chrétienne. Il promit pleine & entiere remiſſion des pechés à ceux qui iroient cette année-là en pélerinage à Rome. Depuis lui il a été celebré de cent en cent ans ſuivant ſon inſtitution, juſques au Pontificat de Clement VI. qui à l'inſtance des Romains, ordonna qu'il ſe celebreroit à l'avenir de cinquante en cinquante ans. Depuis Urbain VI. autre Pape le réduiſit à la trente-troiſiéme année. Et après tous Paul II. le mit à chaque vingt-cinq ans; & c'eſt ainſi que ſes Succeſſeurs l'ont celebré juſques à ce jour.

Si tu veux ſçavoir pourquoi le tems de cette ſolemnité a été ſi ſouvent changé & rechangé; je te dirai que l'intérêt en a été la cauſe: Car l'année du Jubilé il y à Rome un concours d'une infinité de gens, qui accourent là de tous les endroits de l'Europe. Cette grande affluence de peuples porte à Rome beaucoup plus de tréſors qu'elle n'en emporte. Ce n'eſt pas qu'on dit que le Pape eſt fort liberal de celui qu'on appelle le Tréſor de l'Egliſe. Ce Tréſor conſiſte en un certain fonds de merites & de Graces ſurabondantes, dont le Meſſie

&

& ſes Saints ont laiſſé ce Prélat dépoſitaire, pour ſuppléer aux défauts & aux infirmités des pecheurs. Et l'on croit qu'il n'y a que le Pape ſeul qui puiſſe diſpoſer de ces biens céleſtes, en faveur de qui bon lui ſemble. On parle auſſi d'Indulgences & de Pardons, par le moyen deſquels le ſaint Pere peut racheter les hommes de tout peché, & des peines qui lui ſont dues. Ce merveilleux Privilege, dit-on, n'eſt pas ſeulement avantageux aux vivans, mais il s'étend même juſques aux morts, que le Pape, à ce qu'on croit, peut délivrer des peines du Purgatoire, & les admettre ſi bon lui ſemble aux portes du Paradis.

Nous qui ſommes Muſulmans, ne pouvons pas déclamer contre la doctrine de ceux qui prient pour les morts, parce que cela ce fait par tous les Fidéles. Nous ne pouvons pas non plus invectiver contre les indulgences; mais de dire que le pouvoir d'accorder & de diſpenſer ces faveurs, ne réſide que dans le Mouſti des Chrétiens, c'eſt dire une choſe qui ne s'accorde pas avec la Foi d'un vrai Croyant. Nous ſçavons qui jura par les Sabots de ſon leger & fidéle Elborach, ſur lequel il fit en une nuit un voyage de ſix mois, & nous ſçavons auſſi que le même a été depuis le dépoſitaire des clefs de l'Araf, ou des priſons. Sans contredit le Tout-puiſſant peut transferer ſa commiſſion quand, & à qui il lui plaît. S'il a donné une fois le pouvoir de pardonner les pechés au Meſſie, ou à Pierre ſon Lieutenant, s'enſuit-il que les Califs de Rome, Succeſ-

ſeurs

ſeurs de Pierre, ayent ſuccedé au même Privilege? Il y a eu pluſieurs hommes de bien ſur le Siege de Pierre, & le nombre des méchans n'a pas été petit. Les uns ont été Prophétes, & les autres Magiciens; & le Catalogue qu'on en a fait, eſt composé de Saints, de Martyrs, de Bouchers & de Démons.

Mais il eſt certain qu'ils ont dérogé à leur autorité, lorſqu'ils ſe ſont détournés de la verité, de la louable profeſſion de la Divine Unité, & qu'ils ont réſiſté à l'Ambaſſadeur du Ciel, envoyé pour corriger leurs erreurs, pour réformer leurs vices, & pour aſſujettir le genre humain à une ſeule Loi de pureté & de lumiere.

Je n'écris point en homme partial, ni ne ſuis point paſſionné contre le Patriarche des Romains. Il eſt homme comme les autres, & ſujet à la volonté de la deſtinée. Les Califes de Babylone & d'Egypte ont joui ſucceſſivement de la même puiſſance, qui leur fut transferée par le Prophéte, qui a ſcellé toutes les diſpenſations précedentes. Cependant leurs pechés furent cauſe qu'ils perdirent leur Autorité & leur Empire, lorſque les glorieux Oſmans conquirent toutes choſes. La Charge de Prophéte paſſa alors au Moufti, qui eſt le Conducteur de ceux qui ſont en poſſeſſion du Tombeau de Mahomet. C'eſt à lui que tout le monde doit avoir recours pour la ſolution de ſes doutes, pour la direction de ſa conduite; c'eſt de lui qu'on doit recevoir l'abſolution de ſes pechés, & le paſſeport de l'im-

mortalité, que doivent avoir tous ceux qui entrent dans les portes du Paradis.

Mais tous les hommes ſont naturellement attachés à tout ce qui regarde leur honneur & leur intérêt. Les Rois affectent de vains titres qui ne leur apportent aucun profit ; & les Evêques de Rome auroient regret de ſe reconnoître dépouillés des privileges qui ont été une fois attachés à la Chaire de Pierre. Ils montrent les Clefs, ſymboles d'une puiſſance qu'ils ont perdue. Les Nazariens crédules, ſont perſuadés que le Ciel & l'Enfer s'ouvrent & ſe ferment au gré de leurs Pontifes. La veille de la Naiſſance du Meſſie, le Pape d'aujourd'hui frapa trois fois avec un marteau d'or, aux portes de la premiere Moſquée de Rome. Elles furent ouvertes, pour marquer que l'année ſuivante ſeroit l'Année du Jubilé, durant laquelle les Chrétiens ſont perſuadés que le Ciel eſt ouvert à tous ceux qui vont alors à Rome. Je te ſouhaite une vie de pluſieurs Jubilés.

LETTRE LXI.

Au magnifique Visir Azem.

De la valeur du Bassa de Bude & de son Fils. Remarques sur les Campagnes des François. Il soutient que la Porte Ottomane a fait une action de justice, en relâchant le Baile de Venise, & faisant étrangler son Interpréte.

LEs premieres nouvelles qui me vinrent des troubles de Constantinople, de la déposition de Mahomet, du dernier Visir Azem, & de l'élévation de l'Aga des Janissaires à cette dignité, je crus que ç'avoit été Cassin Hali qui avoit eu ce bonheur. Mais ce brave & vieux Soldat a été élevé à une dignité plus glorieuse & plus magnifique. Il est entré en possession de l'immortalité, & a été transporté dans le Ciel, où je crois qu'il repose en Paradis. Que les misericordes de celui qui est souverainement misericordieux, soyent sur ce Héros, pendant que je m'adresse à toi qui lui as succedé, & qui es à présent le Lieutenant de l'ombre de Dieu. Je touche trois fois du front à terre, quand je te salue, grand Prince des Visirs, & cela pour marquer mon humilité & ma veneration, aussi bien que le ressouvenir de mon origine; afin que m'adressant à la vive image de notre auguste Empereur, qui est le type du Soleil, je ne fasse rien d'indécent, moi qui ne suis qu'une production de la poussiere,

En parlant aux Perſonnes, qui comme toi ont un pouvoir immenſe, je fuis également la flatterie & le manque de reſpect ; je tâche de tenir un juſte milieu entre ces deux extrêmités, comme font les Mariniers entre Scilla & Charibde. Ce ſont des lieux dangereux des Mers de Sicile.

Toute l'Europe te loue, & exalte ta juſtice, d'avoir relâché l'Ambaſſadeur de Veniſe, priſonnier depuis la quatriéme Lune de cette année. On dit que depuis ton élevation à cette haute dignité, la Porte s'eſt réformée & civiliſée : (car il faut te dire que les Francs regardent tous les Sectateurs du Prophéte ; qui ne ſçavent ni lire ni écrire, comme autant de Barbares.)

On parle ici beaucoup de la défaite de notre Armée en Hongrie. Les François font toutes ſortes d'éloges du Baſſa de Bude, qui combattit vaillamment, juſques à ce que les deux jambes lui euſſent été coupées ; & ne pouvant alors marcher, il ſe fit porter dans l'Armée tantôt ici, tantôt là, pour encourager le Soldat. Ils ne diminuent point la gloire que merite ſon fils, qui fut tué en défendant ſon pere, & ce fut alors que le vieux Capitaine fut fait priſonnier.

Mais ils condamnent la conduite de celui qui aſſiegeoit le Fort de Cliſſa, en ce qu'il entreprit ce Siége dans une méchante ſaiſon. L'imprudence d'un Général eſt ſouvent fatale à une Armée dans ces ſortes d'occaſions. Les François ſont les plus habiles gens du monde

à chercher leurs avantages, & les gens du monde qui ſçavent le mieux en profiter. La plupart des Campagnes ſe paſſent avec eux en tranchées, ou en legeres eſcarmouches : rarement hazardent-ils une bataille, à moins qu'ils n'ayent de grands avantages ſur leurs ennemis ; & en ce cas, ils ne laiſſent jamais échaper l'occaſion. Cela fait valoir leur politique, mais ce n'eſt pas une grande preuve de leur courage ; car la veritable valeur ne regarde jamais les dangers.

Le Juif Donaja me mande que les Venitiens ont de grandes eſperances d'accommoder leurs affaires avec le myſterieux Divan, depuis que leur Baile a été relâché. Cependant & les Venitiens en particulier, & tous les Nazariens en general ſont outrés qu'on ait fait étrangler l'Interpréte.

Ils jugent mal de la conduite de la ſublime Porte, pleine de ſageſſe & de juſtice. Les Miniſtres du Trône juſte veulent par ces exemples de ſeverité faire peur aux autres, & prévenir pour la ſuite les méchancetés de la même nature.

Avec un peu d'argent, ou avec un ami de conſideration, on peut aiſément ſe diſculper dans les Cours d'Occident, & ſe faire pardonner les plus grands crimes. On rend ici la Juſtice avec beaucoup de lenteur ; & l'on ne ſçait pas qu'en Orient les Ordres ſont violens, & que l'execution en eſt prompte. Outre cela cet Interpréte a donné lieu à ſa mort par ſon peu de retenue à parler. Il prenoit plaiſir

à ſe jouer de la Majeſté, & à dupper par une inſolente liberté de parler, celui dont la haute & ſublime intelligence ne manifeſte ſa colere que par les mains de ces Muets. Il ne feroit pas bien ſeant à l'Empereur de tout le monde d'uſer de beaucoup de paroles, comme font les Princes Chrétiens, qui ſe donnent de grandes peines pour juſtifier à leurs Sujets la juſtice de leurs actions. Ils ne peuvent condamner un ſcelerat qu'en lui faiſant faire ſon procès dans les formes, où pluſieurs eſprits font voir leur adreſſe à examiner une cauſe, qui ſur des preuves ſuffiſantes peut ſe décider en deux mots. La Juſtice des Chrétiens n'eſt qu'une pure Comedie, un franc artifice pour attraper de l'argent; grand ſecret des Juriſconſultes Orientaux, qui s'enrichiſſent aux dépens des fous, & du Monarque qui ſe pique de Souveraineté.

Si ces Juriſconſultes voyoient cette Lettre, & qu'ils en connuſſent l'auteur, que ne feroient-ils point pour ſe venger d'un Muſulman?

Tous les hommes ſont pleins d'eux-mêmes, & de leurs principes. Les Nazariens Occidentaux en ſont ſi remplis, que tout ce qu'on pourroit leur dire pour les obliger à ſe réformer, ne ſçauroit y entrer. Ils ſe piquent, comme les Chinois, de ſcience & de ſageſſe, & regardent tous les autres hommes comme des ignorans & des aveugles.

Ils ſont ſi ſerrés dans leurs ſentimens; ſi dogmatiques dans leurs déciſions, & ſi entêtés,

têtés des uns & des autres, qu'il eſt difficile à un homme qui a reſpiré un air plus libre & plus dégagé, de ſe former ſur leurs maximes.

Tu peux juger par ce que j'ai dit, qu'il n'eſt pas aiſé à un Arabe d'origine, élevé dans le Serrail, de ſe conformer aux humeurs & aux manieres de vivre des François. Je travaille néanmoins autant que je puis, à vaincre le penchant naturel de la naiſſance, du ſang, & de l'éducation, pour pouvoir rendre ſervice au Grand Seigneur. Je ſuis *incognito*, à tous égards, ſi ce n'eſt lorſque je ne puis me cacher : & je changerois cent fois de maſque, plûtôt que de manquer à une ſeule choſe qui pût me faire arriver aut but que je me propoſe.

Que puis-je dire de plus à celui, qui ne juge de la valeur d'un Eſclave que par ſes actions.

LETTRE LXII.

A Sedrec Ali Girawn premier Page du Trefor.

De la coûtume des Orientaux de donner préferablement à tous autres, les Charges importantes aux gens de merite, quoiqu'ils foient d'une naiffance médiocre. Imprudence des François qui font tout le contraire. Hiftoriette de Pafquin à Rome. Des trois Princes François transferés au Havre de Grace. Révolte de Bourdeaux.

TU as raifon d'être furpris de ne te fouvenir pas d'avoir vû un homme, qui prétend te connoître. C'eft mon frere Peftelli Hali, autrefois ton Maître, qui m'a apris la nouvelle de ta derniere élevation. Tu es encore bien jeune : mais tous les tems font bons pour un homme meuri par la vertu & par la fageffe.

Je t'ai connu enfant entre les bras de ta mere, veuve d'un Soldat Arabe, qui a fervi mon frere dans les guerres de Perfe Tu donnois des-lors de fi grandes marques de l'efprit & de l'adreffe que tu aurois un jour, que cela obligea le Capitaine de ton pere à te prendre fous fa protection : & ta mere avoit tant de charmes, qu'elle trouva bien-tôt moyen de s'en faire aimer.

Je ne t'écris point ceci pour te reprocher l'obfcurité de ta naiffance. Ton merite te rend égal à ceux qui font Nobles d'origine Ce

n'eft

n'eſt point la coûtume des Orientaux de préferer les gens à cauſe de leur naiſſance , ou parce qu'ils peuvent montrer les Statuës poudreuſes de leurs Ancêtres. C'eſt une faute dont les Infidéles ſeuls ſont capables. Les Muſulmans eſtiment le merite par tout où il ſe trouve, & ne lui préferent pas, comme font les Nazariens, les noms illuſtres , & les gens ſortis d'une Maiſon qui a fait du bruit. Ils rendent toujours à la vertu des honneurs qui lui ſont dûs. Il y a de l'heure qu'il eſt des familles à Rome. qui ſe glorifient de leur genealogie , & qui ſe diſent deſcendus , ou le ſont effectivement , de ces fameux Héros dont les Hiſtoires de cet Empire font mention. Mais elles font gloire de leur ignominie , puiſqu'elles ont dégeneré des grandes qualités qui ennobliſſent leurs Ayeuls, & qu'elles ſont devenues par leurs ſales actions , le ſujet continuel des Satyres de Paſquin. C'eſt une Statuë placée dans un certain lieu public de Rome , à laquelle on affiche la nuit les libelles qu'on n'oſeroit avouer. Ils contiennent ordinairement une eſpece de Satyre muette des vices des Grands. Le premier Moufti des Chrétiens n'y eſt pas même épergné , lorſqu'il fait quelque folie qui merite d'être daubée.

Il n'y a point eu de raillerie piquante qu'on n'ait fait de cette maniere du Pape d'aujourd'hui, & d'un de ſes Neveux, vers la fin de l'année derniere. Le bon vieux Pere avoit élevé ce jeune homme , qui n'étoit qu'un pauvre ignorant Tailleur , à la dignité de Baron Romain. Il lui avoit

donné

donné des Charges dont il tiroit assez de revenu pour soutenir sa qualité. Cela mécontenta tous les anciens Nobles, qui employerent certains Boufons pour tourner en ridicule la conduite du Pape, & l'honneur qu'il avoit fait à son nouveau Baron. Le jour que les Nazariens celebrent avec grande solemnité pour le jour de la Naissance de Jesus fils de Marie, on vit de bon matin la Statuë de Pasquin toute en haillons fort sales, avec un papier à la main, où il étoit écrit: *Quoi, Pasquin? Tout en guenilles un jour de Noël?* Car c'est ainsi que les Nazariens appellent le jour qu'ils prennent pour la Naissance de leur Messie. La réponse de Pasquin étoit au bas en ces termes: *Comment pourrois-je être mieux, puisque mon Tailleur est devenu grand Seigneur.*

Cependant cet homme malgré l'obscurité de sa naissance, & la bassesse de sa premiere profession, devint un grand Politique, après que le Pape l'eût élevé à cette dignité, & vécut sans reproche, pendant qu'il voyoit tous les jours des Pasquinades contre les vices de la plupart des anciens Nobles.

Tu peux être assuré par ce que j'ai dit, que je n'ai pas moins d'estime pour toi, quoique tu ne sois pas fils de Bassa; puisque si ton pere avoit vécu, son bonheur & son courage lui auroient acquis cette dignité, ou quelqu'autre équivalente; & que tu es en beau train de remplir à l'avenir une des grandes Charges de l'Empire.

Je n'ai presentement aucunes nouvelles à te dire, sinon que les trois Princes François, de l'emprisonnement desquels j'ai rendu compte à

Minezim

Minezim Aluph, ont été transferés par ordre du Cardinal Mazarin, du Château de Vincennes à une Ville maritime qu'on appelle le Havre de Grace; parce qu'on craignoit qu'ils ne fussent enlevés par el Maréchal de Turenne, qui est fort dévoué à leurs intérêts. Le Prince de Condé s'est retiré à Bourdeaux; Ville qui de l'heure qu'il est, est en armes contre le Roi. Le jeune Duc d'Anguien son fils est avec lui.

Le Maréchal de la Meilleraye est en marche avec son armée pour aller assiéger cette place; & l'on dit qu'il doit être bientôt suivi du Roi & de toute la Cour. Tout semble présager que cet Etat s'en va tomber dans la confusion où il a été autrefois.

Mais cela ne nous touche pas de si près, que les demêlés que j'aprens qui sont survenus entre les Janissaires & les Spahis. On dit que tout l'empire Ottoman a pris parti dans cette querelle; & que le Serrail même est plein de caballes & de factions. Je suis dans une extrême affliction de ne recevoir que de tristes nouvelles de la Porte, qui est, ou qui au moins doit être, une source de joye pour toute la terre. Dieu veuille conduire toutes choses; car les Athlétes de la divine Unité ainsi divisés contr'eux-mêmes, ne présagent rien de bon.

Crois m'en n'entre dans les secrets ni des uns ni des autres, & te ménageant avec prudence, sois neutre pour toutes choses, si ce n'est pour les intérêts du Grand Seigneur. Sois en cela aussi zélé que tu peux l'être; & attens pour le reste les decrets de la destinée.

LET-

LETTRE LXIII.

Au Kaimakam.

Pour lui aprendre qu'il avoit perdu la boëte qui contenoit toutes les Lettres qu'il avoit reçues des Ministres de la Porte, & les allarmes où cette perte l'avoit jetté.

GRaphul Eben Shabenshah, Philoſophe Arabe a dit, & l'experience de chacun le confirme, que les précautions humaines ne ſçauroient prévenir ce que le Ciel a ordonné. Il y a certains momens de notre vie, où la deſtinée ſe plaît à ſe joüer de notre eſprit & de notre prudence, à confondre nos plus grandes précautions, & à ſe mocquer de toute notre ſageſſe; afin de nous aprendre par là à nous reſigner à toutes ſes diſpenſations, & à ne pas trop compter ſur nous-mêmes.

Lorſque j'ai ſalué la lumiere du Soleil du matin, mes eſprits étoient ſerains & gais. Aucuns triſtes ſonges n'avoient laiſſé ſur mon eſprit leurs noires impreſſions: Aucunes triſtes penſées n'occupoient mon ame. Je me ſuis éveillé gai & gaillard comme une Allouette. Après avoir adoré le Tout-puiſſant, & fait mes dévotions accoûtumées, je commençois à réflechir ſur mon bonheur, qui conſiſte en ce qu'ayant ſervi la ſublime Porte durant tant d'années, dans un emploi plein de difficultés & de périls, je n'avois jamais trahi le moindre ſecret de ma commiſſion, quelque diſgrace qui eût pû m'arriver.

m'arriver. Je pensois avec plaisir, que je passois toujours pour Tite de Moldavie chez les François, qui sont les gens du monde les plus pénetrans, & même dans l'esprit du Cardinal Mazarin, qui comme Janus a plus de deux yeux. Je m'embrassois moi-même, s'il m'est permis de parler ainsi, en pensant à mes bons succès. Je concluois que j'étois né sous une heureuse planéte, & qu'aucun revers ne pouvoit jamais me nuire.

Mais je jugeois mal des voyes de la destinée, qu'il est aussi impossible de suivre, que celle des vents. En effet, avant midi mon Soleil fut éclipsé; mon ame fut dans l'agitation & dans le desordre, & toute ma joye se convertit en tristesse & en douleur.

Veux-tu sçavoir le sujet de mon angoisse? Le voici. L'an 1645. selon le stile des Nazariens, je reçûs des instructions particulieres du Grand Visir de ce temps-là, qui me répresentoit les risques que je courois faisant le métier que je fais, & qui m'ordonnoit positivement, de mettre tous mes papiers en lieu de sureté, tant les copies des Lettres que j'écrivois aux Ministres de la Porte, & que je gardois pour mon usage, que celles que j'en recevrois.

Ce Ministre craignoit que je ne fusse découvert à quelque heure, & que par consequent on ne visitât ma chambre. Obéïssant donc à ses ordres, je portai sur le champ tous mes papiers chez le Juif Echimilia; croyant que sa maison devoit être à couvert des soupçons de l'Etat, & que les secrets du monde
les

les plus importans pouvoient y demeurer un siécle sans être publiés. Mes Lettres étoient renfermées dans une boëte, & celles que je recevois de l'invincible Porte dans une autre. J'observai toûjours cet ordre depuis. Toutes les fois que j'écrivois aux Ministres du Divan, ou quand j'avois parcouru les Lettres que j'en recevois, je mettois les unes & les autres en leur place, & j'en laissois tout le soin à Echimilia.

Mais ni sa précaution ni la mienne n'a pu prevenir les decrets de la Providence. Elle avoit résolu que nous perdrions quelques-uns de ces papiers. Echimilia est venu me voir aujourd'hui avant l'heure *d'Ulanamisi*, tout échauffé, étonné, rêveur, & effaré comme un homme hors du sens. Il n'a pas été plutôt entré dans ma chambre, qu'il a dechiré sa Veste, qui étoit de Cramoisi de soye, avec une frange d'or autour, & s'est écrié : *Nous sommes perdus, trahis & ruinés.*

J'ai songé d'abord à mes papiers, & lui ai demandé s'ils étoient en lieu de sûreté. Il m'a répondu en un mot, qu'il avoit perdu la boëte, où étoient les Lettres des Ministres de la Porte, & que son Negre ne se trouvoit plus. Imagine-toi, sage Ministre, dans quel desordre m'a jetté cete nouvelle. J'ai soupçonné d'abord le Negre d'avoir pris mes papiers, & de les avoir portés au Cardinal Mazarin. Mais après y avoir pensé avec plus de sang froid, & consideré que cet Esclave n'entendoit point l'Arabe, que nous parlions toujours Echimilia & moi dans nos con-

versations

versations domestiques, & que par consequent il ne pouvoit avoir rien apris de nos affaires, ni lû les Lettres en question, seules capables de le porter à une telle perfidie. Tout cela pourtant me mettoit en peine ; & je n'en suis guéres mieux à present, quoique j'aye eu plus de tems à y penser. Je trouve seulement une espece de consolation à croire, que si mes papiers étoient entre les mains du Cardinal, il auroit déja donné ordre d'arrêter le prétendu Tite de Moldavie : car il paroît par quelques-unes de ces Lettres que je me suis donné ce nom. Mais je ne vois pas qu'on ait rien fait de tel, ou que personne se soit enquis de moi en mon Logis ; car en partant d'ici avec Echimilia environ midi, j'ai mis des Espions pour observer ce qui se passeroit. Nous sommes à present ensemble chez un ami, où nous demeurerons jusques à ce que nous voyons le dénouement de tout ceci. Nous sommes encore dans les tenebres & dans la peur : mais le tems qui dévelope toutes choses nous aprendra sur quoi nous devons tabler.

Il y a bien peu de nouvelles. On parle seulement d'une certaine convention à Nuremberg, & du grand Jubilé qui se celebre à Rome, où l'on dit que le premier Moufti des Chrétiens lava les pieds à douze Pélerins la semaine d'avant leur Beiram, ou Paques ; & que le Cardinal Ludovico régala neuf mille de ces Dévots. On dit aussi que le Pape gagnera cette année deux millions de Sequins, par le concours des Pélerins qui viennent de toutes parts en cette Ville.

Le

Le Résident du Roi de Dannemarck en cette Cour, a reçu une Lettre, qui confirme que son maître a déclaré pour son Successeur au Trône le Prince Christian son fils.

On parle aussi d'un mariage qui s'est fait depuis peu, entre Charles Comte Allemand, & Charlotte, sœur du Land-grave de Hesse Cassel.

Mais ce qui occupe le plus les oreilles & les langues, sont les guerres civiles de ce Royaume, qui est tout en feu à cause de l'emprisonnement du Prince de Condé & de ses Freres. Les Bourgeois de Paris sont fort joyeux des nouvelles reïterées qu'ils ont reçûes des mauvais succès du Roi : car ils ne souhaitent pas que ces armes réussissent, pendant qu'il les employera contre les mécontens.

Illustre & vieux Ministre, je te souhaite les années de Nestor, & mes vœux sont, qu'on compte le nombre des années de ton âge, par le nombre de tes prosperités. Mais je prie Dieu d'éloigner de toi ces momens, où l'on dit que Nestor étoit travaillé de la Goute, comme je le suis à présent. Ce sont des douleurs qu'on supporte avec bien de la peine.

LETTRE LXIV.

Au même.

Il lui aprend qu'un Negre Esclave d'Echimilia, avoit derobé ses Lettres ; & qu'appliqué à la torture, il avoit avoué qu'il les avoit enterrées.

JE jure par le Dieu que j'adore, & par son Ombre, qu'il n'y a point d'infidelité en moi. Ma vie est néanmoins pleine de tentations & de perils. La boëte qui contenoit les Lettres dont je t'ai parlé dans ma précedente, ne se trouve plus : Elle est cachée dans les entrailles de la terre, s'il en faut croire un homme qui a été examiné jusques au fond du cœur, par les tourmens les plus exquis, qui l'ont mis à deux doigts de la mort.

Le Negre d'Echimilia dont j'ai fait mention, prit cette boëte pour une autre qui lui ressembloit, & de laquelle il avoit souvent vû son Maître tirer des joyaux : Car c'est de quoi ce Juif négocie principalement. La pesanteur de la boëte étoit telle qu'il falloit pour le confirmer dans son erreur. Il fut tenté par le lucre & par le desir de la liberté. L'obscurité, (car il fit ce vol avant le lever du Soleil) & ses frayeurs aiderent à le faire équivoquer dans le larcin qu'il avoit dessein de faire. Les boëtes étoient ensemble, tant Echimilia avoit de soin des secrets de la sublime Porte, qu'il serroit avec ses Bijoux. Le scelerat pressé de se retirer & ne voyant pas trop clair, prit la boëte où étoient

les papiers pour la boëte aux Bijoux. Il prit sur le champ la campagne dans le dessein d'enterrer son prétendu Trésor, dans un lieu où il en pût prendre quand il voudroit. Mais commençant par ouvrir la boëte, pour prendre les pierreries qu'il se proposoit de mettre en gage pour de l'argent, dont il avoit besoin pour ses necessités présentes; & croyant par là mieux se cacher, il fut bien surpris de ne trouver que des papiers, remplis de caracteres qui lui étoient tout-à-fait inconnus. Il fit mille résolutions dans cette angoisse d'esprit, sans sçavoir à laquelle se fixer. Il lui vint en pensée de rapporter la boëte où il l'avoit prise, & d'en demeurer là jusques à une autre occasion, puisque son dessein avoit ainsi miserablement échoué. Mais il considera qu'il étoit trop tard pour revenir à son Maître, avant qu'il se fût apperçu de son absence, & de la perte de la boëte : Car le Soleil étoit déja fort haut ; & Echimilia est matineux. Il crut donc que le meilleur parti qu'il y avoit à prendre étoit d'enterrer la boëte, comme il s'étoit proposé de faire si c'eût été celle des Joyaux, & de se tirer d'affaire du mieux qu'il lui seroit possible. En cachant ces papiers dans un lieu de sureté, il s'imaginoit qu'étant de consequence il pourroit avec le tems faire sa paix avec son Maître, en découvrant le lieu où ils étoient cachés.

Il a confessé dans les tourmens tout ce que je viens de dire. Echimilia ayant apris que son Negre s'étoit évadé, écrivit à quelques Juifs de ses correspondans, qui le firent arrêter sur le chemin de Lion. Echimilia n'en eut pas plutôt re-

çû avis, qu'il monta à cheval, & se rendit sur le lieu. Il ne crut pas qu'il fût sûr de faire de cette affaire une affaire publique, ou de le faire assigner devant les Juges du pays : Mais comptant sur la justice de sa cause, & sur le droit d'un Maître sur son valet, il lui fit souffrir divers tourmens dans une maison particuliere où il avoit tout pouvoir.

Le résolu Afriquain nia d'abord tout, & dit qu'il ne s'étoit évadé que dans la seule vûe de se mettre en liberté : Mais enfin sa constance étant vaincue par des tortures réïterées, il confessa tout ce que je viens de dire. Echimilia craignant toûjours quelque chose de pis, & soupçonnant que tout ce qu'il avoit dit n'étoit qu'une fable apparente, inventée pour se tirer d'affaire, ou du moins pour donner quelque relâche aux douleurs qu'on lui faisoit souffrir, lui fit entrer des épines entre la chair & les ongles des mains & des pieds, croyant que des douleurs si grandes & si sensibles lui arracheroient le vrai secret. Mais il n'en pût tirer autre chose, quoi-qu'il fût sur le point d'expirer, sinon qu'il avoit caché la boëte sous terre dans le coin d'un certain champ à quelque distance de la Ville. Il ajouta que ne pouvant autrement indiquer l'endroit à Echimilia, il le lui montreroit, s'il vouloit le mener en vie à Paris.

Le Juif ne crut pas que la chose fut difficile à executer, parce qu'il n'y avoit que pour deux jours de chemin du lieu où ils étoient alors à la Ville. Mais il fut trompé dans son esperance. Tout ce qu'on put faire au Negre, tous les remedes qu'on put lui donner vinrent trop tard ;

& il rendit l'eſprit dès la nuit même.

Echimilia étant de retour à Paris, profita du mieux qu'il put des indications que ſon Eſclave lui avoit données, & chercha dans tous les coins des champs des environs de la Ville, ſituez du côté par où l'on avoit vû ſortir le Negre : Mais tous ſes ſoins furent inutiles. Il ne trouva rien, & nous n'avons aucune eſperance de revoir jamais notre boëte. J'ai cependant pluſieurs ſujets de craindre qu'elle ne paroiſſe un jour à notre deſavantage & à notre perte.

Je te ſupplie, ſage Gouverneur de la Ville capitale, de m'aprendre comment je dois en uſer, s'il arrive que je ſois découvert. Pour ce qui eſt de l'autre boëte qui contient les copies de mes Lettres, je l'ai portée à mon logis. Je crois qu'elle y ſera autant en ſureté, que chez Echimilia : puiſque ce fidele Juif n'eſt pas plus à couvert des accidens que moi, qui n'ai aucun Domeſtique qui puiſſe me trahir.

Ce Royaume eſt à préſent plein de trahiſons & de révoltes. Les François ne font point difficulté de ſe maſſacrer les uns les autres pour une paſſion particuliere, pendant que les Eſpagnols profitent de ces diviſions inteſtines. Car ſous prétexte de ſecourir les Princes du Sang, ils gagnent pied en Picardie, d'où il ne ſera pas aiſé de les chaſſer. Leopold Archiduc d'Autriche eſt à la tête de l'armée Eſpagnole ; & il a déja pris diverſes Places de la dépendance du Roi de France.

Quand les querelles de ces Infidéles finiront, c'eſt de quoi je me mets fort peu en peine. Mon

esprit n'est occupé qu'à trouver les moyens de rendre à l'Empire des vrais Croyans tous les services que je dois.

Je ne sçaurois te dire adieu, illustre Kaimakam, que je ne t'aie assuré du zéle extrême que j'ai pour le Grand Seigneur.

LETTRE LXV.

A Soliman Kuslir Aga, Chef des Eunuques Noirs.

De l'affront fait à la Porte par les Tartares qui prétendoient être Tuteurs du jeune Sultan. Des cruautés que les nouveaux Sultans ont souvent exercées à l'égard des Princes du sang Ottoman.

APrès avoir lû la Lettre dont tu m'as honoré, je n'ai pas eu moins de joye des marques que tu continues à me donner de ton amitié & de ta protection, que d'indignation & de ressentiment de l'affront que le Cham des Tartares a fait à la sublime Porte, d'oser lui demander la tutelle de notre auguste Empereur. C'est une indignité qui retombe sur les Ministres souverains & glorieux, qui sont les flambeaux du Divan Imperial, & qui doivent connoître de tous les évenemens qui arrivent dans le monde; & sur les Visirs qui sont chargés de l'administration des affaires du puissant & invincible Sultan Mahomet; le Trône duquel Dieu veuille affermer tant qu'il y aura de Lune.

Cette Nation a toûjours voulu dominer; & entr'autres

entr'autres vertus de ses Ancêtres, on a remarqué qu'ils ont aggrandi leurs Etats à la pointe de leur épée. Mais on n'a point trouvé dans les Archives de l'Empire, qu'aucun des Tartares ait jamais prétendu être en droit de gouverner nos Sultans dans leur minorité. Il suffit qu'ils ayent l'honneur de succeder, suivant les anciens traités, au Trône des Princes Osmans, si jamais cette sacrée ligne vient à être éteinte, Ce qu'à Dieu ne plaise, & puisse-t-elle durer au contraire jusqu'à la consommation de toutes choses.

Je m'étonne qu'ils n'ayent aussi demandé les freres du Sultan, autres fils de Sultan Ibrahim, pour exterminer d'un seul coup toute la race des Osmans, & se mettre en possession du Trône vacant.

Il y a plusieurs Lunes que je n'ai point eu de nouvelles de ces jeunes Princes. Je ne sçai de quoi ils sont devenus; s'ils sont encore en vie, ou s'ils ont été sacrifiés comme à l'ordinaire à la jalousie du Sultan. On en parle ici diversement; & il y a même des gens qui disent, que tu as emporté Sultan Achmet; & que tu le fais secretement élever chez un certain Georgien. Mahomet te benisse, & te comble de joye, si tu as eu soin de conserver la vie à un Prince Osman; vie mille fois plus précieuse que celle de cent mille particuliers.

Quant à Soliman, & à ce qui reste de cette sublime race, les François disent que c'en est fait; & je ne puis dire le contraire, parce-que je ne sçai pas au vrai ce qui en est. Au contraire j'ai sujet de croire qu'ils ne disent que trop vrai; parce

parce que la pratique de la plupart de nos derniers Empereurs a été, ou de faire maſſacrer leurs freres auſſi-tôt qu'ils ont été ſur le Trône, ou de les faire mourir en priſon d'une mort plus lente.

Il eſt vrai que notre preſent Souverain, n'eſt pas encore parvenu à l'âge où les enfans perdent communément leur innocence naturelle. Je crois qu'il ne ſoupçonne aucun de ſes freres, ni n'a aucun deſſein contre leur vie. Cependant ſa Mere artificieuſe comme elle eſt, peut abuſer de ſa jeuneſſe, & lui inſpirer des ſentimens de cruauté contre ceux principalement qui ſont du ſang de ſon Pere, & qui n'ont aucune part au ſien. Car comme tu ſçais, la Sultane Valede ne fut pas la ſeule dont Ibrahim eut des enfans.

Les Maltois s'imaginent qu'ils ont un de ces Princes entre les mains. Tu ſçais toutes les circonſtances du voyage que ton Prédeceſſeur voulut faire en Egypte avec cette belle Eſclave & ſon fils, à qui ces Infidéles rendent les mêmes honneurs, que s'il étoit deſcendu du Grand Seigneur. Tu ſçais auſſi que cet enfant & ſa mere furent bannis à la ſolicitation & par ordre de la Mere de Sultan Mahomet notre glorieux Souverain, ſur un ſoupçon de jalouſie. Quand je me ſouviens de cet évenement, je tremble pour ces jeunes Princes, ſi tant eſt qu'il y en ait encore quelqu'un de vivant. Tu peux m'aprendre ce qui en eſt : & ſi tu le fais, tu me tireras d'une grande inquietude.

Je ne ſuis que l'Eſclave des Eſclaves qui ſervent le Grand Seigneur, & il ne me ſied pas

bien

bien de trouver à redire aux actions de notre très-absolu Monarque, dont la volonté sert de loi : Mais je suis homme, & j'ai encore quelque humanité & quelque raison. D'ailleurs tu es mon ami particulier, & tu me permets de te parler librement. Ne fut-ce pas un festin sanglant que celui auquel Mahomet III. Grand-Pere de notre Roi invita dix-neuf de ses freres le jour de son installation ? Ne fut-ce pas une action cruelle de faire étrangler tous ces Princes avant qu'ils quittassent la table ? Mahomet dernier Visir Azem fit quelque chose d'aussi inhumain, de tenir la main de notre Souverain d'aujourd'hui, qui n'avoit alors que six ans, incapable par consequent de connoître ce qu'il faisoit, pour lui faire signer l'ordre pour l'execution de son Pere. C'est avec raison que les Nazariens nous appellent Barbares, lorsqu'ils voyent que l'Empire des Musulmans ne se soûtient que par des voyes contraires à la nature.

Toi qui as le suprême honneur d'être le premier Gardien de notre jeune Empereur, pardonne-moi la liberté que je prens. Attribue tout à la force de mon zéle & de ma fidelité. Tu es vaillant & sage. Chéris ta Charge comme tes yeux, & ne souffre pas que la poussiere des rues lui donne aucune atteinte.

LETTRE LXVI.

A ſon ami Dinet Golou.

Il ſe plaint d'avoir été injuſtement cenſuré par le Reis Effendi, au ſujet de Kenan Baſſa, & juſtifie ſa bonne foi.

AVec tout ma Philoſophie je ne ſuis pas aſſez maître de ma paſſion, pour en faire un ſecret à un homme, qui a toujours pris part à ma mauvaiſe fortune. De quelque grandeur d'ame dont je me ſois piqué autrefois durant ma maladie, je ne ſouhaite à preſent rien tant que le repos. Je me ſouviens que des conſiderations Stoïques m'obligeoient alors à te cacher les cruelles douleurs que je ſentois. Je tâchois de déguiſer mes ſouffrances, & de depeindre mon malheur de maniere qu'on eût de la peine à le diſtinguer de la felicité. Mais à preſent je n'ai pas aſſez de courage pour te faire un ſecret de mes aprehenſions. Toute la morale de Seneque n'eſt pas capable de m'empêcher de me plaindre de l'incertitude que l'experience nous fait voir tous les jours dans les affaires humaines. Ce ſujet eſt ſi ordinaire, que ſi mon malheur particulier n'étoit pas extrêmement preſſant, je deviendrois malade ſi j'étois obligé de dire la moindre choſe ſur un ſujet qui a fait la matiere des converſations, depuis que notre premier Pere parut entre les arbres. Tu peux donc compter que je ne vais point déclamer, ou faire

l'Orateur, pour m'étendre en longs discours sur l'instabilité de toutes choses. Ce que j'ai à te dire me touche personnellement, & personne plus, à la réserve de ceux qui sont cause de mon chagrin.

La dixiéme Lune de l'année derniere, j'écrivis à Kenan Bassa qui avoit été fait Hasnadarbassi. J'ai une copie de la Lettre; car soit que j'écrive aux Ministres publics, ou à mes amis particuliers, j'en garde toûjours autant que je leur en envoye.

J'ai lû cette Lettre plusieurs fois depuis quarante-huit heures, & je ne sçaurois deviner pourquoi ce Ministre s'est formalisé: Car je n'y trouve rien dont il puisse justement s'offenser, à moins qu'il ne se soit choqué de ce que je l'ai prié d'avoir soin de me faire passer de l'argent. Quant au reste je n'ai fait qu'obéïr aux instructions particulieres que j'avois reçûes de Mahomet dernier Visir Azem, qui m'avoit commandé de ne point épargner le premier Ministre de la Porte, si j'avois des conseils à lui donner, ou des reproches à lui faire. *C'est pour cela*, disoit-il dans sa Lettre, *qu'on t'a mis où tu es, afin qu'outre le service que tu rends à notre Souverain en découvrant les secrets des Infidéles, tu écrives aussi librement tout ce que tu jugeras pouvoir contribuer au bien de ses affaires, sans te mettre en peine du ressentiment des Grands.* Voilà précisément en quels termes m'a écrit ce premier Ministre de l'Empire Ottoman.

Je n'ai fait que parler au Hasnadarbassi de certains abus de ses prédecesseurs, & l'exhorter

à se conduire sagement & avec œconomie. Ou, il s'est choqué de la liberté que jai prise de lui parler de la sorte, ou il s'est offensé de ce que j'ai cru devoir lui dire l'ordre qu'il devoit observer pour mes lettres de change. Quoiqu'il en soit, j'ai essuyé une severe réprimande du Reis Effendi, que j'ai tous les sujets du monde de regarder comme mon ami.

Je ne m'en serois pas chagriné, s'il m'eût écrit à cœur ouvert, & n'eut point déguisé ses sentimens. Mais tout étoit obscur horsmis une seule expression brusque, qui m'a convaincu, qu'il n'est fâché qu'à cause que j'ai écrit à Kenan pour le prier d'avoir soin de m'envoyer de l'argent.

Ce Ministre peut-il me blâmer d'avoir peur de manquer dans un pays étranger, & parmi des Infidéles, ou je n'ai de commerce qu'avec les Courtisans & les Etrangers, qui me mettroient d'abord en prison, si je leur devenois suspect le moins du monde ; ce qui seroit capable de faire découvrir les sublimes secrets ? Ne sçait-il pas que l'argent est le maître absolu de toutes choses, & que les plus grands Potentats rendent hommage à sa puissance ? On ne peut pas s'imaginer qu'un homme de ma profession trouve mille occasions pressantes, où il a besoin d'argent, & dont il ne parle qu'avec répugnance. J'ai bien mal jugé de mon emploi, si je merite pour cela des réprimandes & des menaces, faites d'une maniere si énigmatique, & avec de telles circonlocutions politiques. Le Secretaire m'accuse de ne vouloir plus servir la Porte toûjours

heureuſe, comme s'il étoit perſuadé qu'on eût corrompu ma fidelité, ou que j'euſſe du penchant & de la bonne volonté pour les Nazariens.

Je puis te dire avec verité, cher Dinet, que j'ai toûjours eu de l'horreur pour la perfidie. Elle me paroît le plus terrible & le plus odieux de tous les vices. Je pourrois ſoûtenir le ſentiment & les reproches de pluſieurs grands crimes où il y a moins de malice. Je ne me fais point de honte de pluſieurs petites foibleſſes où je tombe tous les jours, quoique la Loi les condamne ſeverement. Mais ſi quelqu'un pouvoit m'accuſer de trahiſon & d'ingratitude volontaire, je prierois avec ardeur, que les Luminaires des Cieux fuſſent éteints, & qu'aucune ſubſtance terrienne n'eût deſormais en ſoi la moindre lumiere ; afin de n'être vû ni de moi-même, ni des autres. Et pour mieux éviter la confuſion où me jetteroit un crime ſi horrible, non ſeulement je rénoncerois à la ſocieté de tous les hommes, mais je renoncerois à moi-même, s'il étoit poſſible.

Il ſemble après tout cela qu'il n'y a aucune neceſſité de me ſoupçonner d'une inclination ſi contraire aux interêts du Prince à qui j'ai ſi ſolemnement juré fidelité.

Je n'aurois pas voulu t'entretenir d'aucune autre affliction qui eût pû m'arriver ; mais j'ai le cœur outré de douleur de me voir ſoupçonné d'un crime dont je ne fus jamais coupable, & menacé en termes obſcurs & énigmatiques, non par un ennemi, mais par un ami qui eſt le Dépoſitaire des immortelles Archives de mon zéle

&

& de mon intégrité : Et dans cette extrêmité le ſeul ſoulagement qui me reſte, eſt de te faire part de mon angoiſſe.

Si quelqu'un des Miniſtres m'accuſoit de foibleſſe ou d'incapacité, je n'aurois rien à dire; parce qu'il n'y a perſonne qui ait plus mauvaiſe opinion de moi, que moi-même. Je ne me pique de rien, ſinon d'être fidéle à mon Maître, & incapable de me laiſſer corrompre.

Mais j'oublie que je ſuis Muſulman, & que par conſequent je dois être réſigné en toutes choſes à la volonté du Ciel. D'ailleurs j'ai à pluſieurs égards des obligations infinies au Reis Effendi; & partant il lui eſt permis de profiter de ſes avantages. Ses réprimandes ſont peut-être juſtes, & c'eſt peut-être le chagrin où je ſuis qui m'empêche d'en connoître la juſtice. Cependant je ſouhaiterois qu'il exprimât deſormais ſes reſſentimens avec moins d'obſcurité, & qu'il ne me donnât pas ſujet d'apprehender la pertte de ſon amitié. Car quand une fois j'aime, il me fache de n'aimer plus. Si tu es du même ſentiment, nous nous aimerons tous deux juſqu'au tombeau.

LETTRE LXVII.

Au Reis Effendi, premier Secretaire d'Etat de l'Empire Ottoman.

Il se plaint du crime qu'il lui fait d'avoir écrit librement à Kenan Bassa ; & l'informe des ordres qu'il avoit reçû sur ce sujet du Visir Azem, & des autres principaux Ministres du Divan. L'Ambassadeur d'Angleterre assassiné à Madrid. Combat entre les Ecossois & les Anglois.

LEs Laboureurs disent, qu'il ne sert de rien de labourer les champs, dont le terroir infertile ne produit que des ronces & des buissons. On peut dire la même chose de ce qui sert de fondement aux amis pour s'emporter & pour se chagriner. Le mensonge ni la fausseté n'y manquent jamais. Peut-être me trouveras-tu présomptueux de pretendre qu'il y ait entre nous une telle rélation, ou si tu conviens de la qualité d'ami, peut-être prétendras-tu être en droit de me reprimander. De quelque maniere que la chose soit, il est certain que les réprimandes font bien plus d'impression lorsqu'elles sont faites avec douceur & moderation. Elles ne doivent pas sur tout être fondées sur une méprise ou sur un mal-entendu ; car elles sont alors comme des fléches tirées dans l'obscurité ; elles vont où le hazard les porte, blessent mal à propos ceux qui ne le meritoient pas, font un ennemi d'un ami, ou du moins font soupçonner un ami d'être ennemi. Je

Je ne veux point ſouffler les cendres d'un feu, dont il y a long-tems que la flamme eſt éteinte, & duquel j'eſpere qu'il ne reſte pas la moindre fumée de l'heure qu'il eſt. Je n'ai jamais aimé à irriter les choſes dans ces ſortes d'occaſions. Si dans le fort de mon reſſentiment je t'avois fair une reponſe auſſi aigre que ta Lettre, j'aurois fait l'incendiaire. La matiere & la paſſion ne me manquoient point : Et c'eſt ce que tu ſçais fort bien.

Le ſens le plus favorable que je puiſſe donner à ta Lettre eſt, que l'Haſnadarbaſſi s'eſt offenſé de la liberté que j'ai priſe de lui donner des conſeils. Ne ſçait-il pas que j'ai des ordres poſitifs d'en uſer ainſi quand l'occaſion s'en preſente , à l'égard même du premier Miniſtre d'Etat ; Pour décharger ſa colere il t'a mal repreſenté la choſe, eſperant par ton moyen de m'épouvanter, & de m'obliger à confeſſer d'une maniere flatteuſe le prétendu crime qu'il m'impute. Si telle a été ton intention en m'écrivant durement comme tu as fait, je ris de ſon erreur ; mais je ſuis fâché de la tienne ; parce que je te regarde comme mon ami. Vous vous êtes équivoqués tous deux , & je conſens que cela paſſe pour une équivoque.

Je fais cas de ton amitié, & je ne refuſe pas la ſienne, non plus que celle de tous les Officiers du Serrail. J'ai du reſpect pour tous les Baſſas & Miniſtres de la Porte Imperiale. Je témoigne à chacun la veneration qui eſt dûe à ſa qualité ; mais j'ai ordre d'écrire librement à tous , & de ne point leur parler com-

me ſi j'avois ſur la langue un épi barbu d'orge, qui pût me faire bégayer, ou même m'étouffer en dévalant plus bas. Le premier qui m'a donné cet ordre, eſt Mahomet dernier Viſir Azem; & il a été depuis renouvellé par d'autres grandes Miniſtres. Ils me diſent tous d'un ton de confiance, qu'une des principales raiſons qu'on a eû de m'envoyer ici, eſt, qu'étant hors des limites de l'Empire Ottoman, avec lequel néanmoins j'entretiens un commerce conſtant & reglé, je puiſſe librement & ſans crainte cenſurer les vices, & louer les vertus de ceux qui occupent les premieres Charges entre les Muſulmans. On me menace même de punition & de l'indignation du Sultan, ſi je neglige aucune occaſion de cette nature, ou que je paroiſſe partial & craintif dans les réprimandes que je leur ferai.

On a crû, ce ſemble, que c'étoit le moyen le plus prompt & le plus efficace de réformer la corruption qui s'eſt gliſſée à la Cour, à l'Armée, & dans la Ville; parce que chacun eſt obligé de communiquer les Lettres qu'il reçoit de moi. Et comme tu as le ſoin de les enregiſter toutes, les Grands ſont obligés par là, ou de ſe contenir dans les bornes de la juſtice & de leur devoir, ou d'être les dénonciateurs de leurs propres fautes: Ce qui les feroit inévitablement tomber en diſgrace, ſuppoſé qu'il ne leur en coûtât pas la vie & la liberté, ou les mettroit au moins dans la neceſſité de faire de grands & riches préſens pour expier leurs fautes. Or tu ſçais qu'il y a des

gens

gens qui aimeroient presqu'autant perdre la vie, que leur bien, qu'ils regardent comme leur Divinité.

J'espere après cela que tu ne seras pas fâché que je fasse mon devoir. Je ne dois pas me laisser épouvanter par les menaces, ni corrompre par les promesses. Mon integrité est à l'épreuve de l'orgueil des unes, & de la bassesse des autres. J'ai néanmoins beaucoup d'estime pour le Tresorier & pour toi, aussi bien que pour tous les autres Ministres qui m'honorent de leur amitié. Je risquerois volontiers pour leur service ma vie, ma fortune, & tout ce que j'ai au monde, à la réserve de mon honneur, que j'estime infiniment plus que ma vie.

Tu peux enregister comme une verité, que l'Ambassadeur d'Angleterre fut assassiné dans la sixiéme Lune de la présente année, dans sa chambre à Madrid, capitale de l'Espagne. Il s'est aussi donné un combat en Ecosse, entre les Ecossois qui soûtiennent les intérêts de leur Roi, & les forces de la nouvelle République d'Angleterre. Les Républiquains ont remporté une victoire complette. Trois mille Ecossois ont été tués sur la place, neuf mille faits prisonniers. Les vaincus ont perdu quantité d'armes, deux cent Drapeaux, tout leur Canon & Bagage. Ce sont d'heureux commencemens pour cette République, qui font beaucoup d'honneur à Cromwel Général des Anglois, dont tout le monde parle comme d'un Galant homme. Je puis t'assurer que les

Nations

Nations Occidentales ne ſont pas ſteriles en Héros.

Je ſouhaite, premier Scribe des Muſulmans, que ton cœur ſoit une copie des plus excellentes copies.

1651 LETTRE LXVIII.

A Soliman Aga, premier Chambellan des appartemens des femmes du Sultan.

Des mutineries des Janiſſaires. Des Gardes Suiſſes du Roi de France. Fâcheuſes nouvelles de Candie. Bravoure des Chevaliers de Malte. Mort du Prince d'Orange.

LEs Tartares dont je t'ai parlé dans ma précedente, ſont des gens qui vivent d'une étrange maniere. Mais nous ne devons pas les cenſurer, parce que nous ſommes leurs parens. Ce n'eſt pas de moi que je parle : Car quoique je ſois Arabe, la plûpart néanmoins de ceux qui ſervent dans les armées du Grand Seigneur, j'entens les Spahis & les Timariots, ſont deſcendus des Crims. Tu ſçais l'origine de cette Milice, & tu n'ignores pas qu'elle eſt plus honorable que celle des Janiſſaires, qui étant étrangers ont été élevés au leurre du Serrail. Ils ne connoiſſent ni leur pere ni leur mere (je parle de ceux qui ſont pris d'entre les enfans du tribut) & n'ont aucun attachement particulier pour leur patrie. Ils ſont élevés dans une parfaite ſoumiſſion au Grand Seigneur, & à ſes principaux Miniſtres. Cependant

pendant ils déſobéïſſent ſouvent & à lui, & à eux, & les mettent en riſque de la vie. Combien de Viſirs ſacrifiés à un ruſé Janiſſaire Aga, qui pour prévenir ſa perte a fait mutiner ceux qu'il commande, & pour réparation de ſes prétendus griefs n'a pas voulu ſe contenter de moins, que de la vie du premier Miniſtre. Ceux qui aiment plus la Maiſon Ottomane que ces fanfarons bâtards, n'oublieront jamais la cruelle deſtinée de Sultan Oſman; oncle de notre préſent Souverain. L'Empire des vrais Croyans doit-il être ruiné par des Renegats? Outre que leur diſcipline s'eſt extrémement corrompue, ils ſe marient, & profeſſent des arts mécanniques; ce qui répugne à l'auſterité des mœurs des premiers Gardes, qui ſe donnoient tout entiers aux exercices de la Guerre.

Si ce que je viens de dire étoit ſçû de l'Aga des Janiſſaires, il me condamneroit à des peines qui n'ont ni milieu ni fin. Caſſin Hali Officier de cet ordre a pourtant été autrefois de mes amis. C'étoit un brave homme & du même ſentiment que moi. Il voulut réformer cette Milice débauchée; mais il fut traverſé par les gens ſages qui avoient du crédit. Il auroit volontiers ſacrifié ſa grandeur & ſes intérêts au bien de l'Empire; mais il eut peur de ceux qui n'avoient d'autre intérêt que de le perdre.

Tu ſçais de qui je veux parler, & je n'ignore pas non plus la valeur héroïque du fidéle Soliman, qui affronta ſur ce ſujet le Boſtan-

gi Bachi. Ce Jardinier étoit de la faction, fils de Janiſſaire, & élevé dans toutes les pratiques des ſeditieux. J'ai honte de voir que les Infidéles accuſent d'imprudence le plus ſage des Sages, je veux dire le Souverain Monarque de la terre, de permettre que cette Milice inſolente & mutine ſubſiſte encore dans l'Empire : Et je tremble quand je ſonge, que la celebre poſterité d'Ertogriel devra un jour ſa ruine à ces infidéles Viperes qu'elle nourrit dans le Serrail.

Le Roi de France compte beaucoup plus ſûrement ſur ſes Gardes Suiſſes, dont la fidélité a toûjours été ſans reproche, & qui n'ont jamais pris les armes contre celui dont ils mangent le pain. C'eſt une Milice mercenaire, qui quitte ſon pays natal pour aller ſervir les Princes étrangers, & qui répandroit juſqu'à la derniere goutte de ſon ſang, plutôt que de rien faire qui ſoit contraire à la confiance qu'on a en elle. C'eſt pourquoi elle fait garde dans les Palais, & près des chambres du Pape & du Roi de France, qui ſe repoſent entierement ſur ſa valeur & ſur ſa bonne foi.

Ces braves gens ſont d'un pays ſtérile & pauvre, où il n'y a preſque que des rochers & des deſerts. De-là vient que la jeuneſſe en general robuſte & hardie cherche à ſubſiſter ailleurs, & va ſervir dans les Gardes & dans les armées des Princes & Etats voiſins.

Les Venitiens ont à préſent en Candie quelques Regimens Suiſſes à leur ſervice.

Il eſt arrivé depuis peu dans les ports de France des Vaiſſeaux, qui ont apporté nouvelles que nos affaires ne vont pas bien au ſiege de Candie, capitale de l'Iſle de ce nom. On parle comme ſi plus de deux mille Muſulmans avoient été enlevés dans la neuviéme Lune ; & que Chuſaein Baſſa découragé par cette perte, & par les autres incommodités de l'Hiver prochain, fut contraint de lever le ſiege au mois d'Octobre dernier.

Les François vantent la valeur des Chevaliers de Malte, qui ſe ſont ſignalés durant ce ſiege par pluſieurs actions héroïques. Et ſi tout ce qu'on dit de ces Champions Chrétiens eſt vrai, nous ne pouvons pas en juſtice leur refuſer les louanges qui leur ſont dûes, & en mettre au rang des Héros quelques-uns pour le moins.

Si nous en uſions autrement, nous ſerions moins genereux que les Nazariens d'Occident, qui ne parlent pas moins avantageuſement du courage & de la conſtance invincible de l'illuſtre Chuſaein, auſſi bien que du zéle & du plaiſir avec lequel tous les Soldats Muſulmans ſervent notre grand Maître.

Cependant ils ne peuvent s'empêcher de dauber la poltronnerie des Janiſſaires. Si après ce fatal coup ils euſſent courageuſement ſoûtenu leurs poſtes, ce brave Baſſa n'auroit pas ſi-tôt abandonné le ſiege de cette importante Place.

J'ai peu d'autres nouvelles à te dire, ſi ce n'eſt qu'il ſemble que le calme commence à ſe rétablir

rétablir en France, qui durant la plus grande partie de l'année a été fatiguée de guerres civiles & de carnages. Bourdeaux qui étoit la principale Ville qui tenoit contre le Roi, est à présent réduite à son obéïssance. Le Roi s'est retiré, & il y a des apparences pour la Paix.

Nous aprenons que la Reine de Suede fut solemnellement couronnée dans la dixiéme Lune de l'année derniere, & qu'elle a déclaré pour son Successeur Charles Gustave, Prince Palatin, son Cousin.

Dans le même tems mourut le Prince d'Orange, & bien-tôt après le Comte d'Avaux, Grand de France & Ministre d'Etat.

Je me rejouis d'aprendre, que mes vieux amis soient vivans & fleurissans; & que le nœud qui nous avoit liés dans notre jeunesse ne soit pas encore rompu. Puisse-t-il être indissoluble jusques à ce que les fondemens de la terre soient ébranlés, & jusqu'à un tems illimité.

LETTRE LXIX.

A Kisur Dramelec, Secretaire des affaires des Nazariens à la Porte.

Il le raille de sa Lettre emportée

DIs-moi au nom de Dieu & de son Proféte, qui t'a obligé à m'écrire avec tant d'emportement? Tu n'es non plus que moi que l'Esclave de celui dont le Trône est plus haut que l'Aigle ne sçauroit voler. Crois-tu m'épouvanter & m'inspirer une lâche complaisance pour

pour ton ambition ? Sçache que rien n'eſt capable de me faire peur dans un tems où ma conſcience ne me reproche aucune infidélité. Je ſuis, crois-moi, comme un autre Achille, invulnerable par tout, ſi ce n'eſt à la plante des pieds, qui ſont l'emblême de nos plus tendres affections. C'eſt par-là que tu peux me bleſſer des fléches d'une feinte amitié. Mais tu ne te produiras pas plutôt en ennemi déclaré que je ſerai incontinent ſur mes gardes.

Tu m'accuſes de pluſieurs crimes, dont je ne fus jamais coupable : tu me charges de mille reproches que je n'ai point mérités ; & tout cela pour donner l'eſſor à ta paſſion. Tu me menaces parce que je me ſuis excuſé d'avoir tant tardé d'écrire à Minezin Aluph Baſſa, qui avoit alors éprouvé tout de nouveau les effets de la liberalité du Sultan ; & d'en avoir rejetté la faute ſur les méchans chemins, ou ſur l'inſolence du Soldat, qui arrêtoit ſouvent les Couriers durant la guerre, ou enfin ſur ta negligence à me donner plus promptement avis de ce qui ſe paſſe. Il eſt aiſé de connoître par-là que j'ai eu deſſein de t'accuſer le dernier envers ce Miniſtre, quoi que tu ſois le plus blâmable : Car j'apris dans la ſuite que les Couriers n'avoient été ni retardés par les mauvais chemins, ni arrêtés par les gens de guerre ; mais qu'ils étoient arrivés ici au tems accoutumé. Tu n'as donc aucun ſujet d'être fâché contre moi, à moins que ce ne ſoit parce que mon accuſation étoit courte & ſans malice.

Dois-tu

Dois-tu trouver mauvais que pour ma propre défenſe je me plaigne au Grand Viſir de ta fréquente negligence à cet égard ? Mais je ne veux pas me vanger aux dépens de la fortune & de la vie d'autrui. Je te conſeille ſeulement de ne plus me menacer. Tu fais tort à ta prudence de menacer un homme, qui n'a d'autre reſſentiment de ton emportement, que de confeſſer qu'il t'eſt obligé de le lui avoir manifeſté. Veux-tu ſçavoir au vrai l'état de mon cœur ? Je me ris de toi. Tu m'as rendu auſſi enjoué que Democrite. Si tu ne ſçais pas ce que je veux dire, ſçache que c'étoit un Philoſophe goguenard, à qui les actions de tout le monde étoient des ſujets de joye. Il y avoit un autre Philoſophe dolent, qui pleuroit perpetuellement. Les ſujets les plus Comiques qui faiſoient rire tout le monde, lui arrachoient des torrens de larmes. Son nom étoit Heraclite. Il eſt difficile de décider lequel des deux avoit raiſon. Mais je crois que je n'ai pas grand tort de rire un peu de toi. Peut-être en deviendras-tu de meilleure humeur. Cependant je ne voudrois pas que tu fuſſes mécontent de toi-même, pour être d'un temperament ſi chagrin. On remarque que les gens emportés ont toujours le naturel excellent, & le cœur ſans malice. La colere nous eſt auſſi neceſſaire que le ſang. Sans le dernier nous ne pourrions vivre ; & ſans le premier nous ſerions auſſi immobiles que les Limaçons ou les Huitres. Nous ſerions abſolument des ſtupides.

Le fameux Medecin Hipocrate dit, que ce

temperament eſt le plus noble des quatre ; qu'il transforme les hommes en Héros ; qu'il rafine ce que nous avons de terreſte, & en forme une conſtitution ſemblable à celle des Dieux immortels, dont les corps, s'il en faut croire les Poëtes, ne ſont compoſés que d'une flâme aërienne.

Ne te décourage donc point, & ne ſois point fâché d'être d'une complexion, qui te met au rang de ceux à qui l'on fait des ſacrifices. D'un autre côté ne trouve pas mauvais ſi je te dis, que je ne ſuis pas aſſez devot pour me rendre volontairement ta victime.

Si néanmoins je ne puis pas être aſſez obéiſſant, pour me réſoudre à confeſſer des crimes auſquels je n'eus jamais de part, & pour leſquels j'ai naturellement de l'horreur, ſois au moins content de la proteſtation que je te fais, de vouloir te rendre tous les ſervices que je puis ſans faire tort à ce que je dois au Grand Seigneur : Et ſois aſſuré que je ne te ferai aucun mal, tant que tu obſerveras cette maxime.

Je te conſeille enfin de marcher comme un homme qui paſſe par les fondrieres d'Egypte ; il prend garde aux traces de ceux qui l'ont précedé, & paſſe ſûrement par ce moyen ; Mais ſi le pied lui gliſſe, il tombe dans la boue. Telle eſt la vie des Courtiſans.

LETTRE LXX.

A Minezim Aluph Bassa.

Les trois Princes François sont élargis, & le Cardinal Mazarin se retire secrettement de la Cour.

JE t'écrivis au commencement de l'année passée, & te mandai que les trois premiers Princes du Sang de France avoient été mis en prison. Je t'écris aujourd'hui pour t'aprendre qu'ils ont été mis en liberté. Ils furent relâchés le 13 jour de cette Lune, & arriverent en cette Ville hier seiziéme, accompagnés d'un nombreux cortege, composé de quelques Princes, de divers Seigneurs & Gentilshommes, & on auroit dit de la moitié des Bourgeois de Paris. Ceux-mêmes qui triomphoient l'année passée, & qui faisoient des feux de joye de ce que ces Princes avoient été arrêtés, sortoient hier en foule pour les recevoir avec des acclamations de joye, & les feliciter sur leur élargissement. Tant est inconstante & legere la multitude, qui se laisse mener ça & là au moindre artifice d'un homme d'Etat, ou sous prétexte de la moindre faction.

Mais il y avoit divers Princes & Seigneurs qui dès le moment que les trois Princes furent arrêtés, avoient résolu de mettre tout en œuvre pour leur procurer la liberté. Les Grands qui étoient leurs amis, se retirerent dans leurs

leurs Gouvernemens, & exciterent des rebellions dans les Provinces. Tout le Royaume fut déchiré par les guerres civiles. Le Parlement rendit un Arrêt contre la Cour: Et il y avoit des Courtiſans ſeditieux qui faiſoient des cabales juſques dans le Palais du Roi même, pour ſaper l'autorité Royale, que le Cardinal avoit crû établir en empriſonnant les Princes. Par tout les affaires du Roi alloient à reculons.

Tu n'en feras pas ſurpris quand tu ſçauras, que les Princes de France ne ſont point eſclaves du Roi, comme les Baſſas du Sereniſſime Empire, qui ſont redevables de toute leur Grandeur à la ſeule faveur & liberalité de nos Sultans. Ces Princes jouiſſent par ſucceſſion de ce que nos Grands n'acquierent que par leur merite, & par la bienveillance de leur Souverain. De ſorte que leur intérêt eſt rivé par maniere de dire dans le cœur du peuple, qui a de la veneration pour le Sang Royal en quelqu'endroit qu'il ſe trouve.

Ainſi les gens ſages blâment le Cardinal dans cette affaire, & diſent que cette action eſt ſans juſtice & ſans politique. A la verité s'il faut juger de la capacité d'un homme par le ſuccès de ſes entrepriſes, la cenſure de ces gens eſt juſte. Car il ſemble que le Cardinal ſe ſoit tendu un paneau à ſoi-même.

Il ne s'apperçut pas plûtôt que le Roi s'étoit laiſſé vaincre aux importunités du Duc d'Orleans ſon Oncle, & du Parlement de Paris, & avoit conſenti à l'élargiſſement des Princes.

Il n'eut pas plutôt apris en même tems que ce Duc & le Parlement avoient inſtamment demandé au Roi, que le Miniſtre ſe retirât de la Cour, qu'il fit empaqueter ſes meubles, & s'en alla ſecrettement au lieu où les Princes avoient été confinés. Il eſperoit qu'encore qu'il eut perdu le premier jeu, il pourroit néanmoins ſe tirer aſſez bien de la partie, en allant en perſonne aux Princes priſonniers, & en les aſſûrant que c'étoit à lui qu'ils étoient redevables de leur liberté; puiſqu'il dépendoit de lui de les emmener avec lui auſſi-bien que ceux qui avoient porté l'ordre du Roi. Car il ne voyageoit jamais qu'il n'eût une Garde conſiderable.

On dit qu'il fut reçû des Princes le plus honnêtement du monde; & qu'ils promirent leur amitié à cet exilé volontaire, qui étoit alors plus à plaindre qu'eux-mêmes.

Il paroît fort étrange qu'un ſi grand Miniſtre, qui avoit à la Cour toute l'autorité abſolue de Richelieu ſon prédeceſſeur, abandonne ainſi ſa fortune tout à coup. Les uns croyent qu'il a fait une folie, les autres ſoûtiennent qu'il n'a fait que reculer pour mieux ſauter.

Quoiqu'il en ſoit, en s'éloignant auſſi à propos qu'il a fait, il s'eſt épargné le chagrin de ſe voir exilé par un Arrêt du Parlement qui fut rendu deux jours après ſon départ, portant ordre de ſortir du Royaume dans quinze jours.

Ce ſage Miniſtre a prévû cette diſgrace, & a crû qu'il lui étoit plus glorieux de ſe bannir

soi-même. Il a toûjours l'avantage de pouvoir se plaindre de l'ingratitude de l'Etat, d'avoir réduit à ces extrêmités un homme, qui par sa sagesse a élevé la France à une grandeur extraordinaire.

Tu peux comprendre par là, illustre Bassa, qu'il n'y a rien de solide dans la grandeur humaine, & que la vie d'un Courtisan est remplie d'inégalités. Tantôt il tombe dans le bourbier, tantôt il est sur le point d'échouer tout-à-fait, & de tomber du faîte des honneurs dans un abîme de misere. Je te conseille de t'armer de moderation contre ces caprices de la Fortune, puisqu'il est vrai que personne ne peut éviter sa destinée.

LETTRE LXXI.

A Fousi son Cousin, à Fez.

Il lui parle de ses voyages en Asie ; le somme de lui envoyer la Rélation d'Afrique qu'il lui avoit promise. Diverses remarques sur cette partie du monde.

JE suis bien aise d'aprendre que tu vis encore. Ta Lettre est venue à la bonne heure, car j'ai une veritable affection pour mes parens, & j'ai été fort en peine de toi depuis plusieurs années. Le Soleil a fait neuf fois le tour des signes du Zodiaque, depuis que j'ai reçû ta precedente, & que je n'ai eu aucunes nouvelles de toi. Il semble que depuis ce tems-là, tu ayes voyagé dans la plupart des Pays du monde.

Tu

Tu as fort bien fait de te ſouvenir pendant que tu étois à Alep, de la priere que t'avoit fait ton Oncle malade, de faire des oblations pour ſa ſanté au Santon Sheigh Boubac ; & de diſtribuer le Corban aux pauvres, à l'honneur de la Santonne Fiſſa.

Tu m'as envoyé une ample & ſatisfaiſante Rélation des remarques que tu as faite en Aſie. Je ſuis pourtant fâché que tu n'ayes pas eu le tems de pénetrer dans la Religion, & dans les Secrets des Brachmanes Indiens. J'ai plus d'envie d'être inſtruit de la ſageſſe & du ſçavoir de ces Philoſophes, que d'aucune autre eſpece de ſcience. Il me ſemble que c'eſt quelque choſe de triſte, que les Archives d'une ſi prodigieuſe antiquité, ſoient cachées à tout le reſte du monde, & ne ſoient connues que des ſeuls Eccleſiaſtiques. Je te proteſte qu'il m'eſt impoſſible de penſer à cela ſans envie. Mais peut-être eſt-ce la volonté du Ciel, de renfermer ces myſteres dans les Provinces les plus éloignées de l'Orient, comme pour les récompenſer de la conſtance avec laquelle elles ſe ſont toûjours attachées aux traditions de leurs Peres, dont on ignore l'origine, & comme pour reprocher aux autres Nations, d'avoir changé en matiere de Religion auſſi ſouvent que les vents.

J'ai parlé à pluſieurs Jeſuites & autres, qui ont été aux Indes ; mais il ſemble que tout ce qu'ils diſent eſt intéreſſé, & ſe ſent de l'averſion naturelle qu'ils ont pour les mœurs des Orientaux. Je ne ſçavois comment leur

contredire

contredire, jusques à ce que mon frere m'ait eu détrompé. Il a aussi visité ces pays-là, & a demeuré un tems considerable à la Chine. Il est difficile à un Voyageur de renfermer ses Relations dans les bornes de la verité, mais je suis persuadé qu'il l'a fait. Ton Journal ne touche que legerement les affaires des Indes, n'ayant pas eu le tems, me dis-tu, d'en remarquer davantage. Tu as néanmoins réparé ce défaut en parlant de la Perse, de la Tartarie & du pays des Curdes.

J'attens l'effet de la promesse que tu m'as faite de m'envoyer le Journal de tes voyages en Afrique. Je suis fort ignorant pour ce qui regarde cette partie du monde ; n'ayant trouvé aucune relation authentique des pays Meridionaux.

Il semble que tu ayes été en Ethiopie, en Libye, en Egypte, & enfin dans tous les pays de la Zone torride.

Les Historiens disent des merveilles de ces pays-là. Herodote parle de certains Africains, qui sont plus venimeux que les Serpens. Ces gens affronterent un jour les vents, car ayant emporté des sables de la Libye en leur pays, & en ayant rempli leurs Puits & leurs Rivieres, ils entrerent en guerre contre le Royaume d'Eole, mais un vent de Midi les ayant surpris dans leur marche, les ensevelit sous des montagnes de poussiere.

Je ne te donne pas ceci pour une verité, quoique cela soit attesté par ce sçavant Grec. Tu peux le regarder comme une fable, &

c'eſt ce que je fais auſſi. Mais que ce paſſage te faſſe connoître, que je n'attens de toi que des remarques ſolides.

Je voudrois fort être certain d'une choſe, dont tu as peut-être entendu parler pendant que tu étois en Barbarie. Des Auteurs très-dignes de foi, rapportent que quand les Pheniciens furent chaſſés par les Iſraëlites, & pouſſés juſques dans ce coin de l'Afrique, ils éleverent deux colomnes de marbre, ſur leſquelles on lit ces paroles qu'ils y graverent, pour être un monument durable de leur exil. NOUS SOMMES LES RESTES DE CEUX QUI ONT FUI DE DEVANT JOSUE' LE VOLEUR, FILS DE NUN.

On dit que ces Peuples ont été les premiers inventeurs des Navires, & que la neceſſité leur aprit à chercher du repos ſur l'Ocean turbulent ; puiſque les enfans de Jacob plus turbulens encore, troubloient celui qu'ils avoient ſur la terre, les ayant fatigués d'un lieu à l'autre ; tant qu'enfin ils les pouſſerent juſques aux bouts de la terre. Tu ſçais que les Chinois prétendent avoir inventé l'uſage des Navires, long-tems avant ces ravages des Iſraëlites. Chaque Nation veut paſſer pour la plus ancienne. Il y eut autrefois diſpute ſur ce ſujet, entre les Egyptiens & les Scythes ; mais la queſtion fut décidée en faveur des derniers. Il eſt certain que la Chronologie des Chinois & des Indiens, eſt plus ancienne de beaucoup que celle de tous les autres Peuples de la Terre. Ils ſont, ce ſemble, plus anciens que

le tems même ; au moins leur antiquité va-t-elle au de-là de l'époque ordinaire de la création du monde.

J'ai entendu dire à un Voyageur, que traversant les deserts de Lybie, il avoit vû un Autel de pierre, avec cette inscription en caracteres Grecs. IPOLISTRATES D'ATHENES A CONSACRE' CET AUTEL A TOUT CE QU'IL Y A DE BON AU CIEL ; ET SI CELA N'EST QU'UN, COMME DISENT QUELQUES-UNS, QUE CET UN PUISSE ACCEPTER MES VOEUX.

Je te prie de me mander si tu as vû ou entendu parler de cet Autel en ce pays-là. Les Voyageurs sont exposés à ces sortes d'importunités de la part de leurs amis. La curiosité est naturel à tout le monde, & chacun est bien-aise d'aprendre.

Tu me feras plaisir aussi de m'envoyer en abregé l'état présent de Fez. Je serois bien-aise d'aprendre qu'Abdel Melec Muli Omar, Superieur du magnifique College de cette Ville, bâti par Ali Habu Ennor, Roi de ce pays, est en bonne santé. On dit que ce College a coûté deux cens quarante mille sequins à ce Prince.

On ajoûte qu'il y a à Fez une Mosquée, qui a près de demi-lieuë en circuit ; qu'elle a autant de Portes, que la Lune de révolutions ; que le nombre des colomnes qui la soûtiennent, égale l'année de l'Egire où elle fut fondée ; qu'elle est entourée de dix-sept hauts

Minarets, & d'un nombre infini de Domes & de terrasses ; qu'il y a la nuit neuf cens lampes allumées, & trois cens fenêtres par où elle reçoit la lumiere du jour. On fait monter le revenu annuel de cette fameuse Mosquée, à trente-six mille cinq cens sequins. On dit plusieurs autres choses de Fez, & des Provinces qui en dépendent. Je te prie de m'envoyer de tout cela, une relation ample & circonstanciée.

J'avois presqu'oublié un passage que j'ai lû dans les Anciens, au sujet d'un certain Africain ingenieux, qui s'appelloit Psaphon. Il avoit apris à un Peroquet à repeter souvent ces paroles : *Psaphon est un grand Dieu.* Après que l'oiseau eut parfaitement apris cette leçon il le laissa aller. Comme il étoit accoûtumé dans la cage à une vie domestique, il ne prit pas d'abord la campagne, mais alla s'appuyer sur le Temple de la Ville, où les Habitans l'entendirent prononcer, & prononcer fort souvent & fort haut, la sentence dont je viens de parler. Ces gens ne sçachant pas ce que les Perroquets sçavoient faire, & superstitieux de leur naturel, regarderent cela comme un Oracle envoyé du Ciel. Dans cette prévention, ils coururent en foule chez Psaphon, lui firent des sacrifices, & lui rendirent tous les honneurs dûs à la Divinité.

Que cela soit vrai ou non, il est certain que la superstition n'est fondée que sur l'artifice & sur le mensonge ; si mieux nous n'aimons conclure avec les Poëtes, *que la crainte a fait les pre-*

miers Dieux dans le monde. Qu'il y ait entre nous, Cousin, un commerce frequent. Nous en profiterons tous deux.

LETTRE LXXII.

A Kerker Hassan Bassa.

Il se plaint des outrages qui lui ont été faits par Ikingi, Gouverneur des Pages, & autres, & le supplie de demander son rappel, lui protestant qu'il est las du métier qu'il fait.

C'Est une coutume à la Cour de Rome, que chaque Nation Occidentale ait un Protecteur entre les Cardinaux, qui sont Princes de l'Eglise Romaine. Je te regarde comme mon protecteur à la Cour la plus auguste de l'Orient.

C'est en Arabie que tu as pris naissance; mais c'est ton merite qui t'a élevé à la dignité de Bassa, c'est-à-dire, de Prince de l'Empire Ottoman, dont les limites excedent de beaucoup celles de la nouvelle, & même de l'ancienne Rome.

C'est de-là que nos compatriotes s'adressent à toi comme à leur Patron, qu'ils ont recours à ton autorité dans tous leurs besoins, & qu'ils te supplient de vouloir interceder pour eux envers le Grand Seigneur.

Ne sois pas surpris si moi entr'autres, qui suis le plus humble de tes Esclaves, & le fils du voisin de ton Pere, viens me jetter à tes pieds dans le tems de mon angoisse, dans l'a-

gonie de mon esprit, & dans un tems où non seulement ma fortune est en peril, mais même mon honneur, qui m'est plus précieux que la vie.

Je ne me plains point des mépris & des mauvais traitemens fréquens de certaines personnes du Serrail, qui ne doivent pas se mêler de ce qui est hors de leur sphere, & beaucoup moins encore de décourager les fidéles Agens & missionnaires du Grand Seigneur. Les persecutions que ces gens-là m'ont faites sont si grandes, qu'elles porteroient un homme moins patient & moins sensible aux injures que moi, ou à la vengeance, ou au desespoir.

Je n'ai rien fait dans le poste où je suis, sur quoi ces personnes malignes n'ayent répandu le venin de leurs calomnies. Elles m'ont fait des crimes de mes meilleurs actions, & m'ont regalé en toutes occasions des honorables épithétes d'imprudent & de perfide. Elles ont parlé des moindres peccadilles, pour lesquelles le Moufti m'a donné dispense, sous l'odieux titre d'infidelité & d'athéïsme. En un mot, elles en veulent à ma vie, & il n'y a que ma mort qui puisse assouvir leur malice.

Je n'ai jamais eu peur de mourir; parce que j'ai parfaitement compris ce que c'est que vivre. Je ne souhaite point de prolonger ma vie, si mon grand Maître qui me l'a donnée pour son service, veut que je la lui rende. Mais ce seroit mourir d'une mort bien tragi-

que, & entrer dans l'autre monde par un chemin jonché d'épines, si je sortois de celui-ci comme un traître, moi qui ai toûjours vêcu sans reproche.

Ikingi ce sçavant Gouverneur des Pages, a été le premier qui m'a attiré cette foule d'ennemis; je ne me souviens plus de la prévarication de Shashim Istham Eunuque noir, & je l'oubliai d'abord qu'il eut reconnu sa faute avec beaucoup de candeur & d'esprit. Ce fut cet Athenien Sophiste qui débaucha mon Cousin Soliman, & persuada à son imprudente jeunesse, qu'il devoit entrer dans une conspiration tramée contre son Oncle. Mais j'écrivis à mon Cousin, & lui remontrai sa folie. Sa réponse vint un peu tard; mais elle vint cependant assez à tems pour me convaincre, qu'il y avoit moins de malice dans ce qu'il avoit fait, que d'imprudence & de crédulité. J'eus beaucoup d'obligation au Kaimakam, de la bonté & de l'amitié qu'il me témoigna dans cette affaire. Le bon vieux Ministre a une veritable amitié pour moi, & il se donna beaucoup de peine à pénetrer les causes de la violente passion de mon Cousin, & du mal qu'il me vouloit. Il vit enfin que ce n'étoit que les intrigues d'Ikingi, qui ayant pris avantage du temperament de Soliman, également loyal & flexible, avoit inspiré à ce jeune esprit des Idées monstreuses à mon égard, & l'avoit enfin porté à me calomnier de la maniere du monde la plus violente dans tous les lieux où il se trouvoit. Ce sage Bassa ouvrit incontinent les yeux

à mon Cousin, le remit sur les bonnes voyes ; & le dénouement de tout cela, fut que Soliman m'écrivit une Lettre d'excuse.

Le Gouverneur des Pages a fait depuis contre moi une nouvelle batterie, & a attiré dans son parti beaucoup plus de gens. Il a corrompu Mustapha Guir, Eunuque & Page de la vieille Reine, avec lequel il entretient correspondance, & a contracté, je crois, une familiere amitié. Mais il semble qu'il n'y a en cela que des apparences, & rien de réel & de solide. Je pourrois te faire une longue liste de ceux que cet Academicien a apris à me calomnier ; mais je ne veux pas paroître si vindicatif. Outre que ce n'est pas le seul mal dont j'ai à me plaindre.

Te dirai-je, très-excellent & serenissime Bassa, la veritable cause de mes souffrances ? Je suis las de demeurer parmi des Infidéles. Favorise-moi de ton assistance & de ton intercession, pour me procurer la permission de me retirer d'ici, & d'aller me justifier aux yeux de mes ennemis ; afin qu'après avoir eu cette honneur, je rende aussi un fidéle compte des affaires qui m'ont été confiées, je visite mon pays natal, & passe le reste de mes jours en Arabie, le théatre de toutes les grandes actions de notre Prophéte, & le lieu où j'ai commencé à respirer. Je languis après l'air aromatique d'Admoïm, les claires fontaines, & les frais ombrages de cette heureuse Province. Je languis de voir les bocages qui environnent le Village de ma naissance, les tourettes de la maison de ton pere, & la Mosquée

quée du Prophéte Hafen. Quoique je n'aye pas pris garde à ces chofes dans mon enfance, cependant comme je les ai vûes dans un âge plus avancé, où j'étois capable de faire des reflexions plus folides & plus durables, je n'oublierai jamais tant que je vivrai ces agréables objets.

Si c'eft une foibleffe, je te prie, illuftre Arabe, de me la pardonner, puifqu'elle eft naturelle à tous les hommes. Tu as eu toi-même le plaifir de vifiter ce delicieux pays. Plains un homme qui meurt d'envie d'en faire autant.

Si l'on croit que ce feroit avoir trop d'indulgence pour un pauvre exilé, il te fera aifé, toi qui es Favori, d'obtenir du Grand Seigneur, qu'au moins je fois rappellé, & qu'un autre vienne remplir ma place. Il y a de mes ennemis qui aiment la fatigue, & Ikingi mon vieux ami changeroit toutes les dignités qu'il poffede au Serrail, pour un emploi comme le mien, qui tout obfcur qu'il eft, ne laiffe pas d'être perilleux.

Mais fi après tout ce que je viens de dire, mes Superieurs jugent à propos de me laiffer encore ici; j'y fuis tout refigné. Je defirerois feulement une chofe, c'eft que mes calomniateurs fuffent deformais regardés, comme gens mal intentionnés pour la fublime Porte, de diffamer comme ils font un homme, qui au travers de mille difficultés, de mille tentations, & de mille périls, a fervi l'Empire Ottoman durant tant de tems, fans changer de pofte, fans faire une fauffe démarche, ou fans outrepaffer mes inftructions dans la moindre chofe.

J'aprens que Chusaeim Bassa a été fait Visir Azem. Les François ont fort bonne opinion de sa valeur. Ils sont en general des Critiques desinteressés sur les matieres de la guerre, & croyent qu'il y a de la petitesse à refuser à un brave ennemi l'encens qu'il merite.

Nous sommes à présent steriles en nouvelles. Tout ce que je puis te dire, est que le Parlement a rendu un Arrêt contre le Cardinal Mazarin, ses parens & ses créatures, par lequel ils sont déclarés ennemis de l'Etat, & chargés d'un long catalogue de crimes, dont peut-être ils ne furent jamais coupables.

On fait courir aussi le bruit, que le Cardinal est mort. On dit qu'il s'est empoisonné soi-même, de déplaisir d'avoir si mal réussi à la Cour. Mais je regarde cela comme l'écume de la malice de ses ennemis, qui souhaitent effectivement sa mort, & qui la font publier pour décourager ses amis.

Je remets mes affaires à ta protection, & je te supplie, sereniffime Bassa, de rendre un office de compatriote & d'ami, à un homme qu'on trahit, parce qu'il soûtient les interêts de Dieu.

LET

LETTRE LXXIII.

A Chusacin Bassa, magnanime Visir Azem ; & invincible Général des Forces Ottomanes en Candie.

De l'instabilité des choses humaines. Cruautés exercées sur certains Sultans, Visirs, Bassas, & autres Ministres de l'Empire. Reflexions sur la mort de la veille Reine. Remarques sur l'agréable exil des Princes du sang d'Ethiopie.

QUoique je ne sois pas fort vieux, jai vû pourtant de grands changemens dans le monde, plusieurs terribles révolutions dans les Royaumes & Etats, & la mort de plusieurs Monarques Souverains, & de plusieurs illustres Généraux, & sages politiques. Il est certain que toutes les choses sublunaires sont sujettes au changement. Il ne paroît rien de ferme & de constant que les Cieux & les Astres. Ils perseverent à la verité dans l'immutabilité de leurs cours, ne changent jamais de globes, & ne quittent jamais leurs postes. Le Soleil se leve & se couche aux heures accoutumées, & la Lune observe exactement les périodes qui lui sont marqués pour croître ou pour décroître. Tout cela ne varie que comme les Saisons de l'année, c'est-à-dire, avec une admirable régularité, & des retours constans & fixes.

Mais ici-bas, il y a une generale transmigration & métempsicose des états & des formes

des

des choses. Les affaires humaines sont dans un flux & reflux perpetuel. Il meurt des gens à toute heure, & à toute heure il en naît d'autres en leur place. Un siécle suit de près l'autre & lui marche par maniere de dire sur les talons. Et comme nous qui vivons aujourd'hui, marchons sur les traces de nos peres, nous irons aussi sur leurs pas au Tombeau, ou nos corps par une nouvelle métempsicose, passeront dans le corps des vers, des insectes, & des serpens. De quoi deviendront nos ames? c'est ce que nous ne sçavons pas.

Je nâquis sous le regne de Sultan Achmet, depuis lequel notre present Souverain est le sixiéme Empereur qui ait monté sur le glorieux Trone des Ottomans. Dieu lui donne une vie longue, & une suite d'années, accompagnées d'une santé continuelle, & de victoires non interrompues. Je prie aussi le Ciel de perpetuer ta nouvelle dignité jusqu'au dernier periode de la vie du Sultan. En faisant ce souhait, je dis tout ce qu'on peut esperer.

Mais quand je fais réflexion aux fréquentes & sanglantes Tragédies, qui ont été faites dans le Serrail, d'aussi loin que je puis me souvenir, & à tant de Sultans, Visirs, Bassas, & principaux Ministres d'Etat qui ont été sacrifiés, sans parler des gens inferieurs qui ont été massacrés, je deviens triste au milieu de la joye que je conçois de ton élevation, & je tremble de peur que les bons souhaits que je fais pour le Grand Seigneur & pour toi, qui

es sa main droite, ne soient, par un sinistre decret de la destinée, presqu'aussi-tôt rendus inutiles que prononcés. Dieu veuille détourner mes tristes présages.

La nouvelle de la mort de la vieille Reine, qu'on vient de recevoir en cette Cour, me fait encore apprehender de plus sanglantes Tragédies dans la suite. Un acte de cruauté est toujours la cause d'un autre. La vengeance est feconde, & les malins ne sont jamais dans l'inaction. Il n'est pas de la bienseance, il est vrai, d'insulter les cendres des personnes illustres; mais on peut dire qu'un fidéle Musulman n'a pas grand sujet de s'affliger de la chute d'une femme, qui avoit consenti que Sultan Ibrahim son fils, & notre grand maître, fût la victime de l'indignation du Moufti. Ce fut une action bien dénaturée pour une mere. On peut dire que la Justice Divine l'a surprise, en faisant signer à son petit-fils l'ordre de sa mort, avec le consentement du même Moufti, à l'instigation duquel elle avoit consenti à la mort de son pere.

Cependant ne peut-elle pas aprés tout avoir laissé dans le Serrail, ou du moins dans l'Etat, des gens de son parti, qui tâcheront à se venger de sa chute, ou du moins à faire du mal, pour empêcher qu'on ne leur en fasse? Mais, me dira-t-on, il semble que tu te contredis, & que pendant que tu déclames contre la vengeance & la cruauté, tu parois faire l'apologie de ces deux cruelles passions. Je ne parle point des créatures de cette malheureu-

se

ſe Reine encore vivantes, pour te faire naître des ſentimens de fauſſe juſtice, & des craintes chimeriques d'une conſpiration où il n'y a rien d'impoſſible ; & te porter par là à les punir à l'avance, pour des crimes qu'elles ne commettront peut-être jamais. Je te repreſente plutôt des choſes, afin qu'après tant de Tragédies, dont la Maiſon Royale a été le théatre, tu puiſſes arrêter à préſent les malheurs dont elles pourroient être ſuivies, de peur que chacun travaillant à ſe venger en particulier, la contagion ne vienne à ſe répandre, & la cruauté ne ſoit generale & infinie.

C'eſt aſſez que trois de nos Sultans ayent été dépoſés & étranglés depuis trente ans, pour ne rien dire du déluge de Sang Royal, qui a inondé les Chambres particulieres du Serrail, qui ſont les priſons des freres des Princes Ottomans, ou des fils des Empereurs, qui ont autrefois regné.

Ce furent là de cruels remedes pour guérir des ſoupçons & des ombrages hors de ſaiſon ; & il ſeroit triſte de voir encore renouveller ces maſſacres. Pourquoi les deſcendans des Princes Ottomans ſeroient-ils en cela les ſeuls malheureux Princes du monde ? Ne ſeroit-il pas plus noble & plus prudent, de faire comme en Ethiope, où pour prévenir la ſedition & la diſcorde au ſujet de la ſucceſſion, on renferme, il eſt vrai, les Princes du Sang, qui ne laiſſent pas de jouir d'une très-agréable liberté. Ils ont en leur diſpoſition des Palais, des Parcs, & une large campagne : ils ont un

train de Prince ; & pourvû qu'ils ne sortent pas du circuit de leur enceinte , on ne leur défend ni refuse aucuns divertissemens. Il y a en ce Pays-là une très-haute montagne, dont le sommet est si spacieux , qu'il contient une grande étendue de terre , & plusieurs beaux Serrails, fournis de tout ce qui peut contribuer au divertissement de ces Princes , ou qui peut au moins les dédommager de n'avoir pas plus de liberté. Cette montagne est environnée d'une haute & forte muraille. On n'entre que par une porte , où il y a des Troupes qui font garde ; de sorte que personne ne peut entrer ou sortir sans un ordre de l'Empereur , ou du moins sans la permission du premier Ministre d'Etat. L'Empereur n'est pas plûtôt mort , que le premier Ministre assemble un conseil , composé d'Officiers généraux , qui choisissent entre les Princes prisonniers , celui qu'ils croyent le plus digne de succeder à la Couronne. Les autres qui n'ont jamais senti le desir de regner (car on les renferme dès leur enfance , sans leur donner aucune connoissance des affaires de l'Etat , (passent le tems sans envie & sans déplaisir de l'élevation de leur frere , s'attachant entierement aux plaisirs innocens de la vie champêtre , ou à la lecture des bons Livres dont ils ont quantité , qui traitent tous des choses Divines ou naturelles. De-là vient qu'encore qu'ils ne sçachent ce que c'est que les artifices de la Politique , & les intrigues des Cours , ils deviennent d'habiles Philoso-

phes

phes, & des gens bien verſés dans tous les arts liberaux.

Plût à Dieu que nos Princes Ottomans, je veux dire les freres puînés de nos Sultans, n'euſſent que la moitié de cette liberté. Les Infidéles n'auroient alors aucun ſujet d'appeller la ſublime Porte un nid de Vautours.

Mais nous ne devons pas trouver à redire aux actions de nos Souverains, quoiqu'elles aillent au ſcandale & à la ruine de l'Empire Muſulman. Mais je ſçai à qui j'écris, & je me ſouviens de t'avoir entendu déclamer contre cette barbare coutume de renfermer les Princes du Sang dans un Dongeon, où ils ſont pendant toute leur vie ſans lumiere & ſans conſolation, & où leur mort eſt ſouvent anticipée par la main d'un Bourreau.

Mais détournons les yeux des Tragédies qui ſe jouent en Orient, & enviſageons les affaires des Nazariens en Occident.

On parle principalement aujourd'hui d'un mariage qui s'eſt fait depuis peu entre l'Empereur d'Allemagne, & la Ducheſſe de Mantoue. Elle eſt ſucceſſivement la troiſiéme de ſes femmes ; car la Polygamie eſt défendue en ces quartiers aux Souverains mêmes, & les Eccleſiaſtiques y ont tout pouvoir.

Les Couriers venus de Suede, nous ont apris la mort du Général Torſtenſon. Tu as ſouvent entendu parler des exploits qu'il a faits en Allemagne. Cet Empire eſt fort malheureux de perdre ſon tems & ſes forces à des aſſemblées & à des conſultations inutiles,

les, pendant que ses ennemis toujours en action lui enlevent sans peine ses Provinces. Mais c'est de quoi nous ne devons guéres nous soucier.

Grand Atlas de l'empire Ottoman, je te souhaite la continence d'un Scipion, le bonheur d'un Alexandre, & la temperance d'un Caton. Celui-ci traversant à la tête de son armée les Sables de Libye, se vit sur le point de mourir de soif. Dans cette extrêmité un de ses Soldats lui apporta son bouclier plein d'eau, croyant lui faire un rare présent dans cette angoisse generale. Ce sage Commandant récompensa le Soldat de son présent; & répandit l'eau, disant, que puisqu'il n'y en avoit pas assez pour toute l'armée, il ne vouloit pas en goûter, & qu'il étoit indigne d'un Général de ne pouvoir pas supporter autant de fatigues & d'incommodités, que le moindre de ses Soldats.

LETTRE LXXIV.

A Nasuf, Bassa de Natolie.

Du démêlé des Ducs de Brandebourg, & de Nieubourg.

LEs Nazariens d'Occident sont toujours en querelle, graces à Dieu Seigneur des sept Cieux, & de tout ce qui est dans leur enceinte. Ils sont résolus de contribuer à l'accomplissement des Prédictions des Musulmans, & de

de leurs propres Prophétes. Je ris de les voir en armes les uns contre les autres, se chicanant sur de petits droits, & sur des intérêts de rien, pendant qu'ils negligent la défense generale de la Chrétienté, attaquée par les impetueux torrens de nos invincibles armées.

L'Electeur de Brandebourg est entré dans le Duché de Mons avec une Armée considerable, sous prétexte d'adjuster je ne sçai quels démêlés entre ceux qu'on appelle Catholiques & Protestans.

Il seroit trop ennuyeux de remonter dans une Lettre à l'origine de cette guerre, & de repasser sur ce qui s'est fait depuis plus de deux cens ans jusqu'à présent. Qu'importe aux Musulmans ce long détail de mariage, de morts, d'heritiers, & de procès de ces petits Princes Infidéles? Cependant afin que tu en sçaches quelques choses, je te dirai toute l'affaire le plus briévement qu'il me sera possible.

L'an 1546. Guillaume Duc de Mons, de Juliers & de Cleves, se maria à Marie fille de Ferdinand I. Empereur d'Allemagne, & en faveur de ce mariage il obtint de l'Empereur qu'on appelle César, comme on faisoit autrefois les anciens Empereurs Romains, dont ceux d'Allemagne prétendent être Successeurs, certains privileges au sujet de la succession de ses enfans; & du droit qu'ils avoient à ses Etats; & particulierement que ce vaste Etat ne seroit point partagé; mais demeureroit tout entier aux mâles, ou au défaut de mâles aux femelles; ce

qui eſt, dit-on, la coutume d'Allemagne, & cela pour conſerver les grandes Maiſons, & ſoutenir leur autorité.

Je ne t'embaraſſerai point d'un examen particulier, qui me feroit faire un volume au lieu d'une Lettre. Mais il paroît en gros, que nonobſtant les grandes précautions qu'on prit ou qu'on pût prendre, ce grand Etat après avoir ſubſiſté uni durant ſoixante ans, fut enfin partagé entre deux Princes, qui prétendoient tous deux avoir le même droit ſur le tout: Cependant pour éviter la guerre & l'effuſion de ſang, chacun ſe contenta de la moitié. L'un de ces Princes fut Wolfgang Duc de Nieubourg, & l'autre Erneſt Marquis de Brandebourg. L'un & l'autre ſont encore aujourd'hui en poſſeſſion de cette ſucceſſion partagé.

La Religion eſt le ſujet de la querelle qu'ils ont à préſent, parce que le Duc de Nieubourg eſt Catholique, & le Marquis de Brandebourg Proteſtant. Il ſemble que les Brandebourgeois euſſent autrefois fait des courſes dans les Etats de Mons & de Juliers, emmenant priſonniers les Prêtres & les Dervis, & les arrachant des Autels & des Convens, les avoient retenus durant pluſieurs années, contre les traités faits entre ces deux Puiſſances. Ils les avoient auſſi traités avec beaucoup de cruauté, & par tout où ils avoient rencontré des Eccleſiaſtiques Romains, & en avoient été les maîtres, ils leur avoient fait mille inſolences.

Les choſes furent ſur le même pied juſqu'au traité de Munſter. Depuis ce tems-là le

Duc de Nieubourg se mit en devoir de délivrer ses Sujets des maux ausquels ils avoient été exposés jusques là, & de rétablir les choses dans l'état où elles étoient autrefois.

L'Electeur de Brandebourg prenant occasion de-là d'entrer en guerre, s'est emparé des Etats de ce Duc. Il n'a point marché en personne; mais il y a envoyé un brave homme, qu'on nomme Otho Sparr, auquel il a donné quatre mille hommes pour commencer la Campagne. On dit qu'il sera bientôt suivi d'une armée plus considerable.

Avant que Sparr se mît en campagne, l'Electeur de Brandebourg eut une conference sur cette affaire avec le Duc de Saxe, qui est aussi Protestant. De sorte qu'on croit que ce démêlé va beaucoup brouiller l'Empire. Sujet de joye, & esperance de paix pour les vrais Croyans.

L'Electeur de Brandebourg a fait publier par tout un Manifeste rempli de prétextes specieux, croyant rendre par ce moyen sa conquête plus aisée. Il ne parle que de rétablir les Habitans de Juliers & de Mons dans les droits & dans les libertés dont ils jouissoient anciennement, tant pour le Civil que pour l'Ecclesiastique. Il promet les plus belles choses du monde à ceux qui lui obéïront, & recevront favorablement ses armées : & menace au contraire de traiter ceux qui lui resisteront avec toute la severité avec laquelle on a accoutumé de traiter des Traîtres & des Rebelles. Et tout cela à cause de deux ou trois

ceremonies

ceremonies & opinions inutiles qui les divisent, pures bagatelles, disputes de mots, fantasies de leurs Docteurs, & productions de cerveaux malades & débauchés. C'est ce qu'on peut dire raisonnablement & sans rien outrer de l'origine des premiers démêlés qui ont divisé les Lutheriens & ceux de l'Eglise Romaine. Les uns veulent qu'on soit sauvé par la force de son imagination, qu'ils nomment foi, sans être obligés de faire aucunes bonnes œuvres pour cela : les autres veulent qu'on travaille toute sa vie pour meriter le Ciel, & croyent qu'on ne sçauroit assez faire pour cela. Ceux-ci usent le pavé des Eglises, & comme le chameau ils se pelent les genoux à force de s'agenouiller, & de prier devant des Images & des peintures : Mais après tout les uns & les autres peuvent être damnés, autant que j'en puis juger, parce-qu'ils vivent également mal. Ils se déchirent & se devorent mutuellement comme des bêtes feroces, & s'imaginent de gagner le Paradis par un zéle si dénaturé & si barbare.

Le Duc de Nieubourg a publié un autre Manifeste contre le procedé de l'Electeur de Brandebourg, & a demandé secours au Duc de Lorraine, & à l'Archiduc d'Autriche. Personne ne sçait quel sera le dénouement de ce grand démêlé : Mais on sçait bien qu'une petite étincelle allume souvent un grand feu : Et il n'est pas impossible que cette petite querelle n'embrase tout l'empire.

Je prie Dieu, puissant Bassa, qu'il te fasse

jouir de paix, de ſanté, & du revenu qui t'eſt dû: Et s'il faut quelque choſe de plus pour te rendre heureux, je te ſouhaite augmentation d'honneurs, & toutes les glorieuſes fatigues auſquelles les mortels aſpirent pour parvenir au bonheur.

LETTRE LXXV.

A Uſeph, Baſſa.

De la meſintelligence de la Reine de France & du Prince de Condé depuis ſon élargiſſement. Sa fuite de Paris.

QUe je ne te ſois point ſuſpect, je te prie: Je n'ai pas moins d'eſtime pour toi que pour les autres Baſſas, & Miniſtres du Divan. Mais je trouve qu'il eſt difficile de plaire à tous. Il y en a de capricieux, & chacun voudroit que je n'écriviſſe qu'à lui ſeul; comme ſi j'étois ici pour ſervir les particuliers, & non le public. Cependant je ne ſçaurois m'empêcher de reconnoître l'honneur qu'ils me font tacitement, de vouloir entretenir correſpondance avec moi. Je voudrois être en état d'être plus partial en ce cas. Je ferois connoître ſans retardement à toi, & à quelques autres, qui ſont ceux pour qui j'ai des égards particuliers.

Mais les choſes étant comme elles ſont, je dois agir ſelon mes inſtructions, & écrire à tous, chacun à ſon tour.

Si en cela je me trompe à compter, j'en ferai

ferai réparation par les régles de Géometrie. Si je n'écris que rarement à quelques-uns, je souhaite de les en dédomager par la longueur de mes Lettres, par l'importance, & par la solidité des matieres.

Mais tu n'as aucun sujet de te plaindre à cet égard, à moins que ce ne soit de toi-même, qui voyage dans les pays éloignés, où je n'ai sçu comment te suivre par mes Lettres, ou autrement. Outre que l'ancienne amitié qu'il y a eu autrefois entre nous, est un assez bon rempart de mon côté pour me garantir du soupçon de négligence; moi qui te suis mille fois obligé des faveurs réïterées que j'ai reçues de toi. Pour l'amour de Dieu donc, & pour l'amour de tout ce qui est bon, ne me fais plus des reproches que je merite si peu, & qui me blessent jusques au cœur: Mais sois fortement persuadé que je ne sçaurois jamais être ingrat & faussaire.

Ta Lettre est un mélange de plaintes obligeantes & de complimens. Tu fais un portrait de moi auquel je ne pretens rien, & dans lequel je ne me connois nullement. Il est vrai que je ne suis pas né aveugle, sourd, ou muet; & c'est de quoi je rends graces à Dieu, & à mes bons Astres. La Nature m'a donné des sens, qui n'ont aucun défaut qui paroisse; & j'ai une assez bonne memoire. Etant jeune j'aimai à lire, & la Fortune m'a fait naître depuis plusieurs occasions de me satisfaire. Mais j'ai trouvé que l'étude la plus profitable est celle de moi-même. Les peines & les travaux qu'on

se

se donne dans les Ecoles & Académies ne servent à cette derniere étude que comme de degrés & de certaines régles. On peut même se passer de ces régles, & aprendre sans elles tout ce qui est necessaire à la perfection de sa nature; comme firent les premiers Philosophes avant que les caracteres fussent inventés, & qu'il y eût des Livres. Si tu veux être parfaitement sage, lis l'Alcoran, & l'Univers : Après cela lis-toi toi-même. Tu trouveras dans chacun de ces Livres de quoi admirer & de quoi aprendre ; mais particulierement dans le dernier, car l'homme est un mélange composé de toutes choses.

Si l'on avoit apris cette leçon, & qu'on l'eût bien pratiquée à la Cour de France, il n'y auroit pas tant de petites querelles entre ces Infidéles, ou du moins de si petits commencemens ne seroient pas suivis de tant de consequences fatales.

Depuis que le Prince de Condé & ses freres eurent été mis en liberté, comme je le mandai à Minezim Aluph, il parut beaucoup de froideur entre la Reine & eux. Les uns & les autres ne sçavoient comment faire. Toutes les civilités qu'ils se faisoient étoient forcées. Il est vrai que les apparences furent belles dans cette reconciliation : Mais tout cela s'évanouit. Leurs passions comprimées, s'il faut ainsi dire, éclaterent peu à peu, & dégenererent enfin en haine ouverte.

La Reine paroit pleine de complaisance & de bonté : Mais le jeune Prince de Condé qui

se souvient des grands services qu'il a rendus à la Couronne, n'est pas moins plein de son merite, & de ses braves exploits. Il craint de plus que les excès de bonté que la Reine fait paroître ne soient que des appas pour l'endormir, & lui faire une autrefois donner dans le paneau avec plus d'avantage. Il se souvient avec horreur d'avoir été mis en prison, & il ne sera pas aisé de l'effacer de sa memoire. Trois des principaux serviteurs de la Reine ont été exilés pour rassurer le Prince; parce qu'il les regardoit comme des gens par le canal desquels la Reine entretenoit correspondance avec le Cardinal Mazarin son ancien ennemi. Cependant elle a rendu une Declaration portant, que le Cardinal sera banni pour toujours, non seulement de la Cour, mais aussi du Royaume.

Le Roi étant en âge, & ayant invité le Prince il y a quelques jours aux ceremonies qui se font en pareille occasion, il a crû que c'étoit un piege, & dans ce préjugé il est sorti de Paris.

Le tems nous aprendra ce que la destinée sera de tout ceci : Mais selon toutes les apparences il en résultera une guerre civile. On consulte, on cabale, & on fait des partis de part & d'autre. Toute la poudre de Paris a été enlevée & transportée, sans qu'on sçache par qui. Les uns disent que le Prince est en Flandres; d'autres assurent qu'ils s'est retiré dans son Gouvernement pour y lever une Armée. Les plus entendus soûtiennent, qu'en

quelque endroit qu'il ſoit, il a deux cens mille Sequins en Banque, pour ſoûtenir ſes nouveaux deſſeins, quels qu'ils puiſſent être.

Ne t'imagine pas, Sereniſſime Baſſa, que cette nouvelle ſoit de peu d'importance. Mais quand tu entendras parler des guerres civiles entre les Chrétiens, & ſur tout dans le Royaume de France, le premier & le plus victorieux Empire d'Occident, regarde alors à droit & à gauche; car notre ſaint Prophéte, ou ſon Heraut n'eſt pas éloigné.

LETTRE LXXVI.

A ſon Couſin Soliman à Conſtantinople.

Il le blâme d'avoir été autrefois Libertin; tâche de rectifier l'opinion qu'il a de l'Enfer, & lui donne un bon conſeil.

TU vois ce que t'a produit ton Libertiniſme. Pour moi quand je lis ta Lettre je ſuis plein de mélancolie, & du plus méchant enthouſiaſme.

Si tu avois ſuivi mon conſeil, ou que tu euſſes eu autant de ſoin, que tu en as eu peu, d'obéïr aux préceptes de ton pere, qui étoit un honnête homme, & un homme qui eſt deſcendu en paix au tombeau, tu aurois vêcu auſſi heureuſement que les autres; au lieu qu'à préſent tu es accablé de vapeurs hypocondriaques, & d'imaginations qui marquent un cerveau malade. Je te conſeille de prendre un peu d'hellebore; car tu as plus beſoin

de celà que de Livres. Depuis que je me connois, je n'ai jamais vû Musulman parler de la Religion avec si peu de bon sens que tu m'en parles dans ta Lettre.

Je ne suis pas assez patient pour repeter dans cette Lettre toutes les impertinences de la tienne, encore moins pour répondre à ton galimatias. Mais dis-moi, je te prie, au nom de Dieu, pourquoi t'épouvanter en te faisant de l'Enfer une fausse idée ? C'est une maxime commune dans la nature, *que les choses violentes, ne sont pas de durée.* Sur ce pied-là, ou les peines de damnés, ne sont pas infiniment grandes ou elles ne sont pas éternelles. Tu me diras que l'Alcoran même dit que ces tourmens sont éternels. Mais entens-tu bien la façon de parler figurée employée dans ce divin Livre, & dans tous les écrits des Orientaux ? N'est-il pas ordinaire d'appeller une très-haute montagne, la montagne de Dieu ? Comme si toutes les montagnes & vallées de la terre n'étoient pas également siennes. De même pour exprimer une incertaine longueur de tems, on se sert ordinairement de l'épithete d'éternel. C'est ainsi qu'on dit en Arabie dans les conversations ordinaires, *je vous aimerai éternellement; je vous servirai; je combattrai pour vous, &c. éternellement.* On dit la même chose des passions contraires. Nous sçavons cependant tous, que nous n'avons que quelques années à vivre.

Mais supposé que l'Alcoran parle des peines des damnés en un sens propre & litteral, il ne s'ensuite pas pour cela que ces peines soient continuelles & sans aucuns intervalles de repos. Nous lisons qu'il y a trois Zacons qui croissent dans le centre de l'Enfer : Mais qui peut expliquer ce qu'on entend par cette plante ?

Sers-toi de ta raison, Cousin, & fais ce qu'il y a de meilleur. Quant à l'état où nous serons après cette vie, ne t'en embarasse point ; car personne ne sçait de quoi il deviendra après qu'il aura quitté le monde. Cependant pouvons-nous croire que celui qui est souverainnement misericordieux se fasse un plaisir de la cruauté ?

Il y a un sentier par où l'Aigle n'a point volé, & que le Serpent n'a point tracé, quoiqu'il soit ordinaire à l'un & à l'autre. Mais leur malice les aveugle, & les empêche de discerner la voye du Sage. Il y a des gens d'une profonde & sublime speculation, & d'autres d'un artifice extrême ; cependant ni les uns ni les autres ne peuvent suivre le droit chemin de la felicité. Laisse-toi conduire à la nature, s'il m'est permis de te donner encore des conseils. Ne fais que ce que l'humanité t'inspire. C'est cela seul qui te distinguera des animaux. Fais honneur à la memoire de tes parens qui ne sont plus, aime tes amis, & aye de la generosité pour tes ennemis ; rens justice à tout le monde ; observe les purifications & les prieres que la Loi prescrit, & n'ajoute

point

point foi aux fables des Infidéles. Il eſt ordinaire chez les Chrétiens de peindre l'Enfer avec des flâmes horribles, & les Diables courant ça & là avec des fourches de fer toutes rouges pour baloter les Damnés d'un feu à l'autre. Leurs Prédicateurs font de longs & lugubres diſcours ſur ce ſujet; mais ni eux ni nous ne ſçavons au juſte ce que c'eſt que l'Enfer, où il eſt, & de quelle maniere les méchans ſeront punis.

Il n'y a que les éclairés de Dieu qui ayent ce caractere de verité, & qui croient, qu'après cette vie les peines & les plaiſirs ſeront proportionnés à nos vertus & à nos vices. Le Créateur de toutes choſes eſt bon, & il n'y a en lui ni malice ni injuſtice.

Encore un coup, Couſin, tiens tes ſens éveillés, & ne permets pas que ta raiſon ſonge à des choſes qui n'ont rien de réel. Dieu eſt ſans contredit le Juge du monde le plus deſintereſſé.

LETTRE LXXVII.

A Enden Al' Zadi Jaaf, Beglierbey de Dierbekir.

Il le felicite du bonheur qu'il a d'être maître du Paradis terrestre. D'un arbre en Dierbekir qui a cinq cens milles de hauteur. Des premiers Peres du genre humain selon la tradition des Indiens, & autres matieres.

JE n'ai pas l'honneur de te connoître personnellement, mais ta réputation est parvenue jusqu'à moi. De même, quoique les mortels ne sçachent pas les secrets des Etoiles fixes, ils ne laissent pas de remarquer l'éclat & la figure qu'elles font, aussi-bien que le rang où elles sont dans ces regions éloignées.

Les exploits que tu as faits chez les Curdes & Georgiens ne sont pas inconnus dans ces quartiers. Les Francs qui voyagent en Orient ont fait un si magnifique portrait de tes genereuses actions, que tous les gens d'honneur ont de l'amitié pour toi. Pour moi j'ai une veneration particuliere pour tes vertus. Dieu veuille en augmenter le nombre à toute heure, & t'accorder abondance de graces & de faveurs.

Tu es dans un séjour charmant, & tu peux être appellé avec raison le Seigneur des Seigneurs, comme par ton nom, car tu es en possession du Paradis terrestre, si nous en croyons

croyons la tradition des Anciens. Ils disent qu'Adam demeura là durant quelque tems avec sa seconde femme ; & que le lieu particulier de sa résidence étoit une Isle environnée de rivieres, qui sont l'Euphrate, Tigris, Pison, & Gihon. De là vint que les Grecs l'appellerent Mesopotamie, qui signifie pays environné des rivieres.

Toute l'Asie Occidentale a un profond respect pour ce pays. Les Juifs disent des choses surprenantes d'un arbre qui étoit en Dierbekir, & qui avoit cinq cens mille de hauteur du tems d'Adam. Ils disent que cet arbre fut coupé par un Ange, de peur que l'homme ne s'en servît pour monter au Ciel avant son tems. Il semble que l'ambition est un vice aussi ancien que notre nature ; car Adam ne se fut pas plûtôt aperçu qu'il étoit homme, qu'il aspira à être Dieu, ou quelque chose de semblable : Tant sont grands les charmes de l'honneur & de l'autorité.

Les Juifs disent aussi, qu'Abraham naquit en ce pays-là. Quoiqu'il en soit, si l'on peut compter sur l'Histoire, il est certain qu'il y demeura long-tems. Mais tu sçais mieux que personne, quelles sont sur cela les traditions de tes sujets.

Les Chinois & les Indiens se moquent de tout cela, & le regardent comme un Roman plus nouveau que leurs Chroniques, qui portent que ces extrémités de l'Orient étoient le séjour des premiers hommes. Ils soûtiennent que les premiers parens du genre humain s'ap-

pelloient Panzon & Panzona, & non Adam, & Eve, ou Alileth. Ils disent que les descendans de Panzon & de Panzona subsisterent dix millions d'années; & qu'enfin le Ciel envoya une tempête qui les détruisit. Après cela, ajoûtent-ils, Dieu créa Lontizam, homme qui avoit deux cornes, chacune desquelles étoit aussi large, & aussi haute qu'un arbre de ce pays-là, qu'ils appellent la plante de Dieu, & qui est le plus grand & le premier de tous les Vegetaux. Les Cornes de cet homme qui avoient selon eux le don de fecondité, produisirent du côté droit mille hommes par jour durant l'espace de cent ans; & autant de femmes du côté gauche durant le même espace de tems. C'est de-là, disent-ils, que sont descendus tous les mortels de l'un & de l'autre séxe jusques à ce jourd'hui; quoique nous soyons beaucoup diminués en grandeur par la décadence de la nature humaine. En effet ces Nations soutiennent, que les premiers hommes étoient des Geans. Mais qu'à cause de leur intemperance & de leurs vices, leurs descendans devinrent peu à peu plus petits, tant qu'enfin devenus de la taille dont ils sont à présent, ils parurent des Peigmées en comparaison des premiers enfans de Lontizam. Pour prouver cela, les Indiens font voir aux Voyageurs quelques-uns de leurs Temples taillés dans le roc; & des statuës de ces Geans, qui furent, disent-ils, employés à cet édifice. Ils honorent ces hommes-là commes des Héros, ou demi Dieux.

Je

Je ne te donne pas cela pour veritable : Je le dis seulement pour te divertir, & pour te faire voir les differentes opinions des hommes. Il n'y a que Dieu seul qui sçache démêler le vrai d'avec le faux.

Mais je reviens à Dierbekir. Ce pays est fameux par la tour de Babel, bâtie par Nimrod & ses Partisans. Ce fut alors, comme le dit Moyse, que les langues furent confondues. Il est celebre aussi par le combat qui se donna à Harran entre les Parthes & les Romains, & par la mort de Caracalla, fils de Severe, Empereur de Rome, qui y fut massacrée par Macrin Général des Romains. Les Empereurs de Rome s'appelloient tous Césars, comme les Rois d'Egypte s'appelloient Pharaons & & Ptolomées. Il semble que le mot de César fut premierement appliqué à Jules Dictateur Romain ; car sa mere mourant dans les peines qui devoient lui donner la vie, un Chirurgien lui ouvrit le ventre, & lui tira l'enfant. En memoire de quoi lui & tous ses Successeurs furent tout appellés Césars, parce que ce mot signifie tiré par force. De quelque maniere qu'arrivât cette naissance, il est certain que lui & quarante de ces Successeurs furent arrachés du monde par une mort anticipée : Car ou ils s'égorgerent de leurs propres mains, ou ils furent assassinés par des Traitres.

Si tu veux sçavoir des nouvelles de ces pays ici, il faut te dire, qu'on n'y parle presque à présent que d'une grande victoire, remportée par les Polonois sur les Cosaques & les Tarta-

res. Je ſouhaiterois que ce fut là tout : Mais les Nazariens ſont continuellement en joye pour les progrès que les Venitiens font tous les jours contre les armes de l'invincible Empire. Ils nous battent par mer, & rendent par terre tous nos deſſeins inutiles. Nous n'avons pas gagné un pouce de terre en Candie la campagne paſſée ; mais nous y avons perdu pluſieurs milliers d'hommes , & expoſé au mépris la réputation de la ſublime Porte , & des victorieux Muſulmans. Dieu ſçait à qui en eſt la faute. Le ſujet eſt trop triſte pour y inſiſter davantage.

Dom-Juan d'Autriche a auſſi aſſiegé Barcelone par mer & par terre.

On publie ici divers Arrêts du Parlement contre le Prince de Condé & ſes Adherans ; & l'on dit que le Roi va rappeller le Cardinal Mazarin.

Illuſtre Prince , & Gouverneur d'un heureux pays , je te prie d'expliquer favorablement la liberté que je prens. Je finis par reſpect , en faiſant des vœux très-ardens pour ta proſperité.

LETTRE LXXVIII.

A Abdel Melec Muli Omar, Préſident du College des Sciences à Fez.

Il raiſonne en Sceptique ſur la difference des Religions.

TU as autrefois reçu de moi une Lettre, où je faiſois mention des ſentimens d'un certain Philoſophe François, qui ſoûtient que la terre eſt mobile, auſſi-bien que les Planétes ; & que le Soleil qui eſt au centre de notre monde eſt immobile. Car il ſoûtient qu'il y a pluſieurs mondes.

Ce ſage ſe nomme Deſcartes, celebre pour ſon ſçavoir par tout le monde. Il établit pour fondement de toute ſa Philoſophie ; *je penſe, donc je ſuis.* C'eſt là la baſe de toute ſa Doctrine; encore permet-il de douter des déductions qui ſe tirent de ce Principe dans toutes les choſes où il nous paroît de l'incertitude.

Pardonne-moi, divin ſage, ſi je t'expoſe ainſi mes infirmités. J'ai un panchant naturel à douter de tout. Ce qui fait que je penſe perpetuellement : Et cela même que je penſe me convainc que je ſuis, comme dit ce Philoſophe. Mais quoique je ſois bien perſuadé que je ſuis, je ne ſçai pas pour cela ce que je ſuis. Je m'imagine quelquefois que je ne ſuis qu'un ſonge, ou une idée de toutes les autres choſes que les hommes croyent d'ordinaire exiſter réellement, une pure imagination de poſſibilités ;

lités : Et que tout ce que nous appellons le monde, n'eſt qu'une grande chimere, ou un rien maſqué.

Quelquefois auſſi lorſque ces penſées feroces ſe ſont évanouyes, que mes eſprits fatigués de la pourſuite de ces imaginations abſtraites, commencent à ſe relâcher, & que mes ſens éveillés par le ſentiment d'une douleur ou d'un plaiſir préſent, excitent mes deſirs aſſoupis: Quand je ſens la faim, la ſoif, le froid, ou le chaud, je trouve alors par experience, que je ſuis quelque choſe de plus qu'une ſimple penſée, ou un ſonge; mais un composé qui a beſoin de viande, de boiſſon, d'habits, & autres choſes neceſſaires. Alors ſans m'embarraſſer dans des recherches vaines & ſans fin, je conclus humblement que je ſuis ce qu'on appelle homme; je mets le Pirrhoniſme à l'écart, & ſans douter davantage, je me mets à manger & à boire, ou à prendre les autres rafraîchiſſemens que la nature demande.

Mais à peine ai-je gouté ces plaiſirs, que je retombe dans mon premier état. Je me conſidere alors comme un être ſuſceptible de bien ou de mal, à meſure que j'aurai ou n'aurai pas les plaiſirs dont je viens de jouir. C'eſt un grand chagrin à un homme ſage, de ſçavoir qu'il a beſoin de choſes qui ne ſont pas en lui; mais bien plus grand encore, lorſqu'il ſe donne la peine de ſupputer tous ſes beſoins particuliers, & qu'il conſidere qu'il n'eſt pas ſur d'avoir toûjours de quoi y ſupléer.

Cela

Cela me fait incontinent conclure, que comme je fuis redevable aux autres créatures du bonheur que je fens, je le fuis auffi de mon être à quelqu'autre chofe qu'à moi-même. J'examine mon origine, & je trouve que je fuis né d'hommes & de femmes, qui étoient dans le même cas que moi. Cela n'eft pas feulement vrai de ma maifon en particulier, mais auffi de tout le genre humain. Car il eft inconteftablement vrai que tous les hommes font nés mandians. Auffi-tôt que nous voyons la lumiere, nous commençons à pleurer, & à demander par ces prieres inarticulées le fecours & la protection d'autrui; & fans cette genereufe affiftance, nous ne pourrions pas fubfifter un feul moment; tant pauvre & miferable eft l'homme en naiffant. C'eft-là la condition de tout le monde; & les Rois n'en font pas plus exempts, que les Efclaves qui nettoyent les rues.

Si je pouvois en demeurer là, je ferois heureux: car par cette penfée, ou je ferois convaincu que je dois être content de la condition dans laquelle je fuis né, ou que je dois fortir par la mort d'un état fi méprifable.

Mais une penfée en amene une autre, & de la contemplation de l'état miferable où nous fommes durant cette vie, je viens à penfer de quoi nous deviendrons après notre mort. Car comme nous ne fçavons ce que nous étions, ou où nous étions avant que de naître, nous ne fçavons auffi où nous irons, & en quel état nous ferons après notre mort. Sur ce pied-là ce

ce feroit une faute impardonnable, de me jetter à corps perdu dans une condition don je fuis tout-à-fait ignorant ; & de me précipiter dans des tourmens, qui, autant que j'en puis juger, font infupportables & éternels, pour éviter les petites miferes de cette vie, qui finiront à quelque heure.

J'entens parler les Philofophes de l'Immortalité, les Poëtes des Champs Elifées, les Ecclefiaftiques Chrétiens du Ciel, de l'Enfer, & du Purgatorie, les Brachmanes Indiens de la Tranfmigration. Mais je ne fçai ce que je dois croire de tout cela.

Je parle à la maniere des Philofophes : Car fi nous venons à la foi, ce n'eft plus la même chofe. Ne crois pas, je te prie, que je doute des facrés Oracles, les révelations de l'Envoyé de Dieu. Je t'aprens feulement comment ma raifon naturelle m'infpire des doutes.

Je vois par tout des gens faifant profeffion de quelque Religion, rendant des honneurs divins à quelque être, ou êtres fuperieurs, felon qu'ils ont été élevés. Cette diverfité me donne fouvent envie de croire, que la Religion n'eft autre chofe que l'effet de l'éducation.

Je fuis alors furpris, que les hommes parvenus à l'âge de difcretion, & ayant acquis une raifon capable de difcerner les chofes probables d'avec les fables, demeurent encore dans les erreurs de l'enfance. Il eft naturel aux enfans de fe laiffer emporter par ménagement ou par crainte à croire ce que leur enfeignent

gnent leurs parens, leurs Nourrices, ou leurs Tuteurs. Mais lorſqu'ils ſont en âge, ils reforment leur entendement qui s'étoit trompé, & ſe rendent raiſonables en tout, ſi ce n'eſt en ce qui regarde la Religion. En ceci ils ſont toûjours enfans, toûjours attachés aux fables ſacrées de leurs Prêtres, obſtinés à les ſoutenir quelquefois aux dépens même de leur vie.

J'ai de la peine à découvrir la cauſe d'un effet ſi bizarre. Les hommes par tout ailleurs jugent ſagement & mûrement: ils font paroître dans toutes les autres choſes une pénetration extraordinaire: Mais ſur le fait de la Religion ils ſont des étourdis & des extravagans, qui croyent des choſes incompatibles avec le ſens commun & la raiſon.

Je ne croirois jamais les Hiſtoires des anciens Payens, qui nous parlent de l'adoration religieuſe qu'ils rendoient à certains ouvrages de Peinture, ou de Sculpture, ſi je ne voyois que les Chrétiens font aujourd'hui la même choſe. Je ne croirois jamais non plus que les Sages de l'Antiquité euſſent été capables de gober ce que leurs Prêtres ont inventé au ſujet de leurs Dieux & de leurs Déeſſes, ſi je n'étois témoin oculaire de la bigoterie des Nazariens modernes au ſujet des Legendes de leurs Saints, & de l'attachement plus bigot encore que les Juifs ont pour les fictions de leur Talmud.

Je ſuis fâché de voir le genre humain en general plongé dans de ſi profondes tenebres, qui ſont moins un effet de l'ignorance, que de

la ſuperſtition : De voir des gens bien verſés dans les ſciences, & dans toute ſorte de litterature humaine, & qui cependant ſoûtiennent des contradictions manifeſtes dans les matieres de Theologie, aimant mieux en uſer de cette maniere, que de s'oppoſer aux traditions de leurs Peres, ou ſeulement de les examiner.

Quand je vois le genre humain diviſé en tant de Religions. Quand je vois que chacun travaille vigoureuſement à la propagation de la ſienne, & qu'il y employe ou l'artifice, ou la violence ; & que cependant il y a ſi peu de gens, pour ne pas dire perſonne, qui faſſent connoître par leur pratique qu'ils croyent ce qu'ils profeſſent avec tant d'ardeur : peu s'en faute que je ne croye que tant de cultes differens ont été d'abord inventés par les Politiques ; chacun accommodant ſon modéle aux inclinations des peuples qu'il avoit deſſein de tromper.

Mais lorſque je conſidere d'un autre côté qu'il paroît quelque choſe de ſi naturel & de ſi peu fardé dans le zéle furieux, & dans l'opiniâtreté inſurmontable de la plupart des gens, je ſuis prêt de conclure après Cardan, que toute cette varieté de Religion dépend de la differente influence des Aſtres. Cardan a été un fameux Philoſophe de l'Europe, qui ſoûtenoit que la Religion des Juifs étoit redevable de ſon origine à Saturne, celle des Chrétiens à Jupiter, & la nôtre à Mars. Pour celle des Payens il lui aſſigne pluſieurs conſtellations & aſpects,

Il y a dans chaque Religion une si égale apparence de verité & de fausseté, que je ne sçai, selon la raison humaine, en faveur de laquelle me déterminer.

La superstition rend un homme fou, & le Pirrhonisme suffit pour en faire un furieux. Croire tout, est au-dessus de la raison; mais ne croire rien, est au-dessous. Je veux prendre un juste milieu, & diriger ma foi par ma raison.

Cette faculté me dit, que si j'avois du penchant à adorer le Soleil, la Lune, & les Etoiles, à cause de leur beauté & de leur influence, je pourrois par la même raison adorer mes yeux, sans le secours desquels je ne pourrois pas voir ces objets de tentation: Ou je pourrois rendre des honneurs divins au toucher le plus exquis de mes sens, ou aux quatre autres, qui me rendent capable de connoître la vertu de ces Luminaires. On peut dire la même chose des Elemens, & de tous les êtres visibles.

Qu'adorerai-je donc, ou à qui rendrai-je graces des biens dont je jouis (car dès cette vie même j'ai quelque goût de la felicité.) A quel être, dis-je, adresserai-je mes vœux & mes supplications, pour tous les biens que je possede & ne possede pas? Est-ce à tout ce que j'ai vû, ou puis voir, ou que je puis me représenter sous quelque figure? Est-ce ou n'est-ce pas à une partie de l'Univers? Non. Est-ce à tout l'Univers ensemble? Non. J'ai mille differentes idées du Soleil, de la Lune, des Etoiles, des Elemens, & de plusieurs autres créatures composées. Mon

ame

ame & l'ame du monde ſont Uniſſons. * Mais c'eſt la profondeur de l'éternité, l'infini & l'immortel, qui eſt le Diapaſon, & qui fait une parfaite harmonie.

A cet être qui n'a point de reſſemblance, qui n'eſt ni diviſé, ni borné, dont le centre eſt par tout, la circonference nulle part; Au ſeul Tout-puiſſant, d'où émanent toutes les autres choſes, & auquel elles retournent: A cet être, dis-je, je ſuis redevable de tout ce que j'ai; & je veux lui rendre ce que je puis.

LETTRE LXXIX.

Au Kaimakam.

Sentiment de Iſouf Eben Hadrilla, Philoſophe Arabe, ſur l'origine du genre humain, né dans un état de guerre. Des cent cinquante mille livres de récompenſe promiſes à ceux qui prendroient le Cardinal Mazarin mort ou vif. Retour de ce Miniſtre à la Cour.

ISouf Eben Hadrilla Philoſophe Arabe, ſoûtenoit que tous les hommes furent d'abord crées dans un état de guerre. Ce ſage n'ajoûtoit aucune foi aux écrits de Moyſe, Hiſtorien, & Prophéte des Juifs; & il n'y avoit point de raiſons capables de le perſuader, que tous les mortels étoient deſcendus d'Adam. C'étoit un article de ſa foi, que dans l'enfance du monde, les hommes étoient formés de la matiere viſqueuſe de la terre, échauffée,

* *L'union de deux ſons. Terme de Muſique.*

&

& corporifiée, s'il faut ainsi dire, par la grande chaleur du Soleil; & que c'étoit de la même maniere qu'étoient formés tous les autres animaux: Mais que par succession de tems, la richesse de cette terre feconde s'étant épuisée par la production continuelle des créatures vivantes, le seul moyen de perpetuer les diverses especes d'êtres, & de multiplier les individus, fut la generation ordinaire. C'est pour cela qu'il semble que la nature ait subdivisé toutes les especes en deux sexes.

Ce Philosophe conclud de-là, qu'il n'y avoit d'abord pas plus de relation entre un homme & un homme, qu'il y en a maintenant entre un lion & un mouton, & autres animaux de differente espece: A cela près seulement, que comme ceux-ci sont distingués par leur forme en bêtes à quatre pieds, en oiseaux, en poissons, & en reptiles; les hommes l'étoient aussi par le moyen de la raison. La conservation de soi-même fut, selon ce Philosophe, le premier fondement de la ligue tacite & commune, que les hommes firent contre les autres animaux leurs collégues, & principalement contre ceux qui se faisoient plus craindre que nous sur la terre, & qui paroissoient avoir du penchant à la rapine & au mal en general, comme sont par exemple les Dragons, les Tigres, les Ours, les Lions, &c.

Mais nonobstant cette association generale des hommes contre les bêtes sauvages & feroces, les hommes ne laissoient pas d'être en

garde les uns contre les autres. Tous les enfans de la terre generalement tâchoient de se maintenir dans les postes que la nature avoit assignés à chacun : c'est-à-dire , dans le lieu où il avoit été formé , & où il avoit commencé à voir la lumiere. Mais les choses ne pûrent pas subsister long-tems dans cet état. Car les hommes soit par instinct ou par raison , comme vous voudrez l'appeller , dit cet Auteur , se trouvant réduits à l'étroit faute de fruits , ou animés par quelque secret desir de nouveauté , sortirent bientôt de leurs limites , & en vinrent aux mains les uns contre les autres plutôt par hazard que par dessein. Et c'est delà que sont venus les premiers sujets de guerre actuelle. Chaque Etranger étoit regardé comme un Usurpateur ; on se faisoit peur , & on se soupçonnoit les uns les autres ; la passion & la colere étoient mutuelles ; & chacun pour prévenir l'effet de sa peur & de son aprehension , se jetta sur son voisin , qui de son coté étoit aussi prêt à se défendre , qu'on l'étoit à l'attaquer. C'est ainsi qu'on commença dans le monde une guerre generale ; qui se faisant de jour en jour plus finement & avec plus de methode , passa de generation en generation , & subsiste encore aujourd'hui.

Il est difficile de marquer précisément l'origine des Gouvernemens ; mais on peut supposer que les hommes en general , sentant l'incommodité de ces combats particuliers , & ayant acquis peu à peu plus d'experience , se formerent d'abord en petites societés , à me-

ſure qu'ils ſe trouverent voiſins, ou ſemblables en inclinations. De ces petites ſocietés, ils ſe répandirent par degrés en plus grandes communautés, liés par certaines Loix, & obligés à garder une paix mutuelle, à ſe rendre juſtice, & à ſe défendre les uns les autres contre leurs ennemis communs. Les uns s'établirent en forme de République, les autres en forme de Monarchie; chaque Societé s'établiſſant ſur le modéle qui convenoit le mieux à ſes intérêts & à ſes beſoins. De-là eſt venue la diſtinction des Nations, des Royaumes & des Empires. Voilà comme parle le Philoſophe Arabe.

Mais ſans examiner ſi ces principes ſont vrais ou faux, on diroit que certains Nazariens Occidentaux ont été diſciples de ce Philoſophe. Et de vrai, il ſemble que toutes les diſſentions civiles ſont fondées ſur les mêmes maximes; lorſqu'on voit que les hommes, ſur le moindre mécontentement ou ſur le moindre ombrage, comptent pour rien l'obéïſſance qu'ils doivent à leurs Souverains, & prétendent avoir je ne ſçai quel droit naturel de ſe défendre contre les attentats & les uſurpations d'autrui.

On n'a pas plutôt cru ici que le Roi avoit deſſein de rappeller le Cardinal Mazarin, que le Parlement de Paris, ami ſecret du Prince de Condé, a donné un Arrêt contre cette Eminence; par lequel il eſt défendu à toutes ſortes de perſonnes de contribuer au retour de ce Miniſtre, & ordonné que ſa Bibliotheqûe

& tous ces meubles seront vendus ; & que de l'argent qui en proviendra, on levera la somme de cent cinquante mille livres, qui sera promise pour récompense à ceux qui le prendront prisonnier, ou qui le tueront. Le Duc d'Orleans est aussi prié d'employer toute son autorité contre le Cardinal. Sur cela, le Parlement a levé une armée considerable, dont il a donné le commandement au Duc de Beaufort.

Le Cardinal n'est pas oisif ; & quoiqu'il n'ait pas beaucoup de troupes pour se défendre, il ne laisse pas néanmoins de faire des actions considerables. Il a fait prisonnier un Conseiller du Parlement de grande consideration. Le Parlement a envoyé un Trompette demandant qu'il fût relâché : mais la proposition a été rejettée. Ce qui fait que le Parlement travaille à prendre de nouvelles mesures.

Le Prince de Condé a écrit au Parlement pour le prier de suspendre l'execution de l'Arrêt publié contre lui, attendu que le tems qui lui étoit donné pour mettre bas les armes, n'est pas encore expiré, & que le Cardinal étoit retourné dans le Royaume contre la défense du Roi.

Malgré toutes ces traverses Mazarin est de retour à la Cour, qui fait présentement sa résidence à Poitiers. Le Roi, la Reine, & tous ses amis l'ont reçu avec tous les honneurs & toutes les caresses imaginables. Les differens partis deviennent de jour en jour plus animés les

les uns contre les autres. Un mécontentement general s'eſt emparé du cœur de tous les François. Les œillades des uns & des autres les allarment & les offenſent. Si quelqu'un rit trop ou trop peu en s'entretenant avec ſes amis, il n'en faut pas davantage pour le faire regarder comme ennemi, ou du moins comme ſuſpect. Ainſi ceux qui veulent vivre ici en paix dans la conjoncture préſente, ont beſoin d'être bien verſés dans tous les ſecrets de la Phiſionomie, & d'avoir ſouvent recours à ſon miroir; de peur que quelque œlade oblique, ou quelque ſatyrique tordement de nez, ne ſoit regardé comme des marques & des ſymptomes d'une malice cachée. Car à preſent il n'y a point de traits ſur le viſage, où l'on ne croye découvrir quelque trahiſon.

Pour moi quand je ſors, je me conforme à tout le monde, ſans rien changer à ma conduite ordinaire. Je ne fais ni le ſinge, ni la ſtatuë; mais gardant un juſte milieu, j'en uſe civilement avec tout le monde, ſans être ni flatteur ni brutal; & cette conduite eſt celle qui convient le mieux à la conjoncture. De là vient que perſonne ne ſoupçonne le negligé, le laid, le boſſu Tite de Moldavie, d'être ce qu'il eſt effectivement, c'eſt-à-dire, l'Eſclave de la ſublime Porte.

LET-

LETTRE LXXX.

Au Reis Effendi, premier Secretaire de l'Empire Ottoman.

Continuation des Guerres civiles de la France.

LE Prince de Condé en prenant les armes, a plus surpris le Conseil du Roi de France, & plus embarrassé ses affaires, que rien qui soit arrivé depuis la mort de son Pere.

J'ai déja informé le Kaimakam & autres, de tout ce qui est arrivé jusqu'ici par rapport à ces brouilleries intestines. Il semble qu'elles ont depuis degeneré en guerre, où toutes les Nations étrangeres prennent parti. Après que le Cardinal fut de retour à la Cour, le Prince de Condé fut réduit à de grandes extrémités, & obligé par les grandes marches de l'armée du Roi, à se retirer à Bourdeaux.

Ce fut là que considerant qu'il lui étoit moins avantageux de garder cette Ville, que d'augmenter ses forces, il envoya des Ministres au Roi d'Espagne, & à l'Archiduc Leopold en Flandres, pour leur demander du secours.

Le premier donna d'abord ordre à un Corps considerable de Troupes, de s'aprocher des frontieres de Gascogne, où le Prince avoit un gros parti; & le dernier lui prêta huit mille hommes pour agir du côté de Flandres & vers Paris, si l'occasion s'en présentoit.

Le jeu particulier des Espagnols, est de tirer avantage

avantage des guerres civiles de ce Royaume, afin qu'en ſecourant le parti le plus foible, ils balancent par ce moyen les forces de la Nation, & fomentent leurs querelles : Cependant ils gagnent pied, recouvrent les Places que les François leur avoient enlevées durant la Paix, & diſpoſent ainſi les choſes pour de nouvelles conquêtes.

Le Parlement a député au Roi, pour le prier de ſe ſouvenir de ſa parole Royale, pour lui répreſenter qu'il avoit promis de bannir pour toûjours le Cardinal Mazarin, & lui remontrer les fatales conſequences de cette guerre, qui ne venoit, ſelon les apparences, que du retour de ce Miniſtre à la Cour. Mais le Roi au lieu d'écouter leurs remontrances, & d'y avoir égard, a fait publier un Arrêt du Conſeil, pour juſtifier ſa conduite en cela.

Il a auſſi écrit au Parlement, pour ſe plaindre qu'il n'avoit fait juſqu'alors aucune démarche, pour empêcher que les Etrangers n'entraſſent dans le Royaume. Mais cela n'a rien produit, parce que le Parlement avoit pris ſon parti, & qu'il étoit réſolu de ſoûtenir le Prince de Condé contre leur commun Souverain. Le Roi a bien peu de gens dans le Parlement, ſur leſquels il puiſſe compter ; & encore ce peu-là craint le reſte ; outre que le Duc d'Orleans a beaucoup de pouvoir & dans le Parlement & dans le Païs.

Les Bourgeois d'Orleans ont fermé les portes de leur Ville, à l'inſtigation du Prince, dès qu'ils ont apris que le Roi y devoit paſſer pour

s'en

s'en retourner à Paris. Cependant le pays eſt ouvert pour le Prince de Condé, tout Sujet qu'il eſt. Il a couru toutes les Provinces pour y former de nouveaux partis, & affermir ceux qu'il y avoit déja. Il a laiſſé au Prince de Conti ſon frere, le commandement de ſon armée qui eſt en Gaſcogne.

Il y a eu pluſieurs eſcarmouches entre les Troupes du Roi & celles des mécontens; & un rude combat, où le Prince de Condé a défait l'avant garde du Roi, comme elle marchoit pour s'approcher de cette Ville; par-là il prit les devans ſur ſon Souverain, & arriva ici, où il fut reçu au Parlement, pendant que le Monarque étoit forcé de camper.

Le Prince fut differemment reçû ſelon les differentes inclinations des gens. La plûpart étoient de ſon parti, & il reçut mille careſſes des Bourgeois de Paris. Des perſonnes plus diſtinguées par leur naiſſance, & plus fidéles à la Couronne, lui firent quelque réſiſtance. Le Duc d'Orleans eſt ſon plus grand ami, & une perſonne pour laquelle le Parlement a beaucoup de déferance; non tant à cauſe de ſon eſprit & de ſa politique, que parce qu'il eſt fort allié de la Couronne, étant Oncle du Roi régnant. Cela fait qu'il eſt en droit de prendre plus d'autorité que les autres, pour réformer les deſordres de la Cour, dont le retour du Cardinal Mazarin paſſe pour le plus grand de tous.

En un mot, les uns & les autres ſe ſervent de ceux qui ont le plus de crédit, & qui pa-

roissent les plus propres à pacifier les choses. La Reine d'Angleterre & son fils, qui pour se mettre à couvert des persecutions de leurs Sujets, se sont réfugiés en ce Royaume, se font une affaire de se rendre mediateurs entre le parti de la Cour & la faction des Princes.

Le Prince de Condé a aussi envoyé des Députés, pour representer au Roi que le veritable moyen de donner la Paix à l'Etat, étoit de bannir le Cardinal Ministre. Comme ces Députés exposoient leur commission, le Cardinal entra. Quand ils le virent, ils le chargerent de nouveau, & dirent au Roi en sa présence, *qu'il étoit la cause de tous les maux du Roiaume*. Le Cardinal les interrompant, se tournant vers le Roi, lui dit: *Il ne seroit pas juste, Sire, qu'un si florissant Royaume, & à la grandeur duquel j'ai contribué de tout mon pouvoir, se ruinât pour l'amour de moi. Ainsi je supplie très-humblement votre Majesté de trouver bon, que je me retire en mon pays, ou ailleurs, où la fortune m'appellera. Non, non*, repliqua la Reine, avec quelque émotion, *on ne peut pas vous accorder cela. Vous n'avez jamais été plus necessaire au Roi, que vous l'êtes à présent; on ne peut pas consentir à l'exil d'un homme si necessaire, dans la seule vûë de contenter ses ennemis. Ainsi qu'on n'en entende plus parler.*

Les Députés ne voyant aucune esperance de succès, s'en retournerent à Paris. Le Parlement envoya alors d'autres Députés, pour remontrer au Roi le triste état où étoit le Royaume. Tout cela s'est fait depuis quelques jours.

Nous n'étions cependant pas sans peur à Paris,

Paris que la populace ne se soûlevât, à cause de certains ordres secrets que le Duc d'Orleans avoit envoyés au Prevôt des Marchands, concernant sa Charge, & l'avantage de la Ville. La populace prit les choses de travers ; & comme elle n'a pas assez de sens pour distinguer les bons offices d'avec les mauvais, il n'en falut pas davantage pour mettre tout le monde en rumeur. Le Prevôt des Marchands passant dans les rues ; fut attaqué dans son carosse ; & s'il ne s'étoit sauvé chez un Apotiquaire, il auroit peut-être été mis en pieces dans cette fureur populaire.

Je suis las de voir les malignes querelles de ces infidéles. Mais quand je considere que leurs divisions serviront aux futures conquêtes des vrais Croyans, j'ai de la patience & de la résignation.

Quoiqu'il en soit, c'est une consolation pour moi au milieu de tant d'orages, de pouvoir esperer qu'au lieu du son perpetuel des Cloches de Paris, j'aurai un jour le bonheur d'entendre encore les Muezins criant dans les Minarêts à Constantinople, *il n'y a qu'un Dieu, & Mahomet son Prophéte.* Si je ne vis pas assez pour jouir de l'effet de mon souhait ; j'entendrai néanmoins le même cri dans l'état invisible ; & j'aurai la confirmation des choses dont je n'ai en cette vie aucune certitude.

LETTRE LXXXI.

A Cara Hali, Medecin du Grand Seigneur.

Divers exemples, qui prouvent que les Brutes ont de la ſageſſe, & des vertus morales.

LEs Chrétiens ont ce ſemble trop bonne opinion d'eux-mêmes, & eſtiment la nature humaine plus que de raiſon. Ils ſoûtiennent que toutes choſes ont été faites pour l'homme, qu'ils appellent Seigneur de toutes les autres créatures comme ſi Dieu lui avoit donné l'empire abſolu ſur le reſte de ſes ouvrages, principalement ſur les animaux capables de generation; & que tous les oiſeaux de l'air, toutes les bêtes de la terre, & tous les poiſſons de la mer, n'avoient été créés que pour ſatisfaire ſon apetit, & fournir aux autres beſoins de la vie. Je me ſouviens de t'avoir écrit, entretenu des Philoſophes Carteſiens, & du mépris qu'ils font des bêtes, qu'ils regardent comme étant ſans ame, & ſans raiſon.

Permets-moi à préſent de te divertir, & de me divertir moi-même par de nouvelles remarques ſur ce ſujet. C'eſt un préſervatif contre la mélancolie, de pouvoir ainſi librement décharger mon cœur à un ami qui ne ſera point partial, j'en ſuis perſuadé, & qui donnera les mains à la verité.

J'ai été long-tems le défenſeur des Brutes; j'ai tâché de ne leur faire aucun mal, & d'inſ-

pirer le même desir & la même équité aux autres. J'en suis redevable à l'exemple & à la Philosophie de Muhammed, Hermite en Arabie, la lumiere & la gloire des dévots. Et sans que je suis d'humeur à douter de tout, l'influence de sa conversation me rendroit un Pithagoricien de profession, un Disciple des Brachmanes Indiens, un Partisan de la transmigration des ames.

La penultiéme Lettre que j'écrivis à ce Solitaire étoit sur ce sujet, & il n'en falloit pas d'autre pour le divertir dans sa caverne. Elle contenoit la Relation de la maniere de vivre de nos premiers Peres, la description du siécle d'or, l'Histoire de l'innocence humaine, & les démarches que firent les hommes pour commencer à user de violence & de cruauté envers les autres créatures. J'ai maintenant à te faire faire d'autres remarques, restées de l'ancienne verité, glanées des Philosophes & Historiens, & dégagées des ordures de l'erreur & de la superstition.

Qui ne croiroit pas les bêtes douées de raison, quand on leur voit faire toutes les actions des créatures raisonnables, & les faire avec plus d'adresse, & moins d'orgueil que l'homme? Elles sont plus prévoyantes que nous & beaucoup plus habiles à fuir l'affliction ou le danger. Témoin la Mule de Thalés le Philosophe. Il se servoit souvent de cette bête pour porter du sel à un certain marché; mais la fine Mule se trouvant trop chargée, se

ſe couchoit en traverſant la Riviere ; & par ce moyen l'eau entrant dans les ſacs, fondoit le ſel, & diminuoit d'autant le poids de ſa charge. La Mule en uſa toûjours ainſi juſques à ce que le Philoſophe s'appercevant que ſa bête le trompoit, ſe réſolut à la tromper d'une autre maniere. Au lieu donc de la charger de ſel, il la chargea de laine, dont il ſçavoit que la peſanteur augmentoit ſi elle étoit mouillée. Mais la fine Mule ſentant la difference de ſa charge, ne ſe coucha plus dans l'eau; mais voyant qu'il n'y avoit point d'autre remede, elle prit patience, & continua ſon chemin.

Qui n'admirera la ſageſſe du Renard dans les pays froids. il ſert de guide aux Habitans pour paſſer un lac ou une riviere glacée. Cet animal va devant, met l'oreille contre la glace, & écoute ſi l'eau ne fait point quelque bruit ; s'il entend du bruit, il ne ſe riſque point ſur la glace, mais s'il n'entend rien, il conclud en Philoſophe, que la glace eſt aſſez épaiſſe pour porter les paſſagers ; & alors il continue ſon chemin, & les hommes le ſuivent.

Lorſqu'un chien chaſſe dans le fort, & qu'il vient par hazard en un lieu où il rençontre trois chemins, il porte d'abord le nés ſur l'un, puis ſur l'autre ; & enfin ſentant que le gibier n'eſt point allé de ce côté-la, il prend incontinent le troiſiéme ſans ſentir davantage. Preuve évidente qu'il fait ce que nous ferions nous-mêmes.

Après avoir parlé du chien, je ne puis m'empêcher de louer sa vertu & sa fidélité. Nous en faisons tous les jours l'experience, & nous en trouvons mille beaux exemples dans les Historiens graves.

Tel est celui d'Hircan, chien de Lisimachus, qui ne voulut jamais quitter le corps de son maître; mais le suivit jusqu'au bucher funebre, se jetta dans le feu, & brula avec lui.

Mais la reconnoissance qu'eut un Lion à Rome pour un certain Esclave, est un exemple incomparable. Cet Esclave étoit un de ceux qui devoient combattre sur l'Amphitéatre avec les bêtes feroces, selon la coûtume des anciens Romains, dans les Spectacles publics qu'on donnoit au Peuple. On n'eut pas plutôt lâché le Lion, qu'il courut tout furieux contre l'Esclave; mais s'étant approché de plus près, il s'arrêta tout à coup, comme s'il eût été surpris: Ensuite il s'avança doucement vers l'Esclave, le flattant, & lui léchant la main; ce qui fit écrier tout le monde. L'Empereur étant present, & voyant l'apparente amitié & connoissance qu'il y avoit entre l'Esclave, & le Lion, fit venir l'Esclave, & lui demanda la cause d'un accident si surprenant. Voici la reponse que l'Esclave lui fit.

» Je m'appelle Androde, dit-il, & je suis
» Esclave d'un certain Proconsul, qui ayant
» resolu de me tuer, je m'évadai, & me ca-
» chai dans une caverne. A peine y eus-je de-
» meuré

»meuré quelque tems, que ce Lion que vous »voyez, entra boitant d'un pied. D'abord »qu'il m'aperçut il vint à moi clochant, & »me donna la griffe malade, comme s'il »m'eût demandé du secours. Epouventé que »j'étois je pris sa griffe, & en tirai une grosse »épine qu'il y avoit. Après cela je lavai la »playe de mon urine, & il attendit fort pa-»tiemment que tout cela fut fait. Le soula-»gement qu'il sentit par mes soins le fit en-»dormir. Etant éveillé il me lécha les mains, »& me fit plusieurs autres signes d'affection »& de reconnoissance. Je fus trois ans avec »lui dans la caverne, & tous les jours il m'ap-»portoit une partie de sa proye, dont je me »nourrissois. Las enfin de ce genre de vie, je »pris mon tems & m'évadai, le Lion étant »en campagne. Je courus çà & là durant »trois jours, & fus rencontré par des Sol-»dats, qui sçachant à qui j'étois, me pri-»rent & me ramenerent à mon ancien maî-»tre, qui m'a condamné à cette mort cruelle. »Mais il semble que la Fortune en ait ordon-»né, de maniere que ce Lion ait été pris »à peu près dans le même tems, & choisi »pour être aujourd'hui mon bourreau. Tu »vois cependant qu'il refuse de faire son »office, parce qu'il a de la reconnois-»sance des services que je lui ai autrefois »rendus.

L'Empereur surpris, & charmé d'un pareil évenement, donna à l'Esclave la vie & la liberté: Il lui donna aussi le Lion, qui le fit vi-

 vre;

vre; parce qu'il le faiſoit voir au monde, qui ayant entendu parler d'un ſi admirable accident, étoit bien-aiſe de voir le Lion & ſon Vaſſal; car c'eſt le nom qu'on donnoit à l'Eſclave, que quelques-uns appelloient auſſi le Medecin du Lion.

Je croirois n'en avoit déja que trop dit pour laſſer ta patience, & pour te faire jurer de ne lire plus mes Lettres, ſi je ne connoiſſois bien ton génie, & que je ne ſçuſſe pas combien te plaiſent les Relations de cette nature, & combien peu tu es ennemi des innocentes Brutes.

Quelque jugement que tu puiſſes faire de celles dont je viens de te parler, j'oſe dire à coup ſûr que tu es de mes amis, & que tu ſouffriras mon importunité, puiſque je tâche de convaincre tout le monde, & de me confirmer moi-même dans cette verité, que les bêtes feroces ne ſont point ſans raiſon & ſans vertu morale.

LET-

LETTRE LXXXII.

Au Capitan Bassa.

Il se plaint du mauvais succès des Flottes Ottomanes, & lui raconte une vision qu'il avoit eue à Paris. Il lui conseille de faire descente en Italie, & lui donne avis du terrible combat naval des Anglois & des Hollandois.

AU Nom de Dieu souverainement bon & misericordieux, Seigneur d'armées innombrables, Conservateur de l'Empire, fondé sur sa propre Unité : louange à celui qui n'a ni commencement ni fin. Dis-moi, je te prie, pourquoi nous sommes le jouet continuel des Infidéles. Notre Auguste Empereur a tous les ans de puissantes armées de terre, on donne à nos Flottes le nom d'invincibles, cependant elles sont toûjours vaincues par les Chrétiens. Toi & les Généraux qui avez le commandement de tout, sçavez mieux que personne à qui en est la faute.

Mon esprit en est dans l'inquiétude ; le jour je m'en afflige, & je ne trouve aucun repos durant la nuit. Dans les chaleurs de la saison je monte sur la terrasse de mon logis à l'heure du sommeil, croyant que la fraîcheur de l'air me procurera le repos ; mais je n'en trouve point. Je me tourne tantôt à droit, tantôt à gauche, & cela inutilement ; car toutes les situations me sont égales. Le sommeil a abandonné

donné mes yeux, & le zéle que j'ai pour l'Empire des Fidéles va me consumer.

Je me préparai une nuit pour recevoir la Lune, selon la maniere de mes compatriotes, aussitôt que je la verrois paroître. Je versai de l'eau sur le pavé de la terrasse, dont je nettoyai toutes les ordures avec un balai neuf : je remplis une Lampe de l'huile la plus précieuse que je pus trouver à Paris : après l'avoir allumée comme le Soleil se couchoit, je la plaçai directement à l'endroit le plus proche de la Mecque. Ensuite je me prosternai, & priai la Source éternelle des lumieres, qu'au moment que la Lune commenceroit à paroître sur notre horison, il fît briller dans mon cœur un rayon d'intelligence, où comme dans un Miroir je puisse voir la future destinée des Musulmans, & les évenemens qui étoient encore cachés dans le sein tenebreux de la possibilité.

Ma priere fut exaucée. La nuit étendoit ses sombres voiles; les Astres faisoient leur faction accoutumée, & le tems distilloit comme d'un Alambic les minutes du silence. Enfin le moment vint où la Planete voisine commença de paroître sur le sommet des Montagnes. Dans l'instant je vis & entendis, ou du moins je crus voir & entendre des choses ausquelles je n'avois seulement jamais songé auparavant, & dont je ne sçaurois rappeller la milliéme partie.

Crois-m'en, souverain Commandant des forces Navales, je ne tire de ceci ni vanité ni

joye.

joye. Je suis persuadé au contraire qu'il n'est point de plus grand & de plus juste sujet d'affliction, que d'avoir eu un pareil avantage, & de l'avoir perdu presqu'aussitôt l'avoir acquis. Je me souviens encore pourtant avec assez de confusion de quelque chose de cette vision.

» Je croyois voir les armées des Musul-» mans, (car je les prenois pour tels à leurs » Turbans) faisant des descentes sur les cô-» tes d'Italie. Je m'imaginois les voir pros-» ternés ces Musulmans jusques à terre, & » qu'auprès un long silence j'avois entendu » une voix dans l'air, disant, *Allah*, *Allah*, » Cette voix étoit fort semblable au bruit que » font les grandes Cascades & les jets d'eau.

» Il m'a semblé ensuite que les Musulmans » se sont disperses dans le pays en divers corps. » Les Romains parurent dans une grande cons-» ternation. Le premier Moufti de Rome sor-» tit dans les rues, suivi de ses Cardinaux & » Dervis, & accompagné d'une innombra-» ble foule de peuple. Ils avoient avec eux » leurs Dieux d'or & d'argent, & vêtus d'ha-» bits de crin, ils se jettoient des cendres sur » la tête pour marquer leur humilité, & pour » appaiser la colere de celui qui étoit irrité » contre eux.

» Mais le Ciel étoit sourd à leurs cris & à » leurs vœux, & avec toute la pompe de leur » superstitieuse solemnité ils ne purent éblouir » des yeux qui sont mille fois plus brillans » que le Soleil, & qui pénetrent tous les plis

» & replis du cœur. En un mot, ces Infidéles
» me parurent quelque tems après dans une
» grande confuſion, & dans un deſordre ex-
» trême, courant tantôt d'un côté, tantôt d'un
» autre, pour cacher leurs Dieux, & ſe met-
» tre à couvert eux-mêmes des victorieux
» Etrangers. Je vis enfin les Croix ôtées des
» Minarêts des Moſquées de Rome, & les
» Croiſſans mis en leur place.

Je ne te raconte pas ceci, comme ſi j'ajoûtois foi aux viſions & aux extaſes. Il ſe peut faire que tout cela ne ſoit qu'un ſonge. Cependant ces ſortes de ſonges ſont fort ordinaires à nos compatriotes qui font les mêmes ceremonies. Tout ce que je puis te dire eſt, que je ne dormois pas alors; & qu'il me ſemble à preſent, que les Muſulmans pourroient fort bien mettre en mer une puiſſante Flotte, y embarquer une armée conſiderable, & mettre pied à terre ſur les riches côtes d'Italie, où vrai-ſemblablement ils ne trouveroient que peu ou point de réſiſtance. Si l'on ne croit pas qu'il vaille la peine de ſe mettre en devoir de faire de nouvelles conquêtes, ce qui éſt difficile à ſoutenir; il eſt cependant vrai que quand nos troupes ne feroient que piller les Egliſes, & les riches Convents des Nazariens, ils en pourroient remporter des treſors ineſtimables.

J'écrivis autrefois ſur le même ſujet à un de tes prédeceſſeurs, auquel je propoſai comme une entrepriſe facile à executer, de ſurprendre Lorette, & lui repreſentai que le butin

butin surpasseroit infiniment la peine & la dépense. Mais mes avis sont toûjours méprisés, & l'on n'y fait attention que lorsqu'il n'est plus tems. Nous perdons des milliers d'hommes, & dépensons des millions à conquerir des Isles de peu de valeur, que les Chrétiens défendent à la verité avec une vigueur apparente ; mais c'est plutôt pour nous amuser, que par aucune veritable estime qu'ils fassent de ces Places.

Les Occidentaux ont pour maxime, de faire diversion aux armes qui sont destinées à la conquête de toutes les Nations, & ce n'est que dans cette vue qu'ils défendent ces Isles. Ils se font un plaisir de voir la fleur de la milice des Orientaux se consumer à faire des tranchées devant l'imprenable forteresse de Candie, qui ne nous dédommageroit pas quand même nous la prendrions, des dépenses qu'ils nous faudra faire à un Siege si long, si penible, & si ennuyeux. Au lieu qu'en nous tournant de l'autre côté, nos invincibles armées traverseroient toute l'Italie, & y consumeroient la moitié moins de tems.

Tu ne regarderas pas cette entreprise comme un dessein impraticable, si tu consideres les divisions des Princes d'Italie, la securité des Italiens & la volupté où ils se sont tous generalement plongés : & si d'un autre côté tu fais attention à l'oppression & à la tyrannie où ils vivent. Ils sont plumés, s'il faut ainsi dire, & dépouillés de toute leur substance & c'est leurs dépouilles qui soutiennent la Grandeur

deur de leurs Souverains, & l'orgueil des Ecclesiastiques, également odieux aux peuples, qui dégoûtés d'une vie si servile, souhaitent tous un changement. Il n'est pas difficile après tout cela de s'imaginer, que les victorieux Musulmans feroient aisément une telle conquête, ou du moins des ravages & des dégats qui les enrichiroient.

La meilleure nouvelle que je puisse t'aprendre est d'un combat Naval qui vient de se donner entre les Anglois & les Hollandois. On dit que les Généraux des deux partis sont de braves gens. Celui des Anglois s'appelle Blakè, & l'autre se nomme Tromp. On ne sçait pas au vrai qui a eu du meilleur. Tout le monde en parle en gens intéressés. Cependant on dit que les Hollandois ont perdu deux Vaisseaux, quoique leur Flotte fût beaucoup superieure en nombre à celle des Anglois.

Si j'étois digne de donner des conseils à mes Superieurs, je leur proposerois une expedition de consequence par terre : car Dieu a donné la terre aux vrais Croyans, & la mer aux Chrétiens.

LETTRE LXXXIII.

Au Kiaya Bey, ou Lieutenant général des Janiſſaires.

De la corruption qui s'étoit gliſſée dans la diſcipline de cette milice, qu'il lui conſeille de réformer. D'un ſoulevement à Paris, &c.

J'Ai été autrefois intime ami du brave Aga Caſſin Hali, qui n'eſt maintenant plus au monde. Cet honnête & vieux Général meritoit l'amour de tout le monde. Suis ſon exemple, & avec le tems ſa dignité te tombera en partage. Tu n'as plus qu'un pas à faire pour y parvenir; que l'air du vice ne te faſſe point tourner la tête, & enfin tomber. On dit communement que la ſanté, la longue vie, l'honneur viennent d'enhaut. Mais s'ils en viennent, je te dis qu'ils deſcendent comme la pluye, qui ne fait de bien en tombant, que quand elle pénetre la terre, & humecte juſqu'à ſa racine. Un cœur humble eſt comme un terroir bien préparé qui reçoit la roſée du Ciel avec avantage & profit: mais l'orgueilleux reſſemble à un Rocher qui écarte les biens que le Ciel fait pleuvoir ſur lui.

Tu t'offenſeras peut-être de ce que je t'écris ſi bruſquement. Sois néanmoins perſuadé que je t'honore plus que ne font mille flatteurs. On ne m'a pas envoyé ici pour étudier la politeſſe des expreſſions, mais pour ſervir fidélement le Grand Seigneur. Je ſçai de plus que

tu n'es pas accoutumé aux douceurs qui se debitent auprés des Dames, mais à la dureté du langage de la guerre. Il t'est glorieux d'ignorer les délicatesses du discours, des viandes, ou de la parure; qui sont choses propres à énerver le courage & à effeminer. Tu sçais manier la Cuirasse & la Lance, le Sabre & le Bouclier, la Fléche, & le Fusil, & es parfaitement bien versé dans tous les termes de l'Art Militaire. Tu prens plus de plaisir à entendre parler de Sieges & de Campagnes, de Forts emportés d'assaut, & de Camps pillés, qui de toute l'éloquence de Ciceron, ou du stile le plus sublime des Poëtes Persans. Je suis donc assuré, que tu ne trouveras pas mauvais que je m'adresse à toi d'un stile exempt d'artifice, & plein cependant de respect & de veritable amour.

Si je te donne des conseils, c'est pour ton bien; & j'ai ordre de dire librement ce que je pense. De plus, comme je suis de tes amis, je suis personnellement en droit de te donner des conseils. Tu reconnoîtras que je suis veritablement de tes amis, après que je t'aurai dit, que j'ai autrefois eu le bonheur de te sauver la vie en voyageant ensemble en Arabie.

Il n'est pas possible que tu ne te souviennes de cette circonstance, & que tu ayes oublié comment jeune & bouillant que tu étois alors, tu obligea un Emir à se mettre en devoir de te tuer à la vûe de la Caravane; ce qu'il auroit executé, si je n'eusse couru me jetter à ses pieds, & lui dire que tu ne sçavois pas les coutumes du pays.

Je ne te dis pas ceci pour te faire aucun reproche; mais je m'en sers comme d'une bonne raison, pour te convaincre, que le même motif qui m'obligea à m'interposer alors entre toi & une mort certaine, m'oblige aujourd'hui à t'avertir de t'éloigner d'un précipice qui te menace. Tout le monde parle de toi comme d'un brave homme, & personne ne t'estime moins pour avoir un air aussi brusque qu'un Tartare. Tout cela sied bien à un homme d'épée. Aussi dit-on que tu fais tout avec une grace Martiale.

Mais on dit en même temps que tu es avare, & que pour de l'argent tu mets sur la liste des Janissaires, des gens que ne sont pas propres pour le service; comme des Chefs de famille, gens embarrassés de femmes & d'enfans, de dettes, & autres incommodités: que tout ce qu'ils font est de se faire voir en habit de Soldat les jours de revûe, & qu'ensuite ils retournent à leurs affaires domestiques, sans se mettre en peine de la Discipline des chambres Royales, ou sans se croire obligés d'aprendre l'art Militaire. Que cependant tu reçois leur paye, & plusieurs autres présens illegitimes, & qu'ils se contentent du titre & des privileges de Janissaire, pour se mettre à couvert des poursuites de la Justice, & pour pouvoir faire impunément des brigandages & des rapines.

Si cela vient à être sçû, & que tu en sois bien convaincu, te voilà perdu. Mais je juge plus favorablement de toi, & je regarde tout

cela comme les inventions de tes ennemis. Tu ſçais bien que perſonne ne doit être reçû dans cet ancien ordre de Milice, que les enfans Nazariens du Tribut; qui étant dès leur enfance mis au College, ne reconnoiſſent ni pere ni mere, que le Grand Seigneur, qui eſt le Pere & le Protecteur commun de l'empire des Oſmans. Ils bornent leur zéle & leur courage à le ſervir, n'ayant aucun panchant particulier qui les faſſe détourner de la fidélité qu'ils doivent à leur Grand Maître. Ils ſont devoués durant toute leur vie aux peines & aux fatigues.

Voilà quelle étoit la premiere inſtitution des Janiſſaires: Mais par la corruption des tems ils ont fort dégeneré de leurs premiers reglemens. Toi qui es honoré d'une Charge éminente, ſignale ta vertu & ta fidélité; reforme tous ces abus, & ne ſouffre pas que le College des gens de guerre, devienne l'aſile des ſcelerats & des fripons.

Des abus de cette nature ont cauſé les troubles de ce Royaume. Je ne dis pas qu'ils en ſoient les cauſes originales; mais je dis que c'eſt une grande diminution de l'autorité & de la gloire de la Majeſté ſouveraine, lorſqu'il arrive, comme il arrive aujourd'hui en France, que les propres armées du Prince ſe ſoulevent contre lui. Combien de mutineries & de rebellions la licence des Janiſſaires n'a-t-elle point cauſé à Conſtantinople; lorſqu'ils ſont ſortis du reſpect & du devoir, le Serrail même n'a pas été à couvert de leurs inſultes:

ſultes : Ils ont forcé ces ſacrées murailles avec des troupes de gens armés, & ont tout mis ſans deſſus deſſous : Ils ſe ſont emparés du tréſor de l'Empire : Ils ont changé les Domeſtiques de leur Souverain, & l'ont quelquefois chaſſé de ſon Palais ; & s'il n'y a pas perdu la vie, il a au moins couru riſque de la perdre.

Si tu veux ſçavoir ce qu'on fait ici, je te dirai, que les gens de guerre s'égorgent les uns les autres, pendant que la populace chaſſe ſes voiſins &b rûle leurs maiſons pour les en faire ſortir.

Il y a deux jours qu'il ſe fit dans les rues un grand amas de peuple, qui après avoir aſſiegé un certain Palais, y mit le feu, réſolu de tuer tout ce qui entreprendroit de ſe ſauver au travers des flames. Une perſonne de qualité étant ſortie pour appaiſer les mutins, fut la victime de leur fureur démeſurée. Et ſi le Duc de Beaufort, dont j'ai ſouvent fait mention dans mes Lettres, n'eût pas interpoſé ſon autorité, ils auroient maſſacré tous ceux qui étoient dans cette maiſon ſuſpecte.

Quelque tems avant cette émotion populaire, le Maréchal de Turenne prit une place forte ſur le Prince de Condé, qui s'en dédommagea par la priſe de Saint-Denis, place près de Paris, & où il y a une Egliſe, la plus riche, diſent les François, qu'il y ait en Europe. Mais les Italiens s'en moquent, & ſoûtiennent, qu'il y en a de plus riches à Veniſe, à Milan, à Naples, & à Rome.

Le Duc de Lorraine n'en ufe pas de bonne foi à l'égard du Prince de Condé. Il étoit entré dans le Royaume avec une armée, fous prétexte d'époufer fa querelle ; mais la Reine a bien-tôt trouvé moyen de le faire reculer ; auffi s'en retourne-t-il en Flandres, & par fa retraite il ouvre le paffage à l'armée du Roi, commandée par le Maréchal de Turenne, qui étoit comme bloquée par les troupes du Lorrain.

Il y a quatre jours qu'il y eut un fanglant combat entre les troupes du Prince, & celles du Maréchal de Turenne, dans un des Fauxbourgs de Paris. Perfonne ne peut fe vanter d'avoir eu la victoire, quoique le combat ait duré cinq heures. Mais enfin les troupes de Condé fe retirerent dans la Ville, craignant d'être chargées par le gros de l'armée du Roi : qui parut fur les hauteurs voifines.

Illuftre Janiffaire, fortifie ton cœur de toute forte de vertus héroïques, qui font les veritables retranchemens d'un brave Soldat ; & plûtôt que de te rendre aux tentations du vice à des conditions peu honorables, cours les rifques d'un affaut.

LETTRE LXXXIV.

A Nathan Ben Saddi Juif, à Vienne.

Duel des Ducs de Beaufort & de Nemours. Divisions du Parlement de Paris. La Religion Catholique Romaine rétablie à Cologne.

NOus sommes ici tous bandés les uns contre les autres : on se tue, on se brûle & on se ruine mutuellement, pendant que vous avez en Allemagne l'abondance de la paix. Le sujet de nos querelles est le retour du Cardinal Mazarin, dont le Duc d'Orleans & le Prince de Condé sont ennemis jurés. Le premier a été déclaré Lieutenant Général du Royaume par le Parlement de Paris, qui publie que le Cardinal tient le Roi prisonnier. Il a aussi donné au Prince de Condé le Commandement de toutes les forces sous l'autorité du même Duc.

Le principal & seul prétexte de ces troubles, est que le Cardinal est retourné auprès du Roi, qui le consulte comme auparavant. Le tems nous aprendra quel sera le dénouement de tout ceci.

Les Ducs de Beaufort & de Nemours se sont battus en duel depuis peu. Ils sont tous deux grands amis du Prince de Condé.

Le Roi s'est retiré dans une Ville nommée Pontoise, peu éloignée de Paris, & y a attiré plusieurs Présidens & Conseillers du Parlement, gens fidéles & attachés à ses intérêts.

Le Roi encouragé par là, a fait publier une Declaration, par laquelle il ordonne au Parlement de s'aſſembler à Pontoiſe. Le Parlement de ſon côté a rendu un Arrêt contre cette Declaration. Ainſi les choſes s'aigriſſent de plus en plus.

Mais il eſt arrivé de Cologne des nouvelles, qui ſurprenent beaucoup. Je ne ſçai point le veritable ſujet de cette ſurpriſe: Mais il ſemble que les Eccleſiaſtiques en ſoient fous de joye. Tout ce que je puis en aprendre eſt, le rétabliſſement de la Religion Catholique-Romaine dans cette Province. On ne s'attendoit pas à cette nouvelle; & ſur tout au rétabliſſement de la grandeur Eccleſiaſtique, qui avoit beaucoup ſouffert depuis plus de trois cens ans. Je ne te dis que ce qu'on m'a dit. Il dépend de toi de me confirmer ces choſes.

On dit auſſi, que le fameux Général Jean de Werdit eſt mort; comme auſſi l'Archevêque de Tréves. On ajoûte que Frankendal a été rendu à l'Electeur Palatin, conformément au Traité de Munſter, & qu'on a déja commencé la Diete à Ratiſbonne.

Je te prie de m'informer de tout cela en particulier, & de tout ce qui ſe paſſe à la Cour où tu réſides.

Ne ſois pas trop ſoigneux pour les affaires de Religion. La pieté eſt renfermée dans peu de maximes: Cependant l'homme eſt naturellement curieux, & voudroit fort ſçavoir tout. Je te conſeille de jetter ſouvent les yeux ſur la terre qui eſt ſous tes pieds: de viſiter les bois

&

& les campagnes, les montagnes & les vallées les rochers & les rivieres. Regarde ensuite vers les Cieux, & examine attentivement les Etoiles: Considere la beauté & l'ordre de toutes choses; & me dis, après cela, si tu peux t'imaginer, que le grand & immense Créateur de cette admirable fabrique, a formé toutes les Nations de la terre, pour les damner éternellement, à la reserve de la vôtre.

Fils d'Israël, je te dis adieu de tout mon cœur.

LETTRE LXXXV.

Au Kaimakam.

Retour du Roi de France à Paris, qui y répand une joye universelle. Rebellion de Syrie & d'Egypte.

IL semble que les Parisiens songent, ou qu'ils soient tous en extase. Ils ne sçavent ce qu'ils disent, ou ce qu'ils font, ou du moins ne se soucient guéres de le sçavoir. Telle est la joye immense que cause le retour du Roi en cette Ville. Les démarches qu n a faites pour produire un changement si subit, a été d'éloigner le Cardinal Mazarin de la Cour. Cette démarche a été secondée d'une Declaration portant Amnistie generale pour tout ce qui s'est fait durant ces troubles, à la réserve des sacrileges, incendies, & autres crimes de même nature. Cette Declaration a fait des effets surprenans sur les Parisiens. Le Prince de Condé

qui dans cette Amniſtie ne trouve aucune ſatisfaction ſur ſes intérêts, appella à ſon ſecours l'armée du Duc de Lorraine. Les forces du Roi ſe virent par là réduites à de ſi grandes extrémitiés, que le Parlement ſentant que la conjoncture étoit avantageuſe, en a profité & envoya des Députés au Roi, pour le prier de perſiſter dans la bonne réſolution qu'il avoit priſe avant ces malheurs.

Le Monarque ſe laiſſa vaincre par une douce violence, & ſe rendit à la priere du Parlement. Les amis du Prince de Condé ſe refroidirent incontinent après, & commencerent à changer de ſentiment. Ils ſe réſolurent en un mot d'abandonner leur nouveau Maître, & allerent ſe jetter aux pieds de leur Souverain. Les grands qui avoient été les plus attachés aux intérêts du Prince de Condé, ſe défirent de leurs Charges. Les armées étrangeres d'Eſpagnols & de Lorrains ſortirent du Royaume. Les Pariſiens firent une députation compoſée de ſoixante-ſix perſonnes d'honneur, pour inviter le Roi à venir à Paris, & pour l'aſſûrer de leur future fidélité. Tous les Officiers militaires firent la même choſe. Le Roi ſatisfait de la repentance de ces Sujets, & ayant fait faire quelque changement dans les charges de confiance, fit ſon entrée à Paris le vingt-uniéme de la précedente Lune, avec toute la joye & toutes les acclamations que pouvoient exprimer l'amour de ſon peuple, & le regret qu'il avoit eu de ſon abſence.

Tu vois, illuſtre Miniſtre, qu'encore que par

par les artifices d'une faction un Roi devienne odieux à ses Sujets, soit chassé de son Palais, & que les portes de ses Villes lui soient fermées, comme il est arrivé à ce Prince ; les inconveniens qu'ils sentent à prendre les armes contre lui les en font repentir tôt ou tard ; ravis qu'ils sont de solliciter le retour de celui qu'ils avoient chassé depuis peu par leur désobéïssance, pour satisfaire l'ambition d'un jeune Prince du Sang, qui promettoit & hazardoit tout dans l'esperance d'avoir une Couronne. On ne peut pas s'imaginer que le Prince de Condé songeât à moins lorsqu'il commença cette guerre ; quoique les prétextes en fussent specieux, qui étoient seulement d'éloigner du Roi le Cardinal Mazarin, & autres méchans Ministres, & de défendre les François des machinations & des conseils des Espagnols & des Italiens : Pendant qu'il paroissoit visiblement que le Roi d'Espagne avoit appuyé depuis un bout jusqu'à l'autre la rebellion du Prince & de ceux de son parti. Il y a de quoi s'étonner, qu'une Nation aussi fine & aussi spirituelle que la Françoise ait pu s'en laisser imposer de cette maniere. Mais le proverbe Arabe dit : *Qu'il n'y a point de gens plus aveugles, que ceux qui ne veulent pas voir.*

Quoiqu'il ne me paroisse que stupidité parmi les Francs, il me semble qu'il ne doit y avoir que lumiere, que raison, dans ce que font les Musulmans, & je suis confus d'entendre parler de rebellions en Syrie, & en Egypte. Ne donnera-t-on jamais de repos à la banniere

du Prophéte ? Le Miniſtre ſuprême doit-il être toûjours occupé à publier le *Neſiraum?* Quel tort a-t-on fait au Baſſa de Damas, ou à celui du grand Caire ?

Sage Préſident de la Ville Imperiale, je ſuis confus devant les Infidéles, quand j'entens parler de ces tragedies d'Orient.

Mais que peut-on eſperer, lorſque les mœurs des Fidéles ſont entiérement differentes de celles de leurs Peres ? Les Muſulmans portent le vice & la débauche preſque plus loin que les François.

En liſant cette Lettre, tire ton cimeterre, & lui fais un fourreau du corps du premier homme, qui dira un ſeul mot contre notre legitime Souverain.

LETTRE LXXXVI.

A Dinet Golou ſon ami.

Du malheur des Rois. Réflexions particulieres ſur les dépoſitions de Sultan Ibrahim, & ſur la minorité de Sultan Mahomet.

JE puis te dire que je ne ſuis à préſent ni mélancolique ni joyeux, & que j'ai un peu de joye & un peu de triſteſſe. Je ſuis Democrite à demi, & Heraclite à demi, également diſpoſé à rire & à pleurer de la vanité de toutes les choſes humaines. Cette penſée me touche ſenſiblement ; mais elle ne me touche pas aſſez pour me porter à l'extrémité. Les miſeres & les malheurs qui ſuivent la vie hu-

maine depuis le commencement jusqu'à la fin, sont des sujets dignes de passion. Quelque chose que nous souffrions comme mal, ou que nous possedions comme bien, tout cela est de si peu de durée, que comme nous ne devons pas nous affliger du premier jusqu'à l'excès, nous ne devons pas non plus nous trop réjouir de l'autre. Un soupir ou une larme suffit pour le premier, & c'est trop d'un souri pour l'autre. Mon esprit est à présent dans l'équilibre.

Qu'est-ce que la naissance du plus grand Monarque, ou dequoi sert-il qu'il puisse se vanter d'être descendu d'une longue suite de Rois? Il est né pour le travail & pour la peine, aussi bien que les autres hommes; & tous les charmans plaisirs qui accompagnent la Couronne, ne suffisent qu'à peine pour le récompenser des soucis & des fatigues, compagnes inseparables du Sceptre, des hazards & des embarras, & des risques perpetuels qu'il court & dans la paix & dans la guerre.

Si sortant du berceau il monte sur le Trône, ce n'est qu'un faux honneur, c'est être couronné d'une Couronne d'épines, enfoncée dans sa tête tendre par les trompeuses mains de ses Tuteurs & de ses Ministres, qui n'ont en vûe que de s'établir sur ses ruines, & ne songent qu'à profiter du tems de sa minorité. Pendant qu'ils ont l'autorité en main, ils font comme les Chimistes, ils tirent la quintessence de la substance des Sujets, & la font

paſſer dans leurs coffres, ne laiſſant que la matiere terreſtre à leur Maître lorſqu'il eſt venu en âge, & preſque toujours accompagnée du mécontentement de ſon peuple. Je ſouhaite que la même choſe n'arrive pas à Sultan Mahomet à préſent régnant, qui, comme tu ſçais, a été élevé avant le tems ſur le Trone de ſon Pere, & par des moyens qui ne peuvent être juſtifiés. Ce fut un effet de la conjuration du Moufti, qui eſt l'Oracle de la Loi, & auquel les Muſulmans acquieſcerent. Mais je remarque que ces ſortes d'infidélités demeurent rarement impunies. Quoique Sultan Ibrahim ait été dépoſé & mis en priſon, pour ne rien dire d'une choſe qui choque l'oreille de tous les fidéles Ottomans : Quoique ſon Fils aîné ait été mis ſur ſon Trône pour ſervir aux deſſeins d'une faction ; néanmoins il peut arriver qu'un plus jeune que lui ſurvivra, pour venger le tort qui a été fait à ſon Pere, & pour rétablir l'Empire des Fidéles dans ſa premiere grandeur. Il y a aujourd'hui trois ans paſſés depuis le changement qui s'eſt fait dans les affaires du Serrail. Mais ne remarque-tu point le mécontentement des peuples, & une froideur & une indifference generale dans les diſcours de ceux qui furent les plus ardens approbateurs du procedé du Moufti ? On commence de toutes parts à réfléchir ſur a révolution préſente, & ſur ſes fatales ſuites. La guerre contre les Venitiens a, dit-on, entiérement épuiſé les richeſſes de l'Em-

l'Empire. La décadence du commerce, la disette d'argent, & mille autres choses, sont des plaintes qu'on entend faire tous les jours à Constantinople. Je sçai cela de bonne part, puisque je le tiens de Marchands de diverses Nations, qui commercent dans cette Capitale ; gens entiérement desintéressés. La curiosité naturelle à tout le monde, & sur tout aux Etrangers, les a obligés à étudier l'esprit des peuples pendant le séjour qu'ils y ont fait, pour tâcher de découvrir ce que pensent les Musulmans de l'état présent des affaires. Quoique je n'approuve pas la présomption de ces Infidéles, je ne laisse pas d'en profiter pour m'instruire de divers évenemens importans, que je n'aprendrois pas sans cela dans l'éloignement où je suis de l'auguste Porte.

Ils me disent que le Soldat n'est pas content, qu'on ait sacrifié tant de monde en Candie & en Dalmatie ; pendant qu'on perd dans le Continent autant qu'on gagne dans cette Isle. En effet, il semble que les Venitiens soient encore trop fort pour nous d'une maniere ou d'autre. Il n'est pas moins mécontent faute de payement, ce qui fait que les troupes n'ont pas assez de pain pour s'empêcher de mourir de faim. Un certain Grec m'a assuré, qu'il avoit entendu jurer solemnellement plusieurs Spahis, qu'ils avoient convenu entr'eux de n'aller pas en Dalmatie le campagne prochaine. Mais j'ai regardé cela comme un trait

naturel aux Grecs, qui, comme tu ſçais, donnent fort dans le Roman. Quoiqu'il en ſoit, j'entens dire aſſez de choſes, & à eux, & aux autres Voyageurs d'Orient & d'Occident, pour demeurer convaincu, que certains Grands de la Ville Imperiale commencent à chanceler.

Tout cela ſert à confirmer ce que j'ai dit d'abord, qu'il n'y a rien ſur la terre qui merite qu'on y penſe, puiſque tout eſt de ſi courte durée.

Le monde reſſemble en un mot à un jardin, dans lequel croiſſent confuſément des roſes & des buiſſons. Les premieres ſont ſi fort entourées d'épines, qu'il eſt impoſſible de les cueillir ſans ſe piquer: Si on le peut faire avec plus de facilité en coupant les buiſſons; toujours eſt-il certain, qu'elles ſont mauvaiſes & de mauvaiſe odeur, & qu'elles obligent un homme à ſe purifier autant de fois qu'il les a touchées.

Ne paſſons, cher Dinet, toi & moi, que dans les allées de ce jardin, conſiderons-en les beaux & les vilains endroits avec un eſprit toûjours égal, & ne nous donnons point la peine d'en cueillir des fleurs, ou ne nous laiſſons point tenter à ſes doux plaiſirs. Que tout ce que nous verrons & entendrons dans ce lieu enchanté, ſoit autant de ſujet de contemplation pour nous, bien perſuadés de cette verité, que toutes ces choſes, toutes belles & charmantes qu'elles paroiſſent, ne ſont que de vaines idées, de ſimples ombres des

plaiſirs

plaiſirs réels & ſolides, qui ne ſe trouvent qu'en Paradis.

Tu peux dire au Kaimakam notre ami, que le Roi de France commence à preſent à faire le Monarque ſur le fond de ſon propre eſprit & de ſon propre courage, ſans le ſecours ou le conſeil de ſes Tuteurs. Il a mis le Parlement ſur un pied d'avoir pour lui une obéïſſance abſolue. Il a purgé ce Senat des membres mal-intentionnés, & a exilé de la Cour le Duc d'Orleans, qui prétendoit être en droit de donner la loi à ſon Souverain. Cependant le Prince de Condé a pris Rethel & Sainte-Menehoult pendant que Barcelone eſt rentrée ſous la domination des Eſpagnols. Ainſi l'on a perdu d'un côté, & gagné de l'autre. Certainement il n'y a rien de ſtable dans le monde.

LETTRE LXXXVII.

A Melec Amet.

D'un Seigneur François, qui se voiant vivement poursuivi de ses Ennemis, s'étoit sauvé en traversant un bras de mer, à la faveur de la vigueur de son cheval, qu'il tua incontinent après qu'il lui eût rendu ce service. De Carabuluc cheval de Sultan Selim. Remarques sur la naissance d'Alexandre le Grand, & sur l'embrasement du Temple de Diane à Ephese. Emprisonnement du Cardinal de Rets. Dunkerque & Casal prit par les Espagnols.

TOn avanture & la maniere merveilleuse dont tu t'es sauvé au travers du Danube, me font souvenir de ce qui arriva à un certain Seigneur François du parti du Prince de Condé. Cet homme se voyant vivement poursuivi au Printems passé par des Cavaliers de l'Armée du Roi, & se sentant parfaitement bien monté, sauta des hayes & des fossés pour s'empêcher d'être pris & fut enfin poussé dans un coin de terre, dont il étoit impossible de sortir, qu'en traversant à la nage un petite bras de mer. Que ne risque-t-on point pour l'amour de la liberté? Cet homme comme un cerf échauffé qui voit les chasseurs à ses trousses, se jetta dans la mer tout à cheval; aimant mieux perir dans les eaux,

eaux, que de tomber entre les mains de ses ennemis.

Personne n'eut la hardiesse de le suivre : Et comme son cheval étoit d'une vigueur inconparable, il le porta sain & sauf sur le rivage opposé. Il ne fut pas plutôt arrivé à la Ville prochaine, où il rencontra plusieurs de ses amis, qu'il leur raconta la merveille de son passage. Mais au lieu de cherir son cheval qui lui avoit rendu un si fidéle & inestimable service, il tira son épée, & tua sur le champ la bête qui lui avoit sauvé la vie : Disant qu'il en usoit ainsi pour l'amour de la renommée, & pour empêcher que son cheval ne rendît jamais à personne le même service.

Ce fut un caprice plein d'ingratitude. Sultan Selim fils de Bajazet n'en usa pas de même. Carabuluc son fidéle cheval lui ayant un jour sauvé la vie par sa vitesse extraordinaire, pour marque de reconnoissance il lui fit bâtir une Ecurie dans l'enclos d'une vaste prairie, assigna une pension à un Palefrenier pour avoir soin d'une bête qui l'avoit si bien servi, & voulut qu'il se divertît durant tout le cours de sa vie, défendant qu'on ne le contraignît jamais à travailler. Pour rendre complet le bonheur de son cheval, il choisit les plus belles jumens d'Arabie pour lui tenir compagnie ; commandant de plus que les portes de l'Ecurie fussent toûjours ouvertes, afin que le cheval pût entrer & sortir, & aller & venir quand & où il lui plairoit. Ce fut là une generosité digne d'un Monarque d'Orient,

que

que tu as imité en partie, comme ta Lettre me le marque.

Il y a des gens si ambitieux, & si entêtés du vain desir de faire parler d'eux, qu'ils ne se mettent guéres en peine que les moyens qu'ils employent soient barbares, pourvû qu'ils réussissent dans leur dessein. Ce fut un motif de cette nature qui porta Erostrate à brûler le fameux Temple d'Ephese, qu'on avoit été deux cens ans à bâtir, & qu'on comptoit entre les sept merveilles du monde.

Cela arriva la nuit même qu'Alexandre le Grand nâquit. Le scelerat interrogé pourquoi il avoit fait un tel sacrilege, répondit : *pour s'immortaliser par un crime si horrible, n'esperant pas de le pouvoir faire par sa vertu.*

Plutarque fait mention d'une plaisanterie, qu'on fit sur la ruine du Temple de Diane Tout le monde disoit communément, que la Déesse ayant été appellé aux couches d'Olimpias mere d'Alexandre, avoit été si occupée cette nuit-là, qu'elle n'avoit pû être dans son Temple pour l'empêcher de brûler. Car les Payens croyoient que Diane, qu'ils appelloient aussi Lucine, assistoit d'une façon invisible à la naissance des enfans.

Les Prêtres ne plaisantoient point là-dessus; mais ils couroient par-ci par-là hurlant, & se balafrant, pour présager que la destinée étoit occupée ce jour-là, à signer le decret de la ruine de l'Asie. Il est certain que cette même nuit-là nâquit celui qui devoit subjuguer toute

l'Asie

l'Asie, & élever la monarchie des Macedoniens sur les ruines de l'Empire des Perses. Le scélerat qui avoit brûlé le Temple, n'eut pourtant pas ce qu'il souhaitoit ; car il fut défendu par toute l'Asie de le nommer ni dans l'histoire ni dans aucun écrit public.

On dit d'un certain Gouverneur d'une Ville d'Italie, qu'étant sur le sommet d'une haute tour, sans autre compagnie que le Pape, l'Empereur d'Allemagne, & l'Ambassadeur de Venise, il eut envie de jetter le premier par les creneaux, dans le tems qu'ils étoient tous occupés à considerer la Ville : Ce qu'il auroit pû faire d'autant plus aisément, qu'ils étoient tous âgés, & incapables de resister à sa force. Il confessa le fait à son saint Pere : Et interrogé qui l'obligeoit à vouloir faire une si horrible trahison, il répondit ; *afin qu'on pût dire qu'il avoit fait une chose, qui n'avoit jamais été faite, & qui, selon toutes les apparences, ne se feroit plus ; puisqu'il n'y auroit point de Prince, qui ayant entendu parler d'un semblable évenement, voulût jamais s'exposer au même danger sans autre garde que lui-même.* Cependant il n'eut pas assez de résolution pour executer son dessein.

J'aprens que tu vas acquerir de la réputation, par des moyens bien differens de ceux-ci, & que tu es en beau train de t'élever par tes vertus, aux charges considerables de l'Empire. De quoi je me réjouis autant que toi.

En attendant, je te ferai peut-être plaisir, de t'aprendre quelques nouvelles de ces quartiers, qui te donnent accès auprès des Grands.

Ils

Ils aiment la societé de ceux qui peuvent les informer des affaires des Etrangers.

Ce qu'il y a ici de plus nouveau, & dont par consequent on parle le plus, est l'emprisonnement du Cardinal de Rets, qui fut arrêté par ordre du Roi le dix-neuviéme de cette Lune. Je ne sçaurois te dire quel est son crime à moins que se ne soit de n'être pas aimé du Cardinal Mazarin. Il passe dans l'esprit du peuple pour fort honnête homme. Mais tu sçais que l'honnêteté est reputée vice dans les Cours des Princes d'Occident. La fourbe & l'artifice tiennent lieu de vertu & de merite parmi les Infidéles.

Tu peux dire aussi comme une verité, que les Espagnols ont repris Dunkerque en Flandres, & Cazal dans le Duché de Mantouë. On dit que cette Ville est la clef de toute l'Italie. Je ne sçaurois te dire, ni, je crois, les Infidéles non plus, qui est la serrure de cette clef. Mais j'ai remarqué que quand le Roi de France assiege un Place, il n'y a ni clef, ni serrure, ni verroux, entre les mains de qui ils puissent être, qui puissent long-tems l'empêcher d'y entrer. Et je gagerois dix contre un, qu'il trouvera bientôt moyen de rentrer dans cette Place, après que le Roi d'Espagne se sera fait quelque tems un plaisir de cette possession imaginaire.

Ma Lettre & l'année finissent précisement en même tems, à compter comme font les Chrétiens. Je te souhaite une scene de nouvelles felicités.

LET-



Aveline fe.



Aveline fe.

LETTRE LXXXVIII.

1653 Au même.

De la Comette qui parut alors sur la Sphere du Soleil.

PUisque j'ai un jour ou deux avant le départ de la poste, j'en profite pour te demander, si l'on a remarqué en vos quartiers une Comete, qui paroit nouvellement au dessus du cercle du Soleil? Il n'y a que quelques nuits qu'on s'en est apperçu ici. Nonobstant le froid de la saison, qui est je t'assure assez violent, les Astronomes sont fort occupés à examiner avec leurs Telescopes la figure de ce metéore, & à observer ses mouvemens. Ils se donnent beaucoup de peine, & souffrent toutes les rigueurs de la gelée & de la nége, dans l'esperance de faire quelque nouvelle découverte.

Le vulgaire regarde cela comme un grand prodige. Il y a mille sentimens sur les consequences de ce Phenoméne. Chacun s'érige en Astrologue judiciaire. Les Sçavans mêmes, & ceux qui passent pour de grands Philosophes en jugent aussi differemment. Les uns soûtiennent que la matiere des Cieux est sujette à la corruption & au changement, & que c'est de cette corruption & de ce changement que cette Comete s'est formée. D'autres soûtiennent le contraire: Ainsi ils sont tous divisés, & disputent avec chaleur en termes aussi inintelligibles, que le sont les langues de l'Amerique aux Habitans

de

de ce Continent. Ils amusent les uns les autres, & s'amusent eux-mêmes par des mots inconnus & recherchés : Cependant, autant que j'en puis juger, les plus sages d'entr'eux ne sont pas moins jusqu'ici dans l'erreur, que ceux qui n'ont jamais étudié ces matieres. Pour venir au secours des yeux, on a étalé tous les instrumens d'Optique ; cependant on est autant dans les tenebres, que l'étoient ceux qui étoient dans la caverne de Platon. Je crois comme un article de foi, que les mortels ont très-peu de connoissance de ces êtres éloignés. Mais les François sont les gens du monde qui abondent le plus en leur sens : Pas un n'a la modestie de croire qu'un autre a autant de raison que lui. Chacun s'érige en Docteur, & veût que les autres soumettent leur jugement au sien, quoiqu'il n'ait peut-être été formé que par les préceptes de ses Parens, par les impressions de ses jeunes ans, par la force de l'éducation, par la mode de son pays, ou par quelque notable accident de sa vie ; choses également sujettes à la fausseté & au mensonge. Combien y a-t-il de partisans des Philosophes anciens, qui soutiennent opiniâtrement leurs differens sentimens ? Les uns disent que les Cieux sont de cuivre : D'autres qu'ils sont de fer, & d'autres enfin qu'ils sont de fumée. Les uns veulent qu'ils soient solides ; d'autres fluides : Ainsi il n'y a point de fin à leurs disputes.

Personne cependant ne sçait de quoi les Cieux sont composés, ou quelle est la figure du monde : s'il est rond, ou quarré, ou au-dessus de toutes dimensions ; si la matiere du dernier atome est divisible,

divisible, ou indivisible. Qui peut m'assurer s'il y a un monde seulement, ou s'il ne peut pas y avoir aussi mille millions de mondes? Si les Etoiles sont des corps opaques comme la terre; & s'ils sont habités ou non? Je te dis encore une fois qu'il n'y a rien de certain en cela. Les sens de l'homme sont trop foibles, son imagination est trop fragile, & toutes ses facultés sont trop bornées pour concevoir les ouvrages du Tout-puissant, qui est seul sage & parfaitement sçavant.

Veux-tu que je te dise ce que je pense de cette Comete? J'ai du panchant à croire, que c'est quelque globe composé de matiere combustible, tel que paroît être notre terre, & peut-être chargé d'autant de pécheurs. Que le feu qui y étoit renfermé est sorti de ses bornes, ou par le cours de la nature, ou par le decret de la destinée, & a répandu ses flâmes sur la surface. Ces flâmes s'étant réduites en corps dans la Piramide de la fumée sortie d'un si grand embrasement, fait paroître le Phenoméne, que nous appellons queuë d'étoile ardente. Et autant que j'en puis juger, c'est de cette maniere que notre globe paroîtra aux mortels de ce bas monde au jour du Jugement universel.

Je ne suis point decisif sur ces matieres, ni ne veux point interdire à mon ame les lumieres qu'elle peut acquerir à l'avenir: Mais laissant les choses comme je les ai trouvées, c'est-à-dire pleines de mystere, & ayant double face, je n'attendrai point une meilleure destinée que celle de Socrate: comme j'ai vécu dans le doute aussi y mourrai-je, & n'esperant de satisfaction entiere que dans l'autre monde.

LET-

LETTRE LXXXIX.

A Pesteli Hali son frere, Directeur des Doüanes du Grand Seigneur.

Il le felicite de son nouvel avancement, & lui conseille de ne pas se presser de s'enrichir. Retour du Cardinal Mazarin après son second exil.

TU commences à présent à recueillir le fruit de tes voyages. Puisses-tu vivre assez pour faire une moisson complette. Je me crois infiniment obligé à l'illustre Bassa notre compatriote, qui t'a témoigné dans cette affaire une amitié particuliere. Ton merite à la verité te recommandoit assez: Mais quelle lumiere peut donner une chandelle renfermée dans une sombre lanterne? Aussi épais étoit le voile que ta modestie avoit mis sur l'éclat de tes grandes vertus.

Fils de ma mere, fais en sorte que ce que je viens de dire ne passe point pour les paroles d'un flatteur. Tu sçais que la flatterie n'est pas mon vice, non plus que l'envie. C'est seulement l'affection que j'ai pour toi qui conduit ma plume, quand je te dis que j'ai une veritable joye de la prosperité de mon frere, & que le Grand Seigneur a un fidéle Serviteur. J'espere que le Souverain des Souverains trouvera sujet un jour de reconnoître que le noble Kerker Hassan lui a rendu un bon service en lui presentant un tel Esclave. Que ta conduite ne trompe pas mon esperance.

Ce sera une gloire éternelle à la Tribu d'où nous sommes descendus, si tu t'acquittes bien de ton devoir, & que notre grand Maître te croye digne d'un emploi plus considerable. Ne regarde donc celui que tu as que comme une preuve de ta fidélité, & comme une marque que tu es capable de servir le Sultan dans un poste beaucoup plus important. Sois habile, mais sans affectation à faire connoître ton habileté. Vas par degrès : Car les démarches les plus lentes vers la grandeur, sont toûjours les plus seures. N'aye point en vûe de devenir riche & puissant tout d'un coup. Une élevation rapide est souvent suivie d'une chute précipitée. S'il est louable dans les autres choses de menager le tems, & d'employer chaque minute à se perfectionner dans la vertu ; tu trouveras néanmoins qu'en matiere de s'aggrandir, il est bon de suivre d'autres maximes : Et qu'être liberal dans l'état de patience, ne sera pas dans l'état d'abondance une frugalité inutile, puisque ce qui s'acquiert le plus promptement, se perd presque toûjours le dernier : Et que celui qui acquiert des honneurs ou des richesses, est le plus souvent exposé à l'envie, & en est souvent la victime.

La nature même te convaincra de cette verité, si tu consideres seulement ses ouvrages les plus ordinaires. Entre les autres plantes jette les yeux sur le Chêne. Il n'y a point de vegetable qui dure plus long-tems, ni qui soit plus utile à l'homme : cependant cet arbre d'une si vaste grandeur, dans le vieux & caverneux

tronc duquel j'ai vû ſeize hommes autour d'une table ronde, ſous les branches duquel eſt bâtie la maiſon d'Arom Eb'niel Eben Sherophaim, premier Emir d'Arabie, qu'on voit encore aujourd'hui ; cet arbre, dis-je, n'étoit dans ſon commencement pas plus gros que le pouce de ta main droite : Et ſi les Naturaliſtes diſent vrai, il lui a fallu cent ans pour devenir auſſi grand qu'il eſt ; il s'eſt maintenu autant de tems dans cet état fixe & floriſſant ; & il ne lui en foudra pas moins à ſe pourrir, & à ſe ruiner entierement.

Ils diſent auſſi qu'un Elephant, le plus gros & le plus grand de tous les animaux brutes, vit deux cens ans, & croît en ſtature durant la plus grand partie de ce tems-là. Ils diſent la même choſe des Crocodiles & des Dragons.

Mais pour ne pas t'ennuyer par des exemples de cette nature, contentons-nous de conſiderer que tout ce qu'il y a de grand & de durable, d'illuſtre & d'excellent dans la nature, vient lentement, & meurit tard. Conſidere toutes les Monarchies qui ont fait tant de bruit dans le monde, & tu trouveras qu'elles n'ont duré qu'à proportion du tems qu'elles ont mis à s'aggrandir. La naiſſance & la chute de l'Empire des Perſes ont été également rapides. Les Macedoniens ne furent pas plutôt parvenus au faîte de la grandeur, qu'ils commencerent à tomber. Il n'y a point d'Etat qui puiſſe ſe vanter d'une domination ſi durable & ſi univerſelle, que la République Romaine ; cependant c'eſt de Rome qu'on diſoit communément, *qu'elle n'avoit pas été bâtie en un jour.*

Mais

Mais nous n'avons pas besoin des exemples des Etrangers, puisque nous en avons chez nous. Combien est durable & perpetuellement victorieux l'Empire sacré des Musulmans ? Cependant ses commencemens furent petits : Il eut plusieurs traverses, & ce n'est que peu à peu qu'il est parvenu à la formidable grandeur où nous le voyons aujourd'hui. Car tu sçais que nous comptons la mille & soixante-troisiéme année depuis la sainte fuite de l'Envoyé de Dieu.

Ce que je viens de dire peut s'appliquer à proportion aux progrès personnels, que les hommes font dans les dignités & dans les richesses du monde. Contente-toi donc des Saisons où la destinée trouvera à propos de t'avancer, & ne te mets point en tête de rien anticiper.

Tout ce que je puis te dire de nouveau, est que le Cardinal Mazarin revint de son second exil le 13. de la Lune passée. Tu peux le dire aux Ministres d'Etat comme un fait averé.

Nous sommes en ce monde autant d'exilés. Dieu nous rétablisse dans un pays plus agréable, & nous reçoive dans son Paradis, où nous puissions recevoir les caresses de nos amis.

LETTRE XC.

A Kerker Haſſan Baſſa.

Il le remercie de la faveur qu'il avoit faite à ſon Frere. Des honneurs faits par le Roi de France au Cardinal Antoine Barberin. De certains prodiges.

LEs benedictions de Dieu & de ſon Prophéte deſcendent ſur toi de mille côtés. Tu es un veritable Ami, & toute la famille t'eſt obligée des faveurs ſans nombre qu'elle a reçûe de toi. Mais perſonne ne l'eſt plus que mon frere & moi. Nous t'avons également obligation ; puiſque je regarde le bon office que tu lui as rendu, en le recommandant à la faveur du Sultan, pour lui faire obtenir une Charge honorable & lucrative, comme un ſervice rendu à moi-même ; car mon frere & moi partageons mutuellement notre bonne & mauvaiſe fortune, comme font d'ordinaire les proches parens, qui s'aiment autant que nous nous aimons. J'ai une raiſon particuliere de te remercier, puiſque c'eſt à ma priere que tu as fait cet faveur à mon frere. Quoiqu'il ſoit mon frere, je n'aurois jamais parlé en ſa faveur, ſi je ne l'avois pas connu homme de merite. Les Charges importantes qui doivent être remplies par des gens de confiance, ne doivent pas être données par faveur, ou par affection. Nous ſommes obligés de acrifier tous nos intérêts particuliers à ceux

du

du Grand Seigneur : Et il ne faut pas faire comme les François, qui parviennent ſouvent aux Charges les plus importantes, parce qu'ils ſont d'un parti oppoſé à la faction de leur Roi.

Depuis que le Cardinal Mazarin eſt de retour en cette Cour, c'eſt-à-dire, depuis le mois paſſé, le Roi a réformé pluſieurs abus de cette nature. Il commence tous les jours à ſentir de plus en plus ſa force & ſon autorité.

Le frere du Cardinal de Richelieu, qui étoit Evêque de Lion, & grand Aumônier de France, mourut au mois de Decembre. Le Roi a donné toutes ſes Charges au Cardinal Antoine Barberin, qui ſe refugia en cette Cour il y a prés de dix ans, pour ſe mettre à couvert des perſecutions du Pontife Romain qui regne à préſent. Il a toûjours été à Rome de la faction Françoiſe ; auſſi le Roi l'a reçu par reconnoiſſance avec beaucoup d'affection ; & pour lui faire encore plus d'honneur, il l'a fait Chevalier du Saint Eſprit. C'eſt le premier ordre de Chevalerie de ce Royaume.

On vient de recevoir ici la nouvelle de la mort du Duc de Nieubourg, qui eſt un grand Prince en Allemagne. On parle auſſi de certains prodiges qui ont été vûs depuis peu en Angleterre, en Irlande, & en d'autres lieux de l'Europe ; comme par exemple d'une pluye de ſang chaud, d'étain & de cuivre. On dit encore, comme choſe certaine, qu'on a vû

trois

trois Soleils tout de nouveau à Dublin, Capitale d'Irlande.

Il s'eſt donné un combat naval entre les Anglois & les Hollandois ſur les côtes d'Italie. On dit que les Hollandois ont remporté la victoire ; qu'ils ont coulé à fond deux Vaiſſeaux de leurs ennemis & pris un, ſans avoir fait aucune perte conſiderable.

Il n'y a pas à preſent d'autres nouvelles qui méritent de t'être mandées. Les yeux de tous les Nazariens d'Occident ſont attachés ſur l'azile du monde où tu réſides, & ſur ce que fera notre invincible Viſir en Candie.

On parle de certaines ouvertures de paix, que ce grand Général a fait aux Venitiens, s'ils vouloient rendre la Ville de Candie aux victorieux Oſmans.

Si cela eſt, on diroit qu'une ſi grande clemence devroit donner envie aux orgueilleux Infidéles d'accepter le parti, & de ſe ſoumettre. Mais ſi la deſtinée en a autrement ordonné, je ſouhaite que nous puiſſions leur faire ſentir la force de nos armes, qui paroiſſent plus rongeantes, que le tems qui dévore toutes choſes.

LETTRE XCI.

A Nathan Ben Saddi, Juif à Vienne.

Il tâche de le ramener des préjugés de l'éducation, & de le convaincre que les autres Peuples peuvent être aussi bien sauvés que les Juifs.

JE vois par ta derniere Lettre, que tu souhaites de nouvelles instructions, & qu'en même tems tu es toûjours entêté de tes vieux préjugés. Je ne suis pas surpris des difficultés que tu trouves à te défaire des enseignemens de tes Rabins, vrais Comediens en matiere de Religion. Les influences de l'éducation ne sont pas moins puissantes que celles de la naissance, & les habitudes qui se sont enracinées en nous durant la jeunesse, moins difficiles à arracher que les affections naturelles de notre sang. C'est ce qu'a voulu faire entendre le Proverbe Arabe, qui dit : *Que les Directeurs des jeunes gens dominent sur les Astres de leur naissance.*

Je sçai qu'on a regardé comme un honneur particulier à ta Nation, d'avoir été de rigides observateurs des traditions de vos peres. Vous n'avez pas même manqué de gens, qui plutôt que de se détourner de cette route, se sont exposés gayement, & ont courageusement souffert les tortures, les fouets, les flâmes, & toutes sortes de tourmens, & même les plus cruelles morts que la malice des Tyrans ait pu inventer. Mais ne sçai-je pas aussi que dans certains

certains points les plus importans de votre Loi, vous avez eu plus de zéle que de prudence ? Je ne parle point de la bigoterie d'un petit nombre de particuliers, mais de la bigoterie de ceux qui reprefentent tout le corps de votre Nation. Combien vos armées étoient-elles étourdies, & fuperftitieufes du tems de Mattathias, lorfqu'attaquées par leurs ennemis un jour de Sabbat, elles ne voulurent jamais tirer l'épée pour leur défenfe, & aimerent mieux fe laiffer tailler en pieces par l'armée d'Antiochus ? Ce n'eft point une remarque que l'envie ait fait faire aux ennemis de votre Religion ; c'eft une obfervation de Jofephe, qui eft de la même foi que toi, & Ifraëlite comme toi.

Dis-moi un peu ce que tu penfes fur cela ; crois-tu que vos peres firent bien de fe facrifier ainfi, & de facrifier les intérêts de leur Nation, à un zéle indifcret d'obéïffance qu'ils devoient ou ne devoient pas à leur Loi ? Si tu dis qu'ils firent bien, ils s'enfuit que Mattathias fit mal d'ordonner comme il fit, qu'il feroit deformais permis de fe défendre le jour du Sabbat ; & que tous les Juifs qui obéïrent à ce commandement, & combattirent le jour du Sabbat, furent autant de violateurs de la Loi. Mais fi tu dis qu'ils firent mal de ne pas combattre dans un tems où il étoit défendu de le faire ; & défendu fous les plus feveres peines, il s'enfuit par confequent, qu'il n'y a aucun point de votre Loi, dont on ne puiffe être difpenfé, & dont même on ne le doive



...loi... ...r les intérêts de l'Etat, & l'avantage ...que. Sur ce pied-là donc, la ...uelle vous avez tant d'attache- ...îtra qu'une forme de gouverne- ...t inventée, pour des raisons ...ines. Je ne doute point que ... été miraculeusement donnée ...e de Sinaï, & je ne voudrois p... soupçonnasses de partialité. M... ...est point d'invalider le Testa- men... & des Prophétes. Sans con- tred... ...s-haut descendit du Ciel, ac- com... ...lusieurs millions d'Anges, & de t... mille chariots de feu. Il étoit sur l... ...e la montagne, que l'arriere- gard... ...ortége n'avoit pas encore passé ...tées de la Lune. Le Soleil pa- ... son circuit; il rougit, & se ...lat de l'Eternel, incapable de soutenir la splendeur d'une gloire qui sur- passoit la sienne. Let Etoiles furent éblouies du brillant de l'Immortel; elles s'égarerent dans leur course, & toutes épouvantées se cho- querent les unes les autres. Pour monument de cette glorieuse descente, les Anges laisse- rent les brillantes impressions de leurs pieds dans ce chemin céleste, qu'on distingue enco- re, aujourd'hui par sa blancheur, de tout le reste du Firmament; ce qui fait que les Astro- nomes l'appellent *la voye lactée.*

Les Nations de la terre eurent peur de ce spectacle, & de l'horrible bruit qui si fit: la montagne fut tout en feu; la flâme alla jus-

certains points les plus importans de
Loi, vous avez eu plus de zéle
dence ? Je ne parle point de la b
petit nombre de particuliers, m
terie de ceux qui representent to
votre Nation. Combien vos ar
elles étourdies, & superstitieuses
Mattathias, lorsqu'attaquées par
mis un jour de Sabbat, elles n
jamais tirer l'épée pour leur défe
merent mieux se laisser tailler e
l'armée d'Antiochus ? Ce n'est pc -
marque que l'envie ait fait faire a s
de votre Religion ; c'est une obs e
Josephe, qui est de la même foi c &
Israëlite comme toi.

Dis-moi un peu ce que tu pens
crois-tu que vos peres firent bie
fier ainsi, & de sacrifier les int
Nation, à un zéle indiscret d'obéissance qu'ils devoient ou ne devoient pas à leur Loi ? Si tu dis qu'ils firent bien, ils s'ensuit que Mattathias fit mal d'ordonner comme il fit, qu'il seroit desormais permis de se défendre le jour du Sabbat ; & que tous les Juifs qui obéïrent à ce commandement, & combattirent le jour du Sabbat, furent autant de violateurs de la Loi. Mais si tu dis qu'ils firent mal de ne pas combattre dans un tems où il étoit défendu de le faire ; & défendu sous les plus severes peines, il s'ensuit par consequent, qu'il n'y a aucun point de votre Loi, dont on ne puisse être dispensé, & dont même on ne le doive

doive pour les intérêts de l'Etat, & l'avantage de la République. Sur ce pied-là donc, la Religion à laquelle vous avez tant d'attachement, ne paroîtra qu'une forme de gouvernement divinement inventée, pour des raisons purement humaines. Je ne doute point que votre Loi n'ait été miraculeusement donnée sur la montagne de Sinaï, & je ne voudrois pas que tu me soupçonnasses de partialité. Mon dessein n'est point d'invalider le Testament de Moyse & des Prophétes. Sans contredit, le Très-haut descendit du Ciel, accompagné de plusieurs millions d'Anges, & de trente-deux mille chariots de feu. Il étoit sur le sommet de la montagne, que l'arriere-garde de son cortége n'avoit pas encore passé les portes argentées de la Lune. Le Soleil parut étonné dans son circuit; il rougit, & se détourna de l'éclat de l'Eternel, incapable de soutenir la splendeur d'une gloire qui surpassoit la sienne. Let Etoiles furent éblouies du brillant de l'Immortel; elles s'égarerent dans leur course, & toutes épouvantées se choquerent les unes les autres. Pour monument de cette glorieuse descente, les Anges laisserent les brillantes impressions de leurs pieds dans ce chemin céleste, qu'on distingue encore, aujourd'hui par sa blancheur, de tout le reste du Firmament; ce qui fait que les Astronomes l'appellent *la voye lactée*.

Les Nations de la terre eurent peur de ce spectacle, & de l'horrible bruit qui si fit: la montagne fut tout en feu; la flâme alla jus-

qu'aux nuës, & la fumée jusqu'au Ciel : Le monde fut ébranlé par les épouvantables tonnerres & éclairs, qui penetrerent les abîmes de l'Enfer. Les esprits infernaux furent surpris & effrayés de tant de feu extraordinaire ; ils se demanderent les uns les autres, *si le jour du Jugement étoit venu.* Les eaux se cacherent dans les fontaines, & l'Ocean fit un grand bruit. Il n'y eut rien dans la nature qui ne fût frapé d'admiration & de peur, & Moyse même étoit tout brillant & rayonnant de lumiere, quand il descendit de la montagne.

Tu vois, Nathan, que je ne suis pas Infidéle, & que je crois comme toi, que la Loi de Moyse a été apportée du Ciel. Mais s'ensuit-il de là, que cette Loi est universelle & éternelle ? N'y a-t-il que les enfans d'Israël, & ceux qui embrassent leur Religion, qui puissent être sauvés ? C'est une erreur sans contredit ; & tu en conviendras toi-même après que tu auras bien examiné la chose. Change un peu de situation, ne fut-ce qu'en imagination ; ôte toi de devant les pieds de tes Docteurs, qui t'ont prévenu contre les enfans d'Adam, à la réserve de ceux de ta race. Tiens-toi pour quelque tems à l'écart, & regarde les quatre vents : Mais attache tes yeux sur l'Orient, car c'est de là que la sagesse tire son origine. Le même Dieu qui a créé les Juifs, n'a-t-il pas créé aussi toutes les Nations de la Terre ? Est-il possible que tu sois assez aveugle & assez endurci, pour croire qu'un Dieu que tu conçois comme souverainement misericordieux,

ait créé tant de millions d'ames pour les damner ? Peux-tu te mettre dans l'esprit, que ce même Dieu leur fera un crime de n'être pas nées de la semence de Jacob ? Dépendoit-il d'elles de recevoir la vie d'un pere plutôt que d'un autre, ou d'être conçues d'une mere plutôt que d'une autre ? Combien sont absurdes les consequences qui se tirent d'une opinion si bornée ? C'est un orguëil & une malice qui ne méritent point de pardon, de mépriser & de juger de cette maniere des gens composés des mêmes ingrediens que les Juifs.

Il est certain que Dieu a envoyé des Prophétes à toutes les Nations, pour les conduire dans le bon chemin, & non dans le chemin des Infidéles. Ceux qui croyent aux Prophétes, & qui vivent selon leurs préceptes, seront sauvés. Ces Prophétes prêchent l'Unité de l'Essence Divine, la Résurrection des morts, le jour du Jugement, les joyes du Paradis, & les tourmens de l'Enfer. Ils enseignent la necessité de la justice, de la sainteté, & des bonnes œuvres ; & exhortent tout le monde à pratiquer la regle d'or, sans s'embarrasser le cerveau de subtilités qui n'ont point de bout, & qu'on ne peut regarder que comme des innovations dans la pieté, & comme des productions superflues de la vie Religieuse. Telles sont la plûpart des penibles & ridicules ceremonies, observées par vos Dévots, dont je sçai que les plus sages d'entre vous se mocquent. Ces petites superstitions semblables à des rejettons inutiles, consument

les esprits de la Religion, & ne lui laissent qu'un tronc sans seve, dont on ne peut esperer aucun fruit. Si ces ceremonies étoient commandées dans la Loi de Moyse, on pourroit dire quelque chose pour leur défense; mais comme ce ne sont que les visions de vos Rabins, un homme sage n'ira pas sans examen se mettre sous un joug inutile. Pur stratagême de vos artificieux Conducteurs, qui prétendent par là vous tenir dans la dépendance, dans une crainte servile de leur autorité, & dans une timidité religieuse pour une chose que vous ne connoissez pas.

Ta Lettre répond à cela par avance; car supposant que j'argumenterois ainsi, & que je vous accuserois d'avoir ajoûté les traditions de vos peres aux Commandemens positifs de la Loi; tu me dis que ceux-là se trompent grandement, qui croyent que tout ce qui fut donné à Moyse sur la montagne, fut écrit dans les deux Tables, ou compris même dans la Pentateuque; comme si le Prophéte n'avoit fait durant quarante jours & autant de nuits, que demeurer les bras croisés. Car il est évident, ajoûte-tu, que si Dieu n'avoit eu autre chose à donner que la Loi écrite, il ne lui auroit fallu pour cela qu'une heure, ou un jour tout au plus. Par consequent tu conclus que le jour il donnoit à Moyse la Loi écrite, & que la nuit il en expliquoit les Mysteres, que vous appellez la Loi Orale. Que Moyse l'enseigna à Josué son successeur: Josué aux soixante-dix Anciens, qui la transmirent

ainsi

ainſi commentée à leurs deſcendans, & même au dernier des Prophétes, de qui le grand Sanedrin la reçut. Depuis ce tems-là, les Peres l'ont fait paſſer à leurs enfans, comme ils l'avoient reçue de leurs Ancêtres, & c'eſt ce qui ſe pratique encore aujourd'hui, & qui eſt la regle de votre conduite, dans les cas où la Loi écrite eſt muette. A la verité, Nathan, il paroît une apparence de raiſon dans ce que tu dis: Et certes, on ne ſçauroit ſuppoſer que Moyſe employa tout ce tems à ne recevoir que la Loi écrite. Mais je ne ſçaurois croire d'un autre côté, que l'Eſprit Eternel ait été occupé durant tant de jours à preſcrire les Rites & Ceremonies ridicules qu'on trouve dans le Talmud, & dans les Ecrits de vos Rabins. Si tu peux me convaincre de cela, je ceſſerai de te ſoliciter à changer de Religion.

J'aurois beaucoup d'autres choſes à te dire, mais l'heure du départ du Courier m'oblige de finir. La premier fois que je t'écrirai, je répondrai à tous tes argumens. En attendant, n'abandonne pas ta raiſon à la coûtume, & aux préceptes de la Sinagogue; mais ſouviens-toi que tu es homme.

LETTRE XCII.

A Abul Racowawn, grand Aumônier du Sultan.

De la difference qu'on doit faire entre les Mendians effrontés, & les veritables pauvres. Exemple remarquable de la charité d'un Cardinal. Il lui recommande en particulier un Timariot.

TU es placé ſur un haut Siege : tu es éminent entre les Fidéles, & les affligés jettent les yeux ſur toi. Tu es le Protecteur de tous les miſerables. A toi comme à une azile ont recours ceux que la mauvaiſe fortune a dépouillés de toute autre eſperance, & qui dans leur accablement ne peuvent trouver de conſolation qu'en toi. Le ſeul & dernier refuge eſt vers toi, qui es le fidéle diſpenſateur des liberalités du Grand Seigneur. Ne permets pas qu'un excès de prudence interrompe ta charité. Tu es également acceſſible au coupable & à l'innocent, & tu dois être tel ; car perſonne ne peut d'abord diſtinguer à la vûe un homme d'avec un autre. Un peu d'examen & de converſation, peut néanmoins en faire connoître la difference.

Il y a des gens qui amaſſent de grands biens, ſous le maſque de la pauvreté. Il y a des Mendians effrontés, qui font profeſſion d'en impoſer à la compaſſion des hommes, & ſe font un plaiſir de duper le monde avec humilité,

&

& d'attraper de l'argent. On s'imagine qu'on donne à de vrais pauvres, & c'eſt à des ſcelerats & à des Infidéles maſqués.

D'ailleurs, j'ai vû de veritables objets de pitié, gens réduits aux dernieres extrémités, qui auroient mieux aimé perir, que de parler de leur pauvreté qu'aux Grands & aux Nobles. Ils regardent les gens de ce rang comme des gens ſages, genereux, & conſiderant les accidens qui arrivent ordinairement aux mortels. Ils croyent pouvoir librement décharger leurs cœurs aux perſonnes d'un tel caractere, leur expoſer leurs beſoins, & leur demander du ſecours ſans s'expoſer aux reproches, beaucoup plus ſenſibles qu'un prompt refus.

Tu peux connoître ces bons pauvres-là, à la modeſtie qui paroît ſur leur viſage : au moins, c'eſt ce que dit notre ſaint Prophéte : On les connoît encore en ce qu'ils ne ſont pas importuns, & qu'ils ſe rebutent promptement. Donne gayement de groſſes aumônes aux pauvres de ce caractere. Il en eſt des charités qu'on fait de cette maniere ; comme des Marchandiſes qu'on envoye dans les pays Etrangers ; elles courent pluſieurs riſques ſur le plus incertain de tous les Elemens, & ne laiſſent pas enfin de rentrer dans leur tems, & de produire par la ſpeciale benediction du Ciel, un très-gros intérêt.

Donne à tous ceux qui te demandent; car il vaut mieux donner l'aumône à neuf perſonnes indignes, que de la refuſer à un veritable pauvre. De plus, il n'eſt pas glorieux à un Monarque

souverain, que quelque affligé que ce soit se retire de la Cour triste ou mécontent, faute de secours.

J'ai parlé dans quelques-unes de mes Lettres, des vices des Nazariens d'Occident, & je n'ai pas tout à-fait gardé le silence au sujet de leurs vertus, entre lesquelles la charité est très-éminente & très-remarquable.

Les François disent quelque chose d'assez beau d'un certain Cardinal, fort homme de bien, & qui par le grand nombre de ses charités, s'étoit fait appeller dans le monde, le Pere des pauvres.

Ce Prince Ecclesiastique avoit pour coûtume constante, de donner audience publique, une ou deux fois la semaine dans la Sale de son Palais, aux pauvres qui se présentoient; & de donner à chacun plus ou moins à proportion de ses besoins, selon les mouvemens de sa charité.

Un pauvre Veuve encouragée par le bruit de la generosité du Prélat, vint un jour dans sa Sale, avec sa fille unique, qui étoit belle, & âgée d'environ quinze ans. Son tour étant venu pour avoir audience, entre tant de demandans, le Cardinal reconnut un modestie extraordinaire sur le visage, & dans la conduite de cette femme & de sa fille, & la pria de lui dire librement ses nécessités. Elle rougissant & pleurant, lui parla de cette maniere : *Monseigneur, je dois cinq écus de rente pour ma maison, & mon malheur est si grand, que je n'ai pour les payer, qu'un moyen qui me navreroit le cœur. Mon Hôte me force d'avoir recours à ce moyen, c'est-à-dire, de lui prostituer cette fille qui est mon unique, que j'ai*

élevée jusqu'ici à la vertu avec beaucoup de soin, & à qui j'ai inspiré de l'horreur pour un crime si odieux. Ce que je demande à votre Eminence, est qu'elle interpose son autorité sacrée, & nous mette à couvert de la violence de ce barbare, jusques à ce que nous ayons gagné par un honnête travail, de quoi le satisfaire.

Le Cardinal admirant la vertu, & l'innocente modestie de cette femme, la pria de prendre courage. Puis il écrivit incontinent un billet qu'il donna à la Veuve, & lui dit : *Portez ce papier à mon Maître d'Hôtel, qui vous donnera cinq écus pour payer votre rente.*

Le pauvre Veuve ravie de joye, fit mille remerciemens au Cardinal, & alla droit au Maître d'Hôtel, à qui elle rendit le billet. Il ne l'eût pas plûtôt lû, qu'il lui compta cinquante écus. Elle en fut surprise, & croyant que c'étoit un artifice du Maître d'Hôtel, qui vouloit éprouver son honnêteté, elle n'en voulut prendre que cinq ; disant qu'elle n'en avoit pas demandé davantage à son Eminence, & qu'elle étoit assurée que c'étoit une équivoque.

Le Maître d'Hotel de son côté, ne doutant point de l'ordre de son Maître, vouloit absolument l'executer. Mais tout ce qu'il put faire fut inutile, & il n'y eut pas moyen de lui faire prendre au delà de cinq écus. Pour finir la dispute, il lui offrit de retourner avec elle vers le Cardinal, qui décideroit la chose. Etant donc venus au Prélat, & l'ayant pleinement instruit du fait : *Il est vrai*, dit il, *je me trompé en écrivant cinquante écus : donnez-moi le billet pour le réformer.*

reformer. Il en fit un autre, & dit à la femme en le lui donnant : *Tant de candeur & de vertu merite recompense. Je te donne cinq cens écus ; si tu peux en épargner quelque chose, garde-le pour marier ta fille.*

Ce Cardinal, si je ne me trompe, s'appelloit Farnese. Mais quelque fût son nom, il fit en cela une action vrayement heroïque ; & d'autant plus heroïque, qu'il s'en fait peu de la même nature.

Il sera fort glorieux & fort avantageux à la sublime Porte, que tu éleves quelquefois les gens de merite, par des liberalités extraordinaires, & les mettes en état par ce moyen de rendre service au Grand Seigneur. Un bienfait de cette nature les obligera du moins à ne pas le desservir.

Permets-moi de te recommander entr'autres Ebnol Barwana Kayemas, ton compatriote. Il a eu autrefois un beau Timar ; * mais il en fut dépossedé par Sultan Ibrahim, qui voulut favoriser une créature de Shechir Para. Tu sçais la vie de cette infame. Je ne t'en dis pas davantage.

* *C'est le revenu de certaines Terres que le Grand Seigneur donne à des Particuliers, à condition de servir dans ses armées. Ceux qui possedent ces revenus portent le nom de Timariots, Vid. Mor.*

LET

LETTRE XCIII.

Au Capitan Bassa.

Diverses batailles Navales entre les Anglois & les Hollandois, notamment celle où fut tué l'Amiral Tromp.

COmme tu es homme de guerre, tu prens sans doute plaisir d'entendre parler de combats & de batailes. Depuis que les Anglois & les Hollandois sont en guerre, il s'est donné des combats de mer plus sanglans que tous ceux dont on a entendu parler depuis que le monde est fait. Il semble que les derniers agissent par émulation, & qu'ils dispu-tent aux Anglois un titre qui leur a été donné de tout tems, d'être les plus braves gens du monde sur cet Element.

Il se peut que leur querelle soit fondée sur d'autres raisons que je ne sçai pas. Ce qu'il y a de certain, est qu'ils sont fort animés de part & d'autre. Quelque soit le sujet de cette guerre, les Hollandois sont encore les perdans.

Je t'ai envoyé la Relation du combat de l'année passée; ils se sont depuis battus plusieurs fois. On dit ici que durant cette guerre, les Anglois ont pris aux Hollandois près de deux mille Vaisseaux Marchands, coulé à fond & brûlé autant de Navires de guerre, tué quelques-uns de leurs principaux Commandans, ruiné leur commerce, & réduit cette Nation à des extrémités presqu'aussi grandes,

que

que lorſqu'elle fut obligée à demander la protection des Anglois contre le Roi d'Eſpagne ſon Souverain, de l'obéïſſance duquel elle s'étoit nouvellement ſouſtraite.

Mais le plus terrible combat qu'il y ait eu entre ces deux Nations, eſt celui qui s'eſt donné le ſecond de ce mois. Les Hollandois y ont eu vingt-ſept de leurs plus gros Vaiſſeaux brulés ou coulés à fond. Ils y ont perdu deux mille Matelots & Soldats ; mille autres ont été faits priſonniers avec pluſieurs Capitaines. Le grand & fameux Amiral Tromp, dont j'ai parlé dans ma précedente, y a été tué après avoir fait des prodiges de valeur.

Les François diſent que Tromp ayant une ſoif extrême durant la chaleur du combat, demanda un verre de vin ; & que ſon Valet ne le lui eut pas plutôt donné, que voulant retirer la main, un boulet vint, & la lui coupa. Ce brave Général touché d'une heroïque compaſſion, répandit le vin ſur le pont, & dit : *Il n'eſt pas juſte que je me deſaltere du ſang d'un fidéle Domeſtique.* A peine avoit-il achevé, qu'un ſecond boulet vint & le tua.

Si le même accident t'arrive en combattant contre les Infidéles, ſois aſſuré que tu ſeras incontinent tranſporté ſur les verds & ombrageux rivages des fleuves de vin du Paradis, où tu pourras boire à ſouhait éternellement à couvert de toutes ſortes de diſgraces. Car quiconque meurt en combattant pour la Foi, eſt martir.

LET-

LETTRE XCIV.

A Sala Tircheni Emin, Grand-Maître de l'Artillerie à Constantinople.

D'un admirable Vaisseau bâti à Rotterdam par un Inginieur François, qui devoit faire des marveilles. Des especes des tourbillons marins qu'on appelle cataractes,

JE me souviens que la dernier fois que je t'écrivis, je te promis de te parler plus amplement de Pachicour, fameux Pirate de la mer noire. Il me seroit aisé de tenir parole ; mais je suis tenté de t'entretenir d'autre chose.

Je me souviens de t'avoir entendu parler quand tu étois Chiaoux, du Royaume de Tunis, où Sultan Amurat t'avoit envoyé, pour ajuster les differends survenus entre le Dey & le Divan de cette Ville. Tu parlas en même tems de je ne sçai quelle admirable machine, inventé pour retirer les Vaisseaux, ou tout autre chose du fond de la mer ; ajoutant à cela, que le Divan de Tunis avoit donné a l'Inventeur, une récompense de cent mille piastres.

J'ai lû un Auteur François, qui fait mention d'une semblable machine qu'il y a à Venise, inventée pour tirer la fameuse Carraque, qu'on appelloit le Château de la mer. Ce Vaisseau étoit d'une prodigieuse grandeur, & plus magnifique qu'utile. Etant à l'ancre, il se renversoit par son propre poids, & couloit à fond. Ni la machine dont je viens de parler, ni aucune

autre

autre dreſſe humaine, ne pouvoit le retirer de là. Cela n'empêcha pas qu'on ne louât beaucoup l'habileté de l'Inventeur, que le Senat ne l'honorât du titre de *Clariſſimo*, & ne lui aſſignât une groſſe penſion pour toute ſa vie.

La queſtion eſt de ſçavoir, ſi les Etats de Hollande feront la même liberalité à un Ingenieur François, qui a fait à Rotterdam un Vaiſſeau, qui fera, dit-on, plus de miracles que l'Arche de Noë.

On ne parle préſentement à Paris que de ce Vaiſſeau. Nos Marchands reçoivent des Pays-Bas des Lettres pleines de merveilles, au ſujet de ce Vaiſſeau, qui doit ſe mouvoir au ſon de la cloche, ſans voiles, ſans rames, ſans gouvernail, & autres choſes dont on ſe ſert d'ordinaire dans la Marine; cependant il doit aller plus vîte que la Lune dans le Firmament, ou qu'un boulet ſortant d'un canon. C'eſt ainſi que parlent ceux qui aiment à avancer tout ce qu'ils entendent dire, & le porter juſqu'au prodige & au Roman. Ce qu'il y a de certain eſt que l'Artiſte à promis, qu'il iroit auſſi vîte que certains oiſeaux peuvent voler, & qu'il feroit douze lieuës en une heure. Ni les vents, ni les marées ne pourront ni l'avancer, ni le retarder: Et comme la machine roule ſur un principe interne du mouvement perpetuel, elle doit ſeulement être dirigée au gré de celui qui en gouverne les reſſorts & les rouës. Ainſi le Maître du Vaiſſeau pourra d'un coup de main le tourner au point du compas qu'il jugera à propos, malgré l'otage le plus violent.

Cet

Cet Ingenieur s'oblige de plus, que son Vaisseau fera le voyage des Indes Orientales dans la révolution d'une Lune ; & qu'il ira en certains pays de l'Amerique dans la quatriéme partie de cet espace de tems. S'il fait autant qu'il promet, il fera sur ce pied-là le tour du monde en trois mois.

Pour faire encore plus valoir cette machine, on dit qu'avec le secours d'une nouvelle invention, elle ruinera imperceptiblement sous l'eau, quelque Vaisseau que ce soit, pourvu qu'il ne soit qu'à la portée du Canon ; & cela si subitement, que dans l'espace de six heures, elle coulera successivement à fond une flotte de cent navires de guerre.

D'ailleurs cet Artiste pour ne paroître pas moins habile à résister aux efforts du Ciel, qu'à surpasser toutes les inventions de la terre, promet que ce merveilleux Vaisseau, coupera à la distance d'une lieuë toutes les cataractes d'eau, qui menaçent d'ordinaire les Mariniers sur la Mediterrannée & sur les autres Mers.

Tu sçais peut être ce que c'est que ces cataractes, & les dangers où sont les Vaisseaux qui s'en trouvent proches. Permets-moi cependant de te dire ce que j'en ai apris d'un certain Corsaire qui en a souvent rencontré au Levant.

Ces cataractes, dit le Corsaire, sont des especes d'aqueducs, situés entre les nuées & la mer. Par le moyen de ces nuées ces cîternes suspendues sont remplies de l'eau de l'Ocean, qu'elles tirent comme par un tuyau, qui semble descendre exprès à certaines saisons, & en certains

lieux

lieux particuliers, où la surface de l'eau commence à bouillir, comme pour avertir ces vessies alterées de descendre & de se remplir.

Si cela est, qui sçait si la pluye qui rend la terre fertile, ne vient pas originairement de la mer ? Car dès qu'elle a traversé l'air, ou après qu'elle a été reçûe par les nuées, ne peut-elle pas se décharger de son sel, & devenir fraîche, par une vertu secrette de cet Element, ou par la force naturelle de la moyenne region ? Ou au moins par quelque vertu inconnuë, qui n'est peut-être pas inferieure à celle qui à la priere de notre saint Prophéte, adoucit les eaux ameres du desert, dans un tems où toute l'Armée des premiers Musulmans étoit sur le point de mourir de soif ?

Que feront après cela les Philosophes Occidentaux des vapeurs qui s'exhalent, disent-ils de la terre, & qui se condensent ensuite en nuées? Je soutiens que ce n'est qu'une idée mal liée des corps retentifs, s'il m'est permis de parler ainsi, tels qu'il semble que soient les nuées. Et il me vient envie de demander à ses Philosophes, de quoi sont faits les Vaisseaux qui contiennent ces exhalaisons condensées ; & d'où vient qu'ils ne tombent par sur nos têtes, & ne nos accablent pas ; mais qu'ils se contentent de distiller peu à peu, & goutte à goutte, autant qu'il est necessaire pour refraîchir les parties steriles de la terre, & fournir aux besoins des hommes ? J'ai encore envie de leur demander, d'où vient qu'il pleut dans les Indes & autres pays de l'Orient, des mois entiers sans interruption, le reste de l'année étant sec : Au lieu qu'ailleurs les periodes

riodes des changemens de tems ſont incertains, & qu'en quelques endroits il pleut rarement ou jamais ?

Les Ouvrages du Tout-puiſſant ſont impénetrables ſans contredit : Et quoique ſe ſoit une marque de grand eſprit de pouvoir rendre raiſon, ſinon ſolidement, au moins ingenieuſement, de pluſieurs choſes merveilleuſes que nous voyons dans la nature ; c'eſt auſſi une preuve de peu de pieté ou de jugement, de décider de tout, ſi ce n'eſt du ſentiment de notre propre ignorance.

Jai fait une digreſſion de la nature de celle que fit autrefois un homme, qui commença une oraiſon à la louange de l'Arche de Noé, & finit par une conte de la brouette d'un Armenien.

Mais je n'oblierai pas que je parlois de ce qu'a promis l'Ingenieur de Rotterdam au ſujet de ſa machine, qu'elle romproit toute la force des cataractes ; ce qui feroit fort avantageux aux négocians, & leur ſerviroit comme de convoi pour les garantir de ces fantômes ſi redoutables aux Vaiſſeaux. Car le Corſaire m'a dit que ces cataractes cauſent très-ſouvent des naufrages, ſoit en embarraſſant les mâts du Vaiſſeau, & par ce moyen le renverſant, ſoit en le choquant rudement & l'empliſſant d'eau, & par conſequent le coulant à fond.

Il dit auſſi que les Pirates Chrétiens ont de coutume de ſe ſervir de certains charmes contre les cataractes. Ils ont un couteau, dont le manche eſt de l'os du bras droit d'un homme : Et que chaque Vaiſſeau eſt obligé de ſe pourvoir en mettant à la voile d'un ou deux de ces

couteaux, qu'ils achetent de gens qui passent pour Magiciens. Quand on voit ces cataractes à certaine distance, le Maître du Vaisseau, ou quelqu'autre que ce soit, prend ce couteau enchanté de la main droite, & tenant de la gauche le Livre de l'Evangile, en lit quelques Chapitres: Et venant à un certain verset, où il est parlé de l'Incarnation du Messie, il fait un mouvement de son couteau du côté de la cataracte, comme s'il vouloit la couper en deux. Sur cela elle se partage incontinent par le milieu, & toute l'eau qui y étoit renfermée retombe dans la mer.

Je soûtiens que quiconque ajoûte foi à tout ce qu'on dit des charmes, ou aux projets des gens qui prétendent exceller par dessus tout le monde, a plus de foi qu'il n'en faut à celui qui lit les fables d'Esope, puisque lisant ces ingenieuses fictions, on ne demande de nous sinon que nous soyons persuadés du sens moral.

Quelques-uns croyent que cet Ingenieur, sera beaucoup plus leger que son Vaisseau, quand il sera question de jouer des talons pour fuir les maux qui le suivront, si son visionnaire projet ne réussit pas. Je te parlerai de Pachicour à la prochaine.

LETTRE XCV.

A Murat Bassa.

Remarques sur la nouvelle République d'Angleterre ; sur le jeune Roi des Ecossois, & sur les affaires de la France.

IL n'y a point de Nation en Occident qui fasse plus de figure & plus de bruit que les Anglois. L'Espagne, le Portugal, & même la France font la cour à cette Isle, depuis que ses Habitans se sont érigés en République. Il semble que les Anglois soient revenus nouvellement d'un assoupissement, & qu'ils commencent à sentir leurs forces ; & qu'en s'éveillant ils ayent donné l'allarme à tous leurs voisins.

Quoiqu'il en soit, le Roi de France a envoyé un Ambassadeur à la Cour d'Angleterre, pour y traverser la négociation des Espagnols, & pour faire un traité de paix, s'il est possible, entre la France & l'Angleterre.

On ne sçait que juger des maximes des Infidéles ; car dans le même tems que tout cela se fait, l'heritier de la Couronne d'Angleterre se refugie en France, où on lui fait accroire qu'on fera des merveilles pour son rétablissement. Mais tous les motifs d'affection & de consanguinité cedent à l'intérêt. Cette Cour a plus de soin de faire réüssir la négociation de son Ambassadeur, que de soûtenir les droits du pauvre Prince exilé. On l'appelle Roi d'E-

cosse, parce qu'il a été solemnellement couronné depuis la mort de son Pere. S'étant mis en devoir de revenir en Angleterre à la tête d'une armée d'Ecossois, il fut mis en déroute ; & ce ne fut qu'à peine qu'il évita les pieges qu'on avoit tendus à sa vie & à sa liberté. Cependant il arriva enfin dans ce Royaume, où il a été reçû en apparence avec beaucoup d'affection. Mais comme on craint les victorieuses armes de la nouvelle République d'Angleterre, on commence à dire qu'on le fera bientôt sortir de ce Royaume.

Le Prince de Condé a pris Rocroi : Et ç'a été la premiere Place où il a signalé ses armes, depuis environ dix ans que régne ce Roi enfant. Les superstitieux regardent cela comme une chose d'un mauvais présage pour le Roi. Ces sortes de gens se conduisent par des maximes destituées de raison ; & partant il ne faut avoir aucun égard à leurs observations. Cependant ceux qui ont plus de discernement croyent que la guerre sera longue.

Ce qui amuse le plus les gens, est le peu d'intérêt que le Prince de Conti & la Duchesse de Longueville prennent aux affaires de leur Frere. Car pendant que le Roi étoit en marche contre le Prince de Condé, ils vinrent se soûmettre, & furent reçûs en grace. Les gens naturellement soupçonneux, & qui veulent qu'il y ait de l'intrigue par tout, disent que cette reconciliation n'est pas de bonne foi de leur côté, & qu'ils ne l'ont faite que pour rendre service à leur frere persecuté,

avec

avec moins de danger & plus de ſuccès. D'autres croyent qu'elle eſt ſincere, & ſur tout de la part du Prince de Conti; & diſent pour raiſon, que ſon frere & lui n'ont jamais été de bonne intelligence.

Les François & les Eſpagnols ſe ſont battus depuis peu en Italie. Les Eſpagnols ont perdu douze cens hommes, & les François la moitié moins, mais de leurs meilleures troupes. Ainſi le Roi de France peut dire après un fameux Géneral, *que les victoires ſuivies de ſi peu d'avantage, ſont plus nuiſibles que profitables.*

Au milieu de ta grandeur je te ſouhaite, Baſſa, une parfaite ſanté, qui adouciſſe les plus facheux évenemens. Pour moi, je ſuis comme un homme chancelant entre les deux mondes.

LETTRE XCVI.

A Aſis Baſſa.

Divers prodiges & deſaſtres arrivés dans les Pays-Bas. De la Baleine, & de ſon guide. De l'accident qui penſa arriver au Roi de France, après avoir tiré une perdrix.

ON diroit que le Dieu des Nazariens s'étudie à inquieter ſes adorateurs. L'Occident abonde en prodiges & en évenemens ſurprenans. Les Pays-Bas ſur tout ont ſenti le coup d'une main, qui en les frappant ſemble leur repreſenter, que leurs penſées ſont trop hautes,

Il y a plusieurs semaines que nous ne recevons de ces pays-là que des nouvelles de naufrages, d'inondations, de tempêtes, de tonnerres, & d'éclairs extraordinaires pour la saison. On voit sur les mers, sur les lacs, & sur les rivieres des spectres monstrueux ; & en l'air des armées, des cometes & autres apparitions miraculeuses.

Les Etats des Provinces-Unies ont perdu par naufrage seize Vaisseaux de guerre, & trente-sept Vaisseaux marchands. Il semble qu'Eole & Neptune, les principaux Dieux des Hollandois, se sont ligués pour les punir de vouloir forcer leur destinée ; pendant qu'ils ont en mer une Flotte pour braver & piller les Anglois, sous l'ombre desquels ils ont commencé de monter à la puissance qu'ils possedent aujourd'hui.

Outre la perte de leurs Vaisseaux, les vents & les vagues ont conspiré de rompre leurs digues, les seuls boulevards qu'ils ayent pour se mettre à couvert de la violence des eaux. Tous les Pays-Bas sont inondés ; & tellement inondés, qu'à cinq milles en terre on a trouvé du côté d'Ostende une Baleine que la mer y a nouvellement jettée, & qui est sept fois plus longue qu'un homme.

Les Infidéles regardent cela comme un grand prodige, & comme l'avantcoureur de quelque grande révolution ; quoique cet évenement soit purement naturel, & qu'on en voye souvent de semblables sur ces mers, où il y a quantité de Baleines, les Naturalistes disent

sent, que ce Roi de la Gent à écailles ne marche jamais sans son guide, qui est un certain petit poisson, qui nage toujours devant pour l'avertir des sables & des gouffres contre lesquels il donne souvent, & quelquefois contre les hautes terres, s'il arrive que son petit guide soit devoré par quelqu'autre poisson, ou qu'il lui survienne quelqu'autre accident. De-là vient peut-être qu'on trouve tant de Baleines échouées quand la mer descend. On dit aussi que quand ce petit poisson veut se reposer, il se retire dans le ventre de la Baleine, où il se repose quelque tems, pendant lequel la Baleine se repose aussi, n'osant avancer jusques à ce que son guide sorte & la conduise. Ne semble-t-il pas, cela étant, que ces deux poissons ayent fait amitié ensemble, & qu'ils se rendent mutuellement tous les offices necessaires d'amour & de reconnoissance; Je ne puis pas comprendre que cela se fasse sans quelque espece de raison.

Qu'on m'appelle à la Porte *Mynesih*, ou tout ce qu'on voudra, je ne sçaurois m'empêcher de rendre justice à ce poisson marin, aussi-bien qu'aux autres animaux de la terre, & de reconnoître, ou qu'ils sont doués d'une espece de raison, ou que cette faculté que nous appellons raison dans l'homme, n'est autre chose que le sens. Si les brutes font plusieurs choses sans aucune déliberation ou conseil, les hommes n'en font pas moins: Et personne ne peut prouver démonstrativement, que ces êtres muets ne déliberent & ne consultent

ſultent point, avant que d'entreprendre quelque choſe d'important pour leur propre conſervation, ou pour l'avantage des autres. S'il y a des choſes qu'ils faſſent ce ſemble mal, on peut attribuer cela à la promptitude & à la vivacité de leurs ſens, qui n'ont point beſoin de la methode des hommes lents & flegmatiques dans leurs actions.

Pardonne-moi ces digreſſions, genereux Baſſa; & puiſque je t'ai mené ſi loin, fais encore un pas, & je te ferai voir un grand Monarque qui commande à tant de millions d'hommes, emmené captif par une innecente bête.

Le Roi de France chaſſant l'autre jour, tira une perdrix en volant. L'oiſſeau tomba, & le Monarque courant ramaſſer ſon gibier, lâcha la bride à ſon cheval, qui courut demie lieuë au travers d'une large pleine: Et ſi le Roi n'étoit pas tombé à ſix pas d'une profonde foſſe, il auroit été tenir compagnie, autant que j'en puis juger, à Horace Curtie, fameux Romain, de l'exploit duquel tu as entendu parler: Car le cheval fougueux ne s'étant point apperçu du danger où il couroit, n'eut pas plutôt jetté le Roi, qu'il alla ſe jetter à toutes jambes dans le précipice, ſans qu'on ait depuis entendu parler de lui.

Les gens d'Egliſe publient que c'eſt un miracle, & un préſage que la Providence deſtiné ce Prince à de grandes choſes.

Le Roi de Portugal a ici un Ambaſſadeur, qui propoſe au nom de ſon Maître de marier

le

le Roi à l'Infante de Portugal, avec offre de quatre millions d'écus de Dot. Mais la Cour n'y paroît pas fort échauffée, & le Cardinal a des raisons secrettes de s'y opposer; car au reste l'Infante passe pour une illustre Princesse, & l'on sçait qu'elle est d'une vertu incomparable.

Ce Ministre négocie un mariage auquel il a plus d'intérêt, qui est celui d'une de ses Niéces avec le Prince de Conti, frere du Prince de Condé. On dit que ce Prince a reçu la proposition du Cardinal avec moins de mépris, que ne fit autrefois le Comte de Soissons celle du Cardinal de Richelieu en semblable occasion.

Il se répand ici un bruit comme si le Prince de Condé avoit été condamné par Arrêt du Parlement, & qu'il dût être executé en effigie.

Cette indignité est commune parmi les Infidéles, qui regardent l'honneur ou le deshonneur fait aux Images, comme fait à la personne de ceux qu'elles representent. Tout ce qu'ils disent pour excuser le service religieux qu'ils rendent aux choses faites par des hommes comme eux, est, que ce culte est purement rélatif, & se rapporte comme à son centre à la chose figurée.

Cependant les amis du Prince de Condé se mocquent de cette mort imaginaire; persuadés qu'ils sont, qu'à moins qu'un coup de la destinée ne l'enleve du monde, il sera le Printems prochain à la tête d'une puissante armée

pour ôter effectivement à la pointe de son épée, la vie à plusieurs de ceux qui sont armés pour ses ennemis.

Un homme s'est fait ici mettre en prison tout nouvellement par sa propre folie, c'est-à-dire, pour avoir volontairement déclaré, qu'il avoit reçu de l'argent du Prince de Condé pour assassiner le Cardinal Mazarin.

J'ai parlé autrefois du Comte d'Harcourt, & de la disgrace où il étoit tombé, pour n'avoir pas continué le siege de Lerida, forte Place de Catalogne appartenante aux Espagnols. Ce Général est un brave homme, & a rendu des services très-considerables à la Couronne de France. Il n'est pas surprenant sur ce pied-là, qu'il ait senti vivement la froideur & le mépris de la reception qu'on lui fit au retour de cette malheureuse campagne. Les personnes qui ont l'ame grande doivent être caressées avec une affection extraordinaire lorsque la fortune leur est contraire; & on ne doit pas reprocher à des serviteurs fidéles le premier faux pas qu'ils font, ou le premier malheur qui leur arrive. Le Comte piqué au vif de la maniére dont le Roi l'avoit traité, a quitté la Cour & ensuite le Royaume, résolu à ce qu'on croit, d'aller servir l'Empereur d'Allemagne.

Ses deux Fils qu'on retenoit ici pour ôtages, se sauvérent la semaine passée, sur la promesse que le Duc de Lorraine avoit faite de donner sa fille en mariage à l'aîné.

Ce Duc comme un Avanturier, rode par-

ci par-là, à la tête d'une Armée de Bandits.

Celebre Afis, je prens la liberté de t'affûrer de mes refpects & de mon affection, & je te fouhaite autant d'années de vie, que tu peux en paffer fans fouhaiter la mort.

LETTRE XCVII.

Au Dgebe Naifir Baffa.

Il le felicite d'avoir fuccedé aux dignités de Chiurgi Muhammet Baffa. Prife de Sainte-Menehoult. De Cromvvel Protecteur d'Angleterre.

TU fuccedes à Chiurgi Muhammet, qui étoit un Miniftre fage & droit. Je te fouhaite furcroît de bonheur. Cela ne te manquera point, fi tu hérites des vertus de ce Baffa, auffi-bien que de fon office. Puiffe fon ame recueillir à préfent le fruit de fa bonne vie : Je ne doute pas qu'il n'ait fait l'heureufe experience de mes fouhaits. Il fe repofe affis tranquillement fous les arbres d'Eden, la tête environnée d'une guirlande de fleurs qui ne fe flêtriront jamais : Vêtu de l'immerceffible pourpre du Paradis. Il repofe fur fon lit de délices, pendant que les Pages beaux & bien faits le fervent en vaiffeaux d'or, enrichis de Saphirs & d'Emeraudes. Il boit du delectable vin qui n'enyvre jamais, & mange des fruits, dont chaque morceau prolonge la vie de mille fiécles. Il n'entend que la voix de ceux qui font pleins de benediction & de joye. Les Vierges du Paradis le faluent avec une grace qu'on ne

ſçauroit exprimer. Elles chantent à l'eſprit nouvellement venu, les chanſons d'un amour immortel. Elles entretiennent cet Etranger de leur paſſion, d'une maniere qui ravit ſon cœur. Il tombe en mille extaſes. C'eſt là la récompenſe d'un pieux Muſulman, d'un ſage Miniſtre, d'un juſte Juge des Fidéles. Suis ſon exemple, & tu ſeras tranſporté en ſa compagnie; car il eſt dans un lieu de délices, près du chef & de la ſource de la felicité parfaite.

Tu attens des nouvelles de moi comme une preuve de mon reſpect. Je ne ſçaurois dire pour excuſe qu'il n'y en a point, dans un tems où toute cette partie du monde eſt en action, ou du moins en conſultation.

On a fait depuis peu de grandes réjouiſſances pour la priſe de Sainte Menehoult; place forte qu'on a enlevée au Prince de Condé. Tous les Généraux du Roi ont tâché de le détourner du ſiége de cette Place; mais le Cardinal Mazarin l'a emporté ſur leurs raiſons. Après leur avoir reproché leur vaine crainte, il fit inveſtir & attaquer la Place le vingt-deuxiéme de la dixiéme Lune. Quelques-uns diſent qu'il y avoit des Partiſans. Cependant la Place a tenu juſqu'au vingt-ſeptiéme du mois paſſé, qu'elle ſe rendit au Roi, qui étoit au ſiége en perſonne avec ſon Frere le jeune Duc d'Anjou, la Reine, le Cardinal, & toute la Cour. On revint de ce Siége en cette Ville le neuviéme du préſent mois.

La Cour a été reçûë avec de grandes acclamations & apparences de joye, de ceux mêmes

mes qui auroient triomphé du meilleur cœur, ſi elle avoit été battuë, & forcée de lever le ſiége. Car les Bourgeois de Paris ſont de bons ſouhaits pour les armes du Prince de Condé : Non pas tant parce qu'ils l'aiment, que parce qu'ils haiſſent le Cardinal Mazarin ſon ennemi. Ils ſentent bien que comme la Place a été inveſtie par les ſeuls ordres du Cardinal, il aura tout l'honneur de ce ſiége.

On parle comme ſi ce Miniſtre avoit un nouveau deſſein pour la conquête du Royaume de Naples. Il eſt certain qu'on équipe une puiſſante Flotte : Où elle va, c'eſt ce que perſonne ne ſcait que ceux qui ſont du cabinet, dont le Cardinal eſt le chef.

Tout cela n'empêche pas que le vulgaire ne ſoit attentif à certains prodiges qui ont paru en l'air. On dit qu'on a vû depuis peu au Ciel une épée, qui alloit du Septentrion au Midi. Les peuples font de là pluſieurs prédictions, ſelon leurs paſſions ou leurs intérêts. Les uns croyent que c'eſt un préſage que ce Roi fera la conquête de Naples. Les autres l'appliquent à la nouvelle République d'Angleterre, & à la victorieuſe épée de Cromwel, qui de Général de l'armée des Anglois, vient de s'élever tout de nouveau au faîte de la ſouveraine grandeur, gouvernant l'Angleterre, l'Ecoſſe, & l'Irlande, ſous le titre de Protecteur.

Il y a en cette Ville pluſieurs de ſes Sujets, & autres Anglois, Ecoſſois, & Irlandois, qui embraſſent les intérêts de Charles, Fils du Roi défunt, qui a été couronné depuis peu

Roi des Ecossois. Ils parlent diversement de Cromwel. Cependant tous conviennent unanimement qu'il est un sage Politique, & un grand Général.

Les partisans du Roi d'Ecosse parlent avec mépris de la naissance & de l'éducation de Cromwel; Mais comme tu sçais, cela n'empêche pas qu'il ne puisse être homme de courage & de vertu. Ils racontent plusieurs vilains endroits de sa jeunesse, qui sont ce me semble autant de preuves évidentes qu'il a un genie extraordinaire, & un jugement vaste & profond.

Il a mis dans ses intérêts diverses factions de Religion en faisant le dévot. Il s'est mis par ce moyen en réputation parmi les dévots de sa Nation, qui le regardent comme un très-saint homme, que la Providence a destiné à de grandes choses. Il eut incontinent un commandement considerable dans l'armée des Rebelles, où il se signala par plusieurs actions de valeur, qui font voir qu'il avoit un courage invincible, & une prudence admirable. On crut enfin qu'il n'y avoit personne qui fût plus capable que lui d'être Général. Il le fut, & s'acquitta si bien de cette charge, & a sçû si bien gagner l'affection des peuples, qu'on le regarde comme un Prophéte, ou comme le Messie. Le Divan ou Parlement de cette Nation l'a revêtu de l'autorité souveraine.

Les Anglois de sa faction en parlent magnifiquement.

gnifiquement. Ils l'appellent un autre Moyse, ou Josué. Ils le mettent au dessus d'Annibal, & même d'Alexandre le Grand. Ils n'en peuvent parler sans hiperbole. On dit que le Roi de France demandera son amitié ; & de vrai les progrès de ce Héros le rendent redoutable aux Etats voisins. Les Hollandois qui sont les seuls qui ayent osé s'engager à faire la guerre à la République d'Angleterre, demandent la paix depuis que Cromwel a été revêtu de l'autorité suprême.

Cependant le pauvre Roi des Ecossois s'est refugié en cette Cour, avec la Reine sa Mere, & son frere qu'on appelle le Duc d'YORK. Le Roi de France leur donne à tous des pensions considerables : Et le dernier a quelque commandement dans l'armée de Flandres. Il y a aussi un autre Frere dont on parle encore peu, parce qu'il est le plus jeune de tous.

Ils sont genereusement entretenus ici ; & la gloire particuliere de cette Cour, est d'être l'azile des Princes affligés. Les gens sages disent néanmoins, que le Roi se lassera avec le tems de ses Hôtes, parce qu'il est de grands frais d'entretenir eux & leur suite. On ajoûte que la raison d'Etat l'obligera de les congedier, s'il fait alliance avec Cromwel, nouveau Souverain de l'Angleterre qu'on recherche de toutes parts.

Le Juif Echimilia, dont tu entendras parler au Divan, vient d'entrer tout présentement, & m'aprend qu'il vient d'arriver un

Exprès pour faire ſçavoir à la Reine, que les Eſpagnols ont été défaits proche une Ville qu'on nomme Roſes, qu'ils avoient aſſiegé en Catalogne. Les François marchoient au ſecours de la Place : Les Eſpagnols les ont chargés dans leur marche, & ont été repouſſés juſques dans leurs tranchées, d'où ils ſe ſont enfuis de nuit, après avoir laiſſé trois cens des leurs ſur la place, près de deux mille priſonniers, & tout le canon & bagage.

Cette nouvelle a mis la Cour de bonne humeur : Elle ne s'occupe qu'aux danſes & aux divertiſſemens. Le jeune Roi aime fort le Bal, la Maſquarade, & autres ſemblables recréations. Il ne chaſſe plus depuis que ſon cheval s'échapa, après qu'il eût tiré une perdrix. J'ai parlé de cette avanture dans quelqu'une de mes précedentes.

Dieu te préſerve de précipice, de poiſon, de ſortilege, & faſſe que tu ne ſois jamais martyr du Cordon. Quant aux autres morts, tu as aſſez de vertu pour t'en défendre en galant homme.

LETTRE XCVIII.

A Bbredin Superieur du Convent des Dervis à Coigni en Natolie.

Remarques sur la naissance & sur la vie du Messie. Caractere des Esseniens

D'Abord que j'ai ouvert ta venerable Lettre, mon cœur est tout à coup devenu frais comme un jardin de Roses, ou comme un champ de Cinamome & de Mirrhe, dont l'odeur se répand à la faveur d'un vent d'Occident. Ce cœur est un source de joye, dont les eaux sont aussi belles que le cristal, & aussi rafraîchissantes que les eaux de l'Euphrate.

Je te regarde comme un cedre entre les arbres de la forêt, ou comme le durable chêne du desert. Puisse le Ciel prolonger ta vie jusqu'au son de la Trompette.

Les commandemens dont tu m'as honoré m'ont fait plaisir, & je les ai reçûs avec une joye que je ne sçaurois exprimer. J'ai regardé ta Lettre avec tant d'attention, que j'ai été long-tems sans en pouvoir détourner mes yeux. Tu as donné dans le blanc de mon affection, en m'employant à écrire ce que les Historiens les plus desintéressés disent de Jesus Fils de Marie, Messie des Chrétiens.

Ce Saint Prophéte a été honoré par ses propres ennemis. Josephe sçavant Juif, qui vivoit de son tems en a parlé avec éloge. Autant

tant en font divers Philoſophes Payens, tout oppoſés qu'ils étoient à ſes Diſciples & Partiſans. Porphire que les Chrétiens regardent comme l'ennemi juré de leur Religion, donne néanmoins à Jeſus les Epithétes de Sage, de Saint, & de Divin. Ce Philoſophe s'étant déchaîné contre une certaine Secte de Nazariens qui vivoient de ſon tems, & qu'on nommoit Gnoſtiques. Ces gens corrompoient la Philoſophie de Platon, & la Théologie des Anciens; mêlans bizarrement les fables humaines avec les verités divines. Porphire écrivit contr'eux: Et comme il confondit les autres Chrétiens avec les Gnoſtiques, il devint l'averſion des uns & des autres également. Il conſerva néanmoins une profonde véneration pour le Meſſie.

Veux-tu ſçavoir les circonſtances de la naiſſance de ce Saint Prophéte? Elles furent glorieuſes juſques dans l'obſcurité même. Quoique ſon Pere & ſa Mere fuſſent alors en chemin pour ſe rendre à Jeruſalem; qu'ils fuſſent étrangers à Bethlehem, & que ne pouvant avoir de chambre à l'Auberge, ils fuſſent contraints de loger avec un bœuf & un âne dans une écurie, où nâquit le Meſſie, qui fut mis dans une crêche; cependant dans cet état contemptible, il vint des Mages de Perſe & de Chaldée, qui apporterent des préſens à ce Saint Enfant: Et après avoir mis à ſes pieds de l'or, de la mirrhe, & de l'encens, ils ſe proſternerent, & loüerent Dieu, le Très-Haut & Très-Puiſſant Roi de tout le monde

de

de ce qu'il leur avoit fait l'honneur de voir le Messie.

Cela arriva l'an quarante-troisiéme du regne d'Auguste César Empereur Romain. Herode étoit alors Gouverneur ou Président de la Judée. Cet homme ayant eu avis que certains Etrangers de consideration étoient venus d'Orient à Jerusalem, les envoya querir, & leur ayant demandé le sujet d'un si penible & si long voyage, ils lui répondirent.

Paix te soit, ô Sultan! Il y a eu autrefois en notre pays un Prophéte celebre, qui entr'autres prédictions, qui depuis ont été accomplies, nous a laissé celle-ci. Que dans la Palestine il naîtroit un Enfant de céleste origine, qui domineroit sur la plus grande partie du monde. Et que par le moyen de ce signe nous sçaurions le tems & le lieu de sa naissance: Il paroîtra au Firmament une Etoile surprenante, qui vous couduira au lieu où vous pourrez le trouver. Quand donc vous verrez cette Etoile, prenez de l'or, de la mirrhe, & de l'encens; & suivant l'Etoile, allez & offrez ces presens à l'Enfant; & retournez incontinent après dans votre pays, de peur qu'il ne vous arrive quelque chose de fâcheux. Et comme nous avons vû cette Etoile, nous venons nous acquitter de ce qui nous a été commandé.

Herode leur dit: *Vous avez bien fait. Allez donc, & cherchez l'Enfant avec soin; & après que vous l'aurez trouvé, revenez m'en donner avis, afin que j'aille aussi lui rendre mes hommages.*

Herode fâché que les Mages ne fussent point

revenus,

revenus, & jaloux de ce qu'ils lui avoient dit de cet Enfant, fit étrangler tous les Enfans de Bethlehem, qui n'étoit pas au-dessus de deux ans. Mais le Pere & la Mere de ce Saint Enfant s'enfuyrent, & l'emporterent la même nuit qu'arriverent les Mages, dans le pays où il ne pleut jamais.

Je ne te dis rien ici, sage Brededin, qui ne soit tiré d'historiens approuvés ; car outre les Auteurs Chrétiens, plusieurs Payens ont écrit les mêmes choses.

Il y avoit environ ce tems-là un Philosophe Romain, fort estimé de César. Il écrivit à l'Empereur, & lui parla de la venuë des Mages, en ces termes. *Certains Persans Orientaux*, dit-il, *sont venus dans ton Empire, & ont apporté des presens dignes des Rois, à un certain Enfant nouvellement né en Judée. Nous ne sçavons pas encore qui, & de qui est cet Enfant.*

Tu vois, sage Dervis, que le Messie parut avec éclat; même dans son berceau. Etant encore tout jeune, il entra au Temple, & disputa avec les Rabins Hébreux, les convainquit de s'être entierement détournés de la Loi de Moyse, leur déclara qu'il étoit le Messie, & leur dit avec une profonde humilité qu'après lui il viendroit un Prophéte, qui seroit préferé à lui, & duquel il n'étoit pas digne de baiser la poussiere des souliers. Les Chrétiens donnent un autre sens à ce passage : Mais les vrais Fidéles sçavent, que cela ne fut dit que de Mahomet, qui est le sceau des Prophétes.

Le

Le tems me manqueroit ſi je voulois raconter toutes les admirables circonſtances de la vie de cet homme. En l'appellant homme je ne fais que ſuivre ſon exemple, puiſque dans tout l'Evangile il ne s'eſt jamais appellé Dieu, ou le Fils de Dieu, comme les Chrétiens le qualifient : mais s'eſt donné très-ſouvent le titre de Fils de l'Homme. Il convertit de l'eau en vin ; nourrit cinq mille hommes de cinq tourteaux & de deux petits poiſſons ; guérit toutes ſortes de maladies ; redonna la vûë aux aveugles ; reſſuſcita les morts ; paſſa ſans être vû au travers de la foule de ces ennemis ; & fut enfin enlevé en Paradis.

Si tu veux en ſçavoir davantage de ce Saint Prophéte, je puis te dire encore, qu'il y a des Hiſtoriens qui diſent, qu'il fut initié dans les myſteres des Eſſeniens, Secte celebre entre les Juifs.

Il ſemble qu'alors cette Nation étoit diviſée en ſept Claſſes ; entre leſquels celles des Eſſeniens n'étoit pas la moins conſiderable, parce que les plus religieux obſervateurs de la Loi étoient de cette Secte. Ils étoient pleins d'humanité, & pour leurs Freres, & pour les Etrangers : Ils fuyoient la volupté comme étant ennemie de l'eſprit, & regardoient la chaſteté comme le ciment de toutes les vertus. De-là vient qu'ils mépriſoient le mariage comme un embarras aux hommes conſacrés à la contemplation. Ils n'avoient pas moins de mépris pour les richeſſes, & vivoient dans une parfaite communauté de biens.

Entre

Entre leurs autres mysteres ils avoient de coûtume de s'oindre souvent le corps d'huile, & de le laver aussi souvent d'eau courante. Ils n'achetoient, ni ne vendoient, ni n'alloient aux lieux publics: Mais chacun faisoit volontiers part de ce qu'il avoit, à celui qui en avoit besoin. Ainsi l'on se faisoit du bien, & l'on se secouroit mutuellement chacun selon ses facultés. Ils étoient extrêmement assidus au lavement, au jeune, & à la priere: curieux à remarquer les divers noms des Anges, qu'ils repetoient souvent. Ils invoquoient ces heureuses Intelligences, comme Ministres du Roi éternel. Et ceux qui s'exerçoient à ce genre de vie religieuse, acqueroient une grande constance & fermeté d'esprit, que ni les tortures, ni le feu, ni le fer, ni autres tourmens ne pouvoient les obliger à renoncer à leur Loi, ou leur faire dire la moindre chose contre leur institution. Ils auroient même mieux aimé souffrir le martyre, que de goûter d'aucune chose qui eût vie: Tant ils étoient rigides observateurs de la Loi, qui défend de jamais manger de la chair des animaux.

C'étoit un article de leur foi, qu'aussi-tôt que la mort avoit separé l'ame d'avec le corps, celle-là suivant sa pente naturelle, montoit au Ciel, de même que les étincelles dégagées de la matiere terrestre & grossiere qui les tenoit emprisonnées.

Je t'ai fait un court & fidéle, portrait des Esseniens. Tous les Chrétiens reconnoissent que le Messie favorisoit cette Secte, si tant est qu'il

qu'il n'en fût pas membre. En effet il ne paroît nulle part qu'il l'ait censurée, comme il a fait celles des Pharisiens, des Saducéens, des Herodiens, & autres.

Le tems ne me permet pas de t'en dire davantage à présent au sujet de ce veritable Prophéte. Mais si tu veux avoir une parfaite idée de toutes ses vertus & de la sainteté de sa vie, jette les yeux sur toi-même, & considere bien ton cœur. Car tu es une copie vivante de ce divin Jesus.

LETTRE XCIX.

Au Vénérable Moufti.

D'une Lettre écrite par les Jesuites d'Armenie à des Religieux du même Ordre d'Espagne, sur ce que la terre s'étoit ouverte, & avoit englouti le Tombeau de Mahomet.

TU as entendu parler des Jesuites, qui sont un Ordre de Dervis Chrétiens. Toute l'Europe est pleine de ces Moines : ils ont même tâché de s'établir à la sublime Porte, & en divers lieux de l'Asie. Ils sont actuellement établis dans les Indes, où ils sont nombreux & puissans. Ils passent pour les Moines les plus riches de l'Eglise Romaine, quoiqu'ils soient obligés à une perpetuelle pauvreté par les Constitutions de leur Fondateur. Mais à quoi la sacrée faim des richesses ne porte-t-elle point les hommes ? En faveur du plus charmant de tous les métaux, ils sont capables

de se dispenser des Loix anciennes, & de violer les vœux les plus sacrés.

Ces Religieux ont répandu depuis peu une Lettre imprimée, qu'ils prétendent avoir été écrite par un Moine de leur Ordre en Armenie. Elle contient la Relation d'un accident surprenant arrivé au Tombeau de notre Saint Prophéte, sur lequel reposent les faveurs de l'Eternel. On assûre que la châsse qui contient le corps de l'Envoyé de Dieu, tomba dans la huitiéme Lune de l'année derniere, de la voute de la sacrée Mosquée, où l'on prétend qu'elle étoit enlevée par une grosse pierre d'aimant; & que le pavé du Temple s'étoit en même tems ouvert, & avoit englouti le vénérable cercuëil, où reposoient les plus Saintes Reliques du monde. Qu'il en sortit une flâme semblable à celle du souphre, avec tant de fumée, & une puanteur insupportable, que tous les Pélerins qui se trouverent présens étoient tombés en défaillance, sur quoi plusieurs s'étoient faits Chrétiens.

Ceux qui gobent sans examen comme des verités tout ce que les Prêtres leur disent, croyent ici cette fourbe. Le commun peuple se felicite d'être né Chrétien, & non disciple de cet Imposteur. Ces Infidéles blasphêment ainsi l'homme en qui sont confirmées les promesses de leur Messie, quand il a dit: *Qu'il prieroit Dieu d'envoyer un Prophéte qui les conduiroit en toute verité.*

Ils ne se donneront jamais la peine d'examiner,

miner, si le fondement de cette histoire est vrai ou faux. Tous les Musulmans qui ont été à ce Saint des Saints, sçavent que le corps de notre Divin Legislateur repose dans un Tombeau bâti comme ceux de nos augustes Empereurs, & autres Dortoirs des personnes éminentes : avec cette seule difference, qu'il surpasse tous les monumens du monde pour la magnificence, pour les richesses inestimables, & pour les dons des dévots Princes Musulmans. Il paroît toujours à chaque angle de ce mysterieux reduit un si insupportable éclat d'or & de pierres précieuses, que les yeux des mortels spectateurs peuvent en être éblouis ; puisque les Anges mêmes sont forcés de se voiler dans ce majestueux enclos.

Il n'est donc pas difficile de croire, que la réverberation du brillant de tant de joyaux, forme la figure d'un tombeau suspendu en l'air, ou attaché à la voute de ce superbe édifice ; & que cette ressemblance trompe les yeux des ignorans, quoique Musulmans dévots ; & c'est de-là que vient la fable de l'Aimant. Quoiqu'il en soit, il n'y a point d'homme si crédule, & si peu sensé, qui puisse croire que Dieu qui a protegé durant tant de siécles le Tombeau de son Apôtre & Favori, verifiant en cela la Prophétie de Mahomet même, qui a prédit, comme ont fait les autres Prophétes qui l'ont précedé : *Que le lieu de son repos seroit glorieux, & que les plus grands Monarques de*

de la terre viendroient le visiter. Il n'y a, dis je, point d'homme qui puisse croire, que Dieu ait enfin permis qu'il soit arrivé une telle disgrace au Tombeau de son Ambassadeur, l'asile & le refuge des pecheurs.

Mais les Nazariens croyent tout à la reserve de la verité. Ils sont abandonnés à l'esprit d'illusion & d'erreur, & par consequent incapables de lumiere & d'instruction.

Je les laisse donc à eux-mêmes jusques au jour redoutable, & à l'heure d'examen, que les Anges examinateurs entreront dans les Tombeaux; & qu'ayant fait recherche des actions & de la foi de chacun, ils donneront à la main droite des Justes le registre de leurs vertus, & aux méchans le noir catalogue de leurs pechés qu'ils tiendront de la main gauche.

Je me prosterne néanmoins devant toi, te suppliant que quand tu tourneras ta face du côté de la maison d'Abraham, & du Tombeau du Prophéte, tu fasses une priere ardente pour moi, & demande à Dieu, qu'il me préserve des erreurs des Infidéles.

LET-

LETTRE C.

A Cara Hali, Medecin du Grand Seigneur.

De l'estime & de la veneration que les hommes avoient pour les bêtes. Divers exemples sur cela.

PUisque ce que j'ai écrit en dernier lieu en faveur des brutes est fort de ton goût, j'obéïrai à ta priere, & continuërai de parler sur ce sujet.

Il estcertain que les Anciens ne jugeoient pas des bêtes comme font les Philosophes François, qui leur refusent l'usage de la raison. Socrate avoit de coûtume de jurer par la géneration des animaux, comme faisoit Rhadamande avant lui. Les Egyptiens représentoient leurs Dieux sous la forme des bêtes, ou des oiseaux, ou des poissons. Les Grecs mettoient les cornes d'un Belier sur la tête de la statuë de Jupiter, & les cornes d'un Taureau sur celle de Bacchus. Ils composoient l'image d'un homme & d'un bouc, & peignoient les Muses & les Graces avec des aîles. Le Poëte Pindare répresente tous les Dieux avec des aîles, & les déguise sous la forme de diverses bêtes, lorsque dans ses Hymnes il les introduit chassés par Triphon. Tu sçais aussi que nos saints Docteurs soûtiennent que l'Ange Gabriël a des aîles, & que ce fut d'une de ses aîles qu'il fit les marques qui paroissent dans la Lune.

Quand les Poëtes introduisent Jupiter faisant la cour à Pasiphaé, ils le representent en forme de Taureau : & si nous les en croyons, il prenoit dans ses autres amours tantôt la forme d'un Cigne, tantôt celle d'un Aigle. Ils disent aussi qu'il fut alaité par une Chévre.

C'est pour ces raisons & pour d'autres, que les Anciens s'abstenoient, non seulement de faire du mal aux bêtes, mais qu'ils les traitoient même avec une affection particuliere. Un Pigeon étoit les délices des Semiramis. Un Chien faisoit la joye de Cyrus. Un Cigne celle de Philippes de Macedoine ; & notre saint Prophéte avoit de coutume de se divertir d'un Chat : Il aimoit cet animal, parce qu'il étoit propre & actif ; & c'est pour cela même que les Musulmans ont generalement beaucoup d'estime & de venération pour cette bête.

Ce Favori de Dieu entendoit le langage des bêtes, & s'entretenoit aussi familiérement avec elles qu'avec les hommes. C'est sur ce pied-là que la renommée a parlé de Mélampe & de Tiresias, comme aussi d'Apollonius Tianeus, qui soûtenoit à un de ses amis qu'il avoit auprès de lui, qu'un Moineau qu'il entendoit chanter, avertissoit ses Camarades, qu'il avoit vû tomber un âne sous sa charge à quelque distance de-là. Il est aussi parlé d'un jeune garçon qui entendoit la voix de tous les oiseaux, & prédisoit par ce moyen les choses à venir ; que sa mere en versant de l'urine dans ses oreilles comme il dormoit, l'avoit dé-

pouillé

pouillé de cet incomparable don ; de peur qu'on ne le lui enlevât pour le présenter au Roi. Il ne faut pas douter que plusieurs Nations n'ayent une connoissance certaine du langage de certains animaux. Mes compatriotes, par un don particulier fait à nos Peres, & transmis pour jamais à leur posterité, entendent le jargon des Corneilles & des Aigles. Les Anciens étoient si habiles dans cette science, que quand ils conversoient avec les oiseaux, ou qu'au moins ils les entendoient parler en leur langage, des présages de ce qui devoit bien-tôt arriver, ils étoient fortement persuadés que ces oiseaux étoient les Messagers des Dieux. Ainsi on croyoit que l'Aigle l'étoit de Jupiter ; la Corneille & le Faucon d'Apollon, la Cicogne de Junon ; la Choüette de Minerve, & ainsi des autres.

Il est évident que nos Chasseurs ordinaires, connoissent les differentes voix de leurs chiens ; lorsque bien éloignés, ils leur marquent par une espece de cri, qu'ils cherchent le Liévre & par un autre qu'ils l'ont trouvé ; par un troisiéme qu'ils l'ont pris, ou qu'il a pris à droit ou à gauche. De même ceux qui gardent le bétail, connoissent par la voix du Taureau, lorsqu'il a faim, ou soif, ou qu'il est las, ou bien quand il est en rut. De même par le rugissement du Lion ; par le hurlement du Loup, par le bêlement de la Brebis, on connoît leurs differens besoins, leurs inclinations & leurs passions differentes.

Ces animaux de leur côté entendent notre langage ;

langage ; ils connoissent à notre voix & à nos paroles, si nous sommes fâchés ou de bonne humeur, lorsque nous les appellons ou chassons. Nos bêtes domestiques nous obéïssent avec autant de promptitude & de legereté, que nos valets & servantes. Tout cela ne pourroit se faire, si elles n'étoient pas doüées de facultés semblables aux nôtres. Les oiseaux aprennent à leurs petites à chanter avec art. Par le même art, les Chasseurs connoissent les meilleurs chiens d'une portée. Ils les ôtent à la chienne, & les transportent dans un autre lieu, ils remarquent ensuite ceux qu'elle remporte les premiers, & ceux-là sont toujours les meilleurs. D'où vient que cette chienne distingue ainsi ses petits ? cela se fait par raison, ou par une faculté qui lui ressemble.

Nous voyons visiblement que toutes les créatures vivantes connoissent leur fort ou leur foible, & sçavent se servir, avec beaucoup d'adresse, des armes que la Nature leur a donné pour leur défense. Elles connoissent aussi les lieux où elles peuvent demeurer plus ou moins commodément. Les plus foibles, comme les chiens & les chats demeurent avec les hommes, dans les maisons & dans les Villes ; pendant que les Lions, les Tigres & autres bêtes feroces, se tiennent dans les Deserts. Les Moineaux & les Hirondelles sont presque domestiques, pendant que les Aigles, les Faucons, les Vautours, & autres oiseaux de proye, font leurs nids dans les bois ou sur les rochers. Il y a des oiseaux qui changent de

demeur

demeure dans certains tems de l'année, parce qu'ils le jugent necessaire pour leur commodité. Il y en a d'autres qui demeurent toujours dans les mêmes lieux. On remarque la même chose des poissons. Il est aisé de connoître que toutes les créatures vivantes sont sages, & prévoyantes pour leur conservation. Que ce soit instinct de la nature, ou raison, il est constamment vrai qu'il y a une exacte conformité & ressemblance entre ces facultés des bêtes, & ce que nous appellons raison, sagesse, ou prudence dans les hommes. Et nous n'avons pas plus de sujet de conclure qu'elles n'ont pas de raison, parce qu'elles ne l'ont pas dans la même perfection que nous, que nous en aurions de conclure que nous sommes aveugles ou sourds, parce que nos yeux ne sont si perçans, ni nos oreilles si fines que les leurs; & que nous n'avons pas de jambes, parce que nous ne courons pas si vîte que les lievres, les cerfs, les chevaux, &c.

Les Brutes ont sans contredit de la raison aussi-bien que nous: mais cette faculté est foible & imparfaite en elles, faute de discipline & d'art, qui polissent toutes choses. Cela paroît par les bêtes qu'on aprend à danser, & à faire mille jeux; à compter de l'argent, à tirer un fusil, à chercher des choses cachées, & à les apporter à leurs Maîtres, après les avoir trouvées, comme font les épagneux bien dressés. Quelle plus grande preuve peut-il y avoit, des progrès qu'ils ont fait dans la raison & dans la science qui leur a été enseignée;

N'aprend

N'aprend-on pas aux Elephans l'art Militaire, & ne les met-on pas à la tête d'une Armée ? Les Princes Indiens ne comptent-ils pas autant sur la conduite & sur la sagesse de ces animaux, que sur les services de leurs plus braves & plus sages Généraux ? Cette bête est aussi docile, & aprend aussi promptement tant qu'elle est jeune, tout ce qu'on veut, qu'un enfant peut faire à l'école, ce qui ne sçauroit se faire sans l'usage de la raison.

Pour finir, je passe sous silence plus de cinq cens argumens, qui prouveroient tous que les Brutes ont une ame aussi-bien que nous, & des facultés & des affections conformes aux nôtres. Ainsi il n'est guéres moins injuste de les tuer & de les manger ; parce qu'elles ne peuvent nous parler & converser avec nous, qu'il le seroit à un Canibal de nous tuer tous deux, & de nous manger ; parce que nous n'entendons non plus son langage qu'il entend le nôtre.

Dieu qui renferme les vents pendant que l'Alcion couve ces petits, pour faire connoître par-là qu'il aime cet oiseau, nous donnera très-assurément un repos perpetuel, si nous nous abstenons de faire du mal aux animaux nous compagnons.

LETTRE CI.

A Muſtapha Barbier du Grand Seigneur, au Serrail.

De l'empriſonnement du Duc de Lorraine.

TU m'as autrefois entendu parler du Duc de Lorraine, & des diverſes pertes qu'il a faites. La plûpart des gens avoient crû qu'elles finiroient par l'excommunication décernée contre lui par le Moufti Romain, de laquelle je t'ai donné avis. Mais l'experience nous aprend qu'un malheur n'arrive jamais ſeul ; mais que les diſgraces attaquent en foule ceux dont la deſtinée a réſolu la perte.

On peut dire néanmoins que l'inconſtance de ce Prince eſt la cauſe de tous ſes malheurs. Il n'a fait que courir de parti en parti entre les Rois de France & d'Eſpagne, prenant ſucceſſivement les armes pour l'un, & cabalant ſecrettement avec l'autre ; toûjours infidéle à tous deux, & ne faiſant jamais moins que ce qu'il étoit de ſon propre intérêt de faire.

C'eſt-là le vrai caractere de ce Prince. On peut ajoûter qu'il étoit d'un eſprit intraitable, & d'une avarice inſatiable : Auſſi amaſſa-t-il de grands Treſors d'or, d'argent & de joyaux; & il n'épargna pour cela, ni la rapine, ni la violence. De-là vint qu'il ſe brouilla avec divers Monarques : Mais enfin s'étant rendu ſuſpect au Roi d'Eſpagne ſon dernier

Maître, odieux à son propre Frere, qu'on appelle le Duc François, & execrable à tous les lieux où son Armée avoit été en quartier, l'Archiduc Leopold l'a fait arrêter, & conduire au Château d'Anvers. Cette nouvelle a été si agréable aux Habitans des Pays-Bas, qu'ils en ont fait par tout des feux de joye. Il fut renfermé le vingt-cinquiéme de la derniere Lune. On fit bientôt après arrêter sa seconde femme, afin de sçavoir par son moyen, où étoient les papiers & l'argent; mais surtout, l'argent qu'on avoit principalement en vûë, le Duc passant pour un Prince prodigieusement riche, & les coffres d'Espagne ayant besoin de ce secours. Les Espagnols ont donné les mains à ses brigandages; il n'a rien laissé qu'il n'ait pillé, & ils l'ont laissé faire tant qu'ils ont vû qu'il accumuloit. Mais à présent qu'il a fait son coup, ils le punissent pour des crimes qu'ils lui ont fait commettre, & s'emparent par ce moyen de toutes ses richesses.

On dit qu'il a d'abord souffert la prison avec beaucoup de patience; mais voyant depuis qu'on lui refusoit la liberté de voir les ramparts du Château, il est devenu furieux, a jetté à la tête du Gouverneur un chandelier, la seule arme qu'on lui avoit laissé, & rompu les fenêtres de son appartement. Après cette violence on a été contraint de le confiner dans un cachot, où il n'a de lumiere que celle qui lui vient d'une grille qui est sur le toit.

François

François de Lorraine ſon frere lui a ſuccedé au commandement de l'Armée. Il ſe pique de grande fidélité pour la maiſon d'Autriche ; mais au bout du compte, il peut être auſſi chancelant que ſon Frere. Le Roi de France a des apas capables de tenter la vertu d'un Ange; cependant rien ne pourra jamais corrompre un Muſulman comme moi, ſur le front duquel la deſtinée a gravé cette deviſe ; *prêt à ſouffrir.*

Je rougis, ſereniſſime Aga, quand je ſonge que je ſuis ſi denué de vertus; que je ne puis me vanter de rien que de fidélité, pendant que mille ames illuſtres, couronnées de mille & mille bonnes actions, montent tous les jours au Ciel. Quoiqu'elles n'ayent fait au monde qu'une fort petite figure ; & pour tout dire en un mot, une figure auſſi obſcure & auſſi mépriſable, que celle que je fais à Paris : Elles ne laiſſent pas néanmoins d'être à préſent aſſiſes avec les cent vingt-quatre mille Prophétes, qui ſont les Favoris de l'Eternel.

Puiſſe-tu groſſir cet heureux nombre, après que tu ſeras raſſaſié de biens ſur la terre ; & que tous les plaiſirs dont tu joüis ici-bas, te ſeront devenus comme le parfum qui plaît pendant quelque tems, mais dont on ſe laſſe à la fin.

LETTRE CII.

Au Juif Nathan Ben Saddi, à Vienne.

Des Traditions non écrites de Moyse, & de la Loi écrite. Eloge de l'Alcoran.

NE me soupçonne point de partialité, ou d'être entêté de faire des Proselites, parce que je me donne beaucoup de peine à t'amener à la raison, & à te faire sentir que tu es homme. Ce n'est point par intérêt que je veux te rendre ce bon office; & je ne suis pas d'humeur à m'empresser beaucoup à faire des convertis. L'amour de la verité est le seul motif qui me fait prendre la plume. J'ai toujours crû que le seul moyen de revenir des erreurs de Philosophie ou de Religion, est d'étudier ces matieres volontairement & sans sollicitation. Peut-être suis-je dans le même cas que toi; car afin que tu le sçaches, je ne cherche pas plus à te détromper, qu'à me satisfaire moi-même, en te communiquant franchement ce que je pense; car on remarque ordinairement qu'on aprend soi-même à mesure qu'on enseigne les autres. Notre memoire est foible & infidéle; & nous pensons plusieurs excellentes choses, qui nous échapent dans la suite, pour n'avoir pas fait en nous une profonde impression. C'est en vain que nous courons après une idée confuse, & que nous fouillons tous les reduits de notre ame pour retrouver une pensée perduë, qui

n'a

n'a laissé aucune trace. La rapide production de l'esprit s'est évanouye, elle est morte aussi-tôt que née; que dis-je morte aussi-tôt que née, elle avorte souvent dans le moment qu'elle a été conçûe. Le seul moyen donc de retenir nos pensées, c'est de les renfermer en des paroles, & de les enchaîner par des écrits. C'est pour cela que je t'importune de Lettres de cette nature. En t'instruisant, je puis perfectionner ma raison, & me confirmer dans la methode que j'ai prise, de vivre selon mon naturel; c'est-à-dire, de ne pas laisser assoupir ma raison, pendant que mes passions sont actives & vigoureuses à travailler à ma perte. Je suis persuadé que le plus grand opprobre, ou le plus grand malheur qui puisse arriver à un homme, est d'être privé de sa raison.

Ce que je viens de dire de l'infidélité de notre memoire, peut servir d'une bonne introduction aux objections que j'ai à faire contre vos traditions.

Si quelqu'un vous demande pourquoi cette Loi ne fut pas écrite si bien que l'autre, vous repondez que Dieu en a usé ainsi, de peur que les Gentils trouvant moyen d'en avoir des copies, ne les corrompîssent, & n'en renversassent le sens, comme ils ont fait de la Loi écrite. Mais d'où vient qu'il permit qu'on en redigeât une par écrit? Avoit-il moins de soin de celle-ci que de l'autre? Ou les Gentils en alterant & corrompant les Traditions moins importantes, pouvoient-ils faire plus de mal,

 que

que de corrompre la Loi essentielle & fondamentale? Car vos Docteurs mêmes avouent que ces Loix écrites ne contenoient que des circonstances. Y a-t'il donc d'homme de bon sens qui puisse se contenter d'une réponse si triviale? Ou direz-vous que Dieu a eu plus de soin d'empêcher que les Gentils ne corrompissent ces Traditions, que de les conserver dans leur pureté parmi les Juifs? Le veritable moyen de conserver la pureté de leur origine, étoit de les rediger par écrit: Ce qui paroît évidemment par la conservation de la Loi écrite, qu'on prit tant de soin de transcrire, que s'il y avoit une Lettre, ou un point d'ajoûté, de diminué, ou de mal placé; on prenoit cela pour un fatal présage de calamité, & les copistes en étoient severement punis: Même toute la Congregation étoit obligée d'expier ce crime par jeûnes, par prieres & par aumônes. De sorte qu'il étoit en quelque maniere impossible, qu'avec tant de circonspection, il se fit la moindre corruption ou alteration dans la Loi écrite.

J'en appelle à ta propre raison, s'il n'étoit pas beaucoup plus sûr de transcrire les Loix pour en conserver la pureté, que de les confier à la foible memoire des hommes.

D'ailleurs, je voudrois fort sçavoir de quoi devinrent ces Traditions, durant les diverses captivités des Juifs, & les differens dépeuplemens de la Terre-Sainte? Qui prit soin de faire passer à la posterité ces Traditions dans leur pureté, lorsque les Juifs se trouverent

sans

ſans Sacrificateurs, ſans Prophétes, & ſans Synagogues ? Lorſqu'ils furent diſperſés dans les Provinces éloignées de la Mede, de la Perſe, de l'Egypte, & de Babylone ? Vos Peres étoient alors Eſclaves des Rois Payens de l'Aſie. Il n'y avoit point alors d'Anciens aſſis au Sanedrin, qui puſſent prendre ce ſoin-là. Je ne vois pas même qu'Eſdras le Scribe prît aucun intérêt à ces Traditions, après que lui & les Juifs ſes freres furent revenus de leur longue captivité de Perſe & de Babylone. Leur plus grand ſoin fut de recouvrer les Livres de la Loi écrite qui s'étoient perdus, ſans ſe mettre en peine, & même ſans faire aucune mention des Traditions non écrites. Je conclus de-là, que ces Traditions n'étoient pas de grande importance ; ou que ſi elles l'étoient, elles avoient été entierement changées, ou s'étoient perdues pour la plûpart pluſieurs ſiécles avant que le Talmud eût été composé, Livre qui ſelon toi, contient ces ſacrées inſtructions. En diſant cela, tu te contredis toi même : car ſi ces Traditions devoient être tranſmiſes aux enfans de generation en generation par la bouche de leurs Peres, comme tu le ſuppoſe, quel beſoin étoit-il donc de les écrire dans le Talmud, ou dans quelqu'autre Livre : Cependant les écrits de vos Rabins en ſont pleins. Ainſi tu te confons toi-même, & tu te jettes aveuglement dans un cercle d'abſurdités.

Rappelle donc ta raiſon, & ne te laiſſe pas éblouir aux fables de tes Rabins, habiles com-

pilateurs de contes de vieille. Il eſt certain que ces Traditions dont vous faites tant de bruit, ne ſont autre choſe que les viſions de vos Cabaliſtes, qui prétendent voir plus de myſteres dans l'ordre de deux ou trois lettres, ou points Hebraïques, qu'ils n'en ſçauroient démêler dans des volumes entiers. Ils ſe caſſent la tête à tirer de loin des interpretations priſes de la maniere particuliere de placer chaque traite de plume. Ils embarraſſent & amuſent leurs Diſciples, en leur enſeignant à la faveur de vingt-quatre lettres une Theologie plus envelopée & plus Romaneſque, que ne fit jamais Pithagore avec tous ſes nombres myſtiques. L'Alphabet eſt pour eux l'Oracle de la Theologie. Ils ont fait de la Loi une énigme parfaite.

N'ajoûte donc point foi à ces pieux Charlatans, à ces fourbes dévots, qui avec leurs ſacrés tours de paſſe-paſſe, font de vous autant de ſinges, pour ſe moquer dans le particulier de votre folie, lorſqu'avec tant de dévotion ils vous voyent ramper, ſauter, danſer, hurler, braire, & faire dans la Synagogue toutes vos autres poſtures & actions antiques, à la pratique deſquelles vous avez donné tant d'application & d'exactitude, que vous avez entierement negligé les Points importans de la Loi.

Je crois que ce que je viens de dire ſuffit pour te convaincre, que les Traditions qu'on veut vous faire accroire avoir été données à Moyſe ſur la montagne de Dieu, ne ſont autre choſe

que

que les songes creux de vos aveugles Conducteurs, qui ne s'appliquent à rien tant qu'à vous embarrasser dans un Labyrinthe perpetuel de superstition & d'erreur.

Il n'y aura pas plus de peine à démontrer que la Loi écrite même, toute divine qu'elle est de sa nature, n'est pas d'une obligation universelle pour tous les Peuples; mais qu'elle n'oblige que votre Nation en particulier, & les Peuples voisins de la terre, qui ont voulu se joindre à votre Communion.

Comme le tems me presse, je n'insisterai que sur un argument, dont je te laisserai la décision. Je te demande donc s'il étoit possible à tout le genre humain, d'aller une fois l'an à Jerusalem, pour y sacrifier dans le Temple de Salomon, comme votre Loi le requeroit? Qu'il n'étoit pas permis de sacrifier nulle part ailleurs; c'est ce qui paroît évidemment par la Loi même qui le défend, par l'exemple de vos Peres, durant leurs diverses captivités, & par la pratique que vous observez encore aujourd'hui; vous, dis-je, qui n'avez fait aucun sacrifice depuis Tite Vespasien, Empereur Romain, qui ruina votre Ville, & brûla votre Temple.

Cela peut servir à te convaincre encore que la Loi de Moyse n'étoit pas d'obligation perpetuelle aux Juifs mêmes; puisqu'il est constamment vrai, que vous n'avez pas été en état de l'observer depuis seize cens ans. Or il n'est pas moins constant que Dieu ne voudroit pas exiger des hommes une chose qu'il leur seroit impossible de faire.

N'aye donc plus de ſi hautes idées de ta Nation, comme ſi elle étoit la ſeule qui fut élûe de Dieu, & la ſeule capable d'en recevoir des faveurs. Ceſſe d'inſulter tout le genre humain, & de maudire tes freres, enfans d'un même Pere, qui eſt Noé homme juſte, & Prophéte de Dieu. Regarde le Soleil & la Lune, & toute la conſtellation du Ciel; leurs influences ſe répandent également ſur tout le monde. Regarde les Elemens, ils ſervent également aux enfans d'Adam, ils ſont ſans partialité pour les mortels, & il n'y a point de faction qui puiſſe détourner les vents & la pluie. Tout cela arrive au tems & au lieu aſſignés; & les quatre Saiſons de l'année reviennent ſucceſſivement de la même maniere, & ſe font ſentir aux Habitans des quatre coins du monde. Les plantes ne connoiſſent point de difference entre les circoncis & les incirconcis, mais elles donnent leurs fruits aux uns & aux autres avec une égale indifference. Auſſi les brutes reconnoiſſent également pour leurs Souverains, les circoncis & les incirconcis. Les oiſeaux de l'air ſont auſſi-tôt pris par un oiſeleur Payen, Chrétien, ou Mahometan, que par un Juif. Les poiſſons de la mer, lorſqu'ils avalent l'hameçon, ou ſe jettent dans le filet, ne regardent point de quelle Religion ſont ceux qui les prennent. Tout arrive à chacun ſelon ſa nature, & comme il plaît à la deſtinée. Il n'y a que l'homme qui tranſgreſſe la condition de ſon être. Mais ceux qui obéïſſent au Legiſlateur interne, je veux dire à

la Loi de la conscience, vivront sans doute heureusement, & mourront paisiblement, de quelque Nation ou Religion qu'ils puissent être.

De peur que l'homme n'errât faute de connoissance, une lumiere est sortie d'Orient, je veux dire le Livre de gloire, qui confirme la Loi écrite, & instruit les hommes de la verité. Ce Livre sans contredit a été apporté du Ciel. Il porte sa propre évidence, & les caracteres de sa divinité dans la majesté de son stile. Il y a dans chaque parole un esprit & une énergie qui subliment l'entendement du pieux lecteur, & qui purifient ses affections. Il est écrit en Arabe, langue si pure & si parfaite, que les plus rigides Critiques n'y sçauroient trouver une faute depuis le commencement jusqu'à la fin Une parrie s'accorde exactement avec l'autre, & il est exempt de contradictions. Tous les Chapitres de ce glorieux Livre sont d'une piece. Beautés qu'on n'a pu trouver ensemble sans un miracle, dans un Livre publié par un homme qui ne sçavoit ni lire ni écrire.

Les progrès qu'il a faits dans le monde prouvent qu'il est descendu du Ciel. La plus grande partie de l'Asie & de l'Afrique, & plusieurs Royaumes de l'Europe, ont obéï à l'Alcoran durant plus de mille ans. Pareille chose pouvoit-elle arriver sans le decret du Ciel? Quand le Prophéte & favori de Dieu reçût sa premiere commission, il étoit comme le Pelican dans le desert, solitaire & sans compagnon,

gnon. Il ne perdit point courage pour cela ; mais obéït aux ordres du Ciel. Il se voyoit au milieu des rochers & des sables, environné de tous côtés de redoutables bêtes : Cependant il ne desespera point de l'assistance du Ciel, mais se consola sur la promesse de l'Eternel. Il commença sa mission par prêcher aux Lions & aux Tigres, qui comme s'ils avoient entendu un nouvel Orphée, devinrent doux & sociables à sa parole puissante. Ces fiers habitans des forêts vinrent se prosterner devant l'Envoyé de Dieu : Ils lui lécherent les pieds pour marquer leur soumission ; ils environnerent le lieu de son repos comme s'ils avoient été ses Gardes, & lui apporterent à manger soir & matin. Le Prophéte fut surpris qu'on fit tant de grace aux bêtes de la terre. Il loua le Créateur de toutes choses, & sa bouche fut pleine de benedictions. Il benit le jour & la nuit, & l'obscurité qui est entre deux. Il benit la rosée qui tombe au lever de l'odoriferante Etoile, & les vents frais qui font branler à minuit les feuilles des arbres. Au matin, il pria que tous les hommes devinssent vrais Croyans. Dieu sans doute eût exaucé sa priere, si l'Ange qui la portoit au Ciel n'eût rencontré le Diable un peu en deçà de la Lune, qui lui déroba une partie des paroles de Mahomet, de sorte que sa priere monta toute imparfaite au Trône du Tout-puissant. La plûpart des hommes devinrent néanmoins Croyans ; & beaucoup plus le deviendront encore.

En peu de tems, le solitaire Prophéte se vit à la tête d'une nombreuse Armée, toute composée de Volontaires, qui vinrent le trouver dans le desert, inspirés qu'ils furent par celui qui gouverne tout. Les Puissances d'Arabie s'opposerent au sacré Héros ; elles menerent contre lui la fleur de l'Orient ; mais elles ne firent rien que precipiter leur destinée, & irriter leurs Astres courroucés. Les Elemens prirent les armes contr'elles, & les meteóres combattirent pour la défense de l'Ambassadeur de Dieu. La foudre, la grêle, & des pierres de feu, ruinerent les Troupes des Infidéles, & l'horrible vent de tempête qu'il fit, enterra toute leur Armée dans les sables. Ainsi celles des Musulmans vainquit sans tirer l'épée, & les Empires des méchans tomberent entre les mains des vrais Croyans. La Perse, Babylone & l'Egypte furent subjuguées, & embrasserent la pure Foi. L'Alcoran fut reçû depuis l'Inde jusqu'en Ethiopie ; depuis le Soleil levant jusqu'au Soleil couchant, on fit unanimement cette sainte profession de Foi : *Qu'il n'y a qu'un seul Dieu, & Mahomet son Prophéte.*

Considere à présent, Nathan, si la Loi de Moyse a jamais eu un tel pied dans le monde, ou si les enfans d'Israël peuvent se vanter de conquêtes si universelles. Il y a déja long-tems que votre petite Royaume a pris fin ; & que tant lui, que tous les Empires de l'Asie & de l'Afrique, ont été engloutis par la Monarchie des Osmans. Votre Tabernacle, votre Temple, votre Ville, & vos Sacrifices, ne subsistent

tent plus. Votre Nation eſt diſperſée par tout le monde, ſans terres ou poſſeſſions qu'elle puiſſe appeller ſiennes ; & vous n'avez ni Prince, ni Sacrificateur, ni Prophéte, à qui vous puiſſiez avoir recours pour vous délivrer des calamités qui vous accablent.

Sors donc de la Sinagogue que le Ciel châtie: Secouë-toi de la malediction ; & après t'être purifié, viens te joindre aux vrais Croyans qui ſont benis en ce monde, & qui ſeront heureux en Paradis. Ou au moins tiens-toi dans la réſerve, & ſuis tes propres lumieres.

LETTRE CIII.

A Dichen Huſſein Baſſa.

De la politique du Cardinal Mazarin de marier ſes Niéces au Princes du Sang.

LA politique du Cardinal Mazarin n'eſt point un ſecret à la Cour Imperiale. Il travaille à préſent à ſon chef-d'œuvre. Il y a long-tems qu'il entretient des Penſionnaires au ſervice des Grands de France. Il n'y a point d'homme de la premiere qualité, qui puiſſe compter qu'il n'a point à ſa table une créature de ce Miniſtre. Toute ſorte de déguiſement ſoit pour le corps, ſoit pour l'eſprit, n'ont jamais manqué aux gens habiles à trahir, & officieux à faire du mal.

Il ſe ſert à préſent d'autres Eſpions auprès des Princes du Sang, & de la premiere No-

bleſſe

blesse de France. Les femmes sont devenuës ses Agens secrets ; femme du même sang que lui, veritables Italiennes, & élevées sous ses soins & sous sa direction particuliere ; en un mot ses Sœurs & ses Niéces.

Cinq sont arrivées tout de nouveau en cette Ville. Le Secretaire du Cardinal les y a conduites, & elles ont été accompagnées par une longue suite de Courtisans, qui sont venus les recevoir à quelques lieuës de Paris. On dit qu'il y en a une d'une singuliere beauté ; & que le jeune Roi de France ayant vû son portrait, s'est rendu amoureux de l'original.

Il est vrai que le Prince de Conti en a épousé une, & que le Cardinal lui a donné son Palais & deux cens mille écus en mariage.

On dit que l'autre se mariera avec le Duc de Candale, & une troisiéme avec le fils du Général d'Harcourt. Le Cardinal Mazarin, comme s'il vouloit être à la Cour de France ce qu'étoit Joseph à la Cour de Pharaon, a mandé à son frere de venir le trouver, & d'amener en France toute la famille. Il est résolu de peupler ce Royaume de Siciliens de la race des Mazarins. Ces gens continueront & par instinct & par regles, les desseins que le Cardinal a commencés, & éleveront cet Etat chancelant aussi haut que s'est proposé ce Ministre, ou le ruyneront absolument. Car ce Prélat, dont l'esprit est toûjours en mouvement, ne sçauroit suivre les voyes moyennes.

On dit que le Duc d'Orleans est fort mal satisfait

satisfait de l'ambition qu'a le Cardinal de vouloir marier ses Niéces aux Princes du Sang. Ce Prince ne se laissera jamais engager à s'approcher de la Cour. Il favorise au contraire le Prince de Condé, & les autres mécontens. Il y a des gens qui augurent de-là, qu'il y aura bien-tôt du changement dans les affaires; car la plûpart des François penchent à prendre le parti du Prince.

Il y a de grandes cabales partout le Royaume; & le Cardinal met en œuvre tous les raffinemens de la politique pour avancer ses affaires. Il connoît trop le Prince de Condé, pour songer à un racommodement. Il a un double intérêt à ruiner cet infortuné Général, car il y va de sa propre conservation, & de la grandeur de la princesse de Conti sa Niéce, qui par la chûte de son Beaufrere, deviendroit la maîtresse de son bien.

Il tâche aussi de se raccommoder avec le Cardinal de Rets, son ennemi déclaré, & à qui le Pape a donné la pourpre, pour balancer la puissance de Mazarin à cette Cour, où il est soupçonné d'animer le Roi contre la Cour de Rome.

Ce Cardinal de Rets est maintenant prisonnier d'Etat, & l'a été long-tems. Ce fut par les ordres de Mazarin qu'il fut d'abord arrêté. Mais le sage Ministre croit à présent que le plus sûr est de composer avec un homme qu'il ne peut persecuter long-tems, sans s'exposer au ressentiment de tous les Ecclesiastiques, & sur tout aux foudres de la Cour de Rome.

Pour

Pour pacifier donc les choſes, & fortifier ſon parti, il a propoſé le mariage de ſon Neveu avec la Niéce du Cardinal de Rets. La Cour n'eſt occupée qu'à faire des alliances de cette nature : Preuve évidente qu'elle ſent que ſa puiſſance diminuë, & craint qu'elle ne diminuë encore plus, ſi le Prince de Condé ſe met un fois en campagne.

Il n'importe guéres aux intérêts des Muſulmans de quel côté ſoit l'avantage ; car les uns & les autres ſont également ennemis de l'Envoyé de Dieu.

Si je puis par quelque heureux artifice fomenter les diviſions de ces Infidéles, je ne deſſervirai point la ſublime Porte. Quoiqu'il en ſoit, je prierai toûjours Dieu que les Infidéles tournent les uns contre les autres des armes, qui réunies dans les mêmes intérêts, feroient periclitér l'Empire des vrais Croyans.

Que ta preſence au Divan ſoit, illuſtre ami, comme un fort Baſtion, ſous le couvert duquel, je puiſſe trouver un azile contre l'artillerie des langues malignes & flatteuſes.

LETTRE CIV.

A Dinet Golou.

Il lui aprend qu'il avoit perdu par accident l'uſage de ſes yeux durant deux jours. Digreſſion ſur la ſageſſe qu'on trouve dans les brutes.

TU n'ignores pas qu'auſſi-tôt que j'eus reçû avis de l'execution de la Sentence notre ami Gery Boinou, à qui le Créateur faſſe grace, j'écrivis à Iſmaël Monta Faraca, ſon Succeſſeur, une Lettre de condoleance. Pour garder un juſte milieu entre la tendreſſe que je devois à la perte que mon ami avoit fait de ſes yeux, & la défiance que j'avois d'un Etranger, je remplis ma Lettre des expreſſions conſolantes, dont je me ſerois ſervi ſi j'avois parlé à Boinou même ; ne doutant pas qu'Iſmaël ne lût ma Lettre à ſon aveugle Prédeceſſeur.

Je fis le Stoïcien outré, ou du moins je donnai je ne ſçai combien de conſeils Philoſophiques preſque impratiquables. Rien ne ſortit de ma plume qu'une Morale ſevere. Et tout cela pour couvrir la veritable part que je prenois aux ſouffrances de Gery, que toi & moi, comme tu ſçais, n'étions pas les ſeuls à aimer. Je t'ai dit dans ma précedente que je n'avois pas oſé confier mes ſentimens, tout déguiſés qu'ils étoient, à un homme, qui ſous prétexte de ſon nouvel avancement, pouvoit être plus clair-voyant qu'auparavant, & pénetrer

netrer incontinent le foible voile des paroles, & voir quelque chofe dans ma Lettre qui m'auroit été défavantageux, fi je m'étois hazardé d'exagerer la feverité du Sultan, ou le merite de Gery.

Je crûs donc qu'il valoit mieux affecter de l'indifference, perfonnage que je fçai auffi peu faire que perfonne, dans les occafions qui touchent les fens de trop près. Il eft aifé de donner aux autres des confeils, que nous pratiquons fort mal quand nous nous trouvons dans le même cas. Quand il s'agit d'autrui, la Sageffe & la Morale ne nous coûtent rien; mais quand il s'agit de nous-mêmes, toute notre Philofophie s'évanouit. On ne voit plus en nous que l'humanité & la fenfibilité, fans vertu & fans patience.

L'experience que j'ai faite depuis deux jours m'arrache cette confeffion. J'ai perdu par un malheureux accident l'ufage de mes yeux durant quarante-huit heures. Il eft vrai que quand ils n'auroient pas été malades je ne m'en ferois pas beaucoup fervi pendant le tiers de ce tems-là : A moins que tu ne difes qu'ils nous fervent à dormir, & qu'ils font un fecours à l'ame, pour appercevoir les fombres chimeres de la nuit. Quoiqu'il en foit, je me fouviens que ce n'étoit pas un médiocre chagrin durant même cette abfence du Soleil, de n'en fentir la privation que par l'oreille: car tant que les fenêtres de mon ame ont été fermées, il étoit inutile d'ouvrir celles de ma chambre, qui avant ce malheur m'auroient

convaincu par la reverberation de la lumiere de la Lune ou des Etoiles, que la nuit étoit venuë, ſans conſulter les Horloges, & les cloches des Convents.

Cela fut cauſe que je me retractai de tout ce que j'avois écrit à l'Eunuque au ſujet de l'aveuglement ; & regardai comme un fou le Philoſophe qui ſe creva les yeux pour penſer avec moins de diſtraction. J'enviai le bonheur de ces fous bien plus heureux qui ne penſent point, & qui ont l'uſage de la vûe, qui ſert à former & à regler les conceptions des perſonnes les plus ſages & les plus intelligentes.

Ma triſteſſe fut ſi grande durant cette petite éclipſe de mes yeux, que je preferai à ma vie celle des animaux muets, que les hommes ont appris à appeller irraiſonnables, & qui expriment leur ſentiment par des ſons inarticulés ; langage que nous n'entendons point. Je ſouhaitois preſque d'être métamorphoſé, ne fut-ce qu'en chien, pourvû que j'euſſe l'uſage des yeux, dont la privation rend la vie non ſeulement defectueuſe, mais même incommode à elle-même. Si tu me condamne d'avoir fait un tel ſouhait, je te répons pour une bonne fois que je ne ſçaurois m'empêcher de croire qu'un chien que j'ai vû menant un aveugle dans les rues par une corde, étoit plus heureux que ſon maître. Ce fidéle chien faiſoit ſa charge avec beaucoup de prudence, & évitoit les obſtacles qui traverſoient ſon paſſage, comme par exemple, chariots, caroſſes, ou foule de peuple. Il en étoit

redevable

redevable à ses yeux, qui le rendoient plus sage que son maître, lequel autant que j'en puis juger, ne se seroit pas conduit plus sagement que la brute quand il auroit eû les yeux bons.

Puisque je suis tombé sur la sagesse des brutes, il ne faut pas que j'oublie un fait que j'ai lû dans Plutarque, & dans un certain Auteur François, d'un chien qu'avoit un des Courtisans de Vespasien Empereur Romain. Cette bête faisoit au naturel toutes les agonies & tous les symptomes de la mort par l'ordre d'un Charlatan, qui lui avoit apris plusieurs tours facetieux pour divertir les Grands de Rome.

Le même Auteur François où j'ai lû cette avanture, parle de certains bœufs, qui avoient ce semble apris l'Arithmetique. On s'en servoit cent fois par jour à tourner la rouë d'un puits: Mais leur tâche étant achevée, il n'y avoit pas moyen de leur faire faire un pas de plus. Ils n'avoient pas plûtôt repassé ce nombre dans leur tête, qu'ils quittoient d'eux-mêmes la rouë, sans qu'on pût les obliger par aucune violence à travailler davantage. Qui peut nier que ces bœufs n'entendissent les Mathematiques, ou que le chien de Vaisseau dont je vais te parler eût besoin d'étudier les Elemens d'Euclide? Ce chien ayant fort grande envie de goûter d'une huile qu'il voyoit dans un Vaisseau de terre, où il ne pouvoit mettre la tête assez avant, parce que le cou du pot étoit long & étroit, & ayant essayé plusieurs

ſieurs fois inutilement, courut à fond de cale où il y avoit du gravier qui ſervoit de leſt. Il fit pluſieurs tours apportant à chacun ſa pleine gueule de gravier qu'il mettoit dans le pot. Il y revint ſi ſouvient, que le pot étant enfin à demi plein de gravier, l'huile monta juſqu'aux bords, & le chien en lapa autant qu'il en voulut. Plutarque donne ceci pour un fait dont il a été témoin occulaire. N'étoit-ce pas à ton avis l'Archimede des chiens? Les chévres de Candie ne ſont-elles pas Medecins abſolument parlant? Ces animaux ayant été bleſſés courent ſans interruption toutes les plaines de cette Iſle fertile, juſques à ce qu'elles ayent trouvé une certaine herbe qu'on appelle, ſi je ne me trompe, Dictame, avec laquelle elles ſe guériſſent.

Si les François liſoient ceci, & ce que j'ai écrit ſur ce ſujet à Cara Hali, auſſi-bien qu'au grand Muhammed du Deſert, ils me condamneroient comme un heretique, comme un fou, ou comme un extravagant: Ou du moins ils concluroient, que je ſuis un trop importun Avocat des bêtes. Ils m'appelleroient brute moi-même, & diroient déciſivement que je ſuis deſcendu de quelque brute.

Mais toi qui as été élevé en Orient dans des principes plus humains, & qui as eu l'honneur de verſer de l'eau ſur les mains de l'auſtere Hermite, tu auras une autre opinion de ce que je dis pour défendre les animaux nos alliés.

Celui qui a donné le ſageſſe & le langage

aux

aux fourmis, & qui leur a apris à se parler en langage muet; de sorte que l'allarme ne fut pas plûtôt donnée dans leur petit territoire, qu'elles s'enfuirent toutes avec leur petit bagage, à l'approche de l'armée de Salomon; celui, dis-je, qui a donné la sagesse aux fourmis, nous fasse la grace d'entendre le langage des bêtes, ou du moins de ne pas nous croire plus sages qu'elles, qui entendent le nôtre.

LETTRE CV.

A Asis Bassa.

Des préparatifs qui se faisoient pour le couronnement du Roi de France. Nouveaux mécontentemens à Paris après la mort de l'Archevêque.

CEtte Cour n'est occupée à présent, qu'à faire les apprêts necessaires au Couronnement du jeune Roi. Rheims est la Ville où doit se faire cette ceremonie. On dit que le Duc d'Orleans ne s'y trouvera pas, quoique le Roi ait fait dire à tous les Princes & Grands de l'accompagner suivant l'ancienne coutume. Ce Duc n'est pas content de la grande autorité que le Cardinal Mazarin prend à la Cour. Outre que sa fille qui n'a pas peu de pouvoir sur lui, est du parti des mécontens. C'est par ses conseils que le Duc son Pere, s'absente ainsi du Roi son Neveu. Il y a néanmoins des gens qui disent, qu'il changera de sentiment avant le tems marqué pour le Couronnement; &

qu'il

qu'il aimera mieux dissimuler son mécontentement, pour avoir plus d'avantage à ruiner le Cardinal, qui entretient le Roi dans un cercle de plaisirs conformes à son âge, pour lui ôter par ce moyen le loisir & l'envie d'entrer dans l'examen de son administration.

La Cour est à présent à Fontaine-Bleau, Maison de plaisance du Roi, où l'on ne songe qu'à se divertir. Cependant les Princes du Sang qui ne dorment pas, songent à de nouveaux moyens de retirer la Cour de la lethargie où elle est tombée, & d'aprendre au jeune Monarque que le son des trompettes & des tambours, sera bien-tôt une musique plus necessaire, que le concert des ruelles.

Sur ces entrefaites le Prince de Condé ayant été condamné, la Princesse son Epouse a demandé au Parlement, que sa dot lui fut assurée. Mais l'affaire a été renvoyée au Roi. Il semble que son Epoux soit perdu à tous égards, si ce n'est du coté de l'affection des peuples, qui favorisent tous ceux qui sont ennemis du Cardinal Mazarin.

Monsieur Broussel, l'un des Conseillers du Parlement, l'emprisonnement duquel j'ai cidevant dit avoir été la cause des premiers troubles de Paris, est nouvellement mort. Cependant le parti dont il étoit le défenseur, n'est pas mort avec lui: Au contraire il reprend de nouvelles forces à la faveur des sujets de mécontentemens qu'on a tous les jours.

Il s'est ranimé d'une maniere particuliere depuis la mort de l'Archevêque de Paris. Le Cler-

gé

gé a choisi pour nouvel Archevêque le Cardinal de Rets, prisonnier d'Etat, & en disgrace à la Cour. Cette élection a été déclarée nulle par une Déclaration du Conseil : cependant les Ecclesiastiques persistent dans leur premier choix. Le Cardinal Mazarin les menace des peines dûës à ceux qui méprisent l'autorité du Roi. Mais ils ne font aucun cas de ces ménaces, & comptent sur les armes du Prince de Condé, & esperent qu'avec le tems il les délivrera de l'oppression de ce grand Ministre.

Les gens habiles cabalent, & le vulgaire prend aisément parti selon son panchant. On n'entend ici que murmures & sourdes satyres contre le Gouvernement. Chacun tâche d'avoir des armes, qu'il amasse comme pour se garantir de quelque invasion publique. Les Bourgeois mêmes ne sortent point sans épée, qu'ils cachent sous leurs habits ; comme s'ils avoient dessein de faire un massacre, ou qu'ils en craignissent un. Tout présage, ce semble, que la fureur du peuple éclatera tout à coup, & en peu de tems ; & les plus sages ne sçavent quel sera le dénouement d'un fracas si menaçant.

Il n'y a que moi tout environné d'Infidéles, qui sois rèsigné à la destinée ; sçachant comme je fais que toute la force humaine n'est pas capable d'avancer ou de reculer les decrets signés au Ciel.

LETTRE CVI.

A Murat Bassa.

De certains Sorciers arrêtés en France : D'un Magicien d'Egypte, & d'un autre Allemand nommé Zyto.

IL semble que les Démons ayent été tirés depuis peu de leurs cachots, & qu'ils se soient répandus en Occident, si nous en croyons les dépositions de ceux qui ont accusé certains prétendus Sorciers.

Plus de quarante vieilles femmes ont été arrêtées & emprisonnées en Bretagne, Province de ce Royaume, accusées d'entretenir correspondance avec les Puissances infernales. La plûpart ont été condamnées à la mort : Dieu sçait avec quelle justice.

Les unes sont accusées d'avoir enforcelé leurs voisins ; d'autres leur bétail ; & d'autres enfin d'avoir rompu le charme des premiers & des seconds. Toutes en general sont accusées de s'être assemblées la nuit, & d'avoir fait certaines ceremonies diaboliques, qui commencent & finissent, dit-on, par baiser le posterieur d'un bouc, ou du Diable travesti en bouc.

Je ne sçai jusqu'où va le tort qu'on a fait à ces pauvres vieilles. Je ne sçai pas non plus si leurs Juges ont toujours raison. Un visage maigre & ridé, un œil enfoncé, & une grande pauvreté, sont souvent les principaux sujets de

de leurs ſoupçons. Ces ſoupçons groſſis par la ſuperſtition, par l'ignorance, & par la malice, ont ſouvent emporté ceux qui doivent adminiſtrer la juſtice, à condamner de pauvres malheureux plus innocens qu'eux, comme coupables de ſortileges.

Cependant on ne ſçauroit diſconvenir, qu'il n'y ait eu des hommes & des femmes, habiles dans l'art magique, comme on l'appelle ordinairement ; art qui n'eſt autre choſe, ce me ſemble, que ce qu'il y a de plus myſterieux dans la ſcience de la nature. Tels étoient Zoroaſtre, grand fils de Noé, & Roi de cette partie de l'Aſie, qui s'appelloit de ce tems-là Bactrie, Apollonius Tianeus, Philiſtides Siracuſain, & pluſieurs autres de plus vieille date. Ces gens connoiſſoient la vertu cachée des Elemens, l'influence des Aſtres, la ſpecifique operation des métaux, des mineraux, & autres corps ſouterrains, auſſi-bien que la vertu de tous les vegetables. Ils ſçavoient faire parfaitement des figures aſtrales & Taliſmans, par le ſecours deſquelles ils faiſoient des merveilles. Et tout cela peut-être ſans ſonger aux eſprits infernaux ou ſans avoir le moindre commerce avec les Démons.

Je crois que Lucien Auteur ancien, qui n'a jamais parlé de rien ſerieuſement, ſe croyoit à peine ſoi-même, lorſqu'il racontoit l'avanture de Pancrates, fameux Magicien d'Egypte, qui par le moyen de ces Taliſmans pouvoit transformer les choſes inanimées, & leur donner au moins l'apparence des créatures vi-

vantes. Ainsi il auroit converti un bâton, ou un morceau de bois en la ressemblance d'un homme, qui auroit marché, parlé & fait toutes les actions d'un être raisonnable.

Un certain Etranger allant un jour avec lui à Memphis, & couchant ensemble dans la même Caravansera, ou Auberge, ils ne furent pas plûtôt descendus de leurs Chameaux, que Pancrates prit une planche de chêne, qu'il toucha de son Talisman; & après avoir prononcé deux ou trois syllables, le tronc se remua d'abord, se tint debout, marcha, & prenant les Chameaux par la bride, les mena à l'écurie. Après cela cet homme de bois entra, fit leur lit, & alla par tout où Pancrates voulut l'envoyer. Au départ le Magicien ayant fait certaines ceremonies particulieres, cet officieux valet redevint planche. C'est ainsi qu'il en usa tout le long de la route.

Son compagnon de voyage résolu de voir s'il ne pouroit point faire la même chose, profita de l'absence du Magicien, qui étoit allé au Temple, & qui avoit laissé son Talisman. Le curieux voyageur qui avoit été souvent le temoin oculaire du miracle de Pancrates, prend une piece de bois, & la toucha du Talisman de Pancrates, répetant les syllabes qu'il lui avoit entendu prononcer. Incontinent la piece de bois devint homme, & homme parlant. Le voyageur surpris de l'évenement, commanda à son nouveau valet de lui apporter un baquet d'eau. Le tronc enchanté obéit. Le voyageur lui dit que cela suffisoit, &

& lui commanda de redevenir piece de bois, mais au lieu de le faire, il continua d'apporter de l'eau jusques à ce que la maison fût pleine. Le voyageur craignant la colere de Pancrates crut rompre le charme en fendant le bois en deux; mais cela ne fit qu'augmenter son embarras. Chaque morceau prenant un baquet, se mit à puiser de l'eau, de sorte qu'au lieu d'un valet il en eut deux. Cela dura jusques à ce que le Magicien vint à son secours, qui ayant fait à son compagnon une rude censure, fit retourner d'un seul mot les deux valets à leur premier état d'immobilité.

Je ne te fais pas ce conte pour te le faire croire, ou pour le croire moi-même. Imitons Lucien qui en est l'auteur, & moquons-nous comme lui de ceux qui prennent plaisir à de pareilles fables. Mais excusons les Chrétiens, si comptant sur les fictions des Poëtes & des Orateurs, ils croyent qu'un morceau de pain se convertit en chair & en sang, après que les Prêtres ont prononcé quatre paroles.

J'ai le Journal de Racoa, autrefois Résident à Vienne, en qualité d'Agent secret de l'heureuse Porte. Quelques-unes de ses Lettres parlent de la superstition & de la credulité des Allemans dans les choses de cette nature. Cependant dans une Lettre qu'il adresse au Mouf-ti, il se confesse vaincu par les dépositions incontestables de ceux qui ont été témoins oculaires de la vie & de la mort d'un certain Faustus, qui faisoit mille tours diaboliques, comme on parle, devant l'Empereur même.

Il parle auſſi d'un autre Magicien, qui vivoit du tems de l'Empereur Charles-Quint, & qui s'appelloit Zyto. Le fils de l'Empereur à qui étoit Zyto devant ſe marier à la fille du Duc de Baviere, ce Duc pour obliger ſon Gendre qui étoit fort attaché, à la Magie, comme l'étoient tous les Allemans, fit venir aux nôces quantité de fameux Sorciers. Pendant qu'un de ces Magiciens travailloit à faire quelque choſe de rare, Zyto entr'autres, qui comme j'ai dit, étoit le Magicien du Prince, vint à ſon confrere avec une gueulle auſſi grande en apparence que celle d'un vieux Crocodile, & l'avala tout d'un morceau. Cela étant fait, il ſe retira & le vuida dans le bain, puis le produiſit ainſi moüillé à la compagnie, défiant tous les autres Magiciens de faire la même choſe. Mais tout le monde fut muet.

Je n'aprens pas que les Sorciers François dont on parle tant à préſent, ayent fait aucuns tours de cette nature. L'accuſation la plus atroce qu'on leur fait, eſt d'avoir enſorcelé les cochons de leurs voiſins, qui ont enragé ; ce qui peut-être, comme tu ſçais, une maladie naturelle.

Je prie le Ciel de nous préſerver des enchantemens d'une imagination abuſée, afin que nous & l'Incube de chaque mortel n'ayons ſujet de craindre ni les Sorciers ni les Magiciens.

LET-

LETTRE CVII.

A Cornezan Mustapha, Bassa.

Propositions de mariage entre la Reine Christine, & le Prince Charles Palatin son Successeur.

TU as sans doute entendu parler de Christine Reine de Suede. J'ai fait mention de cette Princesse dans plusieurs de mes Lettres. Cette fille Reine est sur le point de résigner sa Couronne à son Cousin, qu'on appelle le Prince Charles Palatin. C'est une résignation volontaire: Et l'on dit qu'elle le fait par le grand panchant qu'elle a pour la solitude, & pour la vie privée. Elle passe pour la Princesse du siécle la plus accomplie & la plus sçavante. Ceux qui prétendent être plus éclairés que les autres, disent que la veritable raison qui lui fait abandonner le Royaume est, la résolution qu'elle a fait de changer de Religion, & d'embrasser la foi du Moufti Romain, qui est défenduë par les Loix de Suede.

Tu riras de la proposition qu'elle a fait faire à celui qui doit lui succeder, & de la réponse qu'elle en a reçûë.

»Elle veut premierement se réserver la »plus grande partie du Royaume avec les »revenus.

»En second lieu, elle ne veut point être »sujette ; mais elle prétend être entierement »independante & libre.

 »En

»En troisiéme lieu, elle veut avoir li-»berté de voyager dans les pays étrangers, »ou en quelque endroit de Suede qu'il lui »plaira.

»Enfin, elle ne veut pas que son Succes-»seur fasse aucun changement dans les Char-»ges importantes qu'elle aura données à ses »favoris; ni qu'il révoque aucuns des dons »qu'elle leur aura fait.

Le Prince Charles a répondu.

»Premierement, qu'il ne veut pas être un »Roi titulaire, sans Royaume, & sans reve-»nu qui puisse fournir tant en paix qu'en guerre »aux dépenses necessaires.

»Secondement, qu'il ne veut souffrir aucun »competiteur, égal, ou souverain dans son »Royaume.

»En troisiéme lieu, qu'il ne veut point s'ex-»poser à ses intrigues dans les Cours étran-»geres.

»Et qu'enfin s'il est Roi, il prétend dispo-»ser de toutes les Charges comme il le jugera »à propos, qu'il ne veut point être l'ombre »d'un Roi, & n'avoir point les privileges es-»sentiels à la Souveraineté.

On dit que quand la Reine aprit sa réponse, elle dit tout haut : *Je n'ai fait ces proposi-tions que pour connoître son esprit. Je crois à présent qu'il merite de regner, puisqu'il con-noît si bien les incommunicables droits de la Royauté.*

Cette nouvelle vient d'un Secretaire envoyé à l'Ambassadeur d'Espagne, & nouvellement

arriv

arrivé en cette Cour, pour y négocier une tréve de dix ans entre la France & l'Espagne.

Il y encore ici un Ambassadeur de Portugal, qui a donné avis à la Cour, que les Portugais ont chassé les Hollandois des Places qu'ils tenoient dans les Indes Orientales. Mais si nos Marchands disent vrai, les Tartares vont exterminer tous les Francs qui sont à la Chine.

Le jeune Roi de France passe toûjours le tems à danser, à voir des jeux, & autres recréations que le Cardinal Mazarin lui fournit à grands frais, pour l'empêcher d'entrer dans les affaires publiques, & de penser trop serieusement à l'Arrêt que le Parlement a rendu contre le Prince de Condé

On ne sçait comment s'y prendre pour blâmer le procedé du Prince de Condé, ou pour accuser le Roi d'injustice. Il siéroit mal à un Musulman de décider la question. Nos principes & nos Loix ne sont pas comme les leurs; & celui qui passe ici pour un bon compatriote, seroit condamné sans hésiter comme un rebelle dans tout l'Orient, où l'on ne reconnoît qu'un Dieu au Ciel, & un Souverain sur la terre dans chaque Etat ou Empire.

Mais en France les Princes du Sang ont une autorité si grande, qu'ils sont autant de Monarques Souverains dans leurs gouvernemens. Cependant il n'y en a point qui en ayent un pareil à celui du Bassa d'Egypte, ou superieur à celui d'Alep.

J'ai parlé autrefois de ces Princes aux heu-

reux Miniſtres de celui qui peut quand il veut ſe faire tenir l'étrier par les plus grands Souverains.

Il ſeroit donc inutile d'inſiſter davantage ſur ce ſujet. Il ſuffira de te dire, que la Cour de France, quoiqu'elle n'ait pas ſujet de ſe repentir de la ſeverité avec laquelle elle a traité le Prince de Condé, ſemble néanmoins diſpoſée à entrer en traité avec le jeune Duc d'Anguin ſon fils, pour frapper en même tems deux coups en faveur de l'Etat par ce ſubtil ſtratagême. Un grand Duc de ce Royaume a été envoyé tout de nouveau au Duc d'Orleans, pour propoſer de marier Mademoiſelle avec l'heritier du Prince de Condé. Par ce moyen les biens du Prince de Condé ſeront adminiſtrés par le Duc d'Orleans durant la minorité des jeunes mariés. C'eſt un artifice pour racommoder le Roi & ſon Oncle qui ſont brouillés depuis ſi long-tems. Mais on croit que le mécontentement du dernier eſt ſi vif & ſi profond, qu'il faut pour l'effacer quelque choſe de plus que l'eau benite de Cour.

Voilà tout ce que j'ai de nouveau à te dire, ſi ce n'eſt la mort d'un certain Prince qu'on appelle le Duc d'Elbœuf. Qu'importe au Divan que cent de ces Princes Infidéles meurent tous les jours, ou ne meurent pas, tant que le Grand Seigneur eſt plein de vie, & qu'il a toujours de bons & de fidéles Miniſtres.

C'eſt pour ſa ſanté que je prie, avant que le Soleil commence à peindre ſur le ſommet

des

des montagnes d'Orient, & après qu'il s'eſt caché dans les valées d'Occident. Et à genoux que je ſuis une fois, je ne me leve jamais ſans prier pour Cornezan, & pour les autres Baſſas de la Port.

LETTRE CVIII.

A Sale Tircheni Emin, Grand-Maître de l'Artillerie à Conſtantinople.

De l'embraſement de Gravelines cauſé par un Magaſin à poudre qui avoit ſauté; d'un Moulin qui avoit brûlé.

COmme tu es chargé de munitions deſtinées à la conquête du monde, je dois t'aprendre préferablement à tout autre, le terrible coup qui a été frappé depuis peu ſur une Ville des Infidéles de Flandres.

La Place s'appelle Gravelines, & j'en ai déja parlé dans quelques-unes de mes précedentes. Le vingt-neuviéme de la derniere Lune le feu prit aux poudres du Magaſin. Si ce fut par accident ou par deſſein, c'eſt ce qu'on ne ſçait pas au juſte. Ce qu'il y a de ſûr eſt que le mal eſt très-grand. On dit que le tiers de la Ville a ſauté; auſſi-bien que les principales Fortifications, & les dehors de la Citadelle. Trois mille hommes ont été étouffés par la violente convulſion de l'air, & envoyés en l'autre monde bien & dûement aſſaiſonnés de ſalpêtre. Pluſieurs autres ont été enſevelis ſous les ruines des maiſons.

Les uns disent qu'une certaine personne étant venuë pour achetter de la poudre, comme on travailloit à ouvrir un baril, le marteau a fait feu. D'autres disent, qui celui qui faisoit semblant de vouloir achetter de la poudre, étoit un Espion, ou un Emissaire secret du Cardinal Mazarin. Que par ordre de son Maître il avoit préparé un certain feu d'artifice, qu'il avoit renfermé dans un boëte; & qu'à une certaine heure l'artifice devoit prendre feu, mettre la boëte en pieces, & repandre des flames aussi subtiles & aussi penetrantes que celles de la foudre.

L'Espion ayant donc ce petit instrument de malheur tout prêt, bien instruit qu'il étoit de toutes choses, est entré avec le Directeur du Magasin, dans les caves où étoit la poudre, sous prétexte de vouloir en achetter pour le Gouverneur de Bruxelles. Après avoir ouvert un baril, il mit la main dans la poudre, comme s'il en eut voulu examiner la qualité; & en même tems il trouva moyen de glisser adroitement sa petite boëte dans la baril, bien persuadé qu'elle ne tarderoit pas long-tems à faire son effet. Faisant ensuite semblant que ce baril ne l'accommodoit pas, on en ouvrit un autre qu'il achetta, & puis il s'en alla. Une heure après, tous les lieux circonvoisins furent surpris du terrible coup qui fit trembler la terre. On dit que le bruit en fut entendu jusques en Angleterre.

On accuse Mazarin d'avoir été l'Auteur da cette Tragedie. On haït si fort ce Ministre, que

que si la terre venoit à trembler en ces quartiers, on l'accuseroit, je crois, d'en avoir été la cause.

On diroit que tous les Elemens sont en guerre contre les Pays-Bas. J'ai déja informé les Ministres de la toujours heureuse Porte, des désordres que les tempêtes & les inondations ont fait dans le plat-Pays. L'eau n'eut pas plûtôt châtié ces Peuples, que le feu voulut les châtier à son tour. Un certain moulin, poussé par une furieuse tempête, tournoit avec tant de violence, que les pierres s'étant extraordinairement échauffées, y mirent le feu. La violence du vent porta les flâmes sur les maisons voisines, & mit toute la Ville en feu.

La colere du Ciel s'est encore rallumée depuis peu pour ruiner ces Infidéles. Heureux encore si ceux qui restent profitoient de ce châtiment pour se convertir. Peut-être seront-ils détruits peu à peu, jusqu'à une entiere consommation, comme l'ont été les Habitans d'Aad & de Thamod, dont il ne reste aujourd'hui aucunes traces.

Je prie Dieu de préserver la Ville Impériale, & l'Arcénal de tout embrasement, d'inondation, & de tremblement de terre; & que ta vigilance, tes soins, & ta prudence, mettent à couvert les Magasins qui te sont commis, de tous les attentats des perfides & des scelerats.

LET-

LETTRE CIX.

A Mehemet, Eunuque au Serrail.

Antipathie de l'Espion pour les araignées. Discours sur l'antipathie. D'un certain Peuple d'Afrique qui ne se nourrit que de sauterelles.

JE t'ai ci-devant informé de la premiere nécessité où je me trouvai de boire du Vin, pour empêcher qu'on ne me reconnut pour Musulman, après que j'eus été mis à la Bastille par ordre du Cardinal Mazarin. Je t'apprens à présent que je me suis fait une habitude de cette liqueur, qui est la boisson ordinaire du Pays où je suis. Les François le tempérent avec de l'eau, pour mieux se desaltérer, & pour prévenir la fiévre : mais cette coutume n'accommode pas l'estomac d'un Musulman, qui quand il boit de l'eau ou du Vin, aime à les boire sans mêlange. J'use de vin pour ma santé & pour me mettre en appetit, & j'en use avec modération. Mais j'en ai bû ce soir un verre, qui selon toutes les apparences, me le fera haïr pour toujours. Je vais être vraisemblablement aussi austere & aussi rigide qu'un Prédicateur du Serrail. J'avois bû la moitié de mon verre, lorsque je me suis apperçû que j'avois presque avalé une grosse arraignée, qui s'étoit noyée dans le Vin. La petite bête étoit déja dans ma bouche, mais j'ai incontinent jetté un si désagréable morceau. Je souhaiterois

rois de pouvoir aussi aisément nettoyer mon imagination de l'horrible idée que cette fatale liqueur y a laissé. Non que je croye être empoisonné, ou que je sois persuadé que cette arraignée m'ait fait aucun mal réel. Le plus grand mal, est mon imagination blessée. Toute l'eau de France ne sçauroit me purger des préjugés que j'ai conçûs contre ce petit insecte. J'ai pour lui une parfaite antipathie. La vûë d'une arraignée me fait toujours suer & trembler. Si jamais il m'arrive de boire encore du Vin, je m'imaginerai, que j'avale une arraignée à chaque gorgée. La raison me dit que je n'aurois rien à craindre quand j'aurois avalé une de ces petites bêtes, & j'ai vû un Médecin, qui sans se servir d'aucun antidote, avaloit deux ou trois grosses arraignées dans un verre de Vin. Ce qu'il faisoit sans manquer tous les matins. La plûpart des gens de cette profession, soutiennent que les arraignées ainsi avalées ne peuvent faire aucun mal. Cependant l'antipathie l'emporte ici sur la raison. Si Galien ou Hipocrate étoient vivans, ils ne sçauroient avec toutes leurs sçavantes démonstrations, me faire revenir de l'invincible horreur que j'ai pour cette insecte. J'aimerois mieux avoir à faire avec un Lion ou un tigre dans les déserts de l'Arabie, n'ayant pour toutes armes qu'une épée en ma main, que d'avoir une arraignée se traînant autour de moi dans l'obscurité. De-là vient que j'ai toujours envié le bonheur des Irlandois; car on dit qu'il n'y a point de bêtes venimeuses qui puissent

puiſſent vivre dans cette Iſle. On dit la même choſe dans celle de Malte. Ces deux Iſles attribuent ce merveilleux privilege aux Prieres de certains Saints.

On ne peut point donner de raiſon des ſecrettes antipathies qu'on découvre en pluſieurs perſonnes. Il y a des gens qui ſueroient & s'évanoüiroient, s'il y avoit un chat dans leur chambre, n'en ſçachant néanmoins rien, que ce qu'ils en apprennent des inſpirations de cet admirable ſens, que la Nature a ajoûté aux cinq autres. J'ai vû un homme qui tomboit évanoui d'abord qu'il entroit dans une chambre, où il y avoit un écureuil en cage; & ceux qui le connoiſſoient, diſoit que c'étoit une foibleſſe dont il n'avoit jamais pû ſe guérir.

S'il y a quelque vérité dans la tranſmigration des ames, je crois que les meilleures raiſons qu'il y auroit à donner de ces antipathies ſecrettes, ſeroient celles qui ſe retireroient de l'état précedent de l'ame. Suivant cette ſuppoſition, je conclurois que j'étois mouche avant que d'être homme; & qu'ayant été ſouvent perſécuté par les arraignées étant mouche, je ne me ſuis pas encore défait de la peur que j'avois de mon ancien ennemi, que toutes les circonſtances du changement qui s'eſt depuis fait en moi, n'ont pas été capables de me faire oublier. Mais ſi cela eſt, je ſuis ſurpris qu'il ne me reſte aucune idée diſtincte d'avoir volé autrefois: Puiſque Pithagore, grand Partiſan de la Metempſicoſe, dit qu'il

ſe

se souvenoit de divers changemens par lesquels il avoit passé ; & il dit notamment, qu'il vécut plus gayément tant qu'il fut grenoüille, qu'il n'avoit fait depuis qu'il étoit devenu Philosophe.

Cela me fournit un nouveau sujet de méditation, & ce n'est pas un médiocre plaisir, de considérer la contrariété qu'il y a dans la nourriture des hommes. L'un n'a jamais mangé de poisson ; l'autre abhorre la viande ; l'un tombe en défaillance si son pain a été coupé d'un couteau qui avoit touché du fromage ; l'autre s'évanouit de sentir du mouton. Les goûts des gens sont aussi differens que leurs visages. Les uns sont délicats & haissent presque tout ce dont d'autres mangeront volontiers. Il y en a d'autres qui s'accommodent de tout. Pour moi j'ai plusieurs aversions en matieres de nourriture ; je ne puis sur tout me résoudre à manger des insectes, des serpens, & autres reptiles. Cependant il y a ici des gens qui vivent de grenoüilles, de viperes, de sauterelles, & autres animaux dégoutans. J'ai lû qu'un certain Peuple qui habite les parties Méridionales de l'Afrique, n'avoient d'autre nourriture que des sauterelles sallées, qu'ils prenoient au Printems ; que certains vents en amenent une si prodigieuse quantité, que la terre en est couverte. Ces Peuples toujours en action, sont fort maigres & fort basannés. Ils courent comme des cerfs, grimpent sur les arbres, & sautent d'une branche & d'un arbre sur l'autre, aussi legerement

que des ſinges ou des écureuils ; mais leur vie eſt courte n'allant jamais au-de-là de quarante ans. Vers ce tems-là ils ſentent une violente démangeaiſon par tout le corps : cette démangeaiſon les oblige à ſe grater ; ce qu'ils font juſques à ce qu'ils ſe ſoient écorchés, & ayent fait des trous ſur leur chair, où il s'engendre certains inſectes aîlés, qui multiplient ſi fort en peu de tems qu'ils dévorent ces malheureux. On croit que c'eſt l'effet de leur mauvaiſe nourriture.

Que ce que je viens de dire ne te cauſe point de délicateſſe, mais mange ton oreiller de bon appétit ; car cette nourriture a la bénédiction de Dieu & de ſon Prophéte.

LETTRE CX.

Au Kaimakam.

Du Couronnement du Roi de France. Le Duc de Lorraine transféré en Eſpagne. Affaires de Suede & de Moſcovie.

LE Roi de France a été ſolemnellement couronné à Rheims. Sa Mere, ſon Frere, le Cardinal Mazarin, divers Princes & Seigneurs, & les Miniſtres Etrangers, ont aſſiſté à la Cérémonie. Mais il n'y a pas eû moyen de perſuader au Duc d'Orleans, oncle du Roi, d'honorer cette ſolemnité de ſa préſence. Il a déclaré qu'il ne viendroit jamais à la Cour, tant que le Cardinal Mazarin y ſeroit.

Le

Le Maréchal de Turenne a reçu ſécrétement ordre de ſe rendre à ſon armée de Flandres au plûtôt. On ne ſçait point quel eſt le deſſein de la Cour. Il y a des gens qui diſent que ce Maréchal eſt parti avec précipitation, dans le deſſein de ſurprendre Gravelines, Place de Flandres, qui a été tellement ruinée depuis peu par le Magaſin à poudre qui a ſauté, qu'elle n'eſt pas en état de réſiſter à une attaque un peu rigoureuſe des François.

D'autres diſent qu'on a deſſein d'aſſiéger Stenai, Place qui appartient au Prince de Condé, Place importante & admirablement bien fortifiée.

On dit que le Cardinal Mazarin eſt en correſpondance avec le Gouverneur de cette Fortereſſe; & que c'eſt ſur ce fondement qu'il à promis au Roi, ſur l'honneur de ſa pourpre, de lui livrer Stenai un tel jour, s'il vouloit en faire faire le Siége.

Le Duc de Lorraine, qui comme je l'ai mandé à Muſtapha Barbier de ſa Hauteſſe, avoit été amené priſonnier à Anvers, vient d'être transféré en Eſpagne, d'où l'on croit qu'il ne reviendra jamais.

Les nouvelles du Nord, ſont que Chriſtine Reine de Suéde, a réſigné ſa Couronne au Prince Charles ſon couſin. On dit qu'elle a fait faire une Couronne avec cette inſcription, PAR DIEU, ET PAR CHRISTINE; & qu'elle a mis cette Couronne de ſa propre main ſur la tête du Prince, après avoir abſous

ses Sujets du serment de fidélité qu'ils lui avoient prêté.

Les mêmes nouvelles portent que les Moscovites sont entrés en Pologne avec une puissante armée ; qu'ils ruinent & ravagent tous les lieux par où ils passent. Le prétexte de cette invasion est, dit-on, un Historien & Poëte Polonois, qui a mécontenté le Czar ; parce qu'en parlant des guerres entre ces deux Nations, il s'est équivoqué sur la généalogie des Empereurs de Moscovie, & a pris le pere pour le fils. Le Czar informé de cette bévûë, a demandé pour réparation la tête de l'Historien ; & sur le refus qui lui en a été fait, il s'est jetté sur les Terres de Pologne, pour s'en venger par le fer & par le feu.

C'est ainsi qu'agissent ceux qui se piquent de suivre l'exemple de Jesus le Messie, qui a commandé aux hommes de pardonner les injures, comme a fait aussi notre saint Prophéte. Cependant ces mêmes gens ne font point scrupule de nous accuser des crimes qu'ils font eux-mêmes. Ainsi pendant qu'ils ne sont Chrétiens que de nom, nous faisons voir par nos actions, que nous sommes véritablement les Disciples du vénérable Jesus.

Les hommes sont sans contredit bons ou mauvais de leur nature. Chacun porte sa destinée écrite sur le front. Ni les préceptes ni les exemples de Jesus ou de Mahomet, ne sçauroient changer les inclinations de ceux que leur Etoile a marqués dès

dès leur naiſſance des caractères indélébiles du vice.

LETTRE CXI.

A Dinet Goulou.

De l'incertitude de l'Hiſtoire. De la contrariété qui ſe trouve entre la Chronologie d'Orient & celle d'Occident.

J'Ai été juſqu'ici dans un déſert, ou du moins j'ai cru y être errant par ci par là, perdu & confondu dans l'obſcurité, ſans Soleil, ſans Etoiles, ſans ſignal, ou autre fidéle guide pour me conduire. Que ferai-je dans cette extrêmité? Je ſuis las de courir perpétuellement, tantôt d'un côté tantôt d'un autre. Je n'oſe me repoſer, & même je ne le puis, tant je ſuis mal à mon aiſe, même dans les ſeules circonſtances où les autres trouvent du repos.

C'eſt ainſi que je parle à moi-même quand je ſuis ſeul, & que je conſidere mon état préſent comme mortel. Les miſeres de cette vie ſont les ſujets de ma premiere contemplation; Et il eſt juſte qu'elles le ſoient, parce que nous le ſentons à tout moment. Elles touchent nos ſens de plus près, & nous cauſent de violens chagrins. Cependant ces peines & ces chagrins reſſemblent à la piqueure d'une guêpe. La douleur en eſt violente, mais elle n'eſt pas de durée.

Cette penſée me méne plus loin, & me jette dans une méditation qui n'a point de fin; c'eſt

ne

ne ſçavoir de quoi je deviendrai après ma mort. Après avoir promené mon imagination autant loin qu'elle peut aller; après avoir ſuivi les traces des ſages, ou qui étoient en réputation de l'être, je me retrouve encore dans un déſert, plus embarraſſé qu'un Voyageur égaré dans la forêt d'Hercinie *, qui s'étend depuis les parties les plus ſeptentrionales de la Moſcovie, juſques à certaines Provinces de l'Empire d'Allemagne, & qui a, dit-on, cinq cent lieuës de longueur.

Dans ce triſte état, je rencontre pluſieurs prétendus guides. L'un me dit il faut prendre ce chemin, & l'autre me conſeille d'en ſuivre un autre. Comme chacun me donne un avis different, je ne ſçai à quoi me déterminer. Je ſuis tenté de croire que les uns ſont des trompeurs & les autres des fous, auſſi embarraſſés que moi pour ne pas dire plus.

Permets-moi, mon cher Dinet, de te parler avec liberté, & de démaſquer de ſemblables amis. Que ſignifie tout ce que les Emaums & les Mollahs diſent du Paradis & de l'Enfer, puiſque perſonne n'y a été pour apprendre par expérience ce qui en eſt? A quoi bon nous laiſſer amuſer à des choſes, qui autant que j'en puis juger, n'exiſtent que dans les harangues des Prédicateurs, & dans l'imagination des crédules?

Ne crois pas que je veuille te perſuader l'héréſie des Muſeriens, qui nient la Divinité. Je

* *C'eſt celle qu'on appelle aujourd'hui la Forêt noire.*

puis

puis t'assurer que je ne suis point Athée. Je vois que de tous côtés mon esprit vole d'abord à la cause premiere ; & c'est-là où je me fais mille questions. Je pose pour fondement assûré, *que toutes choses n'ont pas toûjours été dans le même état où elles sont à présent.* Ma propre expérience me convainc du contraire. Mais combien de tems elles ont été autrement que depuis que je me souviens de les avoir vûës, c'est ce que je ne puis sçavoir au vrai, que par la confiance que j'ai en ceux qui sont plus âgés que moi, ou par la foi que j'ajoûte aux Livres. Les uns & les autres conviennent en ceci, qu'il y a de part & d'autre des convictions infinies.

Les gens plus âgés que moi, & qui vivoient du tems du Sultan Mahomet III. me disent plusieurs particularités de son regne, toutes différentes des relations d'autres personnes contemporaines, qui ont remarqué les événemens de leur siécle.

Je trouve la même contrariété chez les Auteurs qui ont écrit l'Histoire des siécles précedens. Il est difficile de trouver deux hommes de même opinion, même dans les matieres de fait. Les uns font vanité de déguiser la vérité, & les autres ne sont pas assez habiles pour la démêler, & pour lever le masque. Il y a certaines personnes dans le monde, gens paresseux & faciles, crédules, & qui n'osent pas révoquer en doute ce qui a été avancé par tel & tel Ecrivain autorisé. Ils révérent superstitieusement comme autant d'Oracles, les manuscrits

crits d'un homme mortel auſſi-bien qu'eux, & ſujet aux mêmes foibleſſes & aux mêmes erreurs. Et tout cela par la ſeule raiſon qu'on leur a enſeigné cela dès leur enfance, tant ſont fort les préjugés de l'éducation. C'eſt pour cela que les Hébreux croyent que les Archives de leur Nation ſont divines, quoique les contradictions n'y manquent pas, & qu'elles ſoient pleines de raiſonnemens, & de principes contradictoires.

Mais ce qu'il y a de plus capital, eſt que ni les leurs, ni celles d'aucune autre Nation, ni même celle des Aſſiriens, ou des Egyptiens, n'approchent pas de la Chronologie des Chinois & Indiens. Au milieu d'une ſi grande variété de relations, à laquelle doit-on ſe fixer? Que le monde n'ait que cinq ou ſix mille ans, ou qu'il ſoit indéfinitivement plus ancien, il eſt toujours certain qu'il y a quelque choſe qui eſt éternel. Les Juifs & les Chrétiens mêmes qui nient l'éternité de la matiere, & ſoutiennent que le monde a été créé de rien dans un certain période de tems, ſont contraints de reconnoître qu'il y avoit un vuide éternel & infini, qui eſt cela même que Moyſe appelle le néant. Ce qui n'eſt pas moins ridicule en Philoſophie, que l'eſt en Théologie l'éternité de la matiere. Il eſt, ſi je ne me trompe, plus dangereux, de dire en matiere de Religion, qu'il n'y a rien qui exiſte coéternellement avec Dieu, qui eſt tout-puiſſant, vivant & fort; que de dire que la matiere

même eſt coéternelle avec lui. Celle-ci eſt actuellement une ſubſtance ; & on peut raiſonnablement ſuppoſer qu'elle émane néceſſairement de ſa puiſſance & de ſa bonté : Au lieu que le néant n'eſt purement & ſimplement qu'un rien, pour parler comme les Philoſophes Occidentaux : Et parlant on ne peut pas concevoir que rien émane de la Nature divine, qui eſt eſſentiellement vie & être. Dans ces délicates & abſtraites ſpeculations, je ne ſuis pas ſans appréhenſion, & je n'oſe décider de rien, de peur de profaner la gloire de l'Etre ſouverainement bon, qui eſt le ſouffle de nos narines. Pour dire la vérité, je ſuis chancelant ſur tout, ſi ce n'eſt ſur cette maxime, qu'il y a un Eſprit éternel, qui eſt par tout la baſe & l'origine de toutes choſes viſibles & inviſibles, & que nous appellons *Alla* le Soutien d'une infinité de ſiécles, le Roc & l'Appui de l'Univers.

Continuons toi & moi, cher Ami, à adorer cette Eſſence des eſſences, avec une dévotion profonde & véritable. Que nos penſées ſoient pures, nos paroles en petit nombre, mais pleines de flâmes innocentes & agréables. Car il eſt certain que Dieu ne prend point plaiſir au babil de notre langue.

Pour le reſte vivons ſelon la nature & ſelon la raiſon, en tant qu'hommes : & ſoyons perſuadés que nous plairons au bon Pere de toutes choſes, ſi nous vivons conformément à cette régle, ſans prétendre atteindre à la perfection des Anges.

En un mot, aimons tous les hommes, & ſoyons équitables & tendres à l'égard des brutes. Car en ce faiſant, nous ne ſerons point cruels à nous mêmes.

Fin du troiſiéme Tome.

TABLE

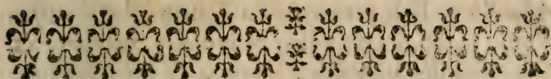


TABLE DES LETTRES ET MATIERES

De ce troisiéme Tome.

LETTRE PREMIERE.

gé

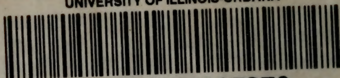
Au

A

Fin de la Table du troisiéme Tome.







UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 055317876